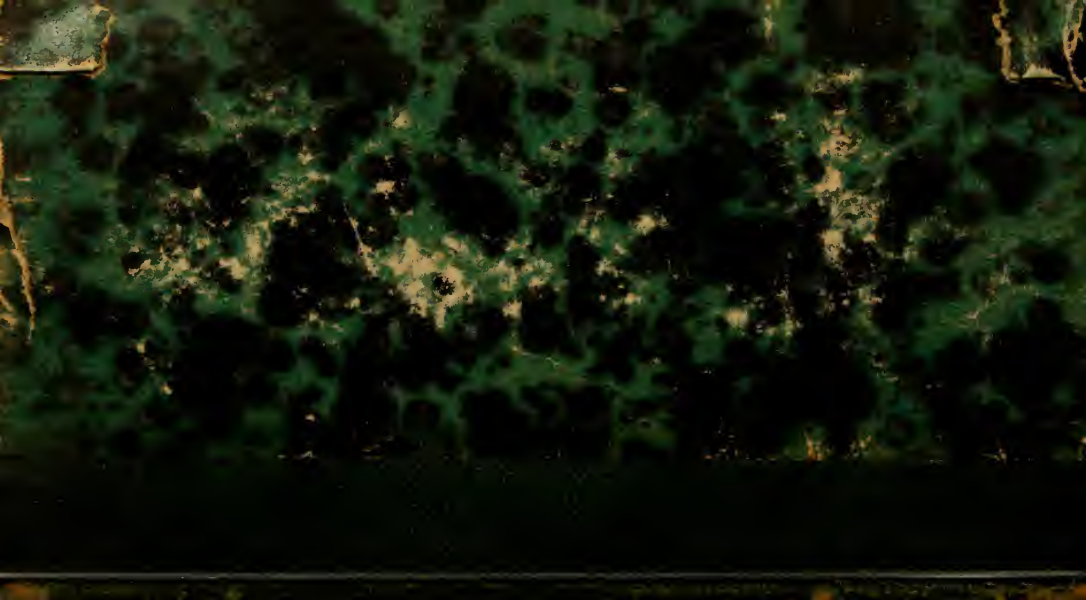
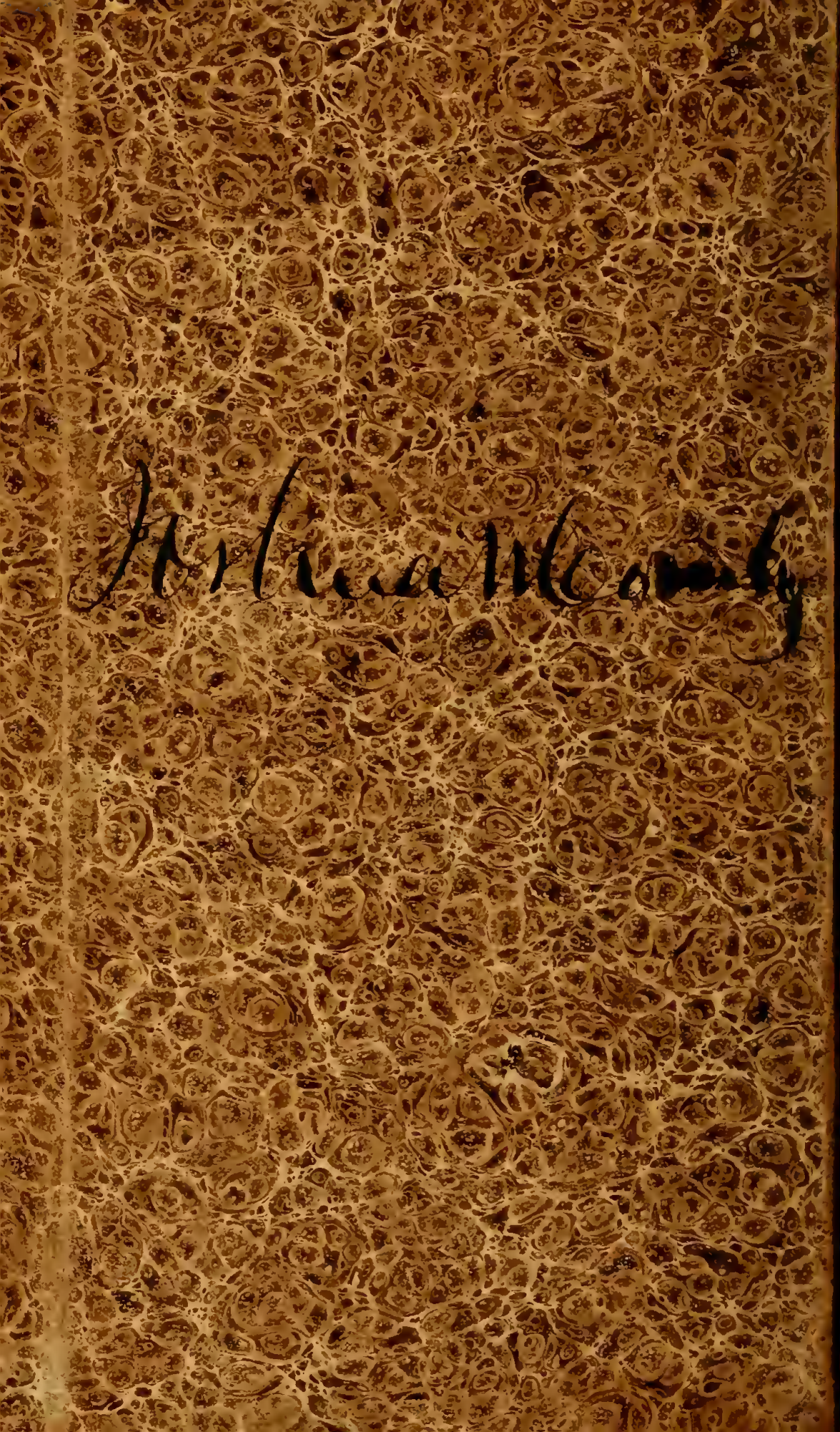
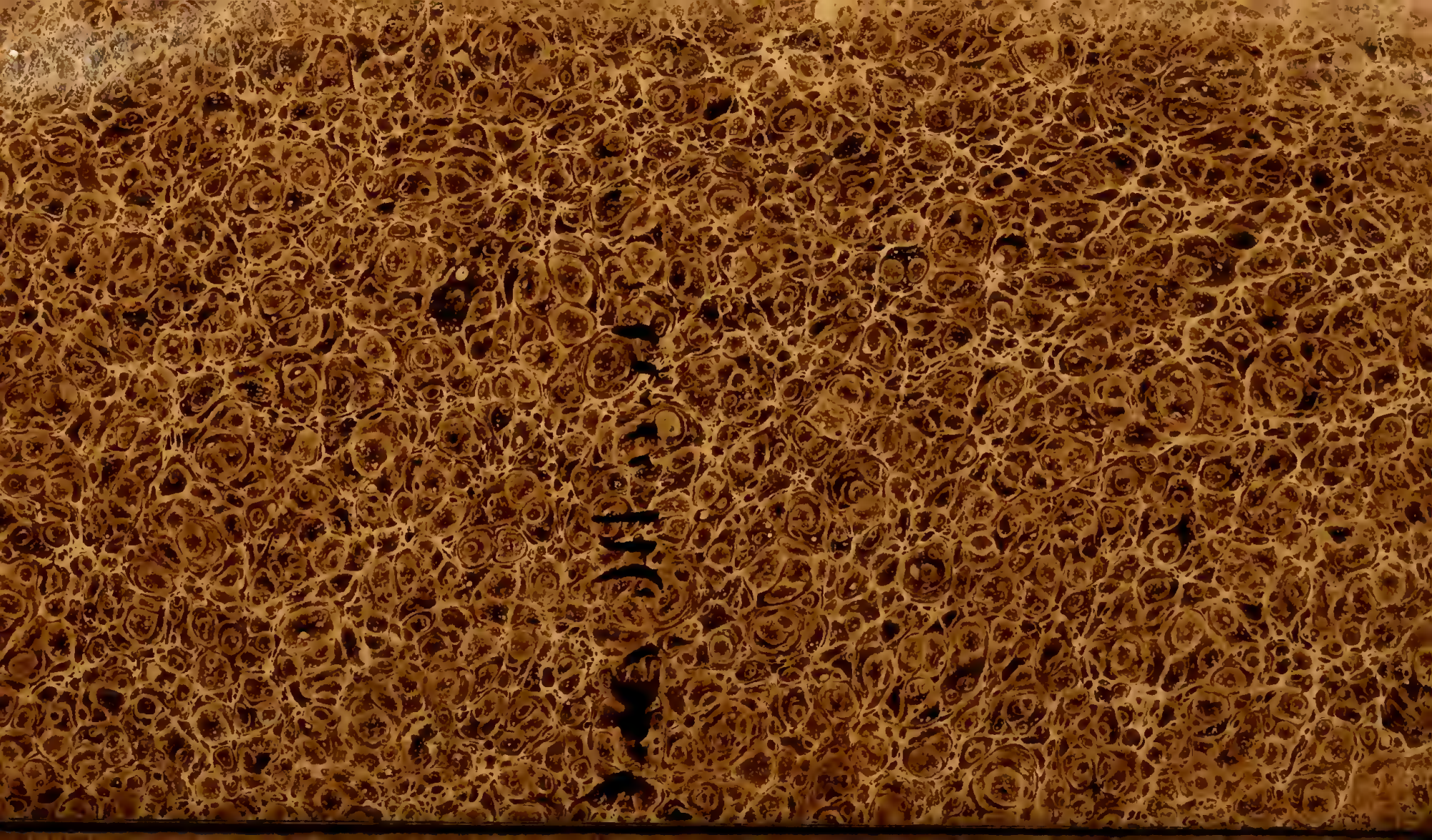






LES CENT NOUVELLES NOUVELLES,

De Madame DE GOMEZ.

TOME TREIZIEME.

A LA HAYE,

Chez PIERRE DE HONDT.

M. DCC. XXXVI.

TABLE
DES
NOUVELLES
Contenuës dans ce Volume.

LXVII. L'INNOCENCE RECONNUE, Page 1

LXVIII. HISTOIRE DE GONÇALO GUSTOS, COMTE DE LARA, 33

LXIX. SUITE DE L'INNOCENCE RECONNUE, 85

LXX. LA FAUSSE BELLE-MERE. 237

LXXI. SUITE DE LA FAUSSE-BELLE-MERE, 289

A P-

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit qui a pour titre: LES CENT NOUVELLES NOUVELLES, DE MADAME DE GOMEZ: *A Paris ce* 23. *Août* 1734.

JOLLY.

L'INNOCENCE RECONNUE.

LXVII. NOUVELLE.

DU tems que l'Espagne gémissoit sous le joug des Maures, & que ses plus belles Provinces étoient gouvernées par differents Rois de cette Nation, Hissem qui tenoit sa Cour à Cordouë, étoit un des plus puissants & des plus redoutables. Cette Ville donnoit son nom à toute l'étenduë du Royaume, & le Monarque Maure n'étoit appellé que Roy de Cordouë, quoiqu'il possedât toute l'Andalousie. Ce Prince avoit une Cour magnifique; & la galante-

rie qui regnoit alors, la rendoit encore plus éclatante. Mudaïſe ſa ſœur, Princeſſe de Cordouë, & Dona Lambra épouſe de Ruy Velaſqués, en faiſoient un des principaux ornemens, quoiqu'elles ne fuſſent plus dans leur premiere jeuneſſe. Dona Lambra étoit Eſpagnole & d'un Sang illuſtre; mais les attraits dont le Ciel l'avoit ornée, étoient accompagnés de tant de mauvaiſes qualités, qu'elle devoit bien plus à ſon rang les reſpects qu'on lui rendoit, & les complaïſances qu'on avoit pour elle, qu'à l'eſtime qu'elle pouvoit inſpirer. Fiere, impérieuſe & ſanguinaire, l'horreur de ſon caractére formoit un contraſte avec celui de Mudaïſe, qui relevoit de beaucoup les charmes de cette derniere. La Princeſſe de Cordouë, bonne, généreuſe, attrayante, douce & compatiſſante, attiroit tous les cœurs; les Maures la trouvoient ſans défauts, & les Eſpagnols ne lui trouvoient que celui d'être Mahométane.

Ruy

Ruy Velaſqués, Comte de Bilaren, grand par ſa naiſſance, & plus encore par ſes alliances avec le Sang des Comtes de Caſtille, auquel il avoit mêle le ſien par le mariage de Dona Sancha ſa ſœur, avec Gonzalo Guſtos, Comte de Salas & de Lara, répondoit parfaitement aux imperfections de Dona Lambra ſon épouſe : ambitieux, cruel, injuſte & violent, jamais deux cœurs ne furent plus dignes l'un de l'autre. Tous deux avoient été la principale cauſe des malheurs de leur patrie, & l'avoient ſacrifiée ainſi que leur propre ſang à la fureur de leurs paſſions, en faiſant périr par une injuſte vengeance les enfans de Guſtos Comte de Lara, qui par leur nombre, leur courage & leur valeur en auroient été les liberateurs & les plus fermes colonnes. Mais quoique Velaſqués eût donné ſa Sœur en mariage à ce Prince, qu'il fut oncle de ſept fils, dont le Ciel le fit pere, nommés & connus dans l'Hiſtoire ſous le nom des ſept Infans, & qu'il eut lui-même épou-

ſé leur couſine Dona Lambra ; la jalouſie qu'ils eurent l'un & l'autre, d'une ſi belle poſtérité, étouffant dans leurs ames tout ſentiment humain, les avoient rendus l'inſtrument de leur perte, & de la grandeur des ennemis de leur patrie & de leur religion ; & ce n'étoit qu'à leurs cruelles intrigues que le Roy de Cordouë étoit redevable de ſa puiſſance.

Il eſt aiſé de juger que le Monarque Maure ayant de ſi grandes obligations à Velaſqués, ne pouvoit ſe diſpenſer de lui témoigner des conſidérations particulieres ; & quoi que dans le fond de ſon cœur, il lui rendit juſtice, ſa politique le forçant à cacher ſes véritables ſentimens, il ſembloit n'avoir d'eſtime que pour Dona Lambra & de confiance qu'en Velaſqués : & tandis que le malheureux Gonzalo Guſtos, Comte de Lara, & Dona Sancha ſon épouſe, étoient ſéparés & relégués au fond de l'Eſpagne, & qu'ils ne s'occupoient qu'à pleurer la mort de leurs fils, ſans pouvoir

voir en tirer vengeance, le barbare Velaſqués joüiſſoit tranquillement des biens & des honneurs que ſes crimes lui avoient acquis à la Cour d'Hiſſem.

Comme il étoit le plus puiſſant d'entre les Eſpagnols depuis la décadence de ſon Beau-frere, & qu'il en étoit preſque le chef, nul n'oſoit entreprendre de balancer ſon autorité, & malgré le ſecret reſſentiment qu'ils avoient contre lui, la crainte qu'il ne les reduiſît aux rigueurs d'un cruel eſclavage, en irritant le Roi de Cordouë contre eux, les forçoient au ſilence, & les obligeoient à lui rendre des hommages, dont ils rougiſſoient ſouvent de honte & de dépit.

Cependant malgré cette diverſité de ſentimens, on ne reſpiroit à la Cour d'Hiſſem, que joye & que plaiſirs; les Fêtes, les Tournois, & les Courſes de Bagues offroient chaque jour quelque nouveau ſpectacle à l'honneur des Dames. Don Fernandés Gonçalés, dont Garcie Fernandés ſon fils, Don Alvares de Las'tores &

Velaſqués lui-même y brilloient de mille maniéres différentes. Entre les Maures Almançor, Gouverneur de Cordouë ; Abdalla, proche parent du Roi ; Muza, général de ſes armées, s'y faiſoient diſtinguer par leur magnificence & leurs galanteries. Dona Lambra & la Princeſſe Mudaïſe y donnoient les prix alternativement ; quoiqu'elle ne fuſſent pas l'objet des vœux de ceux qui s'empreſſoient à les diſputer, leur Cour étant compoſée de mille jeunes beautés de l'une & de l'autre Nation, qui faiſoient porter leurs chaîne aux vainquer ; mais l'orgueilleuſe Lambra qui croyoit l'emporter ſur elles, & qui ne mettoit pas la fidélité conjugale au nombre des vertus, paroiſſoit bien moins à ces Fêtes pour y tenir le rang que lui donnoit ſa naiſſance, que dans l'idée d'y faire des conquêtes.

Pour Mudaïſe, elle ne s'y faiſoit voir que par complaiſance pour le Roi ſon frere ; d'importantes raiſons l'obligeant à craindre de

de lui déplaire, & de lui faire connoître un secret qu'elle eut voulu se cacher à elle même. Accablée du plus mortel chagrin, toutes ses actions publiques n'étoient que gêne & que contrainte, insensible aux feux, dont elle embrasoit tous les cœurs, elle sembloit ignorer le pouvoir de ses yeux; & ne songeant qu'à dérober leur tristesse à ceux des autres, elle en faisoit son unique occupation. Une passion malheureuse, & poussée trop loin selon les loix de la sagesse, la mettoit dans cet état funeste; mais ne pouvant réparer sa faute, elle faisoit ses efforts pour empêcher qu'elle fut découverte, en affectant une tranquillité d'ame qu'elle ne sentoit pas.

Le Roi son frere avoit plusieurs fois tenté de lui faire accepter des partis dignes d'elle; mais s'étant hautement déclarée contre les nœuds de l'Hymenée, il avoit cessé de l'en presser: comme sa douceur, son esprit & son caractére bienfaisant la rendoient l'ornement de sa Cour, & qu'il

l'aimoit avec ardeur, il la laiſſoit vivre dans une entiere liberté. Elle ſeule balançoit le pouvoir que Velaſqués paroiſſoit avoir : elle l'avoit même emporté ſur lui, lors qu'animé de haine & de vengeance, il avoit conſeillé à ce Roy de faire mourir le Comte & la Comteſſe de Lara. La généreuſe Mudaïſe, touchée par pluſieurs raiſons du ſort de ces illuſtres malheureux, n'avoit rien épargné pour les ſauver ; & ce n'avoit été qu'à ſes priéres & à ſes larmes qu'ils devoient la vie, dont ils joüiſſoient, malgré les perſécutions de Velaſqués, qui depuis près de vingt ans, mettoit tout en uſage pour les faire périr ; & cette oppoſition à ſes injuſtes déſirs, avoit jetté dans ſon cœur des racines d'envie & de jalouſie contre cette Princeſſe, qui ne demàndoient qu'une occaſion favorable pour éclater. La Comteſſe de Bilaren ſa femme ; n'étoit pas moins irritée contre elle, quoique par des motifs differents. Mudaïſe avoit près d'elle un jeune Maure, nommé Mu-

Mudara, qui ſans avoir d'autre titre à la Cour que celui de ſon affranchi, ne laiſſoit pas de s'y diſtinguer par mille vertus héroïques : il paſſoit pour être le fils d'une Eſclave morte, en le mettant au monde, qui pendant ſa vie avoit poſſedé toute la faveur de la Princeſſe ; mais cette prétenduë naiſſance bien loin d'obſcurcir les belles qualités de Mudara, n'en faiſoit que relever l'éclat : la Nature l'avoit orné de ſes dons les plus précieux. Il touchoit à ſa vingtiéme année ; & dans un âge encore ſi tendre, il faiſoit briller l'eſprit & la prudence des hommes les plus conſommés. Il n'en étoit point alors de plus beau ni de mieux fait : tous ſes traits étoient réguliers ; ſon port étoit noble & majeſtueux ; ſon air mâle & guerrier, & nul d'entre les Maures & les Eſpagnols ne l'emportoit ſur lui dans tous les exercices du corps. Mais quelque fuſſent ces avantages extérieurs, ils étoient encore au-deſſous de ceux de ſon ame : il l'avoit grande,

généreuſe, & magnanime; & s'il ſoupiroit quelquefois de la médiocrité de ſa deſtinée, ce n'étoit que parce qu'elle le mettoit hors d'état de faire le bonheur des autres.

Mudaïſe avoit pris ſoin de ſon éducation; il avoit été nourri & élevé dans ſon Palais, & produit à la Cour du Roi ſon frere ſous les aîles de ſa protection. Ce Monarque n'avoit pû le voir ſans l'aimer; & lorſque le tems eut fait connoître tout ce qu'il valloit, ce ne fut plus à la conſidération de Mudaïſe qu'il y fut reçû, mais par ſon propre mérite. Le Général Muça intrépide & vaillant Capitaine, l'ayant pris en amitié, l'avoit fait ſervir ſous lui, qu'il n'avoit que quinze ans; & dans une révolte des Maures de Grénade contre Hiſſem, l'ayant mené avec lui pour les combattre, & les faire rentrer dans leur devoir, il y avoit fait des actions d'une valeur ſi prodigieuſe, & s'y étoit diſtingué par une prudence ſi peu commune aux gens de ſon âge, qu'il l'a-

l'avoit armé Chevalier à la tête de l'Armée, selon l'usage de ce tems-là ; & l'avoit présenté au Roi à son retour comme un homme digne de toute son estime, & le plus vaillant de ses Sujets.

Hissem déjà porté de lui-même à lui vouloir du bien, charmé d'avoir un si pressant motif de l'aisser agir son inclination, se l'étoit attaché personnellement, en le faisant sur le champ Capitaine de ses Gardes. Cependant cette haute faveur & la gloire qui l'avoit précedée, ne l'avoient rendu ni plus fier ni plus vain ; respectueux envers le Roi ; soûmis & reconnoissant envers la Princesse sa bienfaitrice ; ami zelé de Muça ; affable, obligeant & serviable à tous les Courtisans, il s'étoit attiré l'amour & l'admiration des deux Nations. Il est vrai qu'entraîné par un panchant secret, il avoit pour Mudaïse des sentimens, que les autres ne lui inspiroient pas ; & que la regardant comme le premier principe & le plus fort soûtient de sa fortune, il avoit pour elle

ſe reſpect tendre, & cet attachement vif & ſincere que donnent aux grands cœurs l'eſtime & la reconnoiſſance. Cependant ces ſeuls mouvemens n'occupoient pas le ſien tout entier : l'Amour en avoit triomphé, avant même qu'il en ſçû le nom. La charmante Alardine, Eſclave de Mudaïſe, avoit eu la gloire de lui donner des chaînes : cette belle Captive, admirable par ſa ſageſſe autant que par les touchants attraits, dont elle étoit pourvûë, avoit été élevée avec Mudara. La conformité de leur état, celle des charmes dont ils brilloient, & la ſympathie qui ne pouvoit manquer de regner entre deux caractéres également accomplis, les avoient liés d'abord des plus doux nœuds de l'amitié.

Mais lorſque l'âge leur eut fait connoître tout leur mérite, & leur eut appris que ce qu'ils ſentoient l'un pour l'autre ne pouvoit être nommé que le plus tendre amour ; la crainte, le reſpect, & la pudeur, s'emparant de leurs cœurs,

ils

ils les firent bientôt ſucceder aux innocentes libertés de leur enfance; & ceſſant tout à coup de ſe dire qu'ils s'aimoient, le ſilence qu'ils s'impoſérent, ne fit que rendre leur ardeur plus vive & plus conſtante. Alardine n'ignoroit pas qu'elle étoit deſcenduë des Rois des Viſigots: iſſuë du Sang Royal du malheureux Vitiza, que le Barbare Rodrigue avoit fait périr, ſes ancêtres enveloppés dans les calamités, dont l'Eſpagne avoit été déſolée par la vengeance du Comte Julien, avoient ſubi le joug d'un honteux eſclavage ſous la domination des Maures. Son Biſayeul, Eſclave du Calife des Saraſins avec ſa femme & ſes enfans, n'avoit plus vû dans ſa poſtérité que de miſérables captifs; ſon fils, & ſon petit-fils, ne mirent au jour que des Eſclaves: & ſa Mere ayant été donnée à la Princeſſe Mudaïſe avec ſon Epoux eſclave comme elle, elle avoit pris naiſſance dans le Palais de cette Princeſſe très-peu de tems après celle de Mudara, Mudaïſe qui ne

voyoit jamais ſans douleur de pareilles infortunes, avoit voulu les affranchir; mais le Roi ſon frere s'y étoit oppoſé, dans la crainte qu'ils ne profitaſſent de la liberté pour former des intrigues, & relever les reſtes malheureux du Sang dont ils ſortoient. Ne pouvant donc les tirer d'eſclavage, elle l'avoit adouci par ſes bontés, qu'elle avoit continués après leur mort à la jeune Alardine leur fille; & ſon propre intérêt demandant qu'elle partageât ſes graces & ſes faveurs entr'elle & Mudara, pour perſuader qu'il ne poſſédoit pas ſeul ſon affection, elle avoit eu autant de ſoin de l'éducation de l'un que de l'autre.

Cependant Alardine, de qui l'eſclavage n'avoit point abaiſſé le noble orgueil du Sang qui couloit dans ſes veines, ne s'étoit pas apperçuë ſans honte du tendre panchant qu'elle ſe ſentoit pour Mudara, & ſa fierté jointe à la ſageſſe qui lui étoit naturelle, n'avoit pas peu contribué à la faire changer de conduite avec lui. De ſon

côté

côté comme il étoit instruit de la grandeur de son origine, & qu'il ne voyoit en lui que le fils d'une véritable Esclave, indigne par sa naissance d'aspirer au rejetton de tant de Rois, il avoit condamné son amour au silence, pour éviter par un sentiment de délicatesse, de la faire rougir d'une telle conquête. Mais tandis que ces jeunes Amans tirannisoient leurs cœurs par une contrainte perpétuelle, l'audacieuse Lambra n'avoit pû se défendre des traits d'un amour criminel. Mudara n'avoit paru que trop aimable à ses yeux, & son ame inconsidérée se livrant à toute la violence de sa passion, elle la lui avoit témoigné de tant de façons différentes, qu'il n'avoit pas été en son pouvoir de l'ignorer; mais le jeune Guerrier rougissant pour elle, s'en étoit à peine apperçu qu'il en voulut arrêter le cours, en ne lui montrant que froideur & qu'indifférence: & cachant sous des respects forcés, le mépris qu'il en faisoit dans le fond de son cœur, il s'étoit conduit

duit de telle sorte qu'il étoit parvenu à lui faire connoître qu'il falloit plus de vertu qu'elle n'en avoit, pour prétendre à lui plaire.

Mais cette femme emportée, bien loin de rentrer dans les bornes que lui prescrivoit son devoir, & de suivre un si sage exemple, irritée qu'un Esclave osât dédaigner ses attraits, changeant en haine son amour illicite, n'eut plus d'autre pensée que celle de s'en venger. Cependant ne pouvant croire qu'un homme de son âge & d'un mérite si peu commun, fut sans intrigue au milieu d'une Cour qui ne respiroit qu'amour, elle mit toute son application à découvrir celle qui l'empêchoit d'en triompher. Comme l'innocente ardeur dont Alardine & Mudara brûloient l'un pour l'autre, ne pouvoit éclater à ses yeux, non-seulement par le profond secret dont elle étoit accompagnée des deux côtés ; mais encore par la retraite dans laquelle cette belle Captive s'étoit ensevelie, ne sortant jamais du Palais de Mudaïse,

daïſe, ne la ſuivant en nul endroit, & ne s'offrant aux regards d'aucun de ceux qui venoient lui faire la Cour, les ſoupçons de Dona Lambra ne purent tomber ſur elle. Mais après avoir inutilement examiné toutes celles dont la beauté lui donnoit de l'ombrage, & ne voyant point que Mudara eût plus d'attention pour les unes que pour les autres; elle arrêta ſes penſées ſur Mudaïſe: & quoique cette Princeſſe eût alors près de quarante ans, Dona Lambra jugeant de ſon cœur par le ſien, s'imagina ſans peine que l'amour ſeul l'avoit portée à prendre tant de ſoin de ſon Affranchie. Son extrême beauté, qui lui faiſoit effacer la brillante jeuneſſe dont la Cour d'Hiſſem étoit ornée, & qui la rendoit encore l'objet des vœux de pluſieurs Princes; les aſſiduités de Mudara près d'elle; le reſpect qu'il lui témoignoit; l'eſtime avec laquelle il en parloit, & la joye qui ſe répandoit dans les yeux de l'un & de l'autre, lorſqu'ils ſe voyoient; la fortifiant dans

dans ſes idées, elle en fit bientôt une réalité, & ne douta plus d'où partoient les froideurs & les mépris du jeune Maure. Il n'en fallut pas davantage à cette indigne Femme pour la réſoudre à les perdre.

Mais voulant trouver des motifs ſpécieux pour aſſûrer ſa vengeance, elle cachoit ſa rage & ſa jalouſie, eſpérant que le tems & ſes intrigues lui fourniroient une occaſion favorable d'exécuter ſon déteſtable projet. Telle étoit la ſituation des eſprits à la Cour d'Hiſſem au milieu des plaiſirs, que la galanterie y faiſoit regner. Mudara débarraſſé des importunités de la Comteſſe de Bilaren, comblé des graces de ſon Roi & des bontés de la Princeſſe, n'avoit plus d'autre inquiétude que celle que lui cauſoit l'amour, dont il brûloit; il voyoit ſans ceſſe l'objet qui l'avoit fait naître; il vivoit même avec elle dans cette douce intelligence, qui ſe forme ordinairement entre les perſonnes élevées enſemble; mais il n'oſoit en

paſſer

paſſer les bornes, & ſes yeux ſeuls ſe haſardoient quelquefois à découvrir le ſecret de ſon cœur. La charmante Alardine en entendoit trop bien le langage pour pouvoir ignorer ſa victoire ; mais craignant d'y répondre, elle évitoit avec un ſoin extrême de les rencontrer. Cependant toutes leurs précautions n'empêchérent pas Mudaïſe de s'apperçevoir du trouble, dont ils étoient agités : elle aimoit Alardine ; & Mudara lui étoit cher. L'amour déſordonné de Dona Lambra, ne lui étoit pas échappé : elle en avoit vû le progrès avec douleur, & n'avoit pû ſe deffendre d'appréhender que le jeune Maure y répondit. Pour en être inſtruite, elle avoit examiné ſes actions de ſi près, qu'elle avoit enfin découvert que la Comteſſe de Bilarent n'étoit pas celle qu'elle avoit le plus à craindre. Cette connoiſſance la tranquilliſa ; & ſçachant la vertu d'Alardine & ſa noble origine, elle réſolut de ſi bien enchaîner leurs cœurs, qu'il fût impoſſible à Mudara de ſe dégager.

Pour

Pour y parvenir plus sûrement, & le garantir des dangereux attraits de Dona Lambra, dont elle appréhendoit les artifices avec d'autant plus de raison, que Mudara, brûlant du desir de s'élever au-dessus de ce qu'il croyoit être, il étoit à redouter que cette Femme ne s'emparât de son esprit, sous l'espoir de lui procurer une fortune plus éclatante, elle résolut de le faire instruire des principaux évenemens de la vie de cette Femme ; persuadée qu'elle lui feroit horreur, lorsqu'il la connoîtroit parfaitement. Mais comme ce récit avoit des circonstances qui l'empêchoient de le faire elle-même, elle en chargea un vieil Esclave Chrétien, seul confident de ses secrets ; qui même avoit eu soin des premieres années de Mudara, & que ce jeune Maure regardoit avec une extrême considération. Le mérite de cet Homme, & la tendresse avec laquelle il l'avoit élevé, lui avoient tellement acquis sa confiance, qu'il ne faisoit rien sans le con-

consulter: on l'appelloit Tamut, & personne dans le Palais de la Princesse, ne sçavoit ni son véritable nom, ni ce qu'il étoit avant qu'il fut à son service. Mudara l'ignoroit comme les autres; mais ayant reconnu en lui des sentimens fort au-dessus de ce qu'il paroissoit, & les soins qu'il avoit eus de son éducation, lui ayant prouvé que s'il n'étoit pas d'une grande naissance, il avoit du moins été nourri parmi les gens les plus relevés, il lui avoit souvent témoigné une extrême curiosité sur ses avantures, & l'avoit plusieurs fois pressé de lui apprendre celle qui l'avoit mis dans l'Esclavage; mais Tamut ayant des ordres qu'il ne pouvoit enfraindre, s'en étoit toûjours excusé, en l'assûrant que dans tout ce qui lui étoit arrivée; il n'y avoit rien qui meritât son attention.

Le jeune Maure avoit trop d'esprit, pour ne pas voir que c'étoit un mystére dans lequel on craignoit qu'il ne voulût pénétrer; ce qui l'avoit obligé de n'en plus parler.

ler. Mais lorſque Tamut eut reçû de la Princeſſe la liberté de le ſatisfaire, il en chercha l'occaſion avec empreſſement : elle s'offrit bientôt auſſi favorable qu'il la pouvoit ſouhaiter.

Mudara venoit de remporter le prix du dernier Tournois ; il l'avoit reçû des mains de la Comteſſe de Bilaren ; & cette Femme aveuglée par la paſſion qui la dominoit malgré ſon peu de ſuccès, lui avoit donné ſon Portrait dans une double Boëte d'or, enrichie de pierreries, dans laquelle elle eut la hardieſſe de mettre un Billet. Le vaillant Maure s'étant contenté de la recevoir avec reſpect ſans l'ouvrir, ne fut pas plutôt débarraſſé des Fêtes de cette journée, qu'il ſe rendit au Palais de la Princeſſe, qu'une légere incommodité avoit empêchée de s'y trouver. La belle Alardine étoit avec elle ; & comme Mudara vouloit lui faire hommage du prix de ſa victoire, & qu'il craignoit d'être refuſé, s'il le lui offroit quand elle ſeroit ſeule, il le lui préſenta devant

devant Mudaïſe, en la ſuppliant de l'accepter. La charmante Eſclave rougit, & balança; mais la Princeſſe lui commandant de le recevoir, elle fut contrainte d'obéir. Il étoit tard: Mudara ſe retira; & la jeune Alardine quelques momens après en ayant fait autant, fut à peine en liberté d'examiner le préſent, qu'elle ouvrit la Boëte avec précipitation, ſe flatant peut-être qu'elle y trouveroit quelques marques de l'amour, dont les regards de Mudara l'aſſûroient à chaque inſtant.

Mais quelle fut ſa ſurpriſe d'y voir le Portrait de Dona Lambra, avec le Billet dans lequel elle lut ces paroles.

A MUDARA.

Voilà le prix de ta Victoire, & la preuve de ma défaite. Si tu veux être à jamais heureux, profite de l'une & de l'autre: autrement redoute ma fureur, & tremble pour ma Rivale.

L'é-

L'étonnement d'Alardine ne ſe peut exprimer; mille penſées différentes s'offrirent à ſon imagination, & ſon cœur allarmé fut agité d'un trouble : que toute ſa raiſon eut de la peine à calmer. Comme la crainte eſt ordinairement la compagne des paſſions ſecrettes, & que Mudara ne lui avoit point déclaré la ſienne, elle crut d'abord s'être trompée, lorſqu'elle s'étoit flatée d'en être aimée; & qu'il falloit que la Comteſſe de Bilaren, connut celle qui l'avoit charmé, puiſqu'elle la menaçoit avec tant de hauteur. Cette idée fit couler ſes larmes; un mouvement de jalouſie lui faiſant oublier tout ce qui pouvoit la raſſûrer : Ce n'étoit donc pas aſſez, ô fortune cruelle! s'écria-t-elle, d'avoir abaiſſé ma fierté, en me forçant d'aimer un Eſclave; il falloit encore pour te ſatisfaire, que j'appriſſe qu'une autre a ſçu lui plaire. Enſuite réfléchiſſant ſur les termes de la Comteſſe, elle en fut épouvantée : elle y apperçut un emportement qui la fit rougir; mais ve-

venant à s'examiner elle-même : De quel front, reprit-elle, puis-je blâmer Dona Lambra ? Elle aime Mudara ; hélas ! ſi c'eſt un crime, ne ſuis-je pas plus criminelle qu'elle ? Elle oublie ſon rang & ſon devoir : me ſuis-je mieux ſouvenuë du mien ? Il eſt vrai qu'elle a la témérité de faire éclater ſa foibleſſe, & que je voudrois me cacher la mienne à moi-même ; mais un amour condamné au ſilence, rend-t-il le cœur qu'il embraſe plus innocent ? Non, non, continua-t-elle, bien loin de vouloir deſapprouver la Comteſſe, je ne dois ſonger qu'à l'excuſer. Eſt-on maître de ne pas aimer ce qui paroît aimable ? hé, quel homme entre tous les humains, eſt plus capable que Mudara, de triompher des cœurs ? Ai-je pu deffendre le mien du trait fatal qu'il m'a porté. Et dans ce moment même, où j'apprends qu'une autre que moi l'a ſçu toucher, eſt-il en mon pouvoir de briſer mes chaînes ? Cette réflexion redoubla ſa douleur ; & ne comprenant pas

que le jeune Maure eût reçu cette Boëte, & qu'il la lui eût donné, ſans ſçavoir ce qu'elle renfermoit, elle s'imagina que s'étant apperçû du trouble de ſon ame, il ne lui avoit fait ce préſent que pour lui faire entendre qu'un homme qui ſçavoit ſoûmettre des Princeſſes, n'étoit pas en état de s'abbaiſſer juſqu'à elle. Irritée de cette idée, & de ſe croire une Rivale plus à craindre encore que la Comteſſe de Bilaren, elle reſolut de faire ſentir à Mudara le mépris que lui inſpiroit le déréglement de celles dont il étoit aimé, & de la vanité qu'il en pouvoit tirer, en lui rendant le Portrait & la Lettre de la Comteſſe: ajoutant à cette réſolution celle de redoubler ſes efforts, pour éteindre dans ſon cœur une flâme qu'elle croyoit encore plus indigne d'elle, depuis qu'elle ſe perſuadoit que le Maure rempli d'ambition, avoit oublié pour jamais l'innocente tendreſſe de leurs premieres années. Ce fut dans ces ſentimens qu'elle paſſa la nuit, & qu'elle vit

vit paroître le jour ; attendant avec impatience le moment de joindre Mudara ſans témoins. Comme il avoit coûtume de ſe rendre au Palais de la Princeſſe immédiatement après le lever du Roi, elle crut ne pouvoir le manquer, lorſqu'il viendroit pour entrer dans ſon Appartement.

Le Palais de Mudaïſe n'étoit ſéparé de celui d'Hiſſem, que par un ſuperbe Jardin, fermé du côté du Roi par une Grille de fer, dont ce Monarque & Mudara avoient ſeuls une clef; & c'étoit toûjours par cette Grille, que le jeune Maure entroit chez la Princeſſe à quelque heure que ce fût. La belle Alardine ſe rendit dans le Jardin, eſpérant y être la premiere; mais elle fut extrêmement ſurpriſe, lorſqu'en voulant traverſer une aſſez longue Allée de jaſmins, qui formoient une épaiſſe paliſſade de chaque côté, elle entendit la voix de Mudara : comme ils ne pouvoient ſe voir, elle n'en put être apperçûë. Cependant curieuſe de ſçavoir, avec qui

il s'entretenoit, elle obſerva ſa marche juſqu'au bout de l'Allée, qu'elle le vit entrer avec l'eſclave Tamut dans un Cabinet de verdure; ils lui parurent ſi triſtes, l'un & l'autre, & ſi fort attachés à ce qu'ils diſoient que ne pouvant réſiſter à l'envie de ſçavoir le motif de cette converſation particuliére; elle fit le tour du Cabinet. & s'étant placée de facon à n'être point ſurpriſe, elle prêta une oreille attentive à leurs diſcours, au moment que Mudara parloit de la ſorte.

Puiſque vous m'aſſûrez, mon cher Tamut, lui dit-il, que la Princeſſe ne veut voir perſonne ce matin, vous me ferez un plaiſir ſenſible de m'apprendre vos avantures; & par quel malheur vous êtes tombé dans l'eſclavage. Il ne faudroit pas à ma curioſité d'autre intérêt que celui de l'amitié que j'ai pour vous, & de la reconnoiſſance que je conſerve des ſoins que vous avez pris de mon éducation; cependant je vous avouërai ſincérement que ce que vous venez

nez de me dire de Dona Lambra, & de la liaiſon que les évenemens de ſa vie ont avec les vôtres, me porte à deſirer encore avec plus d'ardeur d'en être inſtruit: d'autant plus que je me ſuis toûjours douté que vous étiez au deſſus de ce que vous paroiſſez;& que la nobleſſe de vos ſentimens m'aſſûre en quelque ſorte de celle de votre naiſſance.

Je vous ſuis infiniment obligé, Seigneur, lui répondit le vieil Eſclave, d'une prévention ſi favorable: je ne chercherai point à la détruire par une vaine modeſtie,puiſque ſi vous tirez de ſemblables conjectures ſur le peu de mérite que le Ciel m'a donné, il vous eſt impoſſible de ne pas faire un jugement mille fois plus avantageux encore de vous-même par le nombre des vertus dont vous brillez. Ainſi puiſque ſelon vous, la nobleſſe des ſentimens ſemble dénoter la grandeur de la naiſſance, voyez de combien vous devez être au-deſſus des autres, & le peu d'apparence que de pareilles qualités ſoient le partage du Fils d'une ſimple eſclave.

Ces paroles surprirent Mudara, & regardant Tamut avec étonnement: Je ne me connois point de vertus, lui dit-il, qui soient supérieures aux vôtres; si j'en possède quelques-unes, je les dois à vos sages leçons: sans vous je serois peut-être fort au dessous du moins favorisé de la Nature. Il est vrai que si j'ignorois d'où je tiens la naissance, je pourrois me flater d'une illustre origine; mon cœur se révoltant souvent, & même malgré moi contre la cruauté de ma destinée, & me forçant à n'avoir que des pensées & des inclinations qui ne conviennent qu'à ceux qui sont nés pour commander: mais n'étant que trop certain de ce que je suis, je n'attribuë tous ces mouvemens qu'à ma longue fréquentation avec des personnes du premier rang. Elevé dans ce Palais, sous les yeux de la Princesse Mudaïse, & guidé par vos soins, je me suis comme approprié la grandeur de ceux à qui le sort m'a rendu soûmis; & maintenu dans ce noble orgueil par les emplois dont

dont ils m'ont honorés, je crois ne devoir qu'à eux ce que vous appellez vertu. Cette modeſtie, reprit Tamut, en augmente le nombre ; mais elle eſt trop rare parmi ceux, qui par les caprices de la Fortune ſe voyent ſortir du néant pour monter aux plus grands honneurs, pour n'être en vous qu'un effet de la juſtice que vous vous rendez à vous-même. Si vous n'étiez que ce que vous croyez être, votre éducation, & l'uſage d'une Cour galante & magnifique auroit pû vous donner une partie des belles qualités qui vous font admirer ; mais elle ſeroient peut-être accompagnées de cette inſupportable vanité, & de cet audacieuſe orgueil qui ſe trouvent preſque toûjours dans ceux qui de rien ſont devenus quelque choſe. Sortez donc de votre erreur, Seigneur, continua-t-il, & ſçachez que l'éducation n'a fait que cimenter en vous des vertus héréditaires : apprenez qu'un Sang illuſtre coule dans vos veines ; & que moi ſeul inſtruit de votre naiſſance, je n'ai

contribué que de bien peu à vous rendre digne de ceux dont vous tenez le jour. Quoi! mon cher Tamut, interrompit Mudara avec vivacité, je ne suis point le Fils de Tahis, esclave favorite de la Princesse?

Non, Seigneur, reprit Tamut, & puisqu'il faut enfin vous dévoiler ce mystére, & vous apprendre en même-tems qui je suis, & ce que vous avez à craindre de la Comtesse de Bilaren; & que toutes ces choses sont tellement liées ensemble, qu'il est impossible de vous dire les unes sans les autres, daignez me prêter attention. Un trop vif intérêt me porte à vous écouter, mon cher Tamut, reprit Mudara, pour vouloir éluder votre récit: parlez, & s'il se peut, ne me déguisez rien de ce que vous croirez nécessaire à ma gloire, ainsi qu'à mon repos.

Le vieil Esclave s'étant mis en état de le satisfaire, prit la parole en ces termes.

HIS-

HISTOIRE

DE

GONZALO GUSTOS,

COMTE DE LARA.

LXVIII. NOUVELLE.

Comme vous êtes instruit, Seigneur, des évenemens qui ont fait le malheur de l'Espagne ; & que vous sçavez que ce florissant Empire n'est tombé sous la domination des Maures, que par la vengeance que le Comte Julien voulut tirer de l'outrage que le Roy Rodrigue avoit fait à sa Fille, je ne vous en retracerai point la déplorable histoire; & ne prendrai celle que

je dois vous conter que depuis l'entier établiſſement des Saraſins en ces lieux, qui s'y répandirent avec tant de ſuccès qu'ils s'en rendirent les maîtres abſolus, malgré la réſiſtance de pluſieurs illuſtres familles qui s'étoient liguées pour les détruire. Mais comme les Eſpagnols étoient partagés, & qu'il y en avoit même beaucoup plus du parti des Maures, que de celui de la liberté de la Patrie, le plus foible fut forcé de céder au plus fort. Entre les Eſpagnols qui ſe diſtinguérent dans la fidélité qu'ils devoient à leur païs, Gonzalo Gonçalés, Prince de Caſtille, Fernandés Gonçalés & Gonzalo Guſtos, Comtes de Salas & de Lara, ſes Fils furent les plus cruels ennemis des Maures; & du côté de ces derniers Vélaſqués Comte de Bilaren, & Don Alvares de Luna deſcendus du Comte Julien, parurent les plus acharnés à mettre leur nation dans l'eſclavage.

Ce qui fit naître entre ces deux puiſſantes Maiſons une haine, qui par les fréquents combats qu'elle ex-

excita, ne servit qu'à rendre les Maures plus puissants, qui profitant de la mésintelligence des Espagnols, les assujettirent de maniére que toute la valeur du parti du Prince de Castille ne put le garantir du joug qu'il vouloit éviter ; & malgré ses efforts, il vit triompher les Maures, & Velasqués dans la plus haute faveur auprès d'Almansor Roy de Cordouë, & Pere d'Hissem. Cependant quoi que le Comte de Bilaren eût bien désire perdre entiérement toute la famille de Gonçalés, son pouvoir sur l'esprit d'Almansor fut contraint de céder à l'admiration, que ce Prince n'avoit pû refuser au mérite de cet illustre ennemi ; & bien loin de vouloir s'en défaire, il ne l'eut pas plûtôt mis hors d'état de lui nuire, qu'il chercha à se l'acquérir pour ami à force de bienfaits. Il lui rendit toutes ses Seigneuries, ses Châteaux, & généralement tous ses biens ; le fit venir à sa Cour, & voulut que ses enfans fussent élevés auprès du Prince Hissem son fils, & leur fit

rendre tous les honneurs dus à leur haute naiſſance. Velaſqués ne vit point ſans chagrin ces marques de diſtinction ; mais comme il avoit encore plus de politique, & qu'il craignoit que le Comte de Caſtille ne lui ravit ſa faveur auprès d'Almanſor, il prit le parti de feindre, & n'épargna rien pour prouver à toute la Cour qu'il ne tenoit pas à lui de ſe reconcilier ſincérement avec Gongalés. Ce derniere avoit un ſi grand mépris pour Velaſqués, qu'il ne voulut jamais entendre à nul accommodement, & l'un & l'autre moururent ſans qu'Almanſor fut parvenu à les rendre amis.

Velaſqués laiſſa deux enfans : Ruy Valaſqués, Comte de Bilaren & Dona-Sancha. Gonçalés avoit deux Fils: Fernandés, Comte de Salas, & Gonzalo Guſtos, Comte de Lara. Après la mort de leurs Peres, Almanſor qui ne cherchoit qu'à détruire la haine qui régnoit entre ces deux Maiſons, les fit embraſſer, & leur ordonna de vivre dans une douce intelligence. Ruy Velaſqués auſſi politique que

ſon

ſon Pere, & mille fois plus diſſimulé, témoigna tant d'amitié aux deux Gonçalés, que les jeunes Princes ſi laiſſérent entraîner, & firent bien-tôt oublier l'inimitié des deux partis. Almanſor étant mort quelque-tems après cette réunion, Hiſſem ſon fils lui ſuccéda. Héritier de ſa Couronne & de ſes ſentimens, Il ne fit pas voir moins d'empreſſement que lui à maintenir l'union entre les Comtes de Salas de Lara, & celui de Bilaren; & quoi qu'il eût un panchant plus fort pour Ruy Velaſqués, il ſe ménagea de façon à ne donner aucune jalouſie aux uns ni aux autres. Mais malgré ſes ſoins; peut-être n'auroit-il pas ſi bien réuſſi, ſi l'amour n'eût été de concert avec lui pour fermer les yeux de Guſtos Comte de Lara. Ce jeune Prince épris des charmes naiſſants de Dona-Sancha ſœur de Velaſqués, n'ayant d'attention qu'à l'objet de ſa flâme, ni d'autre ambition que celle de lui plaire, étoit le premier à l'oüer l'eſtime que le Roi de Çardouë témoignoit au

Comte de Bilaren ; & la jeune Dona-Sancha, dont le caractére étoit bien différent de celui de ſon Frére, charmée d'avoir enchaîné le ſeul homme qu'elle trouvoit digne d'elle, étoit bien moins ſenſible aux honneurs qu'elle recevoit à la Cour du Roi Maure, qu'à celui que lui faiſoit le choix du Comte de Lara.

Ce Prince étoit alors le plus bel homme de ſon tems, & ſi je ne voyois pas en vous aujourd'hui ce qu'il étoit autrefois, je dirois qu'il faut des ſiécles entiers pour former de ſemblables mortels. Hiſſem & Velaſqués s'étant apperçus de l'union de leurs cœurs, en eurent une joie ſenſible. Le premier ſe flatant que l'Hymen de Sancha, avec le Comte de Lara, ſeroit un moyen aſſûré de mettre toute cette famille dans ſes intérêts ; & Velaſqués s'imaginant que ſa Sœur favoriſeroit ſes deſſeins ambitieux, & le rendroit poſſeſſeur des grands biens de cette Maiſon. Ainſi chacun ſe perſuadant ce qu'il ſouhaitoit, les jeunes Amans ne trouvérent

rent point d'obſtacles à leurs déſirs, & leur Hymen fut célébré avec une magnificence extrême. Les Chrétiens & les Maures parurent également contents de cette alliance, & contribuérent de tout leur pouvoir à la rendre éclatante ; mais tandis que chacun ſembloit en bénir le moment, Dona Lambra parente des Gonçalés, & plus jeune de deux ans que Dona Sancha, étoit la ſeule de qui le cœur en reſſentoit une douleur mortelle. Elle aimoit le Comte de Lara ; & ne croïant pas qu'il choiſit une épouſe parmi les ennemis de ſa Maiſon, elle avoit eſpéré qu'il jetteroit les yeux ſur elle ; mais outre que ſa beauté n'étoit pas comparable à celle de la Sœur de Velaſqués, les défauts de ſon ame avoient mis un ſi grand eſpace entre elle & Gonzalo Guſtos, qu'il étoit impoſſible que le Ciel les eût fait naître l'un pour l'autre. En effet Dona Lambra dès l'âge le plus tendre, avoit ſi bien fait juger ce qu'elle ſeroit dans la ſuite, qu'il ne l'avoit jamais regardée que comme une tâche à ſa famil-

famille. Ambitieuſe, jalouſe, inconſtante, cruelle, vindicative, emportée dans ſes paſſions, ſans retenuë & ſans modeſtie, elle mettoit les cœurs dans la triſte néceſſité de fuïr ſa tendreſſe avec autant de ſoin que ſa haine.

Par ce portrait, Seigneur, il vous eſt aiſé de concevoir qu'elle ne pouvoit entrer en concurrence avec Dona Sancha, qui s'attiroit l'amour & le reſpect des deux nations, autant par ſa haute ſageſſe, que par ſa beauté, & le rang de ſon Frere. Cependant il fallut que Dona Lambra cachât dans le fond de ſon cœur ſa rage & ſa douleur; mais ce ne fut qu'en formant la réſolution de perdre tôt ou tard ſa Rivale & celui qui l'avoit mépriſée, pour lui donner un cœur qu'elle s'étoit flatée de conquérir. L'occaſion ne s'en préſenta pas ſi-tôt; & lui parut d'autant plus difficile, que Fernandés frere aîné de Guſtos étant mort, & ce Prince devenant par-là ſeul héritier de tous les biens de ſa Maiſon, demanda au Roi de Cordouë la liberté de me-

ner

ner ſon Epouſe dans les Terres de ſon obéïſſance ; ce qui le mit pendant pluſieurs années à l'abri des artifices de cette femme, de qui l'ambition & les vaſtes projets ne permettoient pas qu'elle quittât la Cour.

Le Comte & la Comteſſe de Lara, charmés de ce qu'elle ne les voulut point ſuivre, partirent pour ſe rendre à Salas, réſolus d'y reſter le plus long-tems qu'ils leur ſeroit poſſible: ils y furent accompagnés d'une partie de la Nobleſſe Eſpagnole, & j'eus le bonheur d'être du nombre de ceux dont ils acceptérent les ſervices. J'étois attaché à cette Maiſon de pere en fils, & j'avois l'avantage de poſſeder la confiance de Guſtos, quoique j'euſſe quelques années plus que lui ; mais comme j'ai l'honneur d'être ſon allié, & que mes ancêtres ne ſe ſont jamais démentis à l'égard des ſiens, il me faiſoit la grace de me diſtinguer entre tous les Seigneur, dont il connoiſſoit le zéle & l'affection. Mon véritable nom eſt Nugnés, trop connu parmi les

Maures,

Maures, & ſurtout de Velaſqués & de ſon Epouſe, pour le pouvoir porter ſans riſque; & c'eſt pour éviter des périls certains que j'ai pris celui de Tamut, & que je ne ſort jamais du Palais de la Princeſſe, qui ſeule inſtruite de ma naiſſance, ne m'a fait paſſer pour Eſclave parmi les ſiens, que dans l'intention de mieux cacher qui je ſuis; puiſque je joüis en effet de la liberté, & ne ſuis retenu en ces lieux, que par les chaînes de l'attachement que j'ai pour vous, & de ma reconnoiſſance envers Mudaïſe.

O Ciel! s'écria Mudara en l'interrompant, quoi vous êtes ce vaillant Nugnés, Gouverneur des Fils du Comte de Lara, qui fit de ſi belles actions en défendant la vie de ces Princes, & que toute l'Eſpagne croit au nombre des morts?

Oui, Seigneur, reprit Tamut, je ſuis non pas ce vaillant, mais ce malheureux Nugnés, qui malgré ſes efforts ne put garantir tant d'illuſtres têtes de l'horrible trahiſon du perfide Velaſqués; mais pour ne mettre aucune confuſion dans

dans mon discours, souffrez que je suive l'ordre que je me suis prescrite, afin de vous le rendre intelligible. Je ne l'allongerai point, continua-t-il, par le récit des regrets de la Cour du Roi Hissem, au départ du Comte & de la Comtesse, dont le voyage n'eut rien de remarquable. Gustos fut reçû des habitans de Salas, avec des transports de joye inconcevables; sa vertueuse Epouse en fut bien-tôt adorée; & le Ciel ayant béni leur Hymen, leur fit naître un Fils neuf mois après leur arrivée. Mais la Providence qui vouloit immortaliser leur postérité, ne la borna pas à ce seul rejetton; & Dona Sancha dans le cours de sept années consécutives, se vit mere de sept Princes également doués de tous les avantages de la Nature. Il n'est pas nécessaire de vous exprimer la satisfaction du Comte; elle fut d'autant plus vive, qu'ayant toûjours le cœur rempli des malheurs de sa patrie, il fonda dès ce moment toutes ses espérances sur ses Enfans, se flatant qu'ils seroient un

jour

jour les Reſtaurateurs de la liberté de leur païs, les ſoutiens de la Religion, & les plus cruels ennemis des Maures.

Comme il vouloit les élever dans ces ſentimens, ils n'eurent pas plûtôt atteint l'âge de raiſon, qu'il m'honora du ſoin de leur éducation. Comme dans cet intervalle de tems, le Roy de Cordouë avoit été occupé à réprimer des Provinces révoltées, des Maures rebelles, & dans des guerres étrangéres où Velaſqués l'avoit toujours ſuivi, il n'avoit fait aucune attention au Comte de Lara, qui de ſon côté ne voulant pas que ſes Enfans paruſſent à la Cour, s'étoit preſque confiné dans ſes Terres, dont il ne joüiſſoit tranquillement, qu'au moyen d'un tribut annuel qu'il étoit obligé de faire au Roi de Cordouë ; mais ſes fils ranimant dans ſon ame le déſir ardent qu'il avoit eu avant leur naiſſance, de ſecoüer le joug des Infidéles, il ne ſongeoit qu'à leur faire un parti capable de mettre ſes projets en exécution ; lorſque Dona Lambra

avant

ayant reconnu dans Velasqués un caractére semblable au sien, & ne doutant pas qu'il ne suivît ses mouvemens, si elle parvenoit à lui donner des chaînes, déploya avec tant d'art tout ce qu'elle avoit d'attrait, pour se rendre maîtresse de son cœur, qu'elle y réüssit sans peine. Comme cet amour n'étoit guidé ni par la raison ni par la vertu; il fit un tel éclat, qu'il parvint bientôt aux oreilles de Gustos, & quoique Dona Lambra eût dès longtems attiré son mépris, comme elle étoit sa parente, & que sa propre gloire l'obligeoit d'avoir soin de la sienne, il crut qu'il étoit de son devoir de lui remontrer le sien; mais ne voulant pas le faire avec hauteur, & cherchant à ménager l'esprit de Velasqués qu'il souhaitoit mettre dans ses intérêts, il prit le parti de lui écrire, & de traiter la chose si délicatement, qu'il ne pût s'en offenser, ni se dispenser de réparer le tort qu'il faisoit à la réputation de sa Parente. Pour cet effet il lui manda qu'il apprenoit avec une joye sensible, qu'une double

alliance

alliance alloit encore ſerrer les nœuds qui l'attachoient à lui; qu'on l'avoit aſſûré que Dona Lambra avoit le bonheur de lui plaire, & qu'il en étoit aimé; qu'il ne blâmoit point le myſtére que l'un & l'autre paroiſſoient lui faire de leur inteiligence, connoiſſant par lui-même de quel prix étoit le ſecret pour les Amans; mais qu'il ne pourroit leur pardonner avec la même tranquillité, s'il apprenoit qu'ils euſſent célébré ſans lui l'Hymen qui devoit couronner leurs amours. Cette lettre produiſit tout ce qu'il en avoit eſpéré. Velaſqués qui n'oſoit ſe flater que le Comte de Lara conſentît à lui donner Dona Lambra, quoiqu'il eût épouſé ſa Sœur, eut une ſatisfaction extrême de voir qu'il approuvoit ſes feux, & qu'il n'auroit pas beſoin de l'autorité du Roi pour l'y obliger.

Mais comme Dona Lambra avoit déſiré captiver le cœur de Velaſqués, ſans engager le ſien, & que ſon unique deſſein étoit d'avoir en lui un appui contre le Chef de

de ſa famille ; qu'elle ne s'y étoit livrée que dans des vûës de vengeance, & ſans nulle tendreſſe, elle ne ſentit pas la même joïe. L'Hymen offroit à ſes regards un décorum trop ſévére, pour être de ſon goût ; & voulant donner des loix à celui qu'elle honoroit de ſa bienvaillance, elle craignoit que cet engagement ne la contraignît d'en recevoir de lui : le nom de femme vertueuſe l'effrayoit ; une exacte fidélité mettoit ſon ame à la gêne ; & quoique Velaſqués lui parut un ſujet tel qu'elle le pouvoit ſouhaiter, elle ne laiſſa pas de trembler que le titre d'époux ne le rendît plus rigide, & moins complaiſant pour ſes paſſions : ce qui lui fit recevoir cette nouvelle avec une mélancholie qui fit trembler Velaſqués à ſon tour. Il étoit véritablement amoureux, & l'ambition s'étant jointe à l'amour, dans l'eſpoir que cet Hymen le mettroit en ſituation d'envahir les grands biens de cette famille en perdant Guſtos & ſes Enfans, de concert avec Dona Lambra, il vit avec le der-

dernier déſeſpoir qu'il n'en étoit pas encore aſſez aimé, pour qu'elle ſe réſolût à l'épouſer. Cette femme artificieuſe s'appercevant de ſa douleur, dont la violence étoit une preuve du pouvoir qu'elle avoit ſur lui, en voulut profiter; & comme Velaſqués lui reprochoit avec tranſport la froideur qu'elle faiſoit paroître au conſentement que le Comte de Lara donnoit à ſa recherche.

Velaſqués, lui dit-elle, tu ſçais que je n'ai pas attendu les ordres de Guſtos pour répondre à ton amour: ainſi tu dois être perſuadé, que ſi je te donne ma foi, ce ſera bien moins pour ſuivre ſes volontés, que mon inclination. Je t'avoüerai même que l'unique moyen de me rendre contraire à cet Hymen, eſt de voir qu'il le ſouhaite, & qu'il ſe croit en droit de diſpoſer de moi; mais ſçache que tu ne dois jamais eſpérer de m'y faire conſentir, ſi tu ne te réſous d'épouſer avec moi la haine que je lui porte; qu'il faut en recevant ma main, oublier ſans nul retour que ta Sœur

eſt ſa Femme, & que ſes Enfans ſont tes Neveux. C'eſt à ce prix ſeul que tu peux m'obtenir.

Ces ſentimens étoient trop conformes à ceux de Velaſqués, pour l'effrayer : il ſe jetta aux pieds de Dona Lambra ; lui jura une entiere ſoûmiſſion à ſes moindres déſirs ; fit ſerment de haïr le Comte de Lara, ſes Fils, ſa Femme, & juſqu'à ceux qui ſeroient leurs amis ; de n'avoir aucun répos qu'il ne les eût accablés de malheurs ; & de ſacrifier même ſa propre Sœur à ſa fureur ; trop heureux, lui dit-il, de trouver dans leur ſang dequoi lui prouver l'ardeur de ſon amour ? Juſte Ciel ! s'écria Mudara, ſe peut-il que de ſemblables monſtres joüiſſent de la clarté du jour ; & que ce complot déteſtable ſoit parvenu à votre connoiſſance, ſans que vous en ayez garanti le Comte ?

Je n'en ſçaurois douter, réprit Nugnés ; mais je l'ai ſçu trop tard ; & ce n'eſt que depuis mon eſclavage & la funeſte cataſtrophe de cette illuſtre famille, que Tahis,

celle que vous avez cru votre Mere & qui pour lors étoit à Dona Lambra, m'en a fait le récit. Elle y étoit préſente ; & comme elle ne parloit pas un mot d'Eſpagnol, & qu'elle feignoit de ne le pas entendre par un eſprit de curioſité ſur la conduite de ſa Maîtreſſe, dont elle n'avoit pas aſſez bonne opinion pour vouloir y reſter, Dona Lambra ne ſe défiant pas d'elle, ne s'en cacha point dans cette occaſion. Les cruelles conventions de ces deux coupables Amans, ne furent pas plûtôt faites, qu'ils conclurent que pour ôter à Guſtos tout ſujet de ſoupçon, & le faire tomber dans les piéges, qu'ils vouloient lui tendre, ils lui écriroient de concert pour lui rendre grace de ſes bontés, & le prier de s'avancer avec toute ſa famille juſques à une Maiſon de Plaiſance du Comte de Bilaren ſur le chemin de Salas à Cordouë, où la cérémonie du mariage ſe feroit ; que là par leurs feintes amitiés, ils l'engageroient à venir à la Cour ; & que lorſqu'il y feroit, ils commen-

ce-

ceroient à mettre en œuvre les moyens qu'ils pourroient trouver de le rendre ſuſpect au Roi, & de le faire périr avec ſes Fils. Ce qu'ils n'oſoient tenter, tant qu'il ſeroit à Salas au milieu de la Nobleſſe qui l'environnoit, & dont il falloit craindre d'exciter la revolte.

Leurs meſures étant priſes de la ſorte, ils firent partir un Exprès pour Salas, chargé de Lettres remplies de tendreſſe & de conſidération. Le Comte de Lara en fut touché ; & ſe flatant que cet Hymen changeroit Dona Lambra & fortifieroit ſon parti de celui de Velaſqués, il ne douta point de la ſincerité de leurs cœurs. Sa vertueuſe Epouſe qui n'imaginoit pas que ſon Frere pût avoir de la haine contre un Prince qui le touchoit de ſi près, le fortifia dans ces ſentimens, & charmée de voir toute ſa famille raſſemblée, preſſa le Comte de hâter ſon voyage. Les ſept Infans commençoient à faire briller les graces dont le Ciel les avoit ornés ; l'aîne n'avoit

que dix-neuf ans, & ſes freres n'étant plus jeunes les uns que les autres que d'une année, il ſe trouvoit que le dernier entroit ſur ſa treiſiéme; mais dans un âge ſi tendre, ils faiſoient aiſément connoître leur illuſtre origine.

Toute cette brillante famille ſe rendit en grand Cortege au Château de Velaſqués, où j'eus l'honneur de les ſuivre. Le Comte de Bilaren, l'y reçut avec mille témoignages d'eſtime & de tendreſſe; il embraſſa ſes Neveux, en fit l'admirateur, & félicita la Comteſſe ſa Sœur de cette glorieuſe poſtérité. Ce ſpectacle étoit véritablement digne d'admiration pour tout autre que Velaſqués, rien n'étant plus beau que de voir Dona Sancha qui n'avoit pas encore trente ſept ans, toute remplie d'attraits, & le Prince ſon époux preſque auſſi jeune qu'elle & le plus bel homme de ſon tems, entourés de ſept garçons qui poſſédoient également les graces de leur Mere & les hautes qualités de leur Pere. Ceux qu'on avoit

priés

priés de chaque côté pour être de cette Fête, en furent enchantés, & ne se lassoient point de les combler de loüanges ; mais c'étoit autant de coups de poignard portés au fond du cœur de Velasques.

Cependant les équipages du Comte de Lara, ayant été prendre Dona Lambra, elle arriva, suivie d'une nombreuse Cour ; & dissimulant comme son Amant, son dépit & sa haine, elle parut n'avoir point d'autre pensée que celle de plaire & de se livrer à la joye que ce jour sembloit devoir inspirer. Son Hymen fut célebré le lendemain matin dans la Chapelle du Château : un superbe Festin en suivit la cérémonie. Les sept Infans en faisoient les honneurs ; & s'en acquitérent si dignement, qu'ils reçurent tous ceux de la Fête ; & quoique Velasqués fût outré de voir les respects qu'on leur rendoit, comme il sçavoit se mieux contraindre que son Epouse, il garda toûjours une égale modération. Mais cette Femme impérieuse regardant comme un

outrage qu'on ne fît mention que de la Comteſſe de Lara & de ſes Enfans, dans un jour qu'elle ſe croyoit conſacré, ne pouvant plus ſe tenir dans les bornes qu'elle s'étoit preſcrites, reſoluë de s'en venger en offenſant Dona Sancha dans ce qu'elle avoit de plus cher, fit venir un de ſes Eſclaves, & lui commanda de tremper un concombre dans du ſang, & d'en frapper au viſage le plus jeune des Princes.

L'Eſclave obéit; & prenant ſon tems que toute la Compagnie étoit dans les Jardins à voir divertir les ſept freres à different jeux, ils s'approcha du jeune Infant, & le frappa ſelon l'ordre qu'il avoit reçû. Au même inſtant les Princes ſes aînées ayant mis l'épée à la main pourſuivirent l'Eſclave juſqu'aux pieds de Dona Lambra, & l'y perçérent de coups. Vous jugez bien, Seigneur, que cet incident ne ſe paſſa pas ſans tumulte : tous les hommes firent briller leurs épées; chacun prit parti, & jamais nôces ne furent troublées avec

plus

plus d'éclat. Cependant comme Velaſqués ne ſe trouvoit pas le plus fort, il fit encore ceder la rage à ſa politique, & calma les eſprits de telle ſorte, que chacun s'étant embraſſé, oublia ou feignit d'oublier ce qui s'étoit paſſé. Mais Guſtos & Dona Sancha ne voulant pas s'expoſer plus long-tems aux caprices de Dona Lambra, reprirent dès le lendemain la route de Salas, malgré les efforts que fit Velaſqués pour les retenir. Ils ne furent pas plûtôt partis, que la Comteſſe de Bilaren faiſant réſouvenir ſon Epoux de la parole qu'il lui avoit donnée avant ſon mariage, l'obligea de revenir à la Cour, pour obtenir un ordre du Roi d'arrêter le Comte & la Comteſſe de Lara, ſous prétexte qu'ils avoient des intelligences ſecretes avec les Eſpagnols réfugiés dans les montagnes des Aſturies, qui dès ce tems faiſoient la Guerre aux Maures.

Le Comte de Bilaren n'eut pas de peine à perſuader Hiſſem: la crainte qu'il lui donna de la puiſ-

ſance de Guſtos, dont il diſoit, que les Enfans ſeroient les plus fermes colonnes, le fit promptement conſentir à s'en ſaiſir. Mais Velaſqués qui cherchoit à les perdre, ſans qu'il en pût être ſoupçonné, fit en ſorte que le Roi Maure écrivit à Guſtos pour le prier de ſe rendre à la Cour avec ſa famille, ayant un déſir ardent de la voir par le récit avantageux qu'on lui en avoit fait; & conſtruiſit ſa Lettre de façon, que le Comte ne pouvoit s'en diſpenſer ſans être regardé comme rebelle. Guſtos & Dona Sancha ne ſe doutoient point que cet ordre renfermât quelque trahiſon; cependant ils le reçurent avec chagrin, & furent long-tems à ſe déterminer ſur ce qu'ils avoient à faire: mais n'étant pas en ſituation d'y réſiſter, & craignant qu'un refus n'attirât ſur leurs Enfans des malheurs dont ils ne pourroient les relever, ils ſe réſolurent d'obéir en partie; c'eſt-à-dire, de partir eux ſeuls, de laiſſer les Princes à Salas, & de faire entendre au Roi que leur grande jeuneſſe

neſſe ne les rendoit pas encore dignes de paroître à ſa Cour. Ce fut dans cette intention qu'ils ſe mirent en chemin avec très-peu d'équipage pour ne donner aucun ombrage par leur faſte & leur magnificence. Mais à peine étoient-ils à une très-petite diſtance de Cordouë, que le Général Muça ſe préſenta à leurs yeux à la tête d'un Corps de troupes d'élite qu'il avoit pris, croyant qu'ils ſeroient mieux accompagnés, & qu'il auroit beſoin de forces pour les arrêter: il leur ſignifia l'ordre qu'il avoit de les conduire dans la Fortereſſe, & de les faire garder ſéparément. Comme ce Général eſt de tous les Maures, le moins barbare, & qu'il eſtime la vertu dans ſes propres ennemis, il fit ce compliment fâcheux avec des marques d'un regret ſi ſincere, qu'il en adoucit beaucoup l'amertume: il falut pourtant obéir, & ſe laiſſer conduire au Fort.

Muça touché des larmes & de la beauté de Dona Sancha, lui fit donner un Appartement aſſez ri-

che avec des Femmes pour la ſervir. Guſtos fut mit dans la Tour, ſans qu'il fut permis qu'à deux Eſclaves Afriquains de le voir & de l'approcher. Enſuite de cela, le Général étant venu à la Cour rendre comte de ſon expédition. Velaſqués qui n'étoit pas content de n'avoir que le Comte & la Comteſſe en ſa puiſſance, tourmenté d'ailleurs par Dona Lambra pour faire périr les ſept Princes, dont la vie lui étoit à charge, mit les troupes dont il étoit le Maître en embuſcade dans les Bois qui occupent une bonne partie du chemin de Cordouë à Salas; & s'étant rendu ſeul au Palais du Comte, vint m'ordonner de ſa part de lui confier les Princes pour les conduire à Cordouë.

Comme j'ignorois les intentions & le caractére de Ruy Velaſqués; que je ne voyois alors en lui que le Beau-frere de Guſtos & l'Oncle de ſes Fils, & que je n'étois pas inſtruit de ce qui s'étoit paſſé, ne fis aucune difficulté de le croire,

re, & me soûmis à sa volonté, à condition que j'accompagnerois mes illustres Eleves; ce qui me fût accordé sur le champ. Ainsi ayant fait monter à cheval les sept Princes, nous prîmes tous ensemble la route de cette Ville; mais dans le plus fort du Bois, Velasqués ayant donné le signal dont il étoit convenu, nous nous vîmes entourés de plus de deux cens hommes, qui le Sabre à la main nous attaquérent avec une impétuosité sans égale.

C'est en cet endroit de mon récit, Seigneur, que j'aurois besoin d'une éloquence particuliére pour vous bien exprimer les prodiges de valeur, que je vis faire aux Fils de Gustos & de Dona Sancha. Ces illustres & jeunes malheureux, sans s'étonner du péril & du nombre de leurs ennemis, se deffendirent avec un courage intrépide; leurs bras ne portoient point de coups, sans donner la mort; & depuis l'aîne jusqu'au plus jeune, je ne vis que des actions de Héros. Je les secondai de tous mes

efforts; & déja je voyois la victoire assûrée de notre côté, malgré le tourment que se donnoit Velasques pour animer ses gens, quand un renfort sortit d'une autre partie du Bois, vint fondre sur mes Princes, & les rendit enfin les victimes de la rage de leur perfide ennemi. Ils furent accablés sous le nombre & massacrés à mes yeux, sans que je pusse les secourir, étant tombé moi-même percé de coups, & mourant de douleur aux pieds de nos lâches vainqueurs. Je perdis alors l'usage de mes sens; & sans sçavoir combien de tems j'avois été en cet état, ni ce qu'étoit devenu le traître Comte de Bilaren, je me trouvai dans un Appartement inconnu, entouré de femmes, que je n'avois jamais vûës, & près de moi la plus belle personne de la terre. Je crus rêver; mais le souvenir de ma funeste avanture & le mal que me faisoient mes blessures, me prouvant la réalité des objets que j'avois devant moi, je demandai où j'étois, & si cet Appartement n'étoit

toit pas au traître Velaſqués. L'admirable perſonne dont la beauté m'avoit frappé, me fit ſigne de me taire ; & prenant la parole en bon Eſpagnol : Tamut, me dit-elle, je commande ſeule en ces lieux ; le hazard t'a fait tomber en ma puiſſance, & t'a rendu mon Eſclave : j'adoucirai tes chaînes ; & je t'ordonne de ſeconder le ſoin que je veux prendre de ta vie. Cette Dame accompagna ce diſcours d'un air ſi myſtérieux, joint au nom qu'elle me venoit de donner, que je crus qu'il étoit de ma prudence de ne la pas faire mieux expliquer : & gardant le ſilence, je ne lui répondis que par une action reſpectueuſe. Alors la Dame s'étant levée, ſortit de la chambre avec toutes ſes femmes, & je ne vis plus près de moi que des Chirurgiens. Ils mirent le premier appareil ſur mes bleſſures qui furent trouvées plus nombreuſes que dangereuſes ; & lorſque je fus panſé, on me laiſſa tranquille à la garde de pluſieurs Eſclaves qui ne quittoient ma chambre que pour al-

ler chercher ce qui m'étoit néceſſaire, & qui me veillérent toute la nuit. Tant d'attentions & de ſoins m'auroient été plus ſenſibles dans un autre tems ; mais la perte de mes Princes & le tableau que je me faiſois à moi-même de la douleur du Comte & de la Comteſſe, à cette horrible nouvelle, m'ôtoit tellement la raiſon, qu'il m'étoit impoſſible de penſer à d'autres choſes : & quoique je fuſſe extrêmement étonné de me voir en vie & parmi des perſonnes inconnuës, mon deſeſpoir l'emportant ſur ma curioſité, je paſſai la nuit à me plaindre ſans chercher à m'informer d'où partoit la pitié qu'on me témoignoit en ce lieu. Le diſcours que m'avoit tenu la jeune Dame, me revenoit cependant quelquefois dans l'eſprit ; le titre d'Eſclave & le nom de Tamut, qu'elle m'avoit donnés, troubloient mon imagination. Mais comme elle étoit agitée d'un évenement encore plus intereſſant, & que ma liberté & ma vie même m'étoient indifférentes après

près le malheur qui venoit de m'arriver, je quittois bientôt cet objet pour ne m'occuper que de mon deſeſpoir. Les Eſclaves qui me ſervoient, allarmés de l'état dans lequel j'avois été juſqu'au jour, en furent rendre compte à cette Dame, comme je l'appris quelque momens après par une Eſclave qu'elle m'envoya. Cette perſonne fit retirer les autres en entrant; & s'étant aſſiſe auprès de mon lit :

Chrétien, me dit-elle, on a dit à la Princeſſe que tu te deſeſpérois, elle m'envoye pour te conſoler; elle ſçait le ſujet de ta douleur, & que tes regrets ne ſont cauſés que par la mort des Fils du Comte de Lara. Il eſt vrai que cette perte eſt irréparable, & que la trahiſon de Velaſqués eſt des plus horribles; mais elle pourroit être ſuivie d'une cataſtrophe auſſi funeſte, ſi l'on n'agiſſoit pas avec prudence. Elle m'a commandé de te dire, de ne découvrir à perſonne le motif de ta douleur; de cacher ton nom; de garde celui qu'elle

qu'elle t'a donné, ce qu'elle n'a fait que pour persuader à tous ses gens qu'elle te connoît depuis long-tems, quoiqu'en effet elle n'en soit instruite que d'hier: elle a d'importantes raisons pour en user de la sorte; ainsi tranquillise-toi dans l'espoir de voir bientôt le Comte, qui t'apprendra lui-même par quel hazard on t'a conduit ici.

Quoi, lui répondis-je, le Comte de Lara, est en ce lieu, & sçait le funeste sort de ses Fils? Ouy, réprit-elle; mais c'est tout ce que je puis te dire, mes ordres ne s'étendent pas plus loin. Je te viendrai souvent visiter, rien ne te manquera; & lorsque tu seras en état de soutenir la vuë de Gustos; il se rendra près de toi. Je la conjurai de m'apprendre le nom de la Princesse, à qui j'avois tant d'obligations; elle me satisfit, & me quitta pour ne me pas faire parler davantage. Mais Seigneur, quoiqu'elle m'instruisit du rang & de la naissance de sa Maîtresse, comme il ne m'est pas permis de vous l'ap-

l'apprendre, ne vous offenſez pas ſi dans le cours de mon récit, je ne vous la nomme jamais que la Princeſſe ; c'eſt un ſecret que je ne puis violer ſans crime, & dont vous ne devez être inſtruit que par les Auteurs de vos jours : tout ce que je puis vous dire, c'eſt que le ſang d'Hiſſem iſſu de tant de Rois, n'eſt pas plus illuſtre que celui de cette Princeſſe. Je fus près de trois ſemaines en cet état ; ne voyant que les Chirurgiens, les Eſclaves qui me ſervoient, & de tems en tems celle que la Princeſſe m'envoyoit pour me tenir compagnie ; & ce fut par elle que j'appris la détention du Comte & de la Comteſſe de Lara, & que le Palais où j'étois alors étant contigu au Fort, la jeune Princeſſe avoit obtenu de Muça la liberté de les voir ſecretement, & que ce ſeroit par le même moyen que j'aurois la ſatisfaction de l'entretenir. Je ne vous ennuierai point de l'augmentation de ma douleur à cette nouvelle ; j'ai des choſes trop importantes à vous conter, pour m'ar-

m'arrêter à ce qui me regarde : je priai l'Eſclave d'obtenir de la Princeſſe que je fuſſe dans la Tour avec mon Prince ; mais elle me dit qu'il étoit inutile d'y penſer, parce que l'on me croyoit mort, & que perſonne ne ſçavoit que la Princeſſe m'avoit en ſon pouvoir ; & pour me le prouver, elle m'inſtruiſit que le malheur des Fils de Guſtos étant parvenu preſque auſſi-tôt aux oreilles de ſa Maîtreſſe, elle avoit envoyé la nuit ſur le champ de Bataille pour voir ſi on ne pourroit point en trouver quelqu'un d'en vie ; & que moi ſeul reſpirant encore, on m'avoit enlevé & conduit au Palais, que la Princeſſe m'avoit fait ôter mes habits, & tout ce qui pouvoit me faire connoître ; & que s'étant ſaiſie de mes Tablettes, elle y avoit trouvé des Lettres, qui faiſoient voir qui j'étois ; & que ne doutant pas que je ne fuſſe d'une grande conſolation au Comte de Lara, elle avoit réſolu de me garder près d'elle ; que pour cet effet elle avoit dit hautement que j'étois un

des

des rebelles de la Ville de Grenade, que le hazard avoit conduit dans ſes fers ; que je me nommois Tamut, & qu'elle étoit charmée que je fuſſe ſon Eſclave : que perſonne n'ayant approfondi la vérité de ces paroles, on avoit ſuppoſé ſur mes bleſſures un combat en l'air entre des gens de la Princeſſe & moi, qui m'avoient rencontré & ſurpris, en examinant les endroits du Fort, par leſquels on pouvoit y pénétrer ; & qu'enfin elle avoit ſi bien ménagé les choſes, qu'il étoit impoſſible qu'on me crut Nugnés ; qu'il ne falloit donc pas que je paruſſe prendre nul intérêt à Guſtos, auquel il n'étoit pas permis d'avoir près de lui aucun de ſes gens.

Ce fut tout ce que je pus tirer d'elle ; mais dès la nuit même, comme tout le monde étoit enſeveli dans un profond ſommeil, elle vint me prendre, ſous prétexte que la Princeſſe avoit à me parler ; & m'ayant mené ſans bruit dans une grande galerie, elle m'y laiſſa ſeul, en m'ordonnant d'attendre

tendre ſon retour. Quelques momens après, je vis ouvrir une Porte oppoſée à celle par où j'étois entrée, dont ſortit un homme, ayant un flambleau à la main, à la clarté duquel je reconnus le Comte de Lara. Tranſporté de joye à cette vûë, je courus embraſſer ſes genoux ſans pouvoir prononcer un ſeul mot. Ce Prince me releva; & m'ayant preſſé dans ſes bras: Mon cher Nugnés, me dit-il, le Ciel en m'ôtant mes Enfans, m'a du moins laiſſé un ami fidéle, avec lequel je puis me plaindre de mon funeſte ſort.

Quelle reſſource! Seigneur, m'écriai-je; & dequoi peut vous ſervir un malheureux, qui voudroit avoir peri mille fois, & que les Princes viſſent encore le jour? Guſtos me parut touché de mon zéle; mais je remarquai qu'il me parloit ſur la mort de ſes Fils, plus en Philoſophe qu'en Pere. Il quitta même aſſez promptement un ſi triſte entretien, pour me parler de la Princeſſe; il s'exhala en loüanges ſur ſes rares qualités; & me pei-

peignant ſes beautés avec amphaſe, il me demanda cens fois comment je la trouvois, ſans me donner le tems de lui repondre. Que vous dirai-je, enfin, Seigneur, je reconnus avec le dernier étonnement que l'Amour s'étoit rendu maître de ſon cœur, & que ce charmant objet en avoit banni tous les autres. J'avoüe que ce fut un nouveau ſujet de chagrin pour moi : cependant le reſpect avec lequel j'avois toûjours vécu auprès du Comte, m'ôtant la hardieſſe de lui dire mon ſentiment, je répondis à toutes ſes queſtions avec la complaiſance qu'il ſembloit déſirer; & lorſqu'il fut aſſuré que j'étois preſque auſſi rempli que lui d'admiration pour la Princeſſe, il m'avoüa non-ſeulement qu'il en étoit amoureux, mais encore qu'il en étoit aimé; que cet amour avoit commencé dès le troiſiéme jour de ſon arrivée au Fort; que la curioſité l'ayant portée à le connoître, parce qu'elle n'alloit pas encore à la Cour, & qu'elle ne l'avoit jamais vû,

vû, ayant toujoûrs été ſequeſtrée dans ce Palais, elle en avoit obtenu la permiſſion du Général Muça ; & que comme la Tour qui lui ſervoit de priſon, rendoit à cette galerie par un Eſcalier ſecret, la Princeſſe en avoit profité pour le voir, ſans que ceux du Palais & du Fort puſſent s'en appercevoir : que cette premiere viſite avoit fait naître leur amour ; que les ſoins & les attentions de la Princeſſe l'ayant en quelque ſorte inſtruit de ſes ſentimens, il s'étoit hazardé de lui déclarer les ſiens ; que la crainte & la timidité que lui donnoit ſa grande jeuneſſe avoient long-tems combattu le tendre penchant qu'elle avoit pour lui ; mais qu'enfin il étoit parvenu à les vaincre ; que leur ſecrete intelligence n'étoit connuë que de l'Eſclave qui m'étoit venuë voir de ſa part, qui l'introduiſoit dans l'Appartement de la Princeſſe, quand tout le monde étoit retiré, ayant eu ſoin de faire faire des clefs aux Portes qui communiquoient à cette galerie, avant

vant que de rendre à Muça celles qu'il lui avoit prêtées pour le voir une seule fois, sans que le Géolier en eût connoissance; que c'étoit de la bouche de cette jeune Princesse qu'il avoit appris l'horrible trahison de Velasqués & la mort de ses Fils; qu'à sa priére elle avoit envoyé sur le lieu du combat, d'où l'on m'avoit apporté; & que lui ayant fait voir mes habits & mes tablettes, il l'avoit instruite de mon nom & de ma qualité; que tout ce qui s'étoit fait depuis à mon égard, avoit été concerté entre elle & lui; que le Roi Hissem ayant regardé l'action de Velasqués comme un service essentiel à l'Etat, il falloit pour ma sûreté, & pour seconder les desseins de la Princesse en sa faveur, que je prisse un soin extrême de cacher qui j'étois, & mon zéle pour lui. Ensuite voyant que je l'écoutois, les yeux baissés, & le visage couvert de larmes, me regardant avec bonté.

Ne crois pas, mon cher Nugnés, ajoûta-t-il, que mon amour, me

fasse

faſſe oublier, tout ce que je dois à Dona Sancha. Si la Princeſſe lui ravit mon cœur, elle ne m'a pas ôté l'eſtime parfaite que j'ai pour elle; & ſi je m'abandonne à mon tendre panchant, j'en tirerai du moins cet avantage, de faire rendre la liberté à la Comteſſe, & d'y joindre la mienne. La Princeſſe me l'a promis, elle eſt toute puiſſante ſur l'eſprit du Roi, qui vient la voir avec aſſiduité; & quoiqu'elle ſente bien qu'en travaillant à m'ôter d'ici, c'eſt me ſéparer d'elle pour jamais. Sa généroſité l'emporte ſur la paſſion; & pleine de conſidération pour ſa Rivale, c'eſt par ſes ordres qu'elle eſt traitée avec tout le reſpect dû à l'Epouſe du Comte de Lara. Pardonne donc ma foibleſſe: je n'exige pas que tu l'approuves; mais je te conjure de ne me la pas reprocher.

Ce n'eſt point à moi, Seigneur, lui répondis-je, à blâmer les actions de mon Maître; un ſilence reſpectueux, eſt tout ce que j'oppoſerai à ſes volontés: & ſi je prends

prends la liberté de parler, c'eſt bien moins pour le cenſurer, que pour le faire ſouvenir de l'eſpace immenſe, que la Religion, les engagemens d'un ſaint Hymenée & les loix du devoir, mettent entre lui & le nouvel objet de ſa flâme. Ce qu'une Princeſſe Mahométane regarde comme une ſimple galanterie, eſt un crime, Seigneur, pour un Chrétien ; & l'illuſtre Comte de Lara, doit donner d'autres exemples à ceux qui s'intéreſſent à ſon ſort : & j'eſpére que revenant de ſon égarement, il fera bientôt ceder une ardeur illicite, à des ſoins plus importants. Guſtos, ne me répondit que par des ſoupirs ; & craignant ſans doute que je ne continuaſſe ma morale, il m'embraſſa, & m'annonça qu'il étoit tems de me retirer. Il rentra dans ſa Priſon ; & je repris le chemin de ma chambre avec la même circonſpection qu'on m'en avoit fait ſortir.

Comme mes bleſſures étoient entiérement guéries, j'entrai dès le lendemain au ſervice de la Prin-

ceſſe, ſous le titre d'Eſclave; & je me vis bientôt initié plus que je ne l'aurois voulu dans le myſtére de ſes amours avec le Comte: & malgré les eſpérances qu'elle nous donnoit chaque jour, de recouvrer la liberté, je vis paſſer neuf mois entiers, ſans qu'il y en eût nulle apparence. Cependant le tems s'approchoit où la jeune Princeſſe devoit ſortir de ſa ſolitude, pour paroître à la Cour; & l'on ſe préparoit déjà dans ſon Palais à ce départ, lorſqu'elle tomba malade. Il y avoit quelques jours que Tahis, cette Eſclave, dont je vous ai parlé, étoit au lit, pour une chûte qu'elle avoit faite; & qu'on trouvoit d'autant plus dangereuſe, qu'elle étoit groſſe, & prête à mettre au jour l'enfant qu'elle portoit dans ſon ſein: & comme la Princeſſe n'avoit près d'elle qu'elle ou moi, en qui elle eût confiance, je fus chargé pendant ſon abſence, de faciliter les ſecretes entrevûës des deux Amans. Mais une nuit la Princeſſe ſe trouvant extrêmement mal, & m'aïant ordon-

ordonné d'aller chercher le Comte, tandis qu'une vieille Eſclave qui la veilloit depuis pluſieurs jours, s'empreſſoit à la ſoulager, je revins avec le Prince ; & vis avec une ſurpriſe ſans égale, que la Princeſſe venoit de donner la naiſſance au plus bel Enfant que la Nature eût formé. Mais ſi mon étonnement fut grand, la joye de Guſtos le fut encore davantage. Il n'y eut jamais de pareils tranſports: il prit l'Enfant, l'accabla de careſſes; & ſe jettant à génoux devant le lit de la Princeſſe, il employa tout ce que l'amour a de plus tendre pour lui rendre grace d'un gage ſi précieux. Enſuite s'étant tourné de mon côté d'un air à me faire connoître qu'il vouloit être obéi.

Tamut, me dit-il, voilà mon Fils: je le nomme Mudara Gonçales; & dès ce jour, je le confie à vos ſoins: ne l'abandonnez jamais; inſpirez lui, quand il en ſera tems, les ſentimens que doit avoir un Prince tel que lui. Faſſe le Ciel, continua-t-il, qu'il ſoit un

jour le vengeur de ſes Freres & l'honneur de ſa race. A ces mots vous ayant repris entre ſes bras, il ſe ſervit d'une liqueur, dont lui ſeul a le ſecret, avec laquelle il imprima ſur un des vôtres les Lettres initiales de ſon nom : après quoi vous ayant rendu à la vieille Eſclave, il m'ordonna de la ſuivre, & de garder le ſecret ſur tout ce que j'allois voir; & s'étant retiré lui-même, l'Eſclave mit la Princeſſe en état de n'avoir beſoin de rien de quelques heures; & vous ayant caché au fond d'une corbeille, vous porta dans la Chambre de Tahis, comme un reméde qu'elle apportoit aux douleurs qu'elle ſouffroit, en fit ſortir tous ceux qui l'entouroient, ne gardant que moi pour témoin de ce qu'elle alloit faire. Elle s'approcha de Tahis, & connoiſſant qu'elle n'attendoit que ſon ſecours elle la délivra d'un enfant mort, qu'elle mit dans la corbeille à votre place; & vous laiſſant la liberté de crier, elle rappella ceux qu'elle avoit fait ſortir; elle vous

vous exposa à leurs yeux comme étant le Fils de Tahis; & feignant que la Princesse avoit ordonné qu'on l'éveillât, si cette Esclave avoit un garçon, elle me commanda de le lui porter; ce que je fis aussi-tôt, suivi de plusieurs de ses femmes, qui voulurent être témoins de la reception qu'elle me feroit. Cette Princesse se contraignit parfaitement, & témoigna beaucoup de joie de cette avanture, en disant qu'elle vouloit avoir soin de l'Enfant, & qu'il fût nourri près d'elle. Enfin, Seigneur, toute cette affaire fut si bien conduite, que qui que ce soit, ne se douta de la vérité; la seule Princesse Mudaïse en fut informée, la Princesse votre Mere, n'ayant rien de caché pour elle: & comme l'Esclave Tahis lui appartenoit, & qu'elle étoit sa favorité, elle voulus vous servir de mere; & quoiqu'elle fût malade dans ce même tems, elle ne laissa pas de donner tous ses soins pour rendre ce secret inviolable: la pauvre Tahis mourut.

Et très-peu de tems après, j'eus ordre de vous amener avec votre Nourrice dans ce Palais : ce fut alors, que j'appris que Velasqués & Dona Lambra poursuivoient la mort de Gustos avec la derniere chaleur, & que je tremblai pour leurs jours ; mais la généreuse Mudaïse sçut se servir de son pouvoir sur l'esprit du Roi son frere d'une maniere si favorable, qu'elle obtint la vie & la liberté du Comte & de la Comtesse ; & qu'ils retourneroient dans les Terres de leur appanage, à condition qu'ils seroient éloignés, l'un de l'autre ; que Gustos iroit à Salas ; & Dona Sancha dans un autre Château : qu'ils ne pourroient se voir qu'en présence de deux témoins de chaque côté, nommés par le Roi, ce Prince voulant éteindre entiérement cette Maison, en les empêchant d'avoir des Successeurs ; condamnant à la mort ceux qui voudroient favoriser leur entrevûë, & les enfans qui pourroient en venir. La Princesse de Cordouë, fit tous ses efforts pour changer ce cruel

cruel Arrêt ; mais elle n'y put parvenir : & craignant qu'en s'opiniatrant, on ne se repentît de ce qu'on lui accordoit, elle se hâta de faire partir le Comte. Elle fut elle-même au Fort annoncer à la Comtesse, ce qu'elle avoit pû obtenir. Elles répandirent bien des larmes l'une & l'autre, & se donnérent mille marques d'amitié. Mais la séparation du Comte & de la Princesse votre Mere, fut des plus touchantes ; & je vis tant de grandeur d'ame dans cette Princesse & des sentimens si magnanimes, que je fus forcé d'excuser ce que la passion avoit pu lui faire commettre. Elle fut présente à l'entrevûë de Gustos & Dona Sancha ; & se dépoüillant en ce moment de son amour, pour voir sans jalousie ce qu'une tendresse légitime leur inspiroit, elle les fit embrasser, les plaignit, mêla ses larmes aux leurs, & leur donna la liberté de s'entretenir deux heures en particulier. Le Général Muça la seconda dans ce dessein avec une égale compassion ; & chacun

s'étant dit adieu, le Comte & la Comteſſe entrérent dans des Litieres ſéparées, l'une avec une de ſes femmes, & l'autre avec Muça. Guſtos fut conduit à Salas, & Dona Sancha au Château de Lara, qu'elle choiſit pour ſa retraite, où ils ſont encore, malgré les intrigues de Velaſqués & de Dona Lambra.

Le Comte me recommanda encore ſecretement avant que de partir, ſon cher Mudara Gonçalés; & ſans doute il vous auroit emmené, ſans la crainte qu'on ne ſoupçonnât que vous étiez ſon fils, & qu'on ne vous fît mourir. Mudaïſe le priai de ſe tranquilliſer ſur votre ſort, en l'aſſûrant qu'elle mettroit ſes ſoins à vous rendre digne de lui. L'intention de cette Princeſſe, étoit de vous faire aimer du Roi, de maniere que votre faveur l'emportât ſur celle de Velaſqués, avant de vous apprendre votre naiſſance; & de vous engager par la reconnoiſſance à n'avoir contre lui nul ſentiment de vengeance. Elle eſt parvenuë

à

à ce qu'elle désiroit, en vous rendant le Prince le plus accompli de la terre; elle est venuë au point de vous mettre dans la confiance d'Hissem; mais elle ignore vos sentimens pour Velasqués & son Epouse. Elle s'est apperçuë que cette femme vous trouve plus aimable que son devoir ne lui permet: elle a craint que vous ne vous laissiez entraîner aux charmes séducteurs de cette enchantereſſe; & que ne vous croyant qu'un homme ordinaire, l'ambition ne vous portât à vous lier avec celle que vous voyez en faveur; & c'est pour éviter un semblable malheur qu'elle m'a commandé de vous déclarer votre naissance, afin de vous engager à ne regarder qu'avec horreur cette fatale ennemie de votre sang; mais à vous souvenir en même tems que vous devez tout aux tendres soins de Mudaïse; qu'elle ne vous a gardé près d'elle avec un si grand secret, que pour vous garantir du sort des Princes vos Freres; & qu'elle est sœur d'Hissem, contre lequel vous

ne pouvez avoir de haine, ſans bleſſer la reconoiſſance que vous lui devez : & c'eſt dans l'appréhenſion de vous voir entreprendre de vous venger des choſes qu'il a faites contre le Prince votre Pere, qu'elle a tardé à vous découvrir votre illuſtre origine ; & vous l'ignoreriez encore, ſans l'amour de Dona Lambra.

Elle avoit cru, & s'étoit même flatée que la charmante Alardine avoit ſçu toucher votre cœur : ſa naiſſance & ſa vertu lui faiſoient approuver votre choix ; & voulant vous rendre heureux, elle ne ſongeoit qu'aux moyens de faire conſentir le Roi à cet Hymen, & de porter le Comte de Lara à le déſirer ; mais vous ayant vû depuis quelque tems dans une eſpece de froideur avec cette jeune Princeſſe, elle s'eſt imaginée que la Comteſſe de Bilaren vous avoit fait changer de penſée : elle s'en eſt véritablement affigée ; & pour prévenir les malheurs qu'une pareille intelligence pourroit vous attirer, elle m'a permis de vous dé-

déclarer qui vous êtes, & de satisfaire le désir que vous m'avez si souvent témoigné d'apprendre mes avantures. Cependant, Seigneur, continua Nugnés, vous voyez de quelle conséquence, il est pour vous, pour le Prince votre Pere, & pour celle qui vous a donné le jour, de garder le secret; il suffiroit que vous fussiez reconnu pour être le Fils du Comte de Lara, pour exposer sa vie & la vôtre, à l'exécution du cruel Arrêt prononcé contre ce Sang illustre. La généreuse Princesse qui s'intéresse à votre sort, ne prétend pas vous ensevelir dans l'obscurité de votre naissance supposée: elle a des sentimens trop relevés, pour laisser son ouvrage imparfait; mais elle attend des occasions favorables à ses desseins. Le Général Muça vous aime; il est vieux & bientôt hors d'état par ses infirmités, de commander les Armées: Mudaïse veut faire ensorte que vous ayez le Généralat. Alors maître des troupes, vous serez en état de braver Velasqués & Dona

Lambra; de venger par leur perte votre Pere & vos Freres; de vous faire connoître aux Eſpagnols; de rétablir le Comte de Lara dans tous ſes droits, & de porter peut-être encore plus loin les effets de votre valeur. Voilà, Seigneur, ce que vous devez eſpérer, ce que vous avez à craindre, ce que l'on m'a commandé de vous dire, & ce que vous ſouhaitiez ſçavoir.

SUITE

SUITE DE L'INNOCENCE RECONNUE.

LXIX. NOUVELLE.

AMUT ceſſa de parler: & Mudara, de qui l'étonnement étoit extrême, agité de différents mouvemens, fut longtems à rêver ſur ce qu'il venoit d'entendre; enfin levant les yeux & regardant Nugnés d'un air à lui faire comprendre que ſon récit avoit jetté dans ſon cœur plus de douleur que de joie: Je ne ſçais, lui dit-il, ſi je dois me trouver plus heureux d'être d'un Sang illuſtre, ſans oſer m'en faire honneur, que d'être fils d'une

eſclave, de qui le nom ſans conſéquence ne faiſoit rougir que moi. En effet, continua-t-il, quelle honte pour le Comte de Lara d'avoir un fils ſi peu digne de lui? Nourri dans le ſein de ſes ennemis, comblé de leurs bienfaits, je paſſe mes jours à baiſer les barbares mains qui l'ont percé des plus ſenſibles coups; & ſi pour le venger je veux armer mon bras, il faut que je devienne ingrat; & que celle de qui je tiens la vie, ſoit couverte d'ignominie. Si retenu par ces conſidérations, je préfére les nœuds de la reconnoiſſance à ceux de la nature, je laiſſe mon Pere dans les fers & mes Freres ſans vengeance. Ha! Tamut, ajoûta-t-il avec tranſport, rends-moi l'erreur où je vivois, ou laiſſe-moi déclarer ma naiſſance, & perdre mes ennemis. Si Velaſqués & ſon indigne Epouſe ſont les premiers auteurs de la ruine de Guſtos, Hiſſem eſt-il moins coupable qu'eux? n'a-t-il pas approuvé leurs lâches trahiſons? n'a-t-il pas condamné à la mort les héritiers de ſon nom? Enfin le Roi de

de Cordouë, pour n'avoir que souffert le crime, doit-il être plus respectable au Fils du Comte de Lara, que ceux qui l'ont commis? Non, Tamut, je ne dois être qu'un vil esclave & qu'un misérable affranchi, si connoissant ma naissance & les malheurs de ma race, je demeure tranquille au milieu de ses persécuteurs.

Seigneur, reprit Tamut, charmé des sentimens héroïques de ce jeune Prince, je ne puis blâmer ce généreux transport, & j'avouë qu'il me donne autant de joie que d'admiration; mais il n'est pas tems de le faire éclater. S'il ne s'agissoit ici que de votre gloire, & que nous n'eussions même à craindre que les périls où vous pourriez être exposé, peut-être aurois-je assez de courage pour animer le vôtre non-seulement contre Velasqués & contre Hissem, mais encore contre tous les Maures ensemble; puisque je ne les regarde que comme les ennemis de ma Religion & de ma Patrie, & qu'il ne seroit pas une plus grande satisfaction pour moi,

moi, que de vous voir le libérateur de l'une & de l'autre. Mais, Seigneur, où ſont les armées qui pourroient ſeconder vos efforts ? quels ſont les Monarques ou les Princes dont vous attendez du ſecours ? enfin quelles ſont les troupes avec leſquelles il vous faudroit deffendre la vie du Comte de Lara? Vous êtes ſeul, ô vaillant Mudara! vous n'avez que votre grand cœur & votre courage invincible pour réſiſter à vos ennemis; vous périrez, & vous n'empêcherez pas votre Pere de périr. Si vous déclarez qui vous êtes, n'en doutez point il faut qu'il meure : votre trépas ſuivra le ſien; & la perte de deux têtes ſi cheres, metra votre Mere dans le même tombeau. Attendez donc, Seigneur, un tems plus favorable; laiſſez-vous guider par ceux qui juſqu'à préſent ont pris ſoin de vos jours, & qui veulent vous mettre en état de rétablir votre illuſtre Maiſon: ſongez que toute votre gloire dépend de la vie du Comte de Lara; qu'en vain vous vous diriez ſon Fils, ſi vous n'aviez

viez pas dequoi soutenir un si grand nom ; & soyez assûré que si l'on retarde votre vengeance, ce n'est que pour la rendre plus certaine. Cependant souvenez-vous que le Roi de Cordouë est frere de votre Bienfaitrice ; qu'il n'est coupable des malheurs de Gustos, que par la crainte qu'on a pris soin de lui inspirer de la puissance de ce Prince ; que ce Monarque naturellement foible & timide, ne doit la soûmission de ses Sujets qu'à la mémoire qu'ils conservent du grand Almansor son pere ; qu'il en est craint, sans en être aimé ; & qu'il ne ménage Velasqués, que dans l'appréhension qu'il ne se serve de l'empire qu'il s'est acquis parmi les Maures, par le nombre des services qu'il leur a rendus contre sa propre Patrie, pour le détrôner ; & qu'enfin il est des ennemis avec lesquels le pardon est mille fois plus glorieux que la vengeance. Le Comte & la Comtesse de Bilaren en doivent être les seuls objets : ils ont tout fait, tout conduit, & tout exécuté. Tombent,

fur

ſur eux les effets de votre juſte fureur; mais faites grace aux autres, & craignez de commettre des crimes en cherchant à les punir.

Hélas! lui répondit Mudara en ſoupirant, mon cœur n'eſt que trop d'accord avec vos conſeils: Hiſſem m'eſt cher malgré ſes cruautés; & tout mon ſang ſe glace à la ſeule idée de le faire périr. Le myſtére que vous me faites du nom de celle qui m'a donné l'être, augmente encore mon trouble, & me fait croire que je ſuis peut-être lié au Roy de Cordouë par des nœuds plus forts que ceux de la reconnoiſſance. Mais quoiqu'il en ſoit, mon cher Tamut, ajouta-t-il, je ne vous preſſe point de me l'avoüer; je ne veux pas même approfondir ce funeſte ſecret: content de ſçavoir que Guſtos eſt mon Pere, je veux bien ignorer le reſte. Cependant puiſque la Princeſſe Mudaïſe s'intéreſſe à mon ſort, & que vous devez ſans doute lui rendre compte de cet entretien, dites-

dites-lui qu'elle doit avoir meilleure opinion d'un homme élevé sous ses yeux; que je n'avois pas besoin de cette triste histoire pour détester le vice & chérir la vertu; que la sienne me suffisoit pour m'éclairer sur Dona Lambra & me garantir de ses piéges. J'avouë, continua-t-il, qu'elle ne s'est pas trompée de même à l'égard de la charmante Alardine: je l'adore; mais elle ignore ma flâme, & j'aime sans espérance. Cette belle Captive, en apprenant sa conquête, rougiroit moins des chaînes qu'elle porte, que de celles qu'elle m'a données, puisqu'il m'est défendu de lui déclarer qui je suis, & que sa gloire m'est trop chere, pour n'offrir à ses loix que le Fils de Tahis.

La jeune Princesse des Visigots, répondit Tamut, a l'esprit trop éclairé pour ne pas rendre justice aux grandes qualités de Mudara; mais, Seigneur, l'Amour ne doit pas encore occuper vos momens: des travaux guerriers vous attendent; & ce n'est

n'eſt qu'après vous être montré en Heros, qu'il vous ſera permis d'être amant. Oui, Tamut, reprit le Prince en ſe levant, ce n'eſt qu'après m'être montré digne de ma naiſſance & de mon amour, que j'en inſtruirai Alardine. A ces mots s'appuyant ſur le bras du vieil Eſpagnol, il ſortit du cabinet pour rentrer dans le Palais du Roi ; & la jeune Princeſſe ne les entendant plus, quitta l'endroit qui l'avoit dérobée à leurs yeux, mais dans des ſentimens bien différents de ceux qui l'y avoient attirée. Sa joie égaloit ſa ſurpriſe : à peine oſoit-elle en croire au rapport de ſes ſens. Mudara né Prince, Mudara digne d'elle, & brûlant d'amour pour elle, lui paroiſſoit un ſonge : cependant ne pouvant mettre en doute ce qu'elle venoit d'entendre, elle benit mille fois ſa curioſité : & ſûre que Mudaïſe ſeroit favorable à ſa tendreſſe, elle changea de réſolution ſur la conduite qu'elle devoit tenir avec le Prince. Craintive pour des jours où les ſiens étoient attachés,

chés, elle forma le deſſein d'entrer dans ſa confidence, & de ſe ſervir de pouvoir qu'elle auroit ſur lui, pour l'obliger à ſe conformer aux volontés de la Princeſſe de Cordouë; bien perſuadée que l'amour ſeroit plus fort pour le réduire, que toutes les remontrances & la morale de Nugnés.

Tandis qu'Alardine ſe fortifioit dans cette intention, & qu'elle attendoit le moment d'entrer chez Mudaïſe, Tamut faiſoit à cette Princeſſe un récit fidele de ſa converſation avec Mudara. Ce fut pour elle une véritable ſatisfaction de le ſçavoir inſtruit d'un ſecret, dont la connoiſſance étoit ſi néceſſaire à ſa gloire. Contente des ſentimens qu'il avoit fait paroitre, & ſûre de ſon courage, elle n'eut point d'autre inquiétude que celle qu'il ne voulût approfondir le reſte du myſtére, & découvrir qui étoit ſa Mere, ſon deſſein étant qu'il ne le ſçût jamais; mais Tamut l'ayant raſſûrée en lui contant avec quelle adreſſe il avoit conduit ſa narration, & quelle avoit été

la

la discrétion du Prince sur cette article, elle parut plus tranquille; & prenant cette occasion de loüer le zele de Nugnés: Je n'oublierai jamais, lui dit-elle, ce que vous avez fait pour moi; & si le Ciel seconde mes désirs, je vous prouverai ma reconnoissance d'une maniere éclatante.

Le vénérable Espagnol se prosterna à ses pieds pour lui rendre graces, en la suppliant de disposer du reste de ses jours, sans parler de reconnoissance; se trouvant trop récompensé de l'honneur d'avoir élevé Mudara. La Princesse le fit relever: & lui ayant encore recommandé le secret sur le nom de la Mere du Prince, elle le congédia pour se préparer à se rendre chez le Roi. Mais comme Alardine n'entra dans son appartement qu'après qu'elle sçut que ses femmes étoient avec elle, elles ne purent se parler en particulier. La jeune Princesse en eut de la joye, son dessein étant d'entretenir Mudara avant que Mudaïse lui découvrît ses sentimens. Ceux du Fils de

Gustos

Guſtos n'étoient pas ſans trouble en ce moment: le premier objet qui s'étoit offert à ſes regards en entrant dans l'appartement du Roi de Cordouë, avoit été Velaſqués, & ſa préſence ayant retracé à ſon eſprit la funeſte cataſtrophe des ſept Infans, & les malheurs du Comte de Lara, il eut une peine extrême à renfermer dans ſon cœur la fureur dont il ſe ſentit animé; & malgré l'effort qu'il ſe fit pour ne pas éclater, ſes yeux s'allumérent d'un feu qui fut rémarqué de la plûpart de ceux qui faiſoient leur cour au Monarque Maure. Mais comme perſonne n'ignoroit la conduite de Dona Lambra, & que ſa paſſion pour Mudara s'étoit manifeſtée trop ouvertement, pour n'être pas connuë, & que Velaſqués ne regardoit pas le jeune Maure plus favorablement qu'il en étoit regardée, on crut que la jalouſie ſeule cauſoit l'altération qui paroiſſoit ſur leurs viſages. Ils paſſérent tous deux dans la chambre du Roi; & ce Prince qui ſe ſentoit un panchant ſecret pour Muda-

Mudara, lui fit un accueil si rempli de tendresse, que le Comte de Bilaren ne put s'empêcher d'en marquer du chagrin. Cependant Hissem qui croyoit que l'amitié qu'il témoignoit à un de ses sujets, devoit être sans conséquence pour un Espagnol, ne se contraignit point; & s'étant étendu sur les affaires de l'Etat, que la révolte des Maures d'Afrique commençoit à troubler, il fit entendre à Mudara qu'il comptoit sur sa valeur pour les forcer à rentrer dans leur devoir.

Il n'en fallut pas davantage à tous ceux qui prétendoient aux grades militaires, pour les obliger à faire leur cour au jeune Maure; il n'y eut pas jusques aux Espagnols, las de leur oisiveté, qui ne s'empressassent autour de lui: & Velasqués qui d'ordinaire se voyoit au milieu d'une foule d'admirateurs, se trouvant alors presque seul avec ses confidens, en sentit un si grand dépit, qu'il sortit du Palais du Roi presque aussi-tôt qu'il y étoit entré: & s'étant rendu

rendu chez lui plein de rage & de fureur, il ne tarda pas à la communiquer à sa barbare Epouse, qui croyant d'avoir d'aussi justes sujets de se plaindre du mépris que Mudara faisoit de son amour, n'hésita point à se ranger du parti du Comte; & tous deux s'animant à l'envi l'un de l'autre à jurer sa perte, ils se promirent réciproquement d'y travailler avec ardeur.

Mais Dona Lambra voulant entraîner dans le même précipice Gustos, Dona Sancha & la Princesse de Cordouë, & qui depuis long-tems trâmoit ses trahisons, profitant de l'absolu pouvoir qu'elle avoit sur l'esprit de Velasqués, le conjura si fortement de cacher sa haine & de lui laisser le soin de sa vengeance, qu'il consentit à ne rien tenter contre Mudara, qu'elle n'eût préparé les traits dont elle vouloit le percer. Tandis que ces ames inhumaines formoient leurs sinistres projets, le jeune Prince après avoir accompagné le Roi jusqu'a la sale du Conseil; s'étoit rendu chez Mudaïse, dans

l'eſpoir de trouver un moment favorable pour voir la belle Alardine. Charmé dans le fond de ſon cœur de pouvoir l'aimer & chercher à lui plaire, ſans craindre de l'offenſer, il ne vouloit plus garder un ſilence aſſez rigide pour lui laiſſer ignorer l'ardeur dont il brûloit ; & quoiqu'il fût reſolu à ne lui déclarer ſon amour, que lorſqu'il pourroit lui découvrir ſa naiſſance, il vouloit du moins que ſes ſoins & ſes regards parlaſſent au défaut de ſa voix, & connoître ſes ſentimens ſecrets avant que la Princeſſe de Cordouë l'inſtruiſît du conſentement qu'elle donnoit à ſa flâme; ſa délicateſſe ne lui permettant pas de devoir aux ordres de Mudaïſe ce qu'il ne déſiroit obtenir que de ſa propre volonté.

Ce fut dans ce deſſein qu'il rentra dans le Palais de cette Princeſſe; & comme la charmante Alardine avoit autant d'impatience de l'entretenir, qu'il en reſſentoit de la voir, il ne lui fut pas difficile de la joindre. Mudaïſe venoit de

ſortir

sortir pour parler au Roi son Frere après le Conseil, & sa jeune Esclave toûjours occupée du secret qu'elle venoit d'entendre, se promenoit en rêvant dans les superbes Jardins qui séparoient les deux Pavillons, lorsque Mudara ouvrit la grille pour y passer. Elle étoit tellement ensevelie dans ses pensées, qu'il fut assez long-tems près d'elle sans qu'elle l'apperçût; mais ayant levé les yeux comme pour implorer le secours du Ciel: elle fut si surprise de la vûë de ce Prince, quoiqu'elle ne fût en ce lieu que pour l'attendre, qu'elle ne pût s'empêcher de rougir. Cependant s'étant remise assez promptement: Pardonnez, Seigneur, lui dit-elle, au triste souvenir des infortunes de ma famille, si ne vous voyant point, je ne vous ai pas instruit d'abord que la Princesse est chez le Roi. Je ne cherche point Mudaïse, lui répondit-il en la regardant tendrement; sa bonté me donne des occasions si fréquentes de la voir, que je crois pouvoir saisir la premiere qui me soit offerte depuis

long-tems de vous trouver sans temoins.

J'ignore, reprit-elle, de quelle utilité ma conversation peut être à Mudara, lui qui toûjours entouré d'une Cour brillante, & dont il fait les délices, peut occuper ses momens à de plus doux entretiens. Mais sans doute, Seigneur, continua-t-elle sans lui laisser le tems de lui répondre, voulez-vous m'honorer de votre confidence, & m'expliquer le mystére que renferme le billet de la Comtesse de Bilaren? Les Esclaves sont ordinairement employés dans ces sortes d'intrigues.

Ces paroles & l'air de fierté avec lequel Alardine les prononça, surprirent Mudara: il changea de couleur; & fixant ses regards sur elle: Si j'étois assez téméraire pour vous prendre pour Confidente, lui dit-il, ce seroit pour des secrets d'une plus grande importance que ceux de Dona Lambra. Je n'en ai point avec elle: ce que j'ai pris la liberté de vous offrir hier, doit vous prouver mon indifférence sur

tout

tout ce qui la touche. Nul billet de sa part n'est venu jusqu'à moi : je sçais le respect que je vous dois ; & j'ose vous protester que je ne vois point ici d'autre Esclave que moi. La jeune Princesse sentit parfaitement toute la délicatesse de ces derniers mots ; mais feignant de ne s'y pas arrêter : Quoi, Seigneur, reprit-elle avec plus de douceur, vous n'avez point vû dans la boëte que vous reçûtes hier de la Comtesse, ce qu'elle vous écrit ? Non, sans doute, interrompit-il ; & si dans le dessein que je formai de vous faire hommage du Prix que j'avois remporté, j'eusse imaginé que cette femme y eût ajouté des marques de son imprudence, je les aurois épargnées à votre pudeur. S'il est ainsi, Seigneur, continua-t-elle en lui présentant le billet, je ne puis me plaindre que le hazard l'ait fait tomber entre mes mains, puisqu'il me donne cette occasion de vous témoigner l'intérêt que je prends à ce qui vous regarde, en vous conjurant de mieux cacher à la Com-

teſſe de Bilaren vos ſentimens ſecrets pour celle qu'elle croit ſa Rivale, ſes menaces me faiſant trembler & pour vous & pour elle.

Tandis qu'elle parloit de la ſorte, Mudara, qui liſoit le billet, emporté par l'excès de ſa paſſion pour la belle Eſclave, & par ſon indignation pour Dona Lambra : Qu'ai-je à craindre, s'écria-t-il, des traits de ſa vengeance, puiſque grace au Ciel, la barbare ne connoit point l'adorable Alardine? A peine eut-il prononcé ces paroles, que revenant à lui, & s'appercevant du trouble qu'elles venoient de cauſer à cette Princeſſe, il parut interdit, & dans un embarras qu'il ne put ſurmonter; mais enfin prenant ſon parti, & voyant qu'elle gardoit le ſilence : C'en eſt fait, continua-t-il en ſe jettant à ſes pieds, mon amour vient de l'emporter ſur ma raiſon : je vous l'ai déclaré ſans le vouloir. En vain avois-je réſolu de vous cacher une conquête ſi peu digne de vous ; tout céde à l'ardeur de ma flâme : un inſtant vient de vous apprendre

un

un ſecret que je renferme dans mon cœur depuis ma plus tendre enfance. Mais helas ! charmante Alardine, ajouta-t-il, ce langage devroit-il vous étonner ? ne nous l'ai-je pas parlé dès que j'ai pu m'énoncer ? eſt ce un crime de vous adorer ? eſt-ce une offenſe de vous en inſtruire ? Je ſçais que je n'offre à vos yeux qu'un malheureux Eſclave, & que l'Affranchi de Mudaïſe ne peut s'élever juſqu'à vous & quoique je puſſe me parer d'un titre plus glorieux, l'état où je me trouve l'emporte ſi fort ſur les preuves que je pourrois vous en donner, que bien loin d'en vouloir tirer vanité, j'aime mieux ne vous préſenter que Mudara ſoûmis, reſpectueux & ſans eſpérances, qu'un Prince ſans appui, ſans amis, & qui ne peut briſer vos chaînes. Un Eſclave du Roi de Cordouë peut vous jurer avec ſincerité qu'il mettroit à vos pieds toutes les Couronnes de la terre, & qu'il vous les ſacrifieroit avec autant de joie, qu'il fit hier le portrait de Dona Lambra ; mais un Prince doit join-

dre les effets aux paroles : & puiſqu'il ne m'eſt pas permis de ſuivre les mouvemens que mon amour m'inſpire, laiſſez-moi du moins la ſatisfaction de porter vos fers. Mais, continua-t-il en ſoupirant & s'appercevant qu'elle changeoit de viſage, vous vous taiſez ; vous détournez vos regards, & je lis mon arrêt dans le trouble qui vous agite. Prononcez-le, Madame, ajouta-t-il avec tranſport ; la mort me ſera mille fois plus douce, que de vivre avec votre haine.

O Mudara ! s'écria la jeune Princeſſe en laiſſant couler quelques larmes, pourquoi voulez-vous que mon ſilence ſoit plûtôt un effet de mon courroux, que de mon admiration ? Non, non, continua-t-elle en le regardant d'un air charmant, je croirois mériter le deſtin qui m'accable ſi je voyois avec indifférence que pour me mieux prouver ſon reſpect & la pureté de ſes feux, Mudara préfére le titre d'eſclave, parce que je la ſuis, à ceux qu'il pourroit tirer d'une illuſtre naiſſance, parce qu'il eſt hors d'état d'agir en

Prin-

Prince & de changer mon ſort. De pareils ſentimens, Seigneur, ſont mille fois plus précieux pour moi, que les Couronnes que vous regrettez de ne pouvoir m'offrir. Oui, dit-elle en faiſant ſes efforts pour l'obliger à ſe relever, Alardine ne ſe ſouvient pas moins que vous de l'innocente tendreſſe qu'elle vous témoignoit dans ſon enfance ; & ſans rien perdre de ſa pureté, elle eſt parvenuë avec l'âge à ce degré de perfection qui met les ardeurs légitimes à l'abri de l'inconſtance & de l'infidélité. Si cet aveu peut faire votre bonheur, goûtez-en toutes les douceurs.

Ha ! charmante Princeſſe, interrompit Mudara avec tranſport en embraſſant ſes genoux, modérez l'excès de vos bontés : mon cœur n'eſt pas ſuffiſant pour contenir la félicité dont vous le faites joüir, & je ſens que la joie eſt prête à produire ſur moi le même effet du deſeſpoir où j'étois plongé il n'y a qu'un moment. Vivez, Seigneur, vivez, reprit Alardine en l'obligeant à ſe lever, puiſ-

que mes jours ſont attachés aux vôtres. Quelle différence, ô Ciel! ajouta-t-elle, de ce que je ſuis aujourd'hui, à ce que j'étois hier! Animée contre vous d'une injuſte colere en me croyant une Rivale, je cherchois dans la nobleſſe de mon origine des motifs de fierté capables de vous arracher mon cœur; je rougiſſois de honte & de douleur de ne pouvoir haïr Mudara: & dans ce moment, ſûre de mon bonheur, ce n'eſt plus mon choix qui me fait rougir, c'eſt le vôtre, Seigneur: mon orgueil m'abandonne; & mes yeux s'arrêtant ſur mes chaînes, craintive, humiliée, je ne vois plus en moi qu'une eſclave ſans fortune, ſans nom, & qui tremble elle-même à préſent de n'être pas digne de l'illuſtre Fils du Comte de Lara. Ne vous étonnez pas, Seigneur, continua-t-elle en voyant ſa ſurpriſe, ſi j'ai ſçu pénétrer cet important ſecret; le hazard ce matin m'en a rendu dépoſitaire: & j'oſe me flater qu'indépendamment des tendres nœuds qui m'attachent à vous,

vous

vous me connoissez assez pour être persuadé de ma discrétion.

L'amoureux Mudara charmé de la voir instruite de sa naissance, lui protesta que quelque gloire qu'il en pût tirer, il n'en trouvoit point de plus grande que celle d'être aimé d'elle; & que si le changement de sa destinée lui donnoit quelque satisfaction, ce n'étoit que dans l'idée d'en être plus digne. Ce fut alors que ces deux jeunes Amans se livrant aux douceurs d'une mutuelle intelligence, se communiquérent leurs plus secretes pensées; mais la belle Alardine, qui n'avoit désiré cet entretien que pour obliger Mudara à se laisser guider aux conseils de Nugnés, & à remettre à la Princesse de Cordouë le soin de sa fortune & de la vengeance de Gustos, jugeant par ses discours de quelle consequence il étoit de calmer l'impétuosité des mouvemens qui s'élevoient dans le fond de son ame contre Velasqués & Dona Lambra, lui parla avec tant de force & d'éloquence, qu'elle le contraignit à

lui jurer qu'il attendroit un tems plus favorable pour éclater. Mais malgré sa promesse, il auroit peut-être cédé au violent désir d'attaquer ce cruel ennemi, si la Princesse de Cordouë n'eût pas travaillé dès ce moment à l'éloigner de la Cour.

En effet Mudaïre qui, sans le faire paroître, n'avoit pas un intérêt moins pressant qu'Alardine à garantir ce Prince des embuches du Comte de Bilaren, & qui vouloit le rendre maître des troupes du Roi son Frere, pour le mettre en état d'abattre la puissance de cet orgueilleux Espagnol, s'étoit donnée tant de mouvemens auprès des principaux du Conseil pour faire tomber le Généralat sur Mudara, en cas que Muça n'en pût remplir les fonctions, qu'elle étoit parvenuë à les ranger tous de son parti. Comme il étoit unanimement aimé, & qu'il avoit déjà donné des preuves d'une haute valeur, sa grande jeunesse seule paroissoit l'exclure de cette charge; mais tout conspirant à sa grandeur

au-

au delà même des eſpérances de la Princeſſe, elle vit réuſſir ſes deſſeins preſque auſſi-tôt qu'elle les eut formés. Le Général Muça chargé d'ans & de gloire, accablé du poids de ſes infirmités, qui chériſſoit Mudara comme ayant été ſon maître dans le métier de la guerre, & qui connoiſſoit le beſoin qu'avoit le foible Hiſſem d'un homme, qui par ſa valeur, ſon courage & ſon exactitude ſçût ſe faire aimer & craindre des ſoldats, s'étoit fait porter ce jour même au Conſeil du Roi, ſçachant qu'on y devoit décider du nombre des troupes qu'on enverroit à Maroc, dont les Maures s'étoient revoltés, & de celui qui devoit les commander, afin de nommer lui-même ſon ſucceſſeur. Sa préſence donnant lieu de croire qu'il n'étoit venu que dans l'intention de montrer qu'il étoit en état de faire ſa charge, perſonne n'oſa ſe hazarder à parler en faveur d'un autre. Mais lorſqu'on eut conclu ſur les forces qu'il falloit renvoyer, & qu'il fut queſtion du Comman-

dant, Muça s'appercevant que chacun jettoit les yeux sur lui en gardant le silence, que le Roi même attendoit son avis, il prit la parole; & l'adressant à ce Monarque: Il m'est bien glorieux, Seigneur, lui dit-il, de voir dans les regards de mon Souverain, & dans ceux de ses fideles Ministres, qu'on me croit encore digne de répandre mon sang pour l'État. Si mon courage & le zéle ardent qui m'animent, étoient soutenus de la vigueur de l'âge, je ne céderois qu'avec la vie l'honneur de conduire vos soldats au combat; mais courbé sous le poids des ans & des maux qu'entraîne la caducité, je ne puis inspirer à de jeunes Guerriers que mépris & que pitié. Cependant toûjours jaloux de votre gloire, & si j'ose le dire, de celle que je me suis acquise, je ne souffrirai point que ma place soit remplie par un sujet moins zélé que moi. Je sçais que j'en pourrois nommer plusieurs, & qu'il n'en est pas un qui ne voulût se signaler pour son Roi mais comme il est nécessaire qu'il

en

en reſte auprès de votre Majeſté, & qu'il n'en faut qu'un pour l'Afrique, ſouffrez que le jeune & vaillant Mudara y ſignale ſon bras en qualité de Général. Les Maures le chériſſent, les Afriquains le craignent : les premiers connoiſſent ſa prudence, les autres ont éprouvé ſon courage; & je crois ne pouvoir mieux ſervir l'Etat, qu'en vous conſeillant de lui donner ma place.

Quoiqu'Hiſſem aimât Mudara, & qu'il eût même déſiré l'honorer de cet emploi, la crainte qu'on ne blamât ſon choix, & que ſes Miniſtres ne cruſſent qu'il avoit fait parler Muça pour ſon Favori, lui fit garder le ſilence, afin d'obliger le Conſeil à dire ſon avis. Ils profitérent tous de cette liberté dans le même moment, pour approuver avec éloge la démiſſion du Général en faveur de Mudara; & firent ſi bien éclater l'eſtime que la Nation avoit pour lui, que le Roi de Cordouë ne doutant pas de la ſincerité de leurs cœurs, lui donna le Généralat. Cependant com-

comme on n'avoit appellé à ce Conſeil aucun des jeunes Guerriers, il fut réſolu qu'on tiendroit la choſe ſecrete juſqu'au jour où le Roi devoit faire la revûë de ſes troupes; que Muça y tiendroit ſon rang ordinaire, afin que Mudara qu'il avoit fait ſon Lieutenant, y parût dans le ſien, & que ce ſeroit à la vûë de toute l'armée que le Monarque déclareroit le Général.

La Princeſſe Mudaïſe qui ſçavoit une partie de ce qui devoit être agité dans ce Conſeil, s'étoit renduë chez le Roi, eſpérant en apprendre les déciſions; mais le Roi ſon Frere qui vouloit la ſurprendre agréablement, connoiſſant une partie de ſon eſtime pour Mudara, ne lui fit rien paroître de ce qui s'étoit paſſé. Cette Princeſſe inquiete d'une pareille réſerve, & cherchant à pénétrer ce myſtére, lui demanda pluſieurs fois s'il envoyoit des troupes en Afrique, ſans qu'il répondît préciſément à ce qu'elle lui diſoit; mais preſſé de s'expliquer plus clairement, il lui répondit aſſez froidement

ment que l'armée seroit de trente mille hommes, & que Muça la commanderoit : ajoutant que la revûë de ses troupes, qui se devoit faire dans trois jours, seroit superbe, & qu'il la prioit de s'y trouver avec toutes les Dames de la Cour. Mudaïse qui s'étoit flatée que les choses tourneroient autrement, ne put si bien se contraindre, qu'elle n'en témoignât quelque chagrin en disant que Muça auroit dû se rendre justice, & laisser aux jeunes Guerriers une place qu'il n'étoit plus en état d'occuper. Mais Hissem feignant de ne faire nulle attention à ses paroles, elle se retira très-mécontente dans le fond de son cœur du peu de réussite de son projet, & rentra dans son Palais au moment que les deux Amans venoient de terminer leur entretien par mille sermens de fidélité. Mudara fut au devant de la Princesse ; & lui donnant la main, la conduisit à son appartement. Ils n'y furent pas plûtôt entrés, que Mudaïse le faisant passer dans son Cabinet, & le regardant avec une émo-

émotion qu'elle avoit de la peine à cacher: Mudara, lui dit-elle, vous ſçavez enfin votre naiſſance. Oui, Madame, répondit-il; & je ſçais ce que je dois à vos ſoins généreux. Mon cœur n'avoit pas attendu que je fuſſe inſtruit de ce ſecret, pour être pénétré de la plus vive reconnoiſſance; & s'il m'étoit permis de vous découvrir ſes ſentimens, les termes de reſpect, de zéle & d'attachement, ſeroient trop foibles à mon gré pour les exprimer; & quoiqu'ils ne paſſent pas les bornes que mon devoir me preſcrit, ils ſont ſi fort au-deſſus de ce qu'inſpirent ordinairement les bontés des bienfaiteurs, qu'il m'eſt impoſſible de me contenter d'un langage vulgaire pour vous le faire entendre. Je ne puis penſer à tout ce que vous avez fait pour moi, ſans être agité d'un trouble, dont il me ſemble que vos bienfaits ne peuvent ſeuls être la cauſe; & lorſque vous daignez m'honorer d'une eſtime particuliere, & que je puis vous en rendre graces ſans témoins, un nom

ſi

ſi tendre & ſi reſpectueux tout enſemble ſe préſente avec tant d'empire ſur les bords de mes lévres, que malgré toute ma raiſon je ſuis prêt à le prononcer. Permettez-le moi ce nom ſi doux, Madame, continua-t-il en ſe jettant à ſes pieds, emporté par un mouvement plus fort que lui, je ne le veux jamais donner qu'à vous; achevez de m'éclairer ſur mes propres ſentimens. Je ne pouvois jadis entendre l'hiſtoire des malheurs du Comte de Lara, ſans répandre des pleurs; & je vois à préſent que ce que je ne prenois que pour une compaſſion généreuſe, étoit l'effet de la nature. Je ne puis vous voir, ni vous parler ſans être attendri: ne ſerois-ce point elle encore qu'il voudroit m'annoncer?

Mudara, interrompit la Princeſſe extrêmement troublée d'un diſcours qu'elle n'attendoit pas, & le viſage baigné de larmes, vous m'êtes cher: je ne blâme point vos mouvemens; j'y ſuis ſenſible; joignez-y une entiere obéiſſance

à mes volontés ; ne désirez pas en sçavoir plus que je ne veux vous en apprendre ; votre gloire m'intéresse ; je ne vous ordonnerai rien qui puisse la blesser. Vous aimez Alardine ; j'aurai soin de votre bonheur. Allez, retirez-vous : une autrefois je vous instruirai devant elle de mes intentions. Mudara n'osa repliquer : aussi touché qu'elle, il lui prit la main, la baisa, & s'étant relevé, sortit du Cabinet le cœur rempli d'estime, de tendresse & d'admiration. Cependant, quoiqu'il fût persuadé dans le fond de son ame de la vérité de l'idée dont il étoit frapé, il ne la voulut communiquer à personne ; & s'imposant sur cet article un silence éternel, il n'en découvrit rien à la belle Alardine : se contentant de lui dire que Mudarre venoit de l'assûrer du consentement qu'elle donnoit à leur mutuelle tendresse.

Mais la jeune Princesse qui s'étoit flâtée que celle de Cordouë l'initieroit dans les entretiens qu'elle auroit avec Mudara, & qui venoit d'éprouver le contraire, ne put

put s'empêcher d'en avoir du chagrin, & de craindre que cette reserve ne fût d'un funeste présage pour ses espérances. Elle avoit remarqué quelque chose d'extraordinaire dans les yeux de Mudara au sortir du Cabine de Mudaïse : il s'étoit pressé de lui parler, & s'étoit en allé de même ; il n'en falloit pas davantage pour jetter son cœur dans de cruelles allarmes. Elle s'imagina que le Prince ne lui cachoit le sujet de sa conversation, que parce qu'elle ne répondoit pas à son attente, & que la Princesse avoit changé de sentiment. Comme elle n'ignoroit pas que son hymen avec Mudara étoit un moyen assûré de lui rendre la liberté, & que le Roi de Cordouë s'étoit toûjours opposé au desir qu'avoit la Princesse de rompre ses fers, elle crut que Mudaïse l'avoit encore trouvé contraire à ses desseins, & qu'elle étoit plus éloignée que jamais de se voir heureuse. Elle se plongeoit toute entiere dans ces tristes réflexions, lorsque la Princesse la fit appeller : elle s'y rendit aussitôt ;

tôt; & la situation dans laquelle elle la trouva, ne fit qu'augmenter encore ses soupçons. Mudaïse étoit à demi couchée sur un Sopha, la tête appuyée sur une de ses mains, les yeux baissés & remplis de larmes. La jeune Esclave s'en approcha en tremblant; & quoiqu'elle vêcût avec elle dans une assez grande familiarité, sa crainte & son inquiétude la forçant à des respects qu'on n'avoit jamais exigés d'elle, elle se mit à genoux auprès de Mudaïse, sans oser interrompre sa rêverie; mais comme les pleurs de cette Princesse avoient un motif bien différent que celui qu'elle leur donnoit, & que les seuls mouvemens d'une tendresse légitime & permise en étoient la cause, elle ne fut pas longtems sans voir Alardine dans sa posture soumise; & la regardant avec amitié, & d'un air qui ne témoignoit rien moins que de la douleur: Ma chere Princesse, lui-dit-elle en la pressant dans ses bras, je ne vous ai jamais demandé que de la tendresse & de la confiance; quel

quel sujet vous oblige à ces marques d'humilité?

La belle Esclave extrêmement surprise de trouver si peu de rapport entre les larmes qu'elle avoit vû couler, & la tranquillité qui paroissoit regner dans toute la personne de Mudaïse, attachant sur elle des yeux où l'étonnement étoit peint: Vos bontés, Madame, lui dit-elle, ne m'ont point fait oublier ce que je dois à l'illustre Princesse de Cordouë; & quelques libertés que vous m'ayez permises, je sçais qu'il est des tems & des occasions où l'on n'en doit pas abuser. Vous me paroissiez dans la douleur & le silence; mon cœur y prenoit une tendre part; & respectant l'une & l'autre, j'attendois que vous daignassiez m'instruire du sujet qui les faisoit naître.

Mudaïse rougit; mais lui tendant la main en soûriant, & la faisant asseoir à ses côtés: Ma chere Alardine, lui dit-elle, il est des mouvemens que l'ame ne peut exprimer différemment; & quoique les larmes soient souvent un effet de

de la douleur, elles ſont quelquefois d'aſſûrés témoignages de joie & de tendreſſe; & c'eſt dans cette douce ſituation d'eſprit que vous m'avez ſurpriſe. Un tableau trop ſenſible à mon cœur s'eſt retracé dans ma mémoire, & l'heureux évenement qu'il offroit à mes yeux, a cauſé les pleurs & le ſilence qui vous ont allarmée. Non, non, continua-t-elle, je n'enviſage que des ſujets de bonheur & de gloire, ſi je vous trouve diſpoſée au deſſein que j'ai formé; & c'eſt pour m'en inſtruire que je vous ai fait appeller. Je vous aime, Alardine, ajoûta-t-elle, & je crois vous en avoir donné des preuves dans le ſoin que j'ai pris de votre éducation. Vous ſçavez que bien loin de vouloir anéantir en vous les dons de la Nature, & ceux que vous tenez d'une illuſtre naiſſance, je n'ai rien négligé pour en relever l'éclat: j'ai fortifié votre vertu; j'ai fait cultiver votre eſprit; je vous ai maintenuë dans la nobleſſe de vos ſentimens; enfin ſous le nom d'Eſclave, je vous ai nourrie, élevée

&

& traitée en Princeſſe : j'aurois voulu vous en donner le rang, & vous n'ignorez pas les efforts que j'ai faits pour y parvenir. Je n'ai point changé de penſée : les refus du Roi mon Frere ne m'ont point rébutée ; & je crois avoir trouvé un moyen certain de vous rendre la liberté & la plus heureuſe Princeſſe de la terre ; mais comme il dépend uniquement de vous, & que mon deſſein n'eſt pas de vous contraindre, il faut me parler ſans crainte, & me découvrir votre cœur. Mudara vous adore : quoiqu'il ne vous paroiſſe que mon Affranchi, un Trône doit être ſon partage : j'en ignore le tems ; mais il eſt né pour y monter : ſes vertus l'en rendent digne ; & ſi je ſuis forcée de les enſevelir ſous des titres vulgaires, ce n'eſt que pour les mieux faire éclater quand je pourrai dévoiler ce myſtere : cependant je veux en faire votre Epoux. Hiſſem, qui ne voit en lui qu'un homme élevé par ſes bienfaits, & qu'un Sujet ſoûmis à ſa puiſſance, ne s'oppoſera point à votre

union, persuadé que Mudara ne peut vous rendre votre rang, & que c'est vous l'ôter à jamais, que de vous abaisser à lui donner la main. Voilà, ma chere Alardine, mes vûës & mes projets : c'est à vous à présent à répondre à ma confiance, en vous expliquant avec sincérité. Quoique la belle Esclave sçût une partie des choses que lui disoit Mudaïse, elle ne laissa pas d'être surprise qu'elle parlât de Trône, & de Couronne ; mais l'ambition n'étant pas ce qui la touchoit le plus, elle y ferma les yeux, pour n'être sensible qu'au bonheur d'être unie à jamais au seul homme qu'elle trouvoit digne de toute sa tendresse. Cependant jugeant au discours de la Princesse qu'elle ne vouloit pas qu'on pénétrât son secret, elle ne lui fit rien connoître de ce qu'elle avoit appris, dans la crainte que cet aveu ne fît tort à Mudara, ou ne lui donnât lieu de croire qu'elle ne se soûmettoit à ses volontés, que dans l'espoir des grandeurs qu'elle lui promettoit.

Ainsi

Ainſi prenant la parole avec une douce majeſté. Je loüe le Ciel, Madame, lui dit-elle, de me trouver des ſentimens ſi conformes aux vôtres: ma naiſſance n'a pas jetté dans mon cœur des racines d'orgueil aſſez profondes pour l'emporter ſur celles que vos bontés y ont fait naître, ni qu'il ſoit néceſſaire de joindre des Couronnes au vrai mérite, pour m'obliger à lui rendre juſtice. Celui de Mudara triomphe dans mon ame de tout ce que peuvent avoir de plus brillant le rang & la fortune; & ſans m'inquiéter qu'il ſoit né pour regner, il me ſuffit qu'il en ſoit digne. Elevée avec lui, j'ai vû croître ſes vertus; & l'eſtime qu'elles m'inſpiroient augmentant comme elles avec l'âge & la raiſon, je ne vous déguiſerai point qu'il m'eût auſſi cher aujourd'hui que vous le déſirez. Cependant ignorant que j'euſſe ſçu lui plaire, & le conſentement que vous donnez à ſes feux, je n'ai rien épargné pour vaincre ma tendreſſe & la dérober à ſes yeux; je la traitois de foibleſſe, &

j'en rougiſſois ; mais j'avouë que c'étoit bien moins, parce que je croyois avoir fait un choix au-deſſous de moi, que par la crainte de n'en être pas aimée. L'indifférence de Mudara me faiſoit ſeule enviſager ſa naiſſance & la mienne ; & je ne me ſervois de mon rang contre lui, que comme des armes capables de me détacher d'un ingrat ; mais en ce même jour, Madame, je n'ai que trop ſenti que mon amour propre excitoit ma fierté. J'ai vû Mudara ce matin ; il m'a déclaré ſa flame, & m'a fait entendre que vous n'y ſeriez pas contraire : à peine m'a-t-il eu donné des aſſûrances ſincéres de ſon amour & de votre conſentement, qu'oubliant toutes mes réſolutions, je n'ai plus penſé qu'au plaiſir d'avoir aſſujetti ce jeune Guerrier ; & que la gloire d'une telle conquête m'a paru mille fois plus grande, que le vain honneur d'une naiſſance, dont nous payons ſouvent l'éclat de toute la ſatisfaction de notre vie. Voilà, Madame, les ſentimens dans leſquels je me

me ſuis renduë près de vous ; vous m'avez ordonnez de vous ouvrir mon cœur, & j'ai cru ne pouvoir mieux reconnoître vos bontés, qu'en vous marquant ma prompte obéiſſance.

La jeune Princeſſe ceſſa de parler, & Mudaïſe l'embraſſant avec tendreſſe, lui témoigna par ſes careſſes, la joye que lui cauſoit ſa confiance : elle la pria de ſe repoſer ſur elle du ſoin de ſon bonheur, & d'être perſuadée qu'elle ne lui feroit rien faire contre ſa gloire. Enſuite elle lui découvrit l'inquiétude qu'elle avoit euë ſur la Comteſſe de Bilaren ; lui fit l'hiſtoire des méchancetés de cette femme & des cruautés de Velaſqués, dont elle avoit tout à craindre pour Mudara, & lui conta comment elle avoit eſpéré le mettre en état de leur faire la loi en le rendant maître des troupes du Roi de Cordouë ; & le chagrin qu'elle venoit d'avoir en apprenant que Muça gardoit le Généralat. La belle Alardine eût bien déſiré voir ſon illuſtre Amant à la tête des armées

d'Hiſſem ; mais comme elle redoutoit ſon abſence, & qu'elle eſpéroit qu'étant Capitaine des Gardes du Roi, il ne ſerviroit pas de Lieutenant au Général Muça, elle ſe conſola plus aiſément que Mudaïſe de la perte de cet emploi, & n'en parut touchée que pour ne pas choquer le ſentiment de la Princeſſe. Leur converſation ayant encore roulé quelque-tems ſur cette matiere, elles ſe ſéparérent, ne voulant pas qu'on les ſurprît enſemble, l'heure où la Cour ſe rendoit chez Mudaïſe étant prête à ſe faire entendre.

La belle Eſclave ſe retira pour rêver en liberté à tout ce qui lui étoit arrivé dans cette journée ; & la Princeſſe de Cordouë ſe prépara à faire encore une tentative ſur le Roi ſon Frere, pour l'obliger à donner à Mudara la place de Muça. Elle n'en parla point à ce jeune Prince, craignant que ſon amitié pour le Général Maure ne le rendît contraire à ſon deſſein ; & ne l'avoit confié à la Princeſſe des Viſigoths, qu'à condition

tion qu'elle ne lui en diroit rien. Hiſſem & toute ſa Cour s'étant raſſemblés chez elle, on s'y entretint long-tems des Courſes & des Tournois des jours précedents, de l'adreſſe & de la valeur des Chevaliers qui s'y étoient diſtingués, & ſur tout de Mudara, auquel les plus vaillants d'entre les Maures rendirent la juſtice qui lui étoit dûë en lui prodigant leurs loüanges. Le jeune Prince y répondit avec autant de modeſtie, que d'eſprit; & comme la plûpart des Dames le loüoient auſſi, ſoit qu'elles l'en cruſſent véritablement digne, ou qu'elles vouluſſent plaire à Mudaïſe, la Comteſſe de Bilaren les regardant avec un ris mépriſant: Je m'étonne, leur dit-elle, que vous vous attachiez à vanter un homme qui n'a pour vous que de l'indifférence; qui n'a pour but dans tout ce qu'il fait qu'une vaine gloire, & qui n'a pas daigné porter dans aucunes de nos Fêtes les couleurs de nulle d'entre vous. Mudara, continua-t-elle en affectant de railler, ne cherche qu'à

paroître vaillant, & semble craindre de joindre la galanterie à la valeur: il prend nos Jeux comme des exercices militaires, & ne veut faire hommage qu'à lui-même des Prix qu'il remporte.

Vous me connoissez mal, Madame, lui répondit-il, si vous croyez que ce soit indifférence ou vanité, qui m'empêchent de me déclarer Chevalier de quelque beauté. Mon cœur ne joüit peut-être pas de l'heureuse tranquillité dont vous l'accusez; mais je me rends justice: & je suis si persuadé que celle à qui j'adresserois mes vœux, condamneroit ma hardiesse & rougiroit de sa conquête, que pour éviter sa colere ou son mépris, j'aime mieux paroître insensible, que téméraire. Une preuve éclatante du peu que je vaux, & qu'elles puniroient mon audace, c'est que tous les Braves qui sont ici, ont paru aux Joûtes avec les innocentes faveurs de celles dont ils portent les chaînes, & que nulle d'entr'elles n'a daigné me parer d'une écharpe. Cependant, ajou-

ajouta-t-il en la regardant fixement, je ne les blâme point: l'orgueil qui les anime, ne les rend que plus reſpectables; & j'avoüe que l'eſtime qu'elles m'inſpirent diminueroit beaucoup, ſi je les voyois s'abaiſſer juſqu'à moi.

Dona Lambra ne put s'empêcher de rougir à ces paroles: elle en fut vivement piquée; & ſe préparoit à répondre avec aigreur, lorſqu'elle en fut empêchée par Almançor, Gouverneur de Cordouë, qui s'adreſſant à Mudara: Votre mérite, lui dit-il, & la nobleſſe de vos ſentimens vous mettent au rang des Princes; & je jugerois très-deſavantageuſement de celle qui ſe refuſeroit au bonheur de vous plaire par la ſeule différence que le ſort auroit mis entre elle & vous. Je vous ſuis obligé, brave Almançor, reprit le jeune Prince, de l'opinon que vous avez de moi: je ferai mes efforts pour m'en rendre digne en conſervant votre amitié. Le Roi de Cordouë qui s'imaginoit que cette converſation n'avoit point

d'autre objet que la galanterie, prit alors la parole, & dit que puisque Mudara n'avoit montré aux Tournois aucunes faveurs des Dames de sa Cour, il le condamnoit à s'en parer le jour de la revûë de ses troupes, dans laquelle il vouloit que tous les Chevaliers portassent des marques de la perte de leur liberté, étant persuadé que rien n'étoit plus capable d'exciter le courage d'un jeune Guerrier, que ces sortes de preuves de l'estime de l'objet aimé. Mais, Seigneur, dit Mudaïse en soûriant, si Mudara est assez malheureux pour n'en pas recevoir, ou que celle dont il peut avoir touché le cœur, veüille n'en rien faire paroître, que deviendra-t-il? Je le tirerai de cet embarras, interrompit une Dame attachée à cette Princesse, & qui en étoit extrêmement considérée par son esprit & sa vertu; & s'il veut recevoir une écharpe de ma main, je ne me ferai pas scrupule de servir de voile à celle qui cherche à se cacher. Agatine, c'est ainsi que se nommoit cette Dame, étoit

toit proche parente de la Princeſſe de Cordouë; & quoiqu'elle ne fût pas belle, ſon eſprit & l'excellence de ſon caractére joints à l'égalité de ſon humeur enjoüée, complaiſante & remplie de charmes, lui faiſoient ſouvent remporter le prix ſur la beauté même. Elle étoit amie intime d'Alardine, avec laquelle elle partageoit la faveur de Mudaïſe; & quoique cette belle Fille ne lui eût encore rien découvert de ſa tendreſſe pour Mudara, & qu'il crût s'être obſervé de façon à ne pas faire voir la ſienne, elle n'avoit pas laiſſé de s'appercevoir du trouble de leurs cœurs: & comme elle ſeule ſçavoit les ſecrets & les intentions de la Princeſſe, elle ne parloit de la ſorte que pour faſciner les yeux de la Cour, & ſervir les deux Amans. Cependant l'âge d'Agatine qui ne convenoit nullement à celui de Mudara, & ſon peu de beauté qui ſembloit mettre obſtacle à ſa propoſition, obligea toute la Compagnie à jetter les yeux ſur l'illuſtre Affranchi, pour voir de quelle

maniere il se tireroit d'une pareille attaque.

Mais le jeune Prince qui n'ignoroit pas l'étroite liaison d'Agatine avec la charmante Esclave, & remarquant dans ses regards des signes mystérieux, se figurant qu'Alardine l'avoit rendu dépositaire de son secret, surprit infiniment cette galante Cour en demandant au Roi la permission de faire éclater sa reconnoissance ; ce qu'il n'eut pas plûtôt obtenu, que s'avançant vers Agatine d'un air tendre & respectueux : Je n'aurois jamais osé me flater, lui dit-il, que la généreuse Agatine m'eût voulu choisir pour son Chevalier : j'en accepte le titre avec joie ; & j'en remplirai les devoirs avec tant d'exactitude, qu'elle n'aura jamais sujet de se repentir de l'honneur qu'elle me fait. La Favorite de Mudaïse repartit à ce discours d'un air de satisfaction qui trompa tout le monde, & fit croire à plusieurs que ces deux personnes cachoient sous cet extérieur libre & galant une véritable intelligence.

Alman-

Almançor en pâlit : il aimoit Agatine, & ſongeoit à l'épouſer. Cependant comme il connoiſſoit ſa vertu, & qu'il eſtimoit Mudara, il ſuſpendit ſon jugement juſqu'au jour de la revûë, eſpérant que cette avanture n'auroit aucun effet. Il n'en fut pas de même de Dona Lambra : elle avoit trop bien examiné l'air, le ton & les paroles de cette Dame & de Mudara, pour n'y pas croire du myſtére ; & prompte à ſe perſuader ce qu'elle imaginoit, elle ne douta point qu'Agatine ne parlât au nom de Mudaïſe ; & qu'elle n'eût feint de choiſir le jeune Maure pour ſon Chevalier, dans le deſſein de le mettre en état de porter authentiquement les faveurs de cette Princeſſe.

Cette idée augmentant dans ſon ame le déſir qu'elle avoit de les perdre, elle acheva dès cet inſtant de triompher de l'amour qui lui parloit encore pour Mudara ; & ne voyant plus en lui qu'un objet de haine & de vengeance, elle ſe réſolut de hâter le fatal inſtant qui

devoit les satisfaire. Tandis que son esprit travailloit de la sorte en secret, Mudaïse employoit tout le sien pour persuader au Roi son Frere que Muça ne soûtiendroit jamais le poids du Généralat; qu'il mourroit en Afrique, & qu'il étoit de son intérêt de lui donner dés à présent un successeur. Mais le Monarque, qui se faisoit un extrême plaisir de son inquiétude & de la surprise qu'il lui préparoit, ne lui répondit qu'avec ambiguité, & terminant l'entretien sans lui rien dire de positif, il le remit aussi-tôt sur la magnificence dont il vouloit que la Cour parût à la revûë, & pria toutes les Dames de s'y trouver.

Cette priere étant un ordre tacite, elles promirent d'obéïr; & le reste de cette journée s'étant passé en conversations, tantôt serieuses & tantôt galantes, chacun se retira satisfait ou mécontent selon la situation de son cœur & de ses espérances. Le Roy rentra dans son Palais; & n'eût pas plûtôt congédié les Courtisans, que Mudara

dara qui l'avoit suivi, courut aux pieds de la tendre Alardine pour lui rendre compte de ce qui s'étoit dit dans le cercle de la Princesse: mais il l'en trouva déjà instruite. Elle venoit de quitter Agatine qui l'avoit pressée de telle sorte, qu'elle lui avoit avoüé l'intérêt qu'elle prenoit à Mudara, sans pourtant lui découvrir sa naissance & ce qu'elle avoit appris de Mudaïse; & cette sage Amie qui sçavoit encore mieux qu'elle ce que sa prudence croyoit lui devoir cacher, imitant sa discrétion, ne l'avoit entretenuë que de la joie qu'elle ressentoit de l'union de deux cœurs si dignes l'un de l'autre, & de l'idée qu'elle avoit donnée à toute la Cour de son intelligence avec Mudara. Elles s'en étoient extrêmement divertier; & la belle Alardine l'ayant priée de continuer sa feinte, venoit de lui remettre une écharpe superbe qu'elle avoit brodée elle-même, pour la donner au Prince, lorsqu'il s'offrit à ses regards: elle l'en avertit, en le conjurant tendrement

ment de pardonner à ſa triſte ſituation la médiocrité de ſon préſent.

L'amoureux Fils de Guſtos ſe jetta à ſes pieds & lui proteſta avec tant de marques de ſincérité qu'il préféreroit le moindre de ſes dons aux plus brillantes couronnes, qu'elles ne put douter que ſon eſtime n'égalât ſon amour. Elle lui fit enſuite le récit de ſon entretien avec Mudaïſe, & des tendres témoignages d'amitié qu'elle lui avoit donnés. Le jeune Prince, que toutes ces choſes confirmoient dans ſes ſoupçons, en ſentit encore mieux la force des mouvemens qui parloient au fond de ſon cœur pour cette Princeſſe; mais réſiſtant à la douce ſatisfaction de les épancher dans celui d'Alardine, il ſe contenta de lui dire que Mudaïſe l'avoit extrêmement touché par ſes bontés; qu'il y étoit auſſi ſenſible qu'elle le pouvoit ſouhaiter, & que quelque changement qui pût arriver dans ſa fortune, il n'oublieroit jamais les obligations qu'il lui avoit. C'eſt ainſi que n'oſant s'expliquer entiere-

entierement, il faiſoit connoître à l'objet de ſa flâme une partie de ſa reconnoiſſance pour celle qui l'avoit élevé. Ce n'étoit pas qu'il doutât de la prudence & de la diſcrétion d'Alardine ; mais comme ce qu'il penſoit pouvoit intéreſſer la gloire de Mudaïſe, & qu'il jugeoit de la conſéquence de ce ſecret par le profond ſilence qu'elle avoit impoſé à Nugnés, & qu'elle obſervoit elle-même avec tant de ſoin, il ne voulut pas être le premier à le rompre ; & ſe conduiſit de telle ſorte, que les deux Princeſſes n'eurent jamais à ſe plaindre, l'une de ſon trop de pénétration, & l'autre de ſon manque de confiance.

Cependant la Cour ſe préparant à remplir les volontés du Roi, en faiſant éclater ſa magnificence à la revûë de ſes troupes, chacun ne fut occupé pendant les trois jours, que des ajuſtemens qui pouvoient le rendre remarquable. Les Guerries n'épargnérent rien pour relever l'air martial de leurs ſoldats, & Muça ayant confié ce ſoin à Mudara, il mit toute ſon appli-

application à faire exécuter ſes intentions. Velaſqués y voulant paroître plus tranquille qu'il ne l'étoit en effet, fit éclater ſon orgueil par une dépenſe extraordinaire. Pour Dona Lambra, que l'avanture de l'écharpe avoit achevé d'irriter, & qui ne ſongeoit qu'à ſa vengeance, loin de chercher à s'y faire diſtinguer, n'employa ce tems qu'à trouver les moyens de perdre les objets de ſa haine; mais malgré ſes ſoins & ſes intrigues, elle commençoit à deſeſpérer du ſuccès de ſon entrepriſe, quand le hazard, propice à ſes déſirs, lui fit connoître & mettre dans ſes intérêts une ancienne Eſclave de Mudaïſe auſſi perfide qu'elle la pouvoit ſouhaiter, & capable comme elle des plus noires trahiſons Elle étoit Afriquaine: la Princeſſe de Cordouë l'avoit tirée de la Forteresſe où l'on ne l'employoit qu'aux choſes baſſes & ſerviles pour les priſonniers. Comme elle étoit aſſez bien faite & qu'elle ſçavoit cacher les défauts de ſon ame ſous des apparences de douceur

ceur & de bonté qui prévenoient en ſa faveur, Mudaïſe eut pitié de ſon ſort, & la mit au nombre de ſes Femmes quand elle quitta le Palais du Fort pour venir à la Cour; mais l'Afriquaine qui s'étoit flatée de tenir le rang de Favorite auprès de la Princeſſe, piquée de ce quelle bornoit ſa fortune à la ſervir comme ſes autres Compagnes, & jalouſe de celles qu'elle honoroit de ſa confiance, ceſſant de ſe contraindre, fit éclater tant de mauvaiſes qualités, & ſes fourberies mirent tant de deſordre dans le domeſtique de Mudaïſe, que pour l'en punir elle l'avoit renvoyée dans la Forteresſe à ſon premier emploi.

Il eſt ſouvent dangereux de tirer certaines ames du néant, & plus dangereux encore de les y faire rentrer, ſans ſonger à ce qu'elles ſont capables de faire pour s'en venger: l'Afriquaine avoit été de celles qui ſervoient la Comteſſe de Lara dans ſa priſon; elle avoit vû les ſoins de Muça & de Mudaïſe pour cette malheureuſe Princeſſe, ſou-

ſouvent même elle avoit été témoin des viſites qu'elle en recevoit; & par un effet du hazard Dona Sancha ayant été indiſpoſée au même inſtant de la naiſſance de Mudara, cette Eſclave étant obligée d'aller & de venir pour les choſes néceſſaires à la Malade, avoit vû Tamut la nuit de cette avanture enterrer un paquet dans l'endroit le plus écarté d'un bois qui ſervoit d'avenuë au Palais de Mudaïſe. Comme il ne l'avoit point apperçuë, elle ne le vit pas plûtôt éloigné, qu'elle entra dans l'allée qu'il venoit de quitter, & marqua la place dont il avoit remué la terre, pour la pouvoir reconnoître au jour & voir ce qu'il y avoit enfermé.

Sa curioſité ne lui laiſſant aucun repos juſqu'à ce qu'elle eût pénétré ce myſtére, elle étoit revenuë en ce lieu dès le grand matin; & foüillant avec ſoin dans l'endroit marqué, elle y avoit trouvé avec la derniere ſurpriſe un enfant nouvellement né, qui paroiſſoit être mort en venant au monde;

&

& c'étoit juſtement celui de Tahis, auquel on avoit ſubſtitué le Fils de Guſtos. L'Afriquaine le remit à ſa place ; mais ſon eſprit malin tirant ſes conjectures ſur tout ce qu'elle avoit pû voir & entendre, elle ne fit aucun doute que Mudara ne fût un enfant ſuppoſé. La mort de Tahis la confirma dans ſon ſoupçon, ne trouvant pas naturel qu'ayant mis au jour un Fils auſſi bien formé que celui qui paroiſſoit être le ſien, elle pût être morte ſi promptement : ce qui l'embarraſſoit, étoit de ſçavoir qui étoit la mere de Mudara, & les raiſons qu'on avoit de le faire croire le fils d'une autre. Mais quoique ſa méchanceté lui fit découvrir une partie de la vérité, ſes penſées ne tombérent jamais ſur le véritable objet de cette avanture ; & ſe perſuadant que les ſoins aſſidus de Muça envers ſa Priſonniere étoient l'effet d'un amour ſecret, elle ne balança point à donner Dona Sancha pour mere à Mudara, cette Dame étant aſſez malade pour appuyer cette idée :

& comme elle ne connoiſſoit point Tamut, elle le prit pour un Eſclave de Muça, dont les parties intéreſſées s'étoient ſervies pour cacher leur deſordre, dans la crainte des funeſtes ſuites qu'il pouvoit avoir; l'adultere étant puni dans ces tems-la avec une rigueur extrême parmi toutes les nations, la Femme qui en étoit accuſée ou convaincuë étant condamnée d'être brûlée, ſi dans l'eſpace de deux mois il ne ſe préſentoit pas quelque Chevalier pour deffendre ſon innocence en combat ſingulier contre ſon accuſateur. Pour cet effet on publioit un cartel au nom de l'ennemi de la Dame pour défier quiconque voudroit prendre ſon parti: le combat ſe paſſoit à la vûë des Grands & du peuple; & s'il ne ſe préſentoit perſonne, ou que le Chevalier de l'accuſée fut vaincu, elle étoit conduite au ſupplice. Mais s'il étoit vainqueur, & qu'il forçât ſon adverſaire à réparer en mourant la réputation de la Dame, elle étoit juſtifiée, menée en triomphe, &

ſes

ſes calomniateurs conduits ſur le bucher qui lui avoit été préparé: & c'étoit ſur cette loi rigoureuſe que l'Eſclave Afriquaine fondoit les raiſons qu'elle s'imaginoit qu'on avoit eües de faire paſſer le fruit des amours de Dona Sancha & de Muça pour le Fils de Tahis.

Charmé de ſe croire maîtreſſe d'un ſemblable ſecret, elle le renferma dans ſon ſein; ſe reſervant d'en faire uſage ſelon que le tems, les occaſions ou ſes intérêts le demanderoient. Mais peu de mois après le Comte & la Comteſſe de Lara étant ſortis du Fort pour être exilés dans leurs Terres, & l'Afriquaine ayant eu l'Art de plaire à Mudaïſe, qui la mit près d'elle & l'emmena à Cordouë lorſqu'elle y vint prendre le rang qui lui étoit dû, elle n'oſa découvrir ce qu'elle ſçavoit, voyant le ſoin que prenoit cette Princeſſe de l'éducation de Mudara: & comme elle aſpiroit à ſa faveur, ainſi que je l'ai déjà dit, & qu'elle la ſoupçonna d'être de la confidence de la Comteſſe, elle garda toûjours un

un profond silence. Mais lorsque son ambition & sa jalousie eurent forcé Mudaïse à la renvoyer dans la Fortereſſe, outrée de la perte de sa fortune & de ses espérances, elle ne songea plus qu'à s'en venger. Cependant n'étant pas en pouvoir d'en faire naître les moyens, la basseſſe de son état la mettant hors de la portée des Grands, elle avoit vieilli avec ses regrets & son prétendu secret, sans avoir pû satisfaire la haine qu'elle avoit prise pour la Princeſſe & Mudara : peut-être même n'en auroit-elle jamais trouvé l'occasion, si la Providence qui vouloit réduire le sang des Gonçales aux derniers extremités, pour lui rendre son premier lustre avec plus d'éclat, n'eût conduit Dona Lambra à la Fortereſſe & ne lui eût fait connoître cette Esclave.

En effet tandis que chacun donnoit tous ses soins pour augmenter la magnificence du jour marqué pour la revûë, la Comteſſe de Bilaren agitée de mille projets différents, monta dans son char,

&

& pour promener ſes inquiétudes, ſortit de la Ville ſans autre deſſein que de ſe diſſiper par la diverſité des objets qui ſe préſenteroient à ſa vûë; & le hazard l'ayant conduite dans le bois fatal où les ſept Infans avoient été les innocentes victimes de ſa haine & de la cruauté de ſon Epoux, elle en fit toutes les routes; & le Fort ayant frapé ſes yeux, ainſi que le Palais où Mudaïſe avoit paſſé une partie de ſa jeuneſſe, elle demanda ce que c'étoit, ne les connoiſſant pas: ſes gens l'en inſtruiſirent; & le récit de la beauté de ce bâtiment excitant ſa curioſité, elle ordonna qu'on l'y menât. Elle fut obéie à l'inſtant; & comme elle marchoit toûjours avec une ſuite nombreuſe, & qu'on avoit ſoin de la nommer partout d'un air à faire connoître qu'il étoit dangereux de ne lui pas rendre de grands reſpects, le Gouverneur de la Forteresſe n'eut pas plûtôt été averti qu'elle ſouhaitoit y entrer, que tous les ponts furent baiſſés, les portes ouvertes, & qu'il vint la re-

recevoir à la tête des Officiers qu'il avoit ſous ſon commandement.

Dona Lambra flatée des honneurs qu'on lui faiſoit, l'en remercia en termes obligeants; & deſcendant de ſon char, ſe fit conduire dans tous les endroits remarquables de ce ſéjour: enſuite ayant demandé à voir le Palais du Mudaïſe, le Gouverneur du Fort appella la vieille Eſclave, & lui commanda d'ouvrir la galerie qui communiquoit d'un bâtiment à l'autre, pour ôter à la Comteſſe la peine de faire un plus grand tour. L'Afriquaine obéit; & Dona Lambra l'ayant attentivement regardée; & croyant la connoître, lui demanda ſi elle n'étoit pas venuë à Cordouë. L'Eſclave qui ſçavoit le rang qu'elle tenoit à la Cour, & de quelle utilité elle lui pouvoit être, lui répondit qu'elle avoit été au ſervice de Mudaïſe. A ces mots la Comteſſe l'ayant entierement remiſe, la queſtionna ſur la cauſe de ſa diſgrace; & la converſation s'étant tournée de façon à leur faire juger qu'elles ſe de-

deviendroient néceſſaires dans leurs deſſeins, la Comteſſe entra dans un cabinet en lui faiſant ſigne de l'y ſuivre. Ceux qui l'accompagnoient, croyant que leur préſence pouvoit l'incommoder, les y laiſſérent en liberté. Alors l'Eſclave Afriquaine ſe jetta à ſes pieds, & lui demanda ſa protection pour la tirer de ce lieu, où la Princeſſe de Cordouë l'avoit fait rentrer, dit-elle, ſans autre ſujet que l'averſion qu'elle avoit priſe pour elle, par les diſcours de ſes compagnes, qui avoient été jalouſes de ſon mérite. Je ne ſuis plus jeune, Madame, ajoûta-t-elle, & j'ai paſſé de beaucoup le tems où la liberté eſt ordinairement la récompenſe de nos ſervices; cependant malgré ceux que j'ai rendus, je ſuis encore Eſclave. J'avois de ſûres moyens, dit-elle d'un air de diſcrétion, pour rompre mes fers; & ſi mon caractère étoit auſſi mauvais que la Princeſſe Mudaïſe l'en accuſe, j'en aurois profité: cependant comme j'ai crû que je ne le pouvois ſans lui

faire du tort, j'ai souffert sans rompre le silence.

Ce discours artificieux produisit tout l'effet qu'elle en espéroit: Dona Lambra la plaignit; blâma la rigueur de la Princesse; lui promit de lui rendre service; & pour lui donner des preuves de sa bonne volonté, & la faire parler, elle lui fit présent d'une bourse remplie de pieces d'or, en l'assûrant qu'elle n'avoit rien à craindre, & qu'elle pouvoit s'expliquer avec elle sans nul risque. L'Afriquaine qui ne demandoit qu'à lancer le trait empoisonné qu'elle gardoit depuis si long tems, lui fit un ample détail de tout ce qu'elle avoit imaginé sur sa supposition de Mudara avec l'enfant mort de Tahis; & n'hésita point à parler comme d'une vérité dont elle étoit certaine, de l'intrigue de la Comtesse de Lara avec le Général Muça: ajoutant que Mudaïse en avoit été la confidente; & n'avoit pris tant de soin du jeune Maure, que pour rendre service à Dona Sancha. Vous croyez, Madame, con-

continua-t-elle, qu'il m'étoit aisé de noircir la conduite de la Princesse auprès du Roi en lui découvrant l'intelligence qu'elle avoit avec la Femme de son ennemi, & qu'il étoit immanquable que sa Majesté ne me récompensât de ma sincérité; mais bien loin d'en avoir jamais dit un mot, je n'ai pas même fait connoître à la Princesse que je fusse instruite de cette avanture, dans la crainte de lui donner de la confusion.

Il faudroit avoir l'ame aussi méchante que Dona Lambra, pour bien concevoir la joye qu'elle ressentit à cette nouvelle: Mudara Fils illégitime de la Comtesse de Lara, amant favorisé de Mudaïse, & cette Princesse complice & protectrice d'un crime que les loix punissoient avec la derniere sévérité, parurent à ses yeux de si charmants objets, qu'elle eut à peine la prudence de cacher à l'Esclave l'excès de sa satisfaction. Cependant se contraignant pour en sçavoir encore davantage, elle feignit d'être surprise que Mudaï-

ſe eût été capable d'entrer dans un pareil myſtére. Je donnois une cauſe très différente, ajoûta-t-elle, à ſon attachement pour Mudara ; & croyant qu'elle n'avoit pû réſiſter au mérite de ſon Affranchi, j'accuſois l'amour de toutes ſes actions. Ces mots jettérent l'Afriquaine dans une profonde rêverie ; & comme tous ſes jugemens n'étoient fondés que ſur des conjectures, ſe rappellant la plûpart des choſes qu'elle avoit vûës entre Mudara & la Princeſſe de Cordouë, elle crut y trouver la confirmation des ſoupçons de Dona Lambra ; & reprenant la parole elle l'aſſûra qu'elle ne s'étoit point trompée. Enfin ces deux cruelles Femmes ſe communiquérent ſi bien le venin de leurs cœurs, & firent un tel aſſemblage de leurs idées avec ce qui pouvoit les autoriſer, qu'elles en formérent une vérité ſuivie & ſi parfaitement circonſtanciée, qu'il étoit impoſſible que ceux qu'elles vouloient accabler, puſſent ſe garantir du coup qu'on leur pré-

préparoit, ſans une puiſſance divine.

La Comteſſe de Bilaren réïtera ſes promeſſes de protection à la perfide Eſclave, qui de ſon coté lui jura qu'elle ne ſouhaiteroit point d'autre fortune que celle d'être près d'elle. Dona Lambra lui dit qu'elle alloit y travailler, & qu'elle pouvoit compter qu'avant qu'il fût peu, ſes déſirs ſeroient ſatisfaits. Après quoi elle rejoignit ſa ſuite à la quelle elle prétexta ſon entretien avec l'Afriquaine, des hiſtoires qu'elle lui avoit contées de pluſieurs priſonniers du tems du Roi Almanſor, Pere d'Hiſſem: ajoûtant que cette Fille avoit de l'eſprit, & qu'elle méritoit un meilleur ſort: & de-là étant repaſſée dans le Fort, elle remercia le Gouverneur & ſes Officiers, & remontant dans ſon char, lui fit reprendre le chemin de Cordouë, l'eſprit & le cœur dans une ſituation mille fois plus douce qu'elle n'en étoit partie.

Elle ne fut pas plûtôt de retour, qu'elle ſongea ſérieuſement

à s'attacher l'Eſclave Afriquaine; prévoyant que ſa préſence lui ſeroit d'un grand ſecours. Mais comme tous les Eſclaves des Maiſons Royales dépendoient abſolument du Roi, & qu'on ne pouvoit les en tirer ſans ſa permiſſion, ou qu'il ne les eût affranchis, elle ſe réſolut à la demander à Hiſſem; & par politique d'en faire honnêteté à la Princeſſe: ce quelle exécuta dès le même ſoir. Mudaïſe ne laiſſa pas d'être ſurpriſe de cette déférence; cependant comme elle ne croyoit pas avoir aucun intérêt au ſort de l'Eſclave, elle y répondit avec conſidération, en lui diſant ſeulement qu'elle n'étoit pas maîtreſſe d'en diſpenſer; que le Roi la lui avoit accordée lorſqu'elle avoit jugé qu'elle lui ſeroit utile; mais que n'ayant pû s'accommoder avec ſes Femmes, elles l'avoit renduë à ſa Majeſté, qui ſeule pouvoit la tirer d'eſclavage; & qu'elle ne s'oppoſoit point au bien qu'elle auroit envie de lui faire. Alors Dona Lambra dégagée de ce côté,

té, la demanda au Roi, qui ne voyant nulle conséquence à faire cette galanterie à une femme dont il cherchoit toûjours à retenir l'époux dans ses intérêts, lui accorda sa priére sur le champ; & fit dépêcher l'acte de liberté de Gazule, c'est ainsi que se nommoit l'Esclave, afin que la Comtesse n'eût rien à désirer: en sorte que dès le lendemain elle envoya délivrer cette Fille, & l'installa dans son Palais sous le titre de sa Favorite. Gazule enchantée de sa nouvelle fortune, & se livrant entiérement à celle qui la lui faisoit, ne lui cacha rien de ce qui se passoit dans son ame, & du désir de vengeance qu'elle y conservoit contre Mudaïse. Dona Lambra à qui il manquoit depuis longtems une confidente de ce caractére, l'embrassa; & lui découvrant ses plus secrettes pensées & les projets qu'elle avoit formés pour elle même contre cette Princesse, la remplit de satisfaction. Il semble que la malignité du cœur prête des lumiéres à l'esprit,

puiſque l'on voit ſouvent que tel qui fait briller le ſien dans les traits piquants que lui fournit la haine, la vengeance, ou le goût qu'il a pour la ſatire, n'en fait paroître qu'un très-mediocre; lorſque par hazard il veut rendre juſtice au mérite, ou loüer la vertu. L'Eſclave Gazule devint alors une preuve de cette véritée : née dans la baſſeſſe, ſans éducation, & ne pouvant preſque s'énoncer, lorſqu'il s'agiſſoit d'être obligeante, humaine & compatiſſante, elle charma la Comteſſe de Bilaren par la vivacité de ſes expreſſions & la force de ſes conſeils contre les objets de ſa fureur.

Dona Lambra pour les perdre promptement, vouloit inſtruire le Roi de Cordouë du crime prétendu de Dona Sancha, accuſer Muça & la Princeſſe, & les couvrir d'opprobres avant le départ de l'armée; mais Gazule qui cherchoit à fraper à coup ſûr, l'en détourna en lui repréſentant que le Général étoit puiſſant, adoré des troupes; qu'il ne manqueroit pas de profi-

ter

ter de ſon pouvoir pour repouſſer l'outrage, ſoûtenir Mudaïſe, & ſauver la Comteſſe de Lara; lui conſeillant de le laiſſer partir, afin que ſon abſence lui donnât un champ libre auprès d'Hiſſem, & qu'étant éloïgné, il ne pût s'oppoſer à la ruine de ſes ennemis. Dona Lambra ſe rendit à ſes raiſons avec d'autant plus de facilité, qu'elle ſe flatoit que Mudara reſteroit à la Cour, & que l'abſence de Muça le priveroit ſon plus ferme appui. D'ailleurs Malgré les promeſſes de Velaſqués, elle craignoit qu'il fît difficulté de perdre ſa Sœur; & que ſa haine ne ſe ralentît à l'aſpect du ſupplice qui lui ſeroit préparé: ce qui la fit réſoudre à pénétrer ſes ſentimens avant que de rien entreprendre.

Les choſes étoïent en cet état, & l'on étoit à la veille de la revûë, lorſqu'Agatine en préſence de toute la Cour aſſemblée chez la Princeſſe de Cordouë, fit préſent à Mudara de la ſuperbe écharpe qui cauſoit déjà tant de trouble. Dona Lambra en eut un dépit mor-

tel ; l'amoureux Almançor en fut dans le dernier deſeſpoir ; & ces deux perſonnes furent les ſeules qui ne donnérent point d'applaudiſſemens à cette galanterie, que Mudara reçut en amant tendre & reſpectueux. Mais comme la jalouſie de la Comteſſe de Bilaren étoit d'un caractére différent de celle d'Almançor, elle ne ſe laiſſa pas tromper comme lui aux apparences ; & connut ſans peine que les tranſports de Mudara étoient bien plus pour l'écharpe, que pour celle qui paroiſſoit l'en favoriſer : & trop éclairée pour s'y méprendre, elle démêla malgré tous les ſoins du jeune Maure, qu'il étoit véritablement enchanté de cette faveur ; mais qu'elle partoit d'une autre main que celle d'Agatine : & toûjours prévenuë que c'étoit Mudaïſe, elle ne ſortit point de ſes ſoupçons.

Pour Almançor, le mérite de Mudara & l'amour qu'il avoit pour Agatine, l'aveuglant ſur les choſes qui pouvoient diſſiper ſes craintes, il ne douta plus de ſon mal-

malheur. Cependant comme il étoit ami du jeune Maure & parfaitement honnête homme, il résolut de s'éclaircir de vérité, avant que de faire éclater son ressentiment. Pour cet effet ayant joint l'Amant d'Alardine dans les Jardins du Palais, lorsqu'il les traversoit pour passer chez le Roi, il l'aborda; & son air faisant juger à Mudara qu'il avoit quelque affaire à lui communiquer, il lui demanda avec empressement la cause du trouble dont il lui paroissoit agité. Alors Almançor prenant la parole: Mon cœur, lui répondit-il, vient d'être percé du trait le plus cuisant: ma blessure veut un prompt remède; & c'est de vous seul que je l'attends. Avec un autre que Mudara, la vengeance préviendroit l'explication; mais mon amitié pour lui exige que je m'éclaircisse avant que de me venger.

L'amitié; lui répartit le jeune Maure extrêmement surpris de ce discours, ne doit point l'emporter sur l'honneur; & malgré celle que j'ai pour vous, je suis prêt à vous

satisfaire de quelque façon que ce soit. J'en suis persuadé, reprit vivement le Gouverneur de Cordouë, je connois votre valeur, & j'ose me flater que vous n'attribuerez pas à manque de courage l'éclaircissement que je veux avoir avec vous. Mais enfin continua-t-il, pour terminer & mon trouble & le vôtre, ne me refusez pas de m'avouër s'il est vrai que vous aimez Agatine, & que cette écharpe soit un effet du consentement qu'elle donne à vos feux? L'amour, la crainte, & la jalousie étoient si bien peints dans les yeux d'Almançor en prononçant ces paroles, que Mudara connut d'abord de quoi il étoit question; mais il ne laissa pas d'être embarrassé sur sa réponse, pour ne point découvrir la vérité, & tirer de peine un homme qu'il estimoit, & dont l'amitié lui étoit chere.

Cependant ne pouvant se resoudre à continuer avec lui une feinte aussi préjudiciable à son repos, qu'à la gloire d'Agatine, il prit son parti; & regardant Almançor avec

avec attention : Puiſque malgré la confiance que vous m'avez toûjours témoignée, lui dit-il, vous m'avez fait myſtére de l'intérêt que vous prenez à cette Dame, je crois pouvoir compter ſur votre diſcrétion pour l'aveu que vous exigez de moi ; mais ſoyez aſſûré qu'avec tout autre qu'Almançor, ma réponſe en pareille occaſion ſeroit à la pointe de mon épée. Mais, continua-t-il en l'embraſſant, ſortez d'inquiétude ; & quoique j'euſſe pû ſans crime brûler pour Agatine, ignorant vos ſentimens, apprenez, mon cher Almançor, que je l'honore, que je l'eſtime ; mais que je n'en ſuis pas amoureux. L'écharpe qui vient d'exciter vos mouvemens jaloux, renferme un myſtére qu'il ne m'eſt pas permis de vous déclarer : qu'il vous ſuffiſe de ſçavoir que ce n'eſt point elle qui m'en favoriſe ; & que ma vie & celle de l'objet que j'adore, dépendent du ſecret que vous me garderez.

Ha ! mon cher Mudara, reprit Almançor tranſporté de joie, par-

don-

donnez mes injuſtes ſoupçons, & croyez que je ſouffrirois plûtôt milles mort, que de révéler ce que vous daignez me confier; & que cette vie que vous venez de me rendre en diſſipant mes craintes, vous eſt dès ce moment dévoüée pour jamais. Je ne vous en demande pas davantage; & ne voulant devoir votre confiance entiere, qu'aux preuves que je vous donnerai de ma ſincere amitié, j'attendrai l'occaſion de vous en perſuader, pour vous conjurer de me faire partager vos peines ou vos plaiſirs. Le jeune Maure répondit à ce diſcours avec tendreſſe, en l'aſſûrant que ſi ſon ſecret n'intéreſſoit que lui, il n'auroit pas tardé à l'en rendre dépoſitaire; & s'étant encore embraſſés, ils finirent cet entretien par les proteſtations d'une éternelle amitié. Mudara n'eut pas ſujet de ſe repentir d'en avoir agi de la ſorte, ayant reconnu dans la ſuite combien Almançor étoit néceſſaire à ſes deſſeins. Cependant le jour de la revûë étant arrivé, toutes les troupes ſe rendi-

rendirent dans une vaſte plaine, à quelque diſtance de la ville de Cordouë, ayant leurs Officiers & leurs Commandans à leur tête. Le Roi & les Seigneurs de la Cour y parurent à cheval, ſuperbement habillés, & les Dames dans des chars découverts, brillantes de pierreries. Le Général Muça, preſque mourant, y étoit en litiere; & Mudara qui donnoit les ordres pour lui, comme ſon Lieutenant, y parut orné de tous les avantages qu'il avoit reçûs de la Nature, & paré de l'écharpe de la belle Alardine. Le coup d'œil de ce ſpectacle guerrier étoit admirable; mais tous les regards ſe réünirent ſur le jeune Maure, qui, par ſes graces, ſon air noble & martial, emportoit tous les ſuffrages. Après que le Roi de Cordouë eut parcouru les rangs & nommé les troupes dont il compoſoit l'armée d'Afrique, il s'approcha de Muça, & lui demanda hautement s'il étoit en état de la commander. Alors le Général Maure le pria de l'en diſpenſer, & lui remit le Bâton de comman-

de-

dement. Hiſſem le prit en lui témoignant un regret ſenſible de ſa ſituation ; & s'adreſſant à Mudara: Je crois, lui dit-il, ne pouvoir mieux conſoler mes Troupes de la perte de leur Général, qu'en te donnant ſa place. Reçois donc le Généralat ajoûta-t-il en lui remettant le Bâton; remplis mon attente, & confirme mon choix en triomphant de mes ennemis. C'eſt en Afrique, & contre les Rebelles que tes exploits ont commencé, qu'elle ſoit encore le theatre de ta gloire, & du bonheur de mes armes. Quoique Mudara fût extrêmement ſurpris de cet honneur, il le reçut d'un air à prouver qu'il en étoit digne; & ſans montrer ni dédain ni fierté, il lui rendit graces, & le ſupplia de conſidérer que l'armée étoit remplie d'anciens & vaillants Guerriers, ſous leſquels il ſe feroit gloire d'obéir ; ajoûtant qu'après avoir ſervi quelques années encore avec de tels maîtres, il ſeroit plus en état de lui marquer ſon zéle. Hiſſem lui repartit qu'il étoit content de ſa mo-

modeſtie; mais qu'il ne reprenoit jamais ce qu'il avoit donné. Mudara ne repliqua qu'en s'inclinant juſques ſur l'arçon de ſa ſelle; & n'eut pas plûtôt fait voir par cette action qu'il acceptoit cet emploi, que le ſilence qui s'étoit obſervé tandis qu'il parloit au Roi, fut rompu par les cris d'acclamations de toute l'armée, & par le bruit éclatant des inſtrumens guerriers; ce qui fit aiſément connoître la joye univerſelle qu'elle reſſentoit d'un pareil choix. Mudaïſe qui ne s'y attendoit pas, eut beſoin de toute ſa prudence pour cacher une partie de ſa ſatisfaction, & du plaiſir ſecret que lui cauſoit l'eſtime générale que Mudara s'étoit acquiſe. Cependant ſe croyant obligée de remercier le Roi ſon Frere, elle le fit ſans affectation, & de maniere à ne rien faire ſoupçonner du vif intérêt qu'elle prenoit à ce jeune Héros.

Il reçut les félicitations des Officiers & les reſpects des Soldats avec tant de nobleſſe, de modeſtie, & d'affabilité, qu'il acheva de gagner

gner leurs cœurs ; mais ce qui les charma le plus, fut de le voir témoigner à Muça sa tendre reconnoissance, & le prier de lui donner ses instructions, pour faire en sorte, disoit-il, de marcher sur ses traces. Le vieux Guerrier l'embrassa ; & par un mouvement dont il ne fut pas le maître, s'étant tourné vers le Roi, il lui dit que Mudara avoit trop de mérite pour être exempt des traits de l'envie ou de la calomnie ; & qu'il ne lui demandoit pour récompense de ses longs services, que de conserver sa faveur à ce jeune Maure.

Toute cette cérémonie militaire s'étant terminée de la sorte, on fit défiler les troupes, & la Cour rentra dans la Ville ; mais l'élevation de Mudara ne donna pas de la joie à tous ceux qui la composoient : le Comte & la Comtesse de Bilaren en furent accablés comme d'un coup de foudre ; & comme elle rompoit une partie de leurs mesures, ils ne la virent qu'avec la derniere douleur. C'étoit Velasqués, qui par ses intrigues, & les intel-

telligence qu'il avoit pratiquées, avoit fomenté les troubles de l'Afrique, eſpérant que tandis qu'on envoyeroit Muça les pacifier, & qu'on dégarniroit l'Andalouſie des troupes qu'il falloit lui donner, il pourroit aiſément ſe rendre maître de Cordouë avec ce qu'il avoit d'Eſpagnols dévoüés à ſes volontés; ſe ſaiſir du Roi, de la Princeſſe & de Mudara; les faire perir; ſe mettre lui-même ſur le Thrône, & donner la mort au Comte de Lara. Tel étoit ſon projet, dans lequel pluſieurs Maures de conſidération étoient entrés, ſous l'eſpoir de poſſéder les plus belles Provinces de l'Eſpagne, que Velaſquès s'étoit engagé de leur faire remettre, ſoit par la force des armes, ou par d'autres moyens. Mais le changement qui venoit d'arriver mettoit un obſtacle preſque invincible à cette noire entrepriſe: ceux qui devoient la ſoûtenir ayant été choiſis pour l'Afrique, & Muça reſtant à Cordouë avec un Frere à qui le Roi venoit de confier la Lieutenance Générale

nérale du Royaume, & dont il étoit difficile de tromper la vigilance. D'un autre côté Dona Lambra qui s'étoit imaginée que Mudara resteroit auprès d'Hissem, & que l'absence de Muça lui procureroit les occasions de le perdre, se voyant trompée dans son attente, ne fut pas moins troublée que son Epoux, d'un contre-tems si fatal à ses desseins : mais comme ils étoient fertiles en expédiens, les premiers mouvemens de leur surprise furent à peine passés, qu'ils cherchérent tout de nouveau les moyens de se délivrer de ceux dont la vertu leur faisoit ombrage. Tandis qu'ils y travailloient avec ardeur, les troupes destinées pour l'Afrique se préparoient à partir. Hissem, qui, quelques jours devant la revûë avoit reçû la nouvelle que les Rebelles s'étoient emparés de la ville de Maroc, & que leur Chef s'étoit fait déclarer Empereur, avoit donné de si bons ordres pour l'embarquement de l'armée, que sa Flotte n'attendoit plus qu'elle pour mettre à la voile ; ce

ce qui lui fit déclarer en rentrant dans ſon Palais, qu'il vouloit que ſes troupes partiſſent dès le lendemain. Mudara ne perdit point de tems, & commença ce même jour à les faire marcher vers Cadix, ſous la conduite d'Almançor, qu'il avoit fait nommer ſon Lieutenant. Un ſi prompt départ ne laiſſa pas d'affliger pluſieurs des jeunes Guerriers que l'Amour avoit rangés ſous ſa loi, qui trouvérent à peine un moment pour jurer aux objets de leurs vœux, que l'abſence & la gloire ne feroient qu'augmenter leur ardeur.

Almançor eut cependant un entretien ſecret avec Agatine, dans lequel il eut la ſatisfaction de la trouver ſenſible à ſon amour, & de voir qu'ignorant la jalouſie que l'écharpe lui avoit cauſée, elle lui faiſoit entendre que c'étoit un myſtére dont il ne devoit avoir aucun ombrage. Il fut enſuite prendre congé de la Princeſſe, qui, connoiſſant ſa vertu, lui recommanda Mudara, & le pria de l'empêcher de s'expoſer légerement : après quoi

quoi s'étant rendu chez le Roi pour recevoir ſes derniers ordres, il ſortit de Cordouë; & s'étant mis à la tête de l'armée, la conduiſit où Mudara devoit la joindre. Ce jeune Prince n'ayant plus qu'un jour à donner à la charmante Alardine, l'employa tout entier à tarir les pleurs que lui faiſoit répandre ſon départ. Mudaïſe voulant l'aider dans ce tendre ſoin, les fit venir tous deux près d'elle, & n'ayant pour témoin que la ſeule Agatine: Mes enfans, leur dit-elle; car le ſoin que j'ai pris de votre jeuneſſe me permet de vous nommer ainſi, ne croyez pas que cet évenement ſoit pour vous une ſéparation: bien loin d'être contraire à votre innocente tendreſſe, il hâtera votre bonheur; c'eſt mon unique but: & comme j'eſpére que Mudara va triompher des Rebelles, & que ſa valeur va remettre Maroc ſous l'obéïſſance du Roi mon Frere, il eſt immanquable qu'il n'accorde à cet important ſervice, l'hymen qui doit combler vos vœux. D'ailleurs Mudara aimé des Troupes, & Général

néral d'une nombreuse armée, se voit en état de perdre ceux qui cherchent à l'opprimer: de puissants motifs l'engagent à délivrer le Comte & la Comtesse de Lara, de la tyrannie de Velasqués; il n'y peut parvenir qu'en se rendant maître du cœur & de l'esprit du Roi; & le seul moyen d'y réüssir, est de lui rendre d'aussi grands services, que ceux dont il se croit redevable à l'Espagnol. Partez donc, Mudara, continua-t-elle, avec la certitude, que tandis que vous ferez éclater votre valeur en Afrique, je n'aurai point d'autre occupation à Cordouë, que celle de préparer Hissem à vous en donner la récompense. Et vous, ma chere Alardine, dit-elle en lui prenant la main, soyez persuadée que j'adoucirai de tout mon pouvoir les rigueurs de cette absence. Alors ayant fait approcher Mudara de la belle Esclave: Aimez-vous, ajoûta-t-elle, avec une exacte fidélité; mais songez l'un & l'autre, que votre parfait bonheur dépend de la ruine de Velasqués,

& de la liberté de Guſtos Gonçalés.

Ces paroles animant Mudara d'un nouveau déſir de vengeance, il ſe jetta à ſes pieds, & lui jura qu'il ne profiteroit de ſon élevation, que pour la faire ſervir au rétabliſſement de ce Prince, & de ne jamais exiger de ſes bontés, & de la tendreſſe d'Alardine, le prix de ſon amour, qu'il n'eût vengé cette illuſtre Famille. Et moi, s'écria la jeune Princeſſe en pleurs, je proteſte à vos genoux, que quelque ſoit le panchant qui m'entraîne vers Mudara, de ne jamais conſentir à ſon bonheur, que je n'aie vû l'effet de ſes promeſſes. Mudaïſe l'embraſſa: & donnant ſa main à baiſer à l'amoureux Maure, leur dit encore pluſieurs choſes affectueuſes touchantes; & craignant de s'attendir davantage, les laiſſa avec Agatine en liberté de ſe faire leurs adieux. Ils furent des plus tendres, & mêles de milles ſermens d'une conſtance éternelle. La généreuſe Amante d'Almançor qui partageoit leurs peines, n'étant pas exempte

exempte elle-même de trouble & d'inquiétude, les consola le mieux qu'il lui fut possible; & si Mudara ne put se séparer d'Alardine sans douleur, il partit du moins avec la satisfaction de sçavoir qu'il en étoit aussi parfaitement aimé qu'il le désiroit.

Comme il avoit pris congé du Roi, & qu'il ne vouloit plus voir personne de la Cour, il partit la nuit même pour joindre l'armée, non sans avoir eu à combattre le zéle du vieux Nugnés qui fit tous ses efforts pour qu'il lui permît de le suivre; mais il s'y opposa si fortement, & lui fit si bien comprendre qu'il lui seroit bien plus nécessaire auprès de Mudaïse qu'en Afrique, qu'il fut contraint d'obéir. Le jeune Maure joignit ses troupes, les conduisit à Cadix, les embarqua, & fit voile à Maroc sans aucun accident. Je n'entreprendrai point le détail de ses victoires, & des périls qu'il courut; je dirai seulement qu'ayant fait la descente de ses troupes malgré la résistance des Afriquains, il les combattit avec tant de succès, qu'il empor-

ta la Ville d'assaut en moins de quinze jours; qu'il tua de sa main le Vice-roi qui s'étoit fait reconnoître Empereur; qu'il mit aux fers ceux des Rebelles que son bras voulut épargner; & qu'en trois mois de tems, il remit toute l'Afrique sous l'obéissance du Roi de Cordouë: & qu'en joignant à l'intrépidité, à la valeur, & à la prudence, la clémence, l'affabilité, & la générosité envers ses soldats & les Officiers, il les remplit de tant d'admiration, & gagna si bien leurs cœurs; que ceux même que Velasqués avoit séduits par ses brillantes promesses, prirent pour lui la plus tendre amitié, & résolurent de lui découvrir la conspiration dans laquelle ils étoient entrés avec cet Espagnol.

Quoique Mudara n'accusât de cette révolte, que l'infidélité naturelle aux Afriquains, il n'avoit pas laissé d'en vouloir approfondir toutes les causes; & par la crainte des supplices, & l'espoir du pardon, il avoit forcé ses prisonniers d'acheter leurs vies de l'aveu de leurs desseins, & des noms de ceux

ceux qui avoient excité la rebellion. Almançor qui le secondoit avec un zèle infatigable, & qui, sur quelques discours des Officiers de l'armée, avoit conçû des soupçons qui lui donnoient de l'inquiétude, fut le premier qui découvrit toutes les trahisons du Comte de Bilaren. Il avoit entre ses prisonniers le Fils du Chef des Revoltés, jeune homme plein d'esprit & de feu, qui n'avoit point approuvé la rebellion de son Pere, & n'avoit suivi son parti que par obéissance. Almançor le traita avec tant de considération, & tant de marques d'estime, qu'il gagna sa confiance; & lui faisant part de ses plus secrettes pensées, ne lui cacha rien de la répugnance qu'il avoit euë de prendre les armes contre son Prince, & qu'il y avoit été forcé pour ne pas perdre les avantages dont on l'avoit flaté; que même le Viceroi son pere n'eût peut-être pas porté si loin son ambition, s'il ne s'étoit pas laissé ébloüir par le Comte de Bilaren, qui l'avoit porté à se revolter en lui promettant

de le laiſſer paiſible poſſeſſeur de l'Afrique, & de le ſoûtenir dans ſes conquêtes; à condition qu'il engageroit par force ou par adreſſe les Maures d'Eſpagne à le reconnoître Roi de Cordouë.

Il lui montra le Traité de cette Alliance, dont la mort d'Hiſſem faiſoit le premier Article, & lui nomma ceux que Velaſqués avoit envoyés au Viceroi pour regler toutes ces choſes avec lui; mais ce qui fit le plus de peine au brave Almançor, fut de voir que ce Traité qui n'étoit compoſé que des têtes qu'il falloit abattre, & des Seigneurs qu'on devoit proſcrire, étoit ſigné de pluſieurs Officiers de l'armée, à qui Mudara donnoit chaque jour de nouvelles marques d'amitié, & qu'il combloit de ſes bienfaits. Cependant il aſſûra le Maure de la clémence du Roi, & de la récompenſe que le Général donneroit au retour ſincére de ſon zèle & de ſa fidelité pour ſon Maître; & le détrompa de telle ſorte ſur le chapitre de Velaſqués, qu'il l'eut en horreur, & demanda à le dé-

démaſquer lui-même à Mudara. Almançor y conſentit; & l'ayant conduit ſecretement à ce Prince, il l'inſtruiſit de tout & lui remit le Traité.

Mudara ne put le lire ſans frémir: mais ſa prudence lui faiſant juger, que l'éclat dans une telle affaire ſeroit plus dangereux que l'indulgence; & que pour perdre Velaſqués, il n'étoit pas néceſſaire d'entraîner dans ſa chûte tant de gens de conſidération, il recommanda le ſecret au Maure; lui promit que ſon nom ne paroîtroit jamais dans cette conſpiration; & qu'au contraire, il feroit valoir au Roi de Cordouë combien il s'étoit oppoſé à la révolte de ſon Pere: & pour lui donner des preuves ſenſibles de ſa protection, il lui rendit la liberté, & le rétablit dans ſes Charges. Enſuite ayant fait aſſembler chez lui ceux de ſon armée qui étoient du complot, il leur montra le fatal Traité, en leur demandant ce qu'ils vouloient qu'il fît pour les garantir des ſupplices que méritoit leur trahiſon. Cette

bonté les fortifiant dans le deſſein qu'ils avoient déjà formé, ils ſe jettérent tous à ſes pieds; implorérent ſa clémence, & lui déclarérent tout ce qu'ils ſçavoient des perfidies de Velaſqués; de ſes projets pour ſe défaire de tous les Grands, tant Eſpagnols que Maures, qui pouvoient lui être contraires, dans leſquels Guſtos Comte de Lara, Mudara, Almançor & Muça, tenoient le premier rang. Mudara fit faire un Acte dans les formes de cette déclaration, & le leur fit ſigner. Mais pour les mettre à l'abri de la vengeance d'Hiſſem, il les y fit paroître, non comme conſpirateurs repentis, mais comme accuſateurs de Velaſqués, auquel ils n'avoient paru ſe lier que pour le mieux convaincre de trahiſon quand il en ſeroit tems. Cet Acte ayant été joint au Traité des Maures d'Afrique, il renvoya les Officiers à leurs poſtes, & voulut que cette affaire reſtât dans un profond oubli; ſe réſervant de faire connoître à ſon retour au Roi de Cordouë, quel étoit le Comte de Bilaren.

Tan-

Tandis que par ſa conduite & ſa prudence Mudara étouffoit les feux de la révolte, & qu'il ſe faiſoit des amis de ceux-mêmes qui s'étoient engagés à le perdre, Velaſqués & Dona Lambra n'avoient pas été oſifs à Cordouë. Ces cruels perſécuteurs de l'innocence, perſuadés que le crime n'a qu'un tems pour demeurer caché, & qui ne doutoient point de leur perte, ſi ceux qu'ils avoient commis ou projettés venoient à ſe découvrir avant leur exécution, s'armérent d'une nouvelle réſolution & de nouveaux artifices, pour prévenir le malheur qu'ils redoutoient. La Comteſſe de Bilaren à qui rien n'étoit échapé de ce qui s'étoit paſſé à la revûë entre Muça & le jeune Maure, le fit remarquer à ſon Epoux d'un air à lui donner la curioſité d'en ſçavoir davantage; & comme il ne vouloit rien négliger de ce qu'il croyoit capable de ſervir ſa haine, il ne fut pas plûtôt rentré dans ſon Palais, qu'il la preſſa de lui expliquer les paroles myſtérieuſes qu'elle lui

avoit lachées. Dona Lambra dont le dessein étoit de lancer un trait qu'il ne pût parer, feignit d'être fâchée d'en avoir tant dit; & le pria de la dispenser d'achever son imprudence. C'en fut assez pour que Velasqués la contraignît à parler. Enfin après une assez longue résistance, le regardant avec une crainte affectée: Je ne puis me pardonner, lui dit-elle, de vous avoir donné cette curiosité: prévenuë de mes pensées, & trop accoûtumée à vous les communiquer, je me suis figurée vous avoir fait part de celles qui m'occupoient au moment des tendresses de Muça & de Mudara; je me suis oubliée, & je vous y ai fait faire attention sans le vouloir. Ce n'est pas que je ménage ces objets de notre juste indignation; mais comme leur secret intéresse la gloire & même la vie d'une personne qui vous doit être chere, j'ose vous supplier de ne me pas forcer à vous le réléver. Ce discours artificieux ne faisant qu'augmenter le désir du Comte, il lui répondit qu'elle seule lui étoit

toit chere, & que par conſequent elle ne devoit lui rien déguiſer de ce qui la regardoit, que ſi ce myſtére en intéreſſoit d'autres, elle devoit encore moins le lui cacher, & qu'il la prioit de ne le pas tenir plus long-tems en ſuſpend.

Vous l'ordonnez, reprit-elle, il faut vous ſatisfaire; mais préparez-vous d'entendre la choſe du monde la plus étonnante & la plus outrageante pour votre honneur. Alors lui rapportant comme une vérité conſtante les amours de Muça avec la Comteſſe de Lara, elle fit paſſer Mudara pour en être le fruit; & donnant les couleurs les plus noires à la protection que la Princeſſe Mudaïſe avoit marquée aux uns & aux autres, elle l'accuſa d'intelligence avec les ennemis du Roi ſon Frere, & d'avoir pris pour le Fils de Muça & de Dona Sancha une flâme auſſi honteuſe que déréglée. De-là, continua-t-elle, ſont venus ſes ſoins & ſes attentions pour la fortune de Mudara; de-là partent les tendreſſes de Muça & ſa démiſſion du Généralat en ſa fa-

veur: & c'eſt enfin de-là que nous devons attendre la ruine de nos projets & notre perte entiere, puiſque Mudara, Fils de votre Sœur, ne peut nous regarder que comme ſes perſécuteurs; & que cherchant à venger ſa Mere & ſes Freres, il profitera bientôt de ſa faveur pour y parvenir.

Velaſqués fut véritablement ſurpris d'une telle avanture: quelle que fût ſa haine pour Guſtos & ſon Epouſe, il ne crut point que Dona Sancha ſe fût deshonorée de la ſorte. Cependant trouvant dans cet évenement une ample matiere à ſa vengeance, il cacha l'opinion qu'il avoit de la vertu de ſa Sœur, & demanda à Dona Lambra quelle preuve elle avoit de ce qu'elle avançoit. Pour toute réponſe elle fit venir Gazule, à laquelle elle ordonna de dire ce qu'elle ſçavoit. L'Afriquaine n'héſita point: & plus hardie encore que la Comteſſe, elle s'accuſa d'avoir été complice de toute cette intrigue. Velaſqués qui ne ſouhaitoit rien avec plus d'ardeur que d'être perſuadé

de

de la vérité du fait, s'en laissa convaincre par l'Affranchie de sa Femme; & transporté de joie d'avoir un si beau champ pour exercer sa cruauté : Vous auriez eu grand tort, dit-il à Dona Lambra, de me cacher cette indignité : tous les malheurs que vous craignez seroient arrivés, si vous ne me l'aviez point déclarée; au lieu qu'en étant instruit, non seulement je sçaurai les parer, mais je les ferai retomber sur ceux qui se flatent de m'accabler. La Comtesse de Bilaren charmée de sa fureur, ne travailla qu'a l'animer; & tous deux faisant entrer l'Afriquaine dans leur conseil secret, il y fut résolu de laisser arriver Mudara en Afrique, & d'attendre quel seroit le succès de ses armes pour se conduire avec sûreté; & de faire en sorte dans son absence de s'emparer de l'esprit du Roi, de le mettre en situation de prendre les impressions qu'on voudroit lui donner. Que si Mudara avoit le dessus sur les Maures, que Velasqués ne négligeroit rien pour le rendre redoutable à

Hiſſem en lui faiſant craindre ſon ambition: Que s'il étoit vaincu, il exciteroit dans ſon cœur des ſoupçons ſur ſa fidélité; & que lorſqu'il verroit le Monarque au point qu'il déſiroit, il l'inſtruiroit du crime de Dona Sancha, de la naiſſance de Mudara, & des intrigues de la Princeſſe & de Muça, feignant de n'être inſtruit de ce myſtére que depuis quelques jours: Qu'il demanderoit que la Comteſſe de Lara fût punie ſelon les loix; & que ſon Fils eût la tête tranchée. Tout ce qui embarraſſoit le plus Velaſqués étoit de n'avoir aucune preuve par écrit des accuſations qu'il vouloit former; mais les deux furies qui le guidoient, lui en donnérent auſſi-tôt les moyens en lui conſeillant de faire arrêter tous les couriers qui viendroient de Maroc à Cordouë pour la Princeſſe Mudaïſe, n'étant pas poſſible que Mudara ne lui écrivît pas; & qu'il trouveroit certainement dans ſes lettres des choſes aſſez fortes pour perſuader Hiſſem de leur intelligence.

Tou-

Toute cette trâme fut conduite comme elle avoit été projettée : Velaſqués s'attacha plus fortement que jamais à faire ſa cour au Roi, ne négligéant aucune occaſion de lui plaire : la Comteſſe en fit de même ; & comme Mudaïſe préféroit la compagnie de la Princeſſe des Viſigoths & celle d'Agatine au tumulte d'une Cour, qui ſelon ſa façon depenſer ne lui procuroit que de l'ennui, ſur tout ayant toûjours Velaſqués & Dona Lambra devant les yeux ; que Muça preſque au lit de la mort ne venoit plus chez le Roi, ces deux perfides ſe trouvérent les ſeuls en qui ce Prince pût avoir confiance, & qui fuſſent capables de raſſembler près de lui les jeux & les plaiſirs. Les Dames, qui ne s'accommodoient point de la ſolitude de Mudaïſe, s'attachérent à Dona Lambra ; & l'on ne vit bientôt toute la Cour d'Hiſſem & ce Monarque même ne ſe mouvoir que par les volontés du Comte & de la Comteſſe, qui connoiſſant le foible de ce Prince, inventoient chaque jour

jour de nouveaux amuſemens pour le maintenir dans la moleſſe où ſon cœur n'avoit que trop de panchant; & ſe rendant néceſſaires à ſes galanteries les plus ſecretes, ils parvinrent à lui faire croire qu'il n'avoit perſonne dans ſes propres Sujets qui lui fût plus attaché.

Pour comble de bonheur à leurs deſſeins la mort les délivra du vieux Général Muça, dont le ſeul nom ſuffiroit pour intimider les traîtres, & quoique ſon Frere fût en place, & qu'il eût les mêmes qualités pour ſe faire craindre, comme il n'avoit pas un pareil pouvoir ſur l'eſprit du Roi, il ne leur parut pas auſſi redoutable. Les choſes étoient en cet état, lorſque les nouvelles des victoires de Mudara arrivérent à Cordouë. Les lettres de tous les Officiers de l'armée étoient ſi remplies de loüanges ſur la conduite & la valeur de leur Général, & les Maures d'Eſpagne portérent ſi loin ſon éloge ſur les récits que leurs amis leur en faiſoient, que Velaſqués eut moins de peine qu'il n'avoit cru à jetter la crainte dans le cœur du Roi. Ce

Ce Monarque naturellement timide, jaloux & soupçonneux, ne sentit pas autant de joie que son peuple, des avantages qu'il venoit de remporter; & ne put se défendre d'un mouvement d'envie sur la gloire d'un homme, qu'il croyoit avoir tiré d'esclavage. Cependant retenu par un reste de tendresse, il cherchoit à combattre sa foiblesse, lorsque Velasqués & Dona Lambra, qui l'examinoient avec attention, lisant jusqu'au fond de son ame, y portérent leurs traits empoisonnés. D'abord ils se félicitérent sur ses heureux succès, & vantérent les grandes qualités de Mudara : ensuite tombant insensiblement sur le trop d'élevation d'un Sujet, ils lui firent voir le danger qu'il y avoit de donner un certain pouvoir à ceux, dont la naissance n'égale pas la fortune ; ils citérent plusieurs exemples mémorables de ces ambitieux téméraires, que leur faveur avoit aveuglés jusqu'au point de se noircir de la plus lâche ingratitude ; & répétant sans cesse qu'ils étoient persua-

ſuadés que Mudara ne leur reſſembleroit pas, ils en revenoient toûjours aux bornes qu'il falloit mettre à l'autorité de ceux qui n'étoient nés que pour obéir. Le foible Hiſſem qui les écoutoit attentivement, & qui ſe reprochoit déjà d'avoir ſi fort élevé Mudara, avalant à longs traits le poiſon qu'on lui verſoit, leur avoüa qu'il étoit très-ſatisfait d'avoir ſoûmis les Rebelles d'Afrique; mais qu'il étoit fâché que Mudara en eût ſeul la gloire.

Cet aveu leur faiſant connoître que leurs diſcours commençoient à produire l'effet qu'ils en attendoient, ils ne voulurent pas les pouſſer plus loin en ce moment, eſpérant avoir bien-tôt dequoi achever leur ouvrage. En effet Velaſqués avoit fait partir un de ſes Confidens, pour ſe trouver à l'arrivée des Vaiſſeaux qui venoient d'Afrique en Eſpagne de la part du Général, avec ordre de joindre l'homme qui ſeroit chargé des lettres pour la Cour, & de faire en ſorte de ſe ſaiſir de celles qui s'adreſ-

dreſſeroient à Mudaïſe. Cette commiſſion étoit dangereuſe ; mais tout conſpirant à remplir leurs déſirs, il ſe trouva que le Maure à qui le Général & les Officiers de l'armée avoient confié leurs dépêches, étoit parent de l'émiſſaire de Velaſqués, qui l'ayant reçû à ſon débarquement, feignit d'être charmé de ſe rendre avec lui à Cordouë. Le commiſſionaire des troupes qui ne s'en défioit point, l'accepta volontiers pour ſon compagnon de voyage ; & comme il vouloit ſe repoſer deux jours de la fatigue de la mer, ils logérent enſemble, & n'eurent qu'un même lit ; ce qui facilita à l'envoyé du Comte de ſouſtraire à celui de l'armée les tablettes adreſſées à la Princeſſe, ſans qu'il s'en apperçût. Les deux jours écoulés, ils partirent, & ſe rendirent en diligence où leur devoir les appelloit.

La joie de Velaſqués ne ſe peut exprimer à la vûë de ces fatales tablettes, qui par le plus grand des malheurs, étoient une réponſe à des choſes très-importantes que Mudaïſe

daïse avoit écrites à Mudara: elle étoit conçuë en ces termes.

A La Princesse de Cordouë.

JE suis bien moins sensible, Madame, aux applaudissemens que me donne la Cour, qu'aux tendres preuves de vos bontés; elles font toute ma gloire & mon bonheur. Cessez d'apprehender pour ma vie, & soyez assûrée que je serai bien-tôt en état de l'employer à ce qui doit nous rendre tous heureux. L'armée m'est entiérement dévoüée; & quelque entreprise que je lui propose, je suis certain de son obéïssance. Comme je n'en ai que de légitimes, j'espére qu'elles auront la réussite dont vous vous flatez, pour vû que vous conserviez votre estime à Mudara.

Le Comte de Bilaren ne se donna pas le tems de réfléchir sur cette lettre; & la trouvant assez forte pour convaincre Hissem qu'il étoit trahi, il courut au Palais de ce

ce Monarque. Il n'étoit pas encore jour dans son appartement : il lui fit demander la permission d'entrer pour une affaire d'importance. Hissem que ses craintes avoient agité toute la nuit, ordonna qu'on lui ouvrît ; & faisant sortir les témoins suspects, il le pressa de lui dire dequoi il étoit question. Velasqués se mit à genoux au chevet de son lit : Il y a trois jour, lui dit-il, Seigneur, que je balance à vous instruire d'un funeste secret ; mais le péril devient trop pressant pour me taire plus long-tems. Alors il lui débita toutes les fausſetés de l'Afriquaine contre Muça, Dona Sancha, Mudara & la Princesse de Cordouë ; & finit en lui remettant la lettre du Général. Hissem extrêmement troublé, la prit ; & pendant qu'il lisoit, Velasqués continuant de parler : Vous voyez, Seigneur, que contre vos ordres Muça avoit pratiqué d'étroites intelligences avec ses Prisonniers ; & que la Princesse y est entrée bien fortement, puisqu'elle a pris sous sa protection l'enfant du crime, dont

dont je vous demande juſtice. Il n'y a point de doute que Mudara n'ait été nourri dans un eſprit de révolte & de vengeance ; & que les entrepriſes, dont il parle, ne ſoient pour vous déthrôner, & perdre tous ceux qui vous ſont fidéles, ſans parler de ſon audace d'avoir levé les yeux ſur la Sœur de ſon Maître, & l'avoir rendu complice de ſes coupables projets.

L'étonnement du Roi de Cordouë fût extrême; mais trop crédule ſur ce qui pouvoit lui donner lieu de craindre, il ne fit ſur cette avanture que des réflexions capables d'agraver ſes ſoupçons; & ſe rappellant toutes les actions des malheureux, que Velaſqués vouloit perdre, il les crut autant de preuves de leur trahiſon. Il jugea que Muça n'avoit agit avec tant de vigueur pour donner le Généralat à Mudara, que parce qu'il étoit ſon fils : l'eſtime qu'il en avoit faite, devint à ſes yeux aveuglés une marque ſenſible de l'amour paternel, & de l'ambition du Pere & du Fils. L'empreſſement que Mudaïſe avoit té-

témoigné pour le même ſujet, les mouvemens qu'elle s'étoit donnés pour la fortune de ſon Affranchi, & l'attachement qu'il avoit pour elle, ne lui parurent plus que les effet d'une paſſion déréglée. La pitié généreuſe qui l'avoit intéreſſée au ſort du Comte & de la Comteſſe de Lara, fut taxée d'intelligence criminelle; & ſon eſprit induſtrieux à lui préſenter les plus funeſtes objets, raſſembla toutes ſes idées, pour ſe perſuader que la Princeſſe de Cordouë, jalouſe de ſa grandeur & voulant montrer au thrône, n'avoit élevé ſi haut le Fils de Muça, que pour lui mettre la couronne ſur la tête; & fortifier ſon parti de ceux qui gémiſſoient en ſecret du deſtin de Guſtos, qui s'embarraſſoit peu de la honte de ſa femme, pourvû qu'il ſe vengeât de ſes ennemis. Velaqués avoit trop d'intérêts à fortifier ſon erreur, pour ne la pas augmenter des plus vives circonſtances; & ſa fureur alla ſi loin, que le foible Hiſlem oubliant qu'il avoit à ſon commandement un monde de gens armés, au-

auquel on n'oppoſoit pour ennemis qu'une Princeſſe ſans pouvoir, & qu'un homme qui dépendoit de lui, ſe crut perdu ſans reſſource : Que faut-il donc faire, s'écria-t-il hors de lui-même, pour me garantir du péril qui me menace ?

Alors le Comte de Bilaren profitant de ſa terreur : Il faut, Seigneur, lui répondit-il, s'aſſûrer de Mudara, le faire revenir, l'arrêter, & le punir comme criminel de Leze-Majeſté. Pour Mudaïſe, je n'ai point de conſeil à vous donner, vous la traiterez comme vous le jugerez à propos ; mais pour ce qui regarde le Comte & la Comteſſe de Lara, j'oſe vous demander qu'ils ſoient punis ſelon les loix : l'un comme complice de ceux qui conſpirent contre vous ; & l'autre comme adultére ; & qu'il me ſoit permis en divulgant la honte de mon Sang, de combattre quiconque oſera prendre ſa défenſe. Du reſte, ajouta-t-il, vous n'avez rien à craindre ; les Eſpagnols me ſont ſoûmis, & veilleront de ſi près

à

à votre sûreté, que les conjurés n'oseront rien entreprendre. La chûte de Mudara les fera trembler, & tout sera détruit par la punition des Chefs. Le Roi de Cordouë étoit trop allarmé, pour raisonner juste: il accorda tout à Velasqués; & rempli de haine & de fureur, il fit partir des ordres précis à Mudara de venir aux pieds de son thrône rendre compte de sa conduite; & fit défendre à la Princesse Mudaïse de sortir de son Palais jusques à nouvel ordre, le fit entourer de Gardes, & l'y confina prisonniere.

Cet évenement qui commença d'éclater au lever du Roi, mit bientôt en rumeur toute la Cour & la Ville, chacun se demandant raison de tant de violence; mais rien ne fut comparable à l'état de la Princesse de Cordouë, de celle des Visigoths & d'Agatine, lorsqu'elles apprirent ce changement. Mudaïse se douta d'abord que le coup partoit de Velasqués, & malgré sa douleur, comme elle étoit courageuse, elle ne s'abbattit point; es-

pérant que le Roi ſon Frere ſe laiſſeroit toucher à ſes raiſons, ſi elle parvenoit à les lui faire entendre : mais le Comte de Bilaren qui craignoit ſon pouvoir ſur l'eſprit de ce Prince, l'obligea de lui refuſer cette conſolation. Ce fut alors qu'elle crut Mudara perdu ; & qu'elle fit éclater aux yeux d'Alardine toute la tendreſſe qu'elle avoit pour lui. Le deſeſpoir de la belle Eſclave étoit trop grand, pour s'inquieter de ce qui rendoit celui de la Princeſſe ſi violent: elle ne le prit d'abord que comme une ſuite de la protection qu'elle avoit accordée au ſang de Guſtos. Le ſujet de la détention de Mudaïſe étoit encore ignoré, & l'on fut pluſieurs jours ſans en être inſtruit : mais Velaſqués qui vouloit hâter ſa vengeance, ayant obtenu du Roi de faire publier ſon Cartel contre Dona Sancha, & d'ouvrir le champ de bataille à ceux qui voudroient ſoutenir ſon innocence, on vit bien-tôt avec horreur le motif de tant de troubles : le Cartel accuſant la Comteſſe de Lara d'un com-

commerce criminel, dont Mudara, qu'on y nommoit traître & rebelle à ſon Roi, étoit l'illégitime fruit; Velaſqués ayant fait conſentir Hiſſem de n'y point parler de Muça, dans la crainte que ſon Frere n'excitât quelque émotion parmi les Maures. Cette accuſation ne fut pas long-tems à venir juſques à Mudaïſe, à laquelle on joignoit hautement celle de ſes amours avec Mudara, & le complot qu'ils avoient formé de faire mourir Hiſſem, & de s'emparer de la Couronne.

On juge aiſément de la ſituation de cette Princeſſe, en apprenant une ſemblable nouvelle : ſon indignation égala ſa ſurpriſe ; & l'étrange moyen, dont on ſe ſervoit pour exterminer Guſtos & Mudara, lui parut ſi déteſtable, qu'elle eut de la peine à ſe le perſuader. Cependant comme il dépendoit d'elle de le détruire, & que le péril de Dona Sancha étoit preſſant, elle fit de nouveaux efforts pour avoir un entretien ſecret avec le Roi ſon Frere ; mais toûjours inflexible, il lui

fit dire qu'il ne l'écouteroit qu'après avoir puni celui qui l'avoit portée à le trahir. Outrée de sa dureté, & ne sçachant quel parti prendre, elle résolut enfin de faire partir Tamut pour l'Afrique, espérant qu'il arriveroit assez tôt pour donner le tems à Mudara de faire ce qu'elle lui manderoit : la difficulté étoit de faire sortir Tamut de son Palais, sans qu'on s'en apperçût, & qu'on l'arrêtât. La situation de son ame ne lui permettant pas de rien déguiser à la jeune Princesse, dont elle avoit vû augmenter la douleur sur le bruit qu'on faisoit courir de son intrigue avec le Prince, elle lui avoit entiérement découvert son secret pour empêcher les impressions que cette calomnie pouvoit faire sur son cœur ; & c'étoit dans son sein & celui d'Ahatine, qu'elle épanchoit ses peines & ses allarmes. Ce n'est point pour Mudara, seul, leur disoit-elle, que je frémis ; c'est pour l'innocente Comtesse de Lara, dont la vertu sans tâche se voit aujourd'hui flétrie par son propre Frere.

Frere. Puiſque le traître ôſe être ſon accuſateur, & s'offre de combattre ceux qui voudront la défendre, il faut qu'il ſoit aſſûré que perſonne ne ſe préſentera pour une ſi juſte cauſe; & j'aurai la douleur de voir périr l'illuſtre & digne Epouſe d'un homme, de qui la gloire doit m'être mille fois plus chere que la mienne. Ne négligeons donc rien pour lui donner un défenſeur: inſtruiſons Mudara du ſort de cette Infortunée: qu'il vienne ouvrir le lâche cœur du perfide Velaſqués, & lui faſſe avoüer aux yeux de toute l'Eſpagne ſes crimes & ceux de Dona Lambra. C'eſt l'unique expédient que je trouve pour ſauver la malheureuſe Comteſſe de Lara, & me garantir de publier un ſecret, dont la connoiſſance me couvriroit de honte.

La belle Alardine avoit des ſentimens trop généreux pour s'oppoſer à ce deſſein; elle l'approuva, & toutes trois ayant tenu conſeil, il fut réſolu qu'Agatine, qui connoiſſoit l'Officier qui commandoit la Garde de la Princeſſe, fe-

roit en sorte d'obtenir de lui de laisser sortir un de ses Esclaves pour une chose de la derniere importance, & qui devoit servir à sa justification auprès du Roi ; ne voulant pas se servir d'un autre prétexte, étant assûrée qu'il n'y avoit aucun des sujets d'Hissem qui ne désirât qu'elle fût innocente. En effet elle ne se trompoit pas : cette Princesse étoit généralement aimée ; & ce n'étoit qu'à regret que les ordres du Roi de Cordouë étoient exécutés : ceux qui gardoient son Palais le témoignoient à chaque instant, par l'attention qu'ils avoient à ne rien faire qui pût augmenter sa douleur, & par leurs complaisances pour tous ceux qui lui appartenoient. Agatine s'en étoit apperçuë, & c'étoit ce qui lui donnoit l'espoir de réussir dans sa commission. Elle ne tarda pas à l'exécuter ; & s'y prit avec tant d'art, que l'Officier charmé de sa confiance, & de pouvoir être utile à Mudaïse, lui promit de faire sortir lui-même l'Esclave, sans que personne le vît. En reconnoissance de cette pro-

promeſſe, Agatine lui donna un fort beau diamant de la part de la Princeſſe, & fut auſſi tôt l'inſtruire de la bonne volonté de l'Officier. Alors ayant fait appeller le vieux Nugnés qui ſe deſeſpéroit de ce cruel revers, elle lui expoſa ſes craintes, ſes allarmes, & le péril de Dona Sancha; & continuant ſon diſcours: Il n'appartient qu'à Mudara, ajoûta-t-elle, de venger du même coup, ſon Pere, ſes Freres & ſa belle Mere. Partez donc: allez l'inſtruire de ce qui ſe paſſe; ne lui faites plus un ſecret du nom de ſa Mere; peignez lui la rigueur dont je ſuis traitée, & faites en ſorte qu'il puiſſe arriver avant le terme preſcrit par les loix. Je ne vous charge d'aucunes lettres; elles pourroient nous trahir & vous perdre. C'eſt à votre ſeule éloquence que je remets tout ce que je pourrois écrire: & lui ayant donné une ſomme aſſez conſidérable pour le tirer de quelque embarras que ce fût dans le cours de ſon voyage, elle le preſſa de partir.

Le fidéle Nugnés ne ſe le fit pas

répéter : il avoit un zéle trop ardent & trop ſincére pour Guſtos & ſon illuſtre Fils, pour ne pas obéir promptement. Agatine le conduiſit à l'Officier Maure, qui l'ayant revêtu de ſa livrée, le fit ſortir aux yeux de ſes Soldats, comme un homme à lui. Quoique Tamut fût extrêmement âgé, il ne laiſſa pas de faire diligence, & de s'embarquer pour l'Afrique peu de jours après ſon départ de Cordouë. Il trouva juſtement à ſon arrivée au port de Cadix un Vaiſſeau leger prêt à faire voile pour Maroc : il y monta ; & le vent étant favorable, il arriva ſans aucun accident. Comme Mudaïſe ignoroit qu'Hiſſem eût envoyé des ordres pour arrêter Mudara, & qu'elle s'imaginoit qu'on ne vouloit que profiter de ſon abſence pour perdre Guſtos & ſon Epouſe, & qu'on attendroit le retour de ce jeune Prince pour éclater contr'elle & lui, elle ſe flatoit qu'il pourroit quitter l'Armée ſans danger ; mais Nugnés la trouva dans une étrange confuſion. Les ordres du Roi de Cordouë étoient déjà

déjà arrivés : Almançor les avoit reçûs, étant le premier Officier Général après Mudara; mais bien loin de les exécuter, il avoit assemblé les troupes de concert avec ce Général, qui leur exposant l'indigne récompense qu'on donnoit à ses services, les mit dans une telle fureur, qu'elles lui jurérent de ne le jamais abandonner; & de mettre Cordouë en cendre, plûtôt que de souffrir l'injustice d'Hissem. Alors Mudara profitant de cette ardeur, leur montra les preuves qu'il avoit de la trahison de Velasqués, & de son acharnement à le faire périr, en les encourageant à l'aider à venger le sang de tant d'illustres malheureux, qu'il avoit accablés par ses cruelles intrigues, non en perdant Hissem, qu'il leur ordonnoit de respecter; mais en faisant tomber le voile que ce perfide avoit mis sur ses yeux : ajoûtant qu'il falloit retourner à Cordouë, & montrer à l'aveugle Hissem, que ceux qui venoient de verser leur sang pour remettre l'Afrique sous son obéïssance,

étoient incapables d'attenter à ſes jours.

Toute l'Armée applaudit à cette réſolution, & le conjura d'en hâter le moment. Nugnés arriva dans cette conjoncture, & rendit un compte exact de ſa commiſſion à Mudara. Ce Prince vivement touché du péril de Dona Sancha, de la triſte ſituation du Mudaïſe, & pénétré juſques au fond du cœur de l'état où tant de troubles devoient réduire la charmante Alardine, ne mit preſque point d'intervalle entre ſa réponſe & ſon départ. Il avoit eu la précaution de faire arrêter les Envoyés du Roi, & d'empêcher qu'il ne ſçuſſent rien de ſes démarches. Ainſi perſonne ne mettant obſtacle à ſes deſſeins, & la diſpoſition des troupes qui devoient reſter en Afrique étant faite, il fit embarquer celles qui lui étoient les plus néceſſaires; & jugeant bien que le retour de la flotte ne pourroit être ignoré, il prit un Vaiſſeau ſéparé, dans lequel il s'embarqua lui ſixiéme, malgré les efforts que fit Almançor pour l'en em-

empêcher, craignant qu'il ne fût reconnu, & qu'étant éloigné de l'Armée, on ne pût le secourir, s'il étoit attaqué. Mais il ne se rendit point à ses raisons; & voulut même avoir plusieurs jours d'avance sur la flotte, dont il laissa la conduite & le commandement à l'Amant d'Agatine, avec ordre quand les troupes seroient débarquées en Espagne, de n'en pas presser la marche vers Cordouë, & d'attendre de ses nouvelles. Et voulant que l'on crût qu'il étoit sur la flotte, il s'embarqua de nuit à l'insçu de l'Armée; & pour mieux tromper ceux qui pourroient le chercher de la part du Roi, il changea ses armes trop remarquables, & sous lesquelles on l'avoit vû si souvent remporter la victoire, en prit de simples, sans parure & sans devise, ne voulant se faire connoître qu'après avoir vaincu le Comte de Bilaren. Mais tandis qu'il fend les flots, & semble commander aux vents, la ville de Cordouë devenuë le théâtre du plus affreux spectacle, retentissoit de larmes &

de gémiſſemens. Déjà la place deſtinée au combat, étoit ornée d'amphithéâtres pour les Grands, & d'un thrône pour le Roi, qui devoit être témoin de cette étrange ſcêne. On avoit été avec main-forte tirer Dona Sancha du Château de Lara; on l'avoit amenée en criminelle dans les priſons de Cordouë; on lui avoit lû ſon Arrêt ſans lui permettre aucune juſtification; on avoit arrêté Guſtos à Salas; le champ de bataille étoit ouvert, & chaque jour on voyoit conduire la malheureuſe Comteſſe le viſage couvert d'un voile ſur un échafaut élevé pour elle, pour attendre aux yeux de toute la Cour, que quelque brave prît ſa défenſe, ou que Velaſqués, vainqueur ou ſans Aſſaillant, la menât lui-même ſur le fatal bucher qui lui étoit préparé. Et déjà plus d'un mois s'étois écoulé, ſans que nul d'entre les Maures ni des Eſpagnols ſe fût préſenté pour l'innocence: les premiers n'oſant s'oppoſer à l'injuſtice de Velaſqués, & les autres ne connoiſſant pas aſſez la vertu, pour ſoutenir

nir celle d'une femme accuſée par ſon propre Frere. La généreuſe Mudaïſe enfermée au fond de ſon Palais, s'abandonnoit à tout ce que le deſeſpoir a de plus violent, ne voyant point arriver celui, ſur la valeur duquel ſon cœur mettoit ſon eſpérance. Cependant réſoluë de mourir, plûtôt que de voir flêtrir la gloire de la Comteſſe de Lara, elle avoit formé le deſſein de tout hazarder pour la ſauver; mais comme l'exécution de ce projet lui devoit arracher un aveu qui la couvroit de confuſion, & mettre au jour un ſecret qu'elle eût voulu emporter au tombeau, elle éludoit ſans ceſſe, ſe flatant que le bras de Mudara la tireroit de cette extrémité. Cependant les jours s'écouloient; le moment fatal approchoit; la Cour commençoit à ſe laſſer de venir inutilement ſur le lieu du combat; les Juges du Camp murmuroient; Dona Lambra preſſoit le ſupplice de la Comteſſe; cette Princeſſe infortunée mouroit mille fois chaque jour, dans l'attente de celui de

ſon trépas, quoiqu'elle ne connût ſeulement pas le nom de celui qu'on vouloit qui fût ſon Fils; & le Roi même impatient comme les autres, conſentoit déjà qu'on avançât l'inſtant de ſon ſupplice, lorſque Mudaïſe inſtruite par ſes Gardes de cet empreſſement, & ne comptant plus ſur Mudara, qu'elle crut mort ou priſonnier, ſe détermina enfin à la plus humiliante de toutes les actions pour une perſonne de ſon ſexe; mais qui dans cette occaſion devint la plus grande & la plus magnanime. Sa douleur étoit devenuë ſi violente & ſa priſon ſi longue, que ſes Gardes touchés de la dûreté d'Hiſſem, l'adouciſſoient de tout leur pouvoir, & paroiſſoient être près d'elle plûtôt pour lui faire honneur, que pour la contraindre. Chacun d'eux alloit & venoit ſans ceſſe, pour l'informer de ce qui ſe paſſoit; & tous la ſupplioient à genoux de les employer pour ſon ſervice. Cette Princeſſe qui s'étoit toûjours flatée du retour de Mudara, n'avoit ozé profiter de leur zéle;

zéle; mais ne voyant plus d'apparence à ce qu'elle avoit déſiré, elle les fit aſſembler, & s'adreſſant à tous en général ſans diſtinction: Vaillants Maures, leur dit-elle, ſi vous vous ſouvenez encore du grand Almanſor mon Pere & votre Roi, & s'il eſt vrai que ſon Sang vous ſoit cher, ne ſouffrez pas par une aveugle obéiſſance à d'injuſtes commandemens, qu'on opprime aujourd'hui ſa Fille ſans qu'il lui ſoit permis de ſe juſtifier. J'ai des moyens certains de faire connoître au Roi mon Frere mon innocence, & celle de ceux dont on veut le trépas. Ouvrez-moi donc les portes de mon Palais, & me conduiſez vous-mêmes aux pieds de votre Maître. Il vous ſera facile de m'y ramener, ſi je ne puis fléchir ſon courroux; & plus facile encore d'obtenir le pardon de votre complaiſance, ſi je réuſſis dans mon entrepriſe. Ces mots prononcés avec cet air majeſtueux & plein de charmes qui ſçavoit lui gagner les cœurs, produiſirent tout l'effet qu'elle en attendoit.

Ils

Ils s'écriérent unanimement qu'elle étoit libre de sortir, & qu'ils se trouvoient trop heureux de pouvoir contribuer à ses desseins; & dans l'instant le Commandant lui présentant la main, la supplia de l'accepter pour son Conducteur. Elle ne balança pas; & suivie de la belle Alardine & d'Agatine qui fondoient en larmes, mais dont les voiles qui couvroient leurs visages empêchoient qu'on ne vît la crainte & la douleur, elle sortit de son Palais. La Cour étoit alors & pour la derniere fois sur le lieu du combat : Hissem étoit placé sur une espece de thrône, ayant Dona Lambra à ses côtés, qui faisoit voir dans ses yeux la joie dont son ame étoit comblée. Vis à-vis d'eux étoit l'échafaut où la malheureuse Comtesse de Lara paroissoit au milieu des Juges du Camp & d'une nombreuse cochorte de gens armés. Son voile étoit baissé; mais quoiqu'il deffendît aux regards des curieux les mouvemens dont elle étoit agitée, on ne laissoit pas de voir à sa contenance sage, modeste

te & retenuë, que ſatisfaite de ſon innocence, elle n'avoit que du mépris pour ſes accuſateurs. Le traître Velaſqués monté ſur un courſier ſuperbe, armé de toutes pieces, ſe promenoit fierement dans la place, défiant au combat les Maures & les Eſpagnols : & le peuple amourex de tous les évenemens extraordinaires, s'y faiſoit voir en foule.

Telle étoit la ſituation de cette Aſſemblée, quand Mudaïſe arriva : ſa vûë que l'on n'attendoit pas, produiſit auſſi des effets différents. Hiſſem rougit : Dona Lambra pâlit, & Velaſqués trembla ; mais les aſſiſtants excités à la pitié par ſa préſence, ſon air noble & ſa profonde mélancholie, ne pouvant modérer dans leurs cœurs le zéle ardent qui s'y ranimoit pour une Princeſſe qu'ils avoient adorée, ſe mirent à faire des cris & des gémiſſemens qui furent d'un funeſte préſage à ſes ennemis. Cependant elle s'avança aux pieds de l'eſtrade du Roi ſon Frere ; & faiſant connoître qu'elle vouloit parler, le ſilence

ce ſucceda d'abord au tumulte. Alors regardant Hiſſem avec plus de compaſſion que de reſſentiment: Ne croyez pas, Seigneur, lui dit-elle en élevant la voix, que je vienne vous reprocher que paſſant tout à coup de la tendreſſe à la cruauté, vous écoutez ceux qui cherchent à vous perdre, en vous irritant contre votre Sang, plûtôt qu'une Princeſſe qui s'eſt toujours montrée attentive à vous plaire, attachée à vos intérêts, & ſenſible à votre gloire. Non, je ne parois point ici pour me juſtifier; mais pour deſſiller vos yeux, & ſauver l'innocence. Il eſt bien étrange qu'il faille employer les paroles où les actions parlent elles-mêmes. Un homme capable d'être l'accuſateur de ſa propre ſœur, d'être le Tenant de ſa honte, de ſon deshonneur, & de défier au combat quiconque voudra prendre le parti contraire, ne vous devroit-il pas éclairer ſur lui même, vous prouver ſes lâches deſſeins, ſes noirs complots, & l'horreur de ſa conduite? Celui qui c'eſt montré le bour-

bourreau de ſes neveux, le perſécuteur de ſa ſœur & le deſtructeur de ſa patrie, peut-il avoir pour vous plus de fidélité ? Mais enfin puiſqu'il faut d'autres preuves pour ramener la vertu dans votre ame, & faire voir à tous celle de Dona Sancha ; puiſqu'enfin tant de braves Guerriers deviennent aujourd'hui lâches & timides ; & que faute de combattant, l'innocence va ſuccomber, c'eſt donc à moi de prendre ſa deffenſe. Il eſt bien malheureux pour vous, ô ſage Princeſſe ! dit-elle en ſe tournant du côté de la Comteſſe de Lara, de vous voir accuſée à vôtre âge d'un crime dont vous n'avez ſeulement pas eu la penſée dans votre brillante jeuneſſe ; mais il n'eſt pas moins cruel pour moi de ne pouvoir rétablir votre gloire, qu'en terniſſant la mienne. Cependant puiſque mon honneur & ma réputation ſont les ſeules armes que je puis oppoſer à vos ennemis, je vais les ſacrifier au repos de vos jours.

Perfide Velaſqués, continua-t-elle en le regardant avec indigna-

gnation, viens voir tes menſonges confondus : & toi, Dona Lambra, femme encore plus coupable que ton lâche Époux, & qui devrois tenir la place de celle que tu perſécutes, vois éclater ici les preuves de ta honte. Seigneur, dit-elle alors au Roi de Cordouë, Mudara n'eſt devenu coupable aux yeux de Dona Lambra, que pour n'avoir pas répondu à ſon indigne amour : Mudara ne doit point le jour à Dona Sancha : Muça n'eſt point ſon Pere ; mais il eſt mon Fils, & le fruit des tranſports d'une jeuneſſe inconſidérée. De-là ſont partis pour lui mes ſoins, mes attentions & ma tendreſſe ; de-là votre amitié pour lui, & les mouvemens ſecrets qui vous parloient en ſa faveur ; & de-là ſon zéle & ſon attachement ſincére à votre perſonne. Oui, Maures, oui, Chrétiens, s'écria-t-elle, Mudara eſt mon Fils : jamais cette Princeſſe ne s'eſt renduë indigne de ſon rang ni de ſon illuſtre Epoux ; moi ſeule oubliant ma gloire, ai cédé aux ardeurs d'une flâme illégitime. Sortez

tez donc d'erreur, Roi de Cordouë; songez quel âge j'avois au tems où l'on veut que Dona Sancha ſoit devenuë criminelle, & s'il étoit poſſible qu'on eût pu me rendre confidente d'un amour, dont je n'aurois pas été l'objet Velaſqués veut te rendre odieux aux deux Nations en t'obligeant à détruire le Sang des Gonçalés, pour te perdre toi-même avec plus de facilité. Dona Lambra outrée des mépris de mon Fils, & me croyant ſa rivale, ne ſollicite ſon trépas que pour s'en venger, & cacher ſa honte: voilà leurs deſſeins, leurs complots, & le but de leurs déſirs. La Princeſſe, qui n'avoit pu faire ce diſcours ſans l'entrecouper de larmes & de ſanglots, attendrit toute l'Aſſemblée; & chacun animé par ſon exemple, commençoit à murmurer contre l'injuſtice d'Hiſſem, & prenoit hautement le parti de l'Accuſée. Le Roi de Cordouë, immobile & vivement touché des paroles de Mudaïſe, paroiſſoit incertain ſur ce qu'il devoit faire, lorſque le bruit des timbales

&

& des trompettes du Camp annonça à l'Assemblée qu'il se présentoit un Assaillant.

Ce nouveau spectacle attira bientôt toute l'attention sur l'Inconnu, auquel on ouvrit la barriere. Sa taille, son air, sa grace, & l'adresse avec laquelle il manioit son coursier, qui, fier de porter le plus vaillant des hommes, sembloit insulter à celui de Velasqués, & le provoquer au combat, firent retentir la place de mille cris d'acclamations. Le Comte & la Comtesse de Bilaren s'imaginant que Mudaïse avoit gagné quelqu'un pour appuyer par les armes ce qu'elle venoit d'avancer, reprirent le courage qu'elle leur avoit fait perdre; & persuadés qu'ils forceroient cet Inconnu d'avoüer qu'il ne s'étoit présenté qu'à sa seule considération, & sans aucune preuve que Mudara fût son Fils, ils eurent encore la témérité de la menacer devant le Roi. Mais ce Monarque qui commençoit à croire qu'il avoit été trop vîte dans cette affaire, & qu'il n'étoit

toit pas naturel que la Princeſſe ſa Sœur fît une pareille confeſſion en public, ſi la force de la vérité ne l'y avoit pas contrainte, leur impoſa ſilence par un regard terrible. Cependant Mudaïſe étonnée du ſecours imprévû que le Ciel envoyoit à Dona Sancha, ſentit une agitation à la vûë de ce Guerrier, qui ne lui laiſſa pas lieu de douter combien il lui étoit cher. La belle Alardine, qui n'étoit pas moins attentive qu'elle à l'examiner, eut la même penſée, & fit des vœux ardents pour qu'il vainquît ſans péril. L'infortunée Comteſſe de Lara, que l'action de Mudaïſe venoit de remplir d'admiration, & que l'air de ſon Deffenſeur flatoit d'une entiere victoire, fit demander en grace au Roi de Cordouë, de lui donner la conſolation d'embraſſer ſa généreuſe Protectrice, & de voir à ſes côtés la déciſion du combat.

Mudaïſe n'attendit pas l'ordre de ce Prince pour ſe ranger près d'elle; & s'y faut auſſi-tôt conduire, elle monta ſur l'échafaut; & ſe

ſe jettant dans les bras de Dona Sancha, y répandit un torrent de larmes. La Comteſſe y mêla les ſiennes ; & cette touchante entrevûë mit les eſprits dans une telle diſpoſition contre Velaſqués & ſon Epouſe, qu'il s'en fallut peu que le peuple ne forçât les barrieres du Camp, pour les aller mettre en pieces. Mais enfin les Gardes l'ayant fait rentrer dans ſon devoir ; on parvint à n'avoir plus d'attention qu'aux deux Combattans, qui, pendant ce tumulte, n'avoient pas laiſſé de prendre leurs avantages, pour venir enſuite fondre l'un ſur l'autre avec une égale impétuoſité. Leurs lances volérent en éclats du premier choc. Alors armant leurs bras du fer vengeur, on vit entre eux le plus terrible des combats : mais quoique Velaſqués eût de la valeur, & qu'il fut doüé d'une force extraordinaire, l'Inconnu l'ayant mortellement bleſſé à la cuiſſe, le contraignit à tomber de cheval. Le Vainqueur alors ſaute legerement du ſien ; déſarme ſon ennemi ; coupe les courroyes de

ſon

ſon caſque, afin que ſes dernieres paroles puiſſent être clairement entenduës; & lui mettant ſon épée ſous la gorge, prête à le percer de part en part : Perfide, lui dit-il, avouë ton crime, repens-toi de tes calomnies, & demande la vie.

Il n'eſt plus en ton pouvoir de me la rendre, lui répondit-il d'une voix mourante; & ſi je n'en ſentois pas approcher la fin, je la hâterois moi-même, plûtôt que d'être le témoin du triomphe de ceux dont la vertu m'eſt en horreur. Son ſang qui ſortoit à gros boüillons de pluſieurs endroits, lui coupa la parole, & le fit expirer ſur le champ. Mais ce peu de mots ayant convaincu l'Aſſemblée de la noirceur de ſa trahiſon, & la victoire de l'Inconnu le rendant l'objet de ſes loüanges & de ſon admiration, on n'entendit par-tout que des cris d'allegreſſe mêlés au bruit éclatant des timbales & des trompettes.

Les Juges du Camp s'avançérent vers l'Inconnu, & le conduiſi-

rent ſans réſiſtance au Thrône du Roi, en ſuppliant ce Monarque que les loix du combat fuſſent exactement exécutées. Alors le vaillant Inconnu déſarmant ſa tête, & faiſant voir aux yeux de tous, que le Vainqueur de Velaſqués étoit celui des Afriquains, & ce même Mudara qu'on vouloit traiter de traître & de rebelle, les cris de joie alloient redoubler quand le jeune Prince les interrompit en ſe jettant aux pieds du Roi; & lui préſentant ſon épée: Seigneur, lui dit-il, j'ai puni le crime, & vengé l'innocence; mais je ne veux point ſurvivre à votre haine. Je n'ai rien fait qui puiſſe la mériter; cependant ſi vous croyez ma mort néceſſaire à votre repos, frappez: mais en m'ôtant la vie, aſſûrez celle de Mudaïſe; rappellez près de vous le Comte & la Comteſſe de Lara; rendez-leur leur rang avec votre amitié; & voyez à quel prix vous l'aviez donnée à ſes ennemis. A ces mots déployant aux yeux d'Hiſſem le Traité de la conſpiration de Velaſqués, &

& l'Acte signé des principaux de l'armée, il mit ce Monarque dans un étonnement si prodigieux, que ne pouvant plus tenir contre les mouvemens du sang & de la pitié, qui l'avoient toûjours agité depuis la déclaration de la Princesse, il jetta ses bras au col du jeune Guerrier; & l'embrassant tendrement: O! mon cher Mudara, lui dit-il, pardonne mes égaremens: & bien loin de redouter ma haine, sois témoin de celle qui m'anime contre ceux qui cherchoient à te perdre. Alors ayant fait arrêter Dona Lambra, à qui son crime & la mort de son Epoux avoient presque ôté le sentiment, il la fit conduire au Fort; & descendant de son Thrône pour aller au-devant de Dona Sancha, & de Mudaïse qui venoient à lui, il embrassa sa Sœur, & rendit à la Comtesse les respects dûs à sa vertu. Elles y répondirent l'une & l'autre de façon à lui prouver qu'elles ne gardoient aucun ressentiment contre lui. Il les fit monter dans son char, avec la belle Alardine & son Amie, & les me-

na comme en triomphe à ſon Palais. Mudara à cheval & la tête découverte, accompagnoit le char au milieu des Maures & des Eſpagnols qui s'étoient raſſemblés près de lui.

Cet aimable Prince qui faiſoit voir dans ſa perſonne les belles qualités de ſon Pere & les charmes de ſa Mere, eut la ſatisfaction d'entendre le peuple chanter ſes loüanges & benir ſa victoire pendant tout le chemin. Dona Sancha qui le regardoit comme ſon Libérateur, ne pouvoit ôter les yeux de ſur lui: ſes traits l'avoient frapée; ils lui rappelloient ſi parfaitement Guſtos dans ſa jeuneſſe, qu'elle étoit prête à chaque inſtant à l'appeller ſon Fils; mais n'oſant encore le traiter avec tant de familiarité, elle ſe contentoit de lui rendre grace avec tendreſſe de ce qu'il venoit de faire pour elle. Mais ce qui touchoit bien plus vivement Mudara, étoit de voir le charmant objet de ſa flâme à qui la Princeſſe de Cordouë avoit fait lever ſon voile, qui lui témoi-

moignoit par ſes regards, ſa joie & ſa fidélité. Ces deux illuſtres Amans ne purent ſe parler autrement de tout le reſte de la journée, qu'Hiſſem paſſa à montrer le regret ſincére qu'il avoit de s'être laiſſé ſéduire au zéle trompeur de Velaſqués, dont il fit arrêter tous les domeſtiques. L'Afriquaine fut du nombre; & comme on la ſurprit qui cherchoit à ſe ſauver, elle fut gardée plus ſévérement que les autres femmes de Dona Lambra. Mudara rendit compte au Roi de ſa conduite en Afrique, ſans lui rien découvrir des conjurés qui s'étoient repentis; & l'inſtruiſit que ſon armée le ſuivoit de près. Hiſſem parut content de tout ce qu'il avoit fait; & quoiqu'il eût un extrême déſir d'entretenir la Princeſſe de Cordouë en particulier pour apprendre le nom du Pere de ce jeune Héros, il mit des bornes à ſa curioſité, pour leur laiſſer la liberté de ſe voir ſans témoins. Mudaïſe emmena la Comteſſe de Lara dans ſon Palais: ſon vaillant Défenſeur les y ſuivit; & ce fut-là

que la Princeſſe Maure laiſſant un champ libre à ſes pleurs, leur marqua la douleur de s'être preſſée de découvrir un ſecret ſi funeſte à ſa gloire. Dona Sancha que ſa reconnoiſſance rendoit moins ſévére, & qui croyoit la conſoler en l'aſſûrant que l'action qu'elle avoit faite en cette occaſion, l'emportoit par ſa magnanimité ſur les impreſſions que pouvoient donner ſes foibleſſes paſſées, employoit toute ſon éloquence pour la perſuader: Quel que ſoit ſon Pere, lui dit elle, un Fils tel que Mudara ne doit point faire rougir ſa Mere; pour moi qui ſçais la cauſe de cet incident, je croirois mériter le ſort que Velaſqués me préparoit, ſi mon eſtime & mon admiration n'égaloient le ſervice que vous m'avez rendu.

Ces paroles ayant inſtruit Mudara que la Comteſſe de Lara ignoroit quel étoit ſon Pere, il n'oſa ſe mêler dans leur entretien & laiſſa répondre Mudaïſe aux amitiés de la Comteſſe. Je ſouhaite, Madame, lui dit-elle, que vous

vous me conſerviez toûjours ces ſentimens, & que vous connoiſſiez toute l'étenduë du ſacrifice que je vous ai fait: il eſt plus grand que vous ne penſez. C'eſt un ſecret qui ne peut vous être caché long-tems; mais il n'eſt pas en mon pouvoir de vous l'apprendre: cet effort eſt réſervé à un autre. Mais quand vous le ſçaurez, daignez vous ſouvenir que Mudara vous a ſauvé la vie.

Alors changeant de diſcours, elle lui fit connoître la belle Princeſſe des Viſigoths, & l'eſpoir qu'elle avoit de l'ũnir au Prince ſon Fils. Dona Sancha charmée de ſon eſprit & de ſa beauté, la combla de careſſes; & jugeant qu'ils avoient tous trois des choſes importantes à ſe dire, elle ſe retira dans l'appartement qui lui étoit deſtiné, pour y prendre un repos qu'elle n'avoit goûté depuis long-tems. Elle ne fut pas plûtôt partie, que Mudara ſe laiſſant conduire aux mouvemens de la Nature, ſe jetta aux pieds de la Princeſſe ſa Mere avec des tranſports de joie, qui lui prou-

vant ſa tendreſſe, la contraignirent de ne lui plus déguiſer la ſienne. Alardine partagea des momens ſi doux; & l'amour eut bientôt ſon tour. Mudaïſe aſſûra ces fidéles Amans qu'elle travailleroit à leur bonheur dès le lendemain. En effet cette nuit qui fut paſſée de part & d'autre avec tranquillité, fut ſuivie d'un jour auſſi favorable. La Princeſſe ſe rendit auprès du Roi ſon Frere avant qu'il fût viſible à ſa Cour: ce Prince eut une longue converſation avec elle, dont on ne ſçut point le détail; mais ce qu'elle produiſit, fit voir qu'elle avoit été telle que Mudaïſe l'avoit déſiré; puiſqu'auſſi-tôt que la Cour ſe fût raſſemblée chez ce Monarque, & que Mudara eût paru, il l'embraſſa; & le nommant ſon Neveu, lui commanda hautement de prendre un corps de troupes tel qu'il le voudroit choiſir, pour aller à leur tête délivrer le Comte de Lara & l'amener ſans danger à Cordouë: voulant éviter par cette précaution les embuches que pouvoient leur tendre

dre les amis ſecrets de Velaſqués, Et tout conſpirant à prouver l'innocence de Dona Sancha, la perfide Afriquaine ce même jour perſécutée par ſes remords & par la crainte de la mort, fit un aveu publique de ſa trahiſon & de celle de la Comteſſe de Bilaren. Le vieux Nugnés, qui n'avoit pû ſe rendre à Cordouë auſſi-tôt que le Prince, étant arrivé au moment de la confeſſion de Gazule, certifia au Roi la fauſſeté des accuſations de Dona Lambra, & la vérité de la naiſſance Mudara.

Ainſi la vertu ayant été pleinement juſtifiée, & le menſonge avéré, le Fils de Guſtos impatient de voir cet illuſtre & malheureux Pere; & de hâter l'inſtant de la felicité que lui promettoit ſon hymen avec Alardine, prit un corps de troupes d'élite, & ſe prépara à prendre le chemin de Lara; mais Dona Sancha n'eut pas plûtôt appris ſon deſſein, qu'elle demanda à le ſuivre. Il étoit ſi peu naturel de lui refuſer cette grace auprès une ſéparation de tant d'années, que

malgré la peine que cette entrevûë faiſoit à Mudaïſe, qui prévoyoit une partie de ce qui devoit arriver, Hiſſem fut obligé d'y conſentir. Tous les Eſpagnols qui étoient à Cordouë, & pluſieurs des Grands d'entre les Maures, voulurent être du voyage: le fidele Nugnés ne fut pas des moins empreſſés à partir; & Mudara qui croyoit n'avoir que des gens de guerre à conduire, ſe vit accompagné d'une Cour nombreuſe & brillante.

La route ſe fit avec autant de diligence que le pouvoit permettre un ſi grand cortége; Mudara faiſant rendre partout des honneurs infinis à Dona Sancha, qui ne ſe laiſſoit point de lui donner des marques d'eſtime & de reconnoiſſance. Il ne fut pas beſoin d'employer la violence & d'en venir aux armes, pour diſſiper ceux que Velaſqués avoit commis à la garde de Guſtos: la crainte du châtiment les avoit fait fuir au ſeul bruit qui s'étoit répandu de la mort de ce traître; & Mudara trouva

le

le Comte auſſi ſurpris de leur évaſion, que du nombre de ceux qui paroiſſoient venir les remplacer. Mais la vûë de la Comteſſe à qui le jeune Prince donnoit la main, ayant remis le calme dans ſon cœur, il s'avança vers elle, & la recevant dans ſes bras : Par quel bonheur, Madame, lui dit-il, ſommes-nous réünis ? nos perſécuteurs ſont-ils morts, ou ſe ſont ils laſſés de leurs cruautés ?

Seigneur, lui répondit Dona Sancha, Velaſqués eſt mort : voilà ſon Vainqueur, dit-elle en montrant Mudara ; voilà celui qui vient de me ſauver & l'honneur & la vie. A ces mots Guſtos attachant ſes regards ſur le Prince, ſe ſentit ſi fort émû, qu'il ne put retenir ſes larmes. Mudara ne parut pas plus ferme : la préſence de ce grand homme, ſon âge vénérable, & ſon attention à le regarder le troublérent ; & ſans la quantité de ceux qui vinrent interrompre ce prémier entretien pour ſaluër & féliciter le Comte, ils ſe ſeroient reconnus à l'inſtant. Guſtos reçus

cette nombreuſe compagnie dans un ſalon ſuperbe ; & Mudara ayant donné ſes ordres pour que ſes troupes fuſſent diſperſées dans Salas , ſans cauſer d'incommodités aux habitans, le vint rejoindre au moment que Dona Sancha lui faiſoit le récit des accuſations de Velaſqués, de la généreuſe déclaration de Mudaïſe pour ſauver ſon innocence, & du combat de Mudara pour la ſoûtenir & la venger.

Ces noms n'étoient pas aſſez ſortis de la memoire de Guſtos, pour ne les pas rappeller à ces éclatantes actions: & ſes yeux ayant démêlé Nugnés dans la foule , qui n'oſoit encore ſe faire connoître , pour ne pas dévoiler un myſtére qui pouvoit déplaire à la Comteſſe O Ciel ! qu'entens-je , s'écria-t-il en tendant les bras au jeune Prince, qui ſe jetta d'abord à ſes genoux: ô Mudara ! je commettrois la plus noire des ingratitudes, ſi je ne te reconnoiſſois pas pour mon Fils. Oui , Madame, continua-t-il, en s'adreſſant à la Comteſſe , cette Mu-

Mudaïse qui vient de sacrifier sa gloire à la réparation de la vôtre, fut votre rivale, & c'est son Fils & le mien qui vient de combattre pour vous. L'étonnement de Dona Sancha fut extrême, & chacun demeure dans le silence, incertain de quelle sorte on prendroit cette avanture: Mudara même n'osoit presque lever les yeux sur elle. Mais cette vertueuse Femme, revenuë de sa surprise, & s'appercevant de l'embarras de toute l'Assemblée; regardant son Epoux avec tendresse: Il me sieroit mal, Seigneur, de montrer aujourd'hui des sentimens jaloux: l'évenement qui m'instruit de votre infidélité, en efface trop bien l'injure pour vous la reprocher; & je sens trop le prix du service que la Princesse de Cordouë m'a rendu, pour ne pas benir mille fois une faute sans laquelle je serois morte deshonorée. Une Amie zélée, un Enfant sorti de mes entrailles, m'auroient ils secouruë, vengée, & justifiée avec plus d'ardeur qu'en ont marqué cette généreuse Rivale & son

invincible Fils ? Eloignons donc de nous tous les noms odieux qu'enfante la haine & la jalousie. Illustre Fils de Gonçales, ajoûta-t-elle, en parlant à Mudara, soyez aussi le mien ; & recevez par adoption un titre qui vous est d'autant plus glorieux, que vous ne l'acquérez que par votre vertu, & de ma propre volonté.

Il seroit difficile de dire quelle joie fut plus grande, de celle du Pére ou du Fils: le dernier se prosterna aux pieds de sa nouvelle Mere, & l'Epoux lui témoigna sa reconnoissance & son admiration, par ses plus touchantes caresses. Nugnés s'avança alors ; & se faisant reconnoître à Dona Sancha, qui le croyoit mort, il en reçut un accueil digne de son attachement à cette illustre Famille. Nugnés, lui dit-elle, je vous étois redevable de l'éducation de mes malheureux enfans ; mais je la suis encore davantage de leur avoir élevé un vengeur si digne d'être leur Frere. Alors tous les témoins d'un si beau spectacle firent éclater la satisfac-

tion

tion qu'il leur inſpiroit : & pour qu'il ne reſtât aucun doute ſur la naiſſance de Mudara, Guſtos déclara les marques qu'il devoit avoir au bras, & qu'il lui avoit lui-même imprimées en naiſſant; ce qui fut vérifié à l'inſtant aux yeux de tous. Cette journée ſe paſſa en témoignages de tendreſſe, de reconnoiſſance & d'admiration de part & d'autre; & dès le lendemain on reprit la route de Cordouë, où Dona Sancha vouloit faire authentiquement l'adoption du Prince, & montrer à Mudaïſe toute l'étenduë de ſon eſtime. Leur voyage fut heureux : la Cour informée de leur arrivée, fut au-devant d'eux : Hiſſem à la tête de la Nobleſſe, & la belle Alardine qu'il avoit affranchie, à celle des Dames. La jonction de tant d'illuſtres Perſonnes ſe fit à une petite diſtance de la Ville, à la vûë d'un peuple immenſe. La reception que le Monarque Maure fit au Comte de Lara, fut ſi remplie de tendreſſe & de marques de repentir, qu'il en oublia tous ſes malheurs.

heurs. Hiſſem & Dona Sancha lui préſentérent la charmante Princeſſe de Viſigoths, & le conjurérent de ne pas déſunir deux cœurs que l'Amour & Mudaïſe avoient deſtinés l'un pour l'autre.

Le Comte de Lara étoit trop charmé du procedé de ſon Epouſe, & devoit trop à ſon Fils pour leur refuſer un pareil conſentement. Cependant l'excès de la joie des uns & des autres, ne leur fit pas oublier la Princeſſe de Cordouë; & le plaiſir que reſſentoit Mudara, ne put le tirer de l'inquiétude qu'il eut de ne la pas voir avec Alardine: la Comteſſe & lui en demandére la cauſe avec empreſſement. Hiſſem eût bien voulu ne pas troubler de ſi doux momens par cet éclairciſſement; mais ſon ſilence redoublant la peine de Mudara, il fut contraint de la faire ceſſer, en lui préſentant une Lettre de Mudaïſe, qu'Alardine lui dit de lire hautement; ce qu'il fit auſſi-tôt. Elle étoit conçûë en ces termes.

A MUDARA GONÇALES.

NE trouvez pas étrange, mon cher Gonçalés, si je me prive moi-même de la satisfaction d'être témoin de votre bonheur, en me retirant de la Cour pour jamais. J'ai tout fait pour vous l'assûrer; j'y suis parvenuë. Le Roi mon Frere ne m'a rien refusé; méritez ses bontés par votre attachement. Rendez-vous toûjours digne du Sang dont vous sortez; mais surtout ayez pour la vertueuse Comtesse de Lara, le respect & la tendresse que j'aurois exigés de vous; & par votre conduite avec elle, forcez-la d'oublier que vous n'êtes pas son Fils. Ne cherchez point à découvrir ma retraite, vous n'en serez informé qu'après ma mort. Adieu, mon cher Gonçalés, vivez content avec Alardine, & soyez assûré que mon bonheur dépendra toûjours du vôtre.

MUDAÏSE.

Cet-

Cette Lettre tira des larmes de tout le monde, & la douleur de Mudara parut extrême: celle de Dona Sancha ne fut pas moins forte; mais en voulant en quelque sorte réparer cette perte, elle embrassa le jeune Gonçalés; & le regardant avec bonté: Mon Fils, lui dit-elle, auriez-vous si-tôt oublié que je suis votre Mere? Ce peu de mots força ce Prince à se contraindre. On entra dans Cordouë: & quoique la retraite de Mudaïse eût jetté la tristesse dans les cœurs, cette brillante Cour ne laissa pas d'être conduite au Palais du Roi aux acclamations de toute la Ville. Dona Sancha y fit la Cérémonie de l'adoption de Mudara dans toutes les formes, & voulut que son hymen la suivit immédiatement. L'armée d'Afrique étant alors arrivée, le brave Almançor eut sa part de la satisfaction publique, en épousant l'aimable Agatine.

Peu de jours après ces pompeuses Cérémonies, le Roi de Cordouë fut attaqué d'une si violente fiévre causée par son intempérance

ce & les agitations de son esprit, qu'on le vit expirer presque aussitôt qu'il fut allité. Cette mort apporta de grands changemens en Espagne. Mudara Gonçalés que la nation Maure vouloit reconnoître pour son Roi, le refusa, & prit seulement le titre de Lieutenant Général des Espagnes, sous lequel il fit des actions qui l'ont rendu immortel. Hissem eut à peine les yeux fermés, que le peuple brisa les portes de la prison de Dona Lambra; & se saisissant de cette cruelle femme, la mit en piéces avant qu'on eût pu retenir sa fureur, qui s'étant communiquée à tous les Espagnols, obligea Mudara à s'en déclarer le Chef contre les Maures irrité de ce qu'il ne vouloit pas être leur Roi; mais il avoit bien d'autres pensées. Il étoit parvenu par ses soins & ses perquisitions à découvrir la retraite de Mudaïse; & sçachant qu'elle s'étoit faite Chrêtienne, & vivoit dans une Abbaïe de Filles consacrées à Dieu. Touché de son exemple, & des sollicitations de son Epouse & de la Com-

Comteſſe de Lara, il abjura les erreurs de Mahomet; ſe mit à la tête des Eſpagnols, & des Maures qui s'étoient fait Chrêtiens: & par ſa rare valeur délivra l'Eſpagne de la tyrannie des Infidéles; les força de repaſſer en Afrique; reconquit ſur eux toutes les Provinces & les Royaumes dont ils s'étoient rendu maîtres; pouſſa ſes victoires juſques en Arragon, dont il eut la gloire d'être Roi, & de laiſſer après lui des Fils dignes de lui ſuccéder, & d'immortaliſer le nom des Comtes de Lara.

LA

LA FAUSSE BELLE-MERE.

LXX. NOUVELLE.

IL n'eſt pas ſurprenant de voir des belles-meres ou des beaux-peres préférer leurs intérêts & ceux de leurs enfans, au repos des fruits d'un premier lit, quoiqu'ils portent ſouvent trop loin cette préférence, & qu'elle ſoit preſque toûjours accompagnée de haine, d'envie & de jalouſie; mais on ne peut trop s'étonner de voir des peres ou des meres oublier dans les nœuds d'un ſecond hymenée, les enfans qu'ils ont eus du premier, devenir leurs perſécuteurs, étouffer pour eux les plus tendres mouvemens de la Na-

Nature, & ne les écouter qu'en faveur des enfans de leur nouvel engagement: cette hiſtoire en eſt cependant une preuve.

Le Marquis d'Uſſon, Capitaine de Cavalerie, âgé de vingt-huit ans, orné de mille belles qualités, riche, magnifique & généralement eſtimé, étant allé paſſer quelque tems à ſes Terres dans le Bourbonnois, revenoit un ſoir de Souvigni, où il avoit été voir un de ſes amis; lorſqu'en paſſant dans la Forêt de Meſſarge, il entendit crier de façon à lui faire juger que quelqu'un avoit beſoin d'un prompt ſecours. Il étoit accompagné d'un Valet de Chambre & d'un Lacquais, tous deux à Cheval comme lui: il leur fit ſigne de le ſuivre; & s'enfonçant dans la route du bois d'où le bruit paroiſſoit partir, il vit un homme ſeul entre pluſieurs voleurs qui le deſhabilloient en lui tenant le piſtolet ſur la gorge. Le Marquis & ſes deux domeſtiques fondirent auſſi-tôt ſur eux l'épée à la main, dégagérent celui qu'on vouloit voler, & mirent

en

en fuite ces scélérats, non sans en avoir blessé quelques-uns.

L'Inconnu qui venoit d'être si promptement secouru, ne se vit pas plûtôt hors de péril, qu'il ne songea qu'à faire éclater sa reconnoissance à son Libérateur. Le Marquis étoit descendu de cheval, & s'avançoit à lui, au moment qu'il en fut abordé. L'Inconnu charmé de la bonne mine d'Usson, l'embrassant avec transport: Je vous dois la vie, lui dit-il; un pareil service est au-dessus de tous les remercimens; & si je ne voyois à votre aire que vous êtes de ceux qui trouvent leur récompense dans la satisfaction qu'ils ressentent eux-mêmes des plaisirs qu'ils font aux autres, je serois le plus malheureux de tous les hommes de ne pouvoir vous marquer aussi dignement que je le souhaiterois, combien je suis sensible à l'action que vous venez de faire.

L'Inconnu paroissoit un homme de quarante-cinq à cinquante ans, d'un air noble, d'une belle physionomie, & s'énonçoit de maniere

à faire connoître que sa naissance répondoit à l'extérieur qui prévenoit en sa faveur. Le Marquis lui rendit ses caresses avec des graces que lui seul possédoit, & lui repartit qu'il se croyoit très-heureux de s'être rencontré assez à propos pour le tirer d'un danger si pressant; & le pria de lui permettre de lui servir d'escorte. A ces mots, faisant descendre de cheval son Laquais, il le conjura de s'en servir. J'accepte votre offre, lui répondit l'Inconnu; mais c'est à condition que vous me ferez l'honneur de séjourner quelque tems dans un Château assez près d'ici, dont je suis le maître, & que vous souffrirez que je fasse mes efforts pour vous y régaler. Je me nomme le Baron du Tan, continua-t-il; mon Château qui n'est éloigné de cette forêt que d'une portée de mousquet, est assez beau: j'y suis résident avec toute ma famille. La douceur de la soirée m'ayant invité de sortir, j'ai pris un livre; & sans aucune suite, je me suis rendu dans ce bois où la lecture & un peu

peu de rêverie m'ont fait avançer plus que je ne voulois: & j'aurois été la victime de mon imprudence. si le Ciel ne vous eût conduit à mon secours.

Comme dans les Provinces tous les Seigneurs se connoissent de nom, le Marquis d'Usson n'ignoroit pas celui du Baron du Tan; & quoiqu'il ne l'eût jamais vû, il en avoit entendu parler avec assez d'estime pour être ravi d'en faire la connoissance. Il lui en témoigna sa joye; & répondant à sa franchise en lui déclarant sa qualité, il augmenta de beaucoup la satisfaction du Baron, en lui apprenant qu'il ne s'étoit pas trompé, lorsqu'il l'avoit crû fort au-dessus des marques qu'il pouvoit lui donner de sa reconnoissance. Cependant ils montérent à cheval, & se rendirent au Château du Tan. Dans le cours du chemin le Baron instruisit d'Usson qu'étant resté veuf très-jeune & n'ayant qu'une fille encore à la mammelle, l'Amour l'avoit fait passer à de secondes nôces la même année de son veu-

vage ; qu'il n'en avoit point eu d'enfans ; mais que la Barone du Tan toûjours belle & mettant tous ſes ſoins à l'aimer & à lui plaire, s'étoit attachée de telle ſorte à ſa Belle-Fille, qu'elle s'étoit confinée avec lui dans ſon Château, pour ne s'occuper que de l'éducation de Junie, qui étoit le nom de la fille qu'il avoit euë de ſa premiere Femme, afin de contribuer par ſon œconomie à lui faire trouver un parti convenable à ſa naiſſance & à ſon bien, qui ne laiſſeroit pas d'être conſidérable, ſa Mere ayant été unique héritiere d'une aſſez groſſe ſucceſſion. De mon côté, ajoûta-t il, je n'ai qu'une Niéce à peu-près de l'âge de ma Fille, dont je ſuis tuteur ; mais comme elle veut être Religieuſe, & qûe Junie hérite encore de ſon bien, ſi elle perſiſte dans ſa vocation ; je me verrai par là à portée de rendre ma Fille la plus heureuſe de toutes les femmes. Mon Epouſe à qui tout ce qui m'appartient eſt cher, a retiré depuis quelques jours du Couvent Agnès ma Niéce, pour

pour voir ſi la compagnie de ma Fille & les innocents plaiſirs que nous lui procurons, ne la feront point changer de ſentiment; mais je n'y vois pas d'apparence d'autant plus qu'elle n'a pas l'eſprit du monde, & qu'elle paroît abſolument faite pour le parti qu'elle veut embraſſer. Ce fut en parlant de la ſorte, qu'ils arrivérent au Château, où la voix du Baron ne fut pas plûtôt entenduë, que tous ſes domeſtiques accoururent avec des flambeaux pour le recevoir. La Barone, Junie & cette Agnès dont on venoit de parler, vinrent au devant de lui, & lui témoignérent l'inquiétude qu'elles avoient euë en ne le voyant pas revenir. Le Baron les embraſſa; & préſentant le Marquis à ſa Femme, lui conta en peu de mots ce qui lui étoit arrivé. La Barone lui fit un accueil digne du ſervice qu'il lui avoit rendu; & mit en uſage tout ce que l'eſprit & la politeſſe peuvent ſuggérer de gracieux & d'obligeant, pour lui marquer ſa gratitude. Le Marquis y répondit de même:

& quoiqu'en ce moment ſes yeux euſſent été frapés d'un objet qui ne lui laiſſoit pas faire beaucoup d'attention aux autres, il ſe tira de ces premiers complimens de maniere, à prouver qu'il n'avoit pas moins d'éloquence dans les entretiens familiers, que de courage dans les combats.

La Barone l'ayant fait entrer dans ſon appartement, la converſation y devint moins cérémonieuſe; & la liberté qui s'y introduiſit bien-tôt, donnant le tems à d'Uſſon d'examiner avec plus de ſoin tout ce qui s'étoit d'abord offert à ſes regards, il les arrêta ſur Madame du Tan, qui par les attraits dont elle brilloit encore, lui fit aiſément juger qu'elle avoit été une beauté parfaite. Junie eut enſuite ſon tour: c'étoit une grande perſonne aſſez bien faire, mais d'une phyſionomie plate, le regard dur, hautain & mépriſant, s'énonçant avec un air de ſuffiſance & de bonne opinion d'elle-même, qui dénotoit d'abord ſon caractère orgueilleux & peu ſociable. Cet objet

objet n'étoit pas assez satisfaisant pour arrêter long-tems l'attention du Marquis, qui revenant à celle qui l'avoit charmé en entrant dans ce Château, y trouva des graces si peu communes, qu'il eut besoin de toute sa prudence, pour ne pas faire éclater les mouvemens d'amour & d'admiration qu'elle venoit de lui inspirer. Mais la façon dont il remarqua que le Baron, sa Femme & sa Fille traitoient cette belle personne, l'air méprisant avec lequel ils lui parloient, la simplicité dont elle étoit vêtuë, & la magnificence de Mademoiselle du Tan, lui donnant lieu de croire qu'il feroit mal sa cour, s'il laissoit voir ce qui se passoit dans son ame, il mit toute son application à n'en rien laisser pénétrer; quoique sa passion fût dès ce moment des plus violentes.

En effet personne n'étoit plus capable de faire naître un amour véritable que la charmante Agnès, que le Baron du Tan disoit être sa Niéce: elle avoit seize à dix-sept ans; sa taille étoit médiocre, mais

fine, aisée, & bien prise; son air étoit noble, doux, sage & modeste; tous les traits de son visage étoient régulièrement beaux & formoient un tout si merveilleux, qu'il étoit impossible de la voir sans surprise; elle n'avoit qu'une simple grisette sans aucun ornement; sa coëfure étoit des plus négligées; & malgré ce peu de parure, elle ébloüissoit de sorte, qu'elle paroissoit être superbement mise. Mais ce qui frapa le plus le Marquis, fut l'esprit & le feu qui brilloient dans ses yeux, & qui sembloient animer ses moindres actions, quoiqu'il y remarquât une mélancholie assez profonde. Cependant comme elle n'avoit rien de sombre, & qu'elle ne partoit que du cœur sans rien tenir de l'humeur, elle ne faisoit qu'augmenter la douceur de ses regards, qui portant des coups certains, lui ravirent pour jamais la liberté dont il joüissoit avant ce jour fatal.

On se mit à table, & le repas eût paru au Marquis des mieux ordonnés, si la belle Agnès y eût été admise; mais à peine eut-on servi,

ſervi, qu'elle diſparut, & avec elle toute la joye & la ſatisfaction d'Uſſon. Il fit ce qu'il put pour ſe contraindre; & le Baron du Tan étoit ſi fort occupé à le bien recevoir, qu'on ne s'apperçut point de ſon trouble. Le ſoupé fini, il le conduiſit dans un appartement très-proprement meublé; & l'ayant prié d'agir comme s'il étoit chez lui, il le laiſſa en liberté. Lorſque le Marquis fut en état d'en profiter, il fit retirer ſon Laquais & ceux du Baron qui s'empreſſoient à le ſervir, ne retenant près de lui que ſon Valet de Chambre, homme d'eſprit, attaché à lui dès ſon enfance, & qui poſſédoit toute ſa confiance, auquel il découvrit ſans nulle réſerve ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur: Mon cher Lambert, lui dit-il, tu ne me reprocheras plus mon inſenſibilité, & l'éloignement que j'ai toûjours fait voir pour l'hyménée; je ſuis vaincu: j'ai trouvé dans ce Château l'unique objet qui pouvoit me faire changer de ſentimens. La Niéce du Baron du Tan ma rendu le

plus amoureux de tous les hommes ; & je sens que je serai le plus malheureux, si je ne l'obtiens pas de son Oncle.

Il est vrai, lui répondit le fidel Lambert, que j'ai souhaité avec ardeur que vous prissiez un engagement qui fût sortable à vos biens ainsi qu'a votre naissance ; mais je ne désirois pas que vous en formassiez un, dont les obstacles fussent invincibles. Nous ne faisons que d'arriver ici, continua-t-il, il n'y a que cinq ou six heures que nous y sommes, & dans ce peu de tems si vous êtes devenu fort amoureux : je vous dirai, moi, que j'ai sçu plusieurs choses, & que j'en ai encore pénétré davantage, qui toutes s'opposent à votre amour.

Ce discours excitant la curiosité d'Usson, il lui demanda ce qu'il avoit appris de si contraire à ses idées. Lambert qui n'avoit pas envie de les lui déguiser, reprenant la parole : Vous n'ignorez pas, Monsieur, lui dit-il, que les domestiques croyent ne pouvoir mieux régaler

régaler ceux de leur sorte, qu'en les instruisant des affaires de leurs Maîtres; ainsi vous ne devez pas vous étonner si ceux du Baron reconnoissants du service qu'il a reçu de vous, ont voulu me témoigner leur joye en m'apprenant ce qui m'auroit été très-indifférent de sçavoir, sans la surprise que m'a causé la vûë de Madame du Tan. Il y a environ seize ans, continua-t-il, que feu Monsieur le Marquis d'Usson votre Pere, m'envoya à la Rochelle pour être au retour d'un Vaisseau sur lequel il avoit un gros intérêt; mais comme j'arrivai long-tems avant le Vaisseau, & que je ne me divertissois pas beaucoup dans une Ville où je ne connoissois personne, mon plus grand amusement étoit de me promener sur le Port, & de m'entretenir avec les Matelots. Un d'entre-eux, nommé du Bac, jeune & bien fait, attira sur tout mon attention par la Campagne qu'il avoit presque toûjours avec lui. C'étoit une femme de vingt ans; mais d'une si grande beauté, que

ſi je n'avois pas vû tantôt la Niéce du Baron, je vous proteſterois n'avoir jamais rien connu de plus parfait. Je demandai au Matelot qui elle étoit. C'eſt ma Femme, me dit-il d'un air chagrin. Le ton dont il me répondoit, m'ayant donné de la curioſité, je continuai la converſation en le félicitant d'avoir une épouſe ſi charmante. Plaignez-moi bien plûtôt, me dit-il en m'interrompant, puiſque je ſuis le plus miſérable de tous les hommes. Ce n'eſt pas à nous autres, continua-t-il, qu'il appartient d'avoir de ſi belles femmes; & ſi j'euſſe connu le péril que je courois en l'épouſant, je ne m'y ſerois jamais engagé. Ce diſcours me fit aiſément juger que ſi ſes yeux étoient ſatisfaits des attraits de cette Femme, ſon cœur ne l'étoit pas de même de ſa vertu: en effet je m'en informai à d'autres, & j'appris que Jeanne du Bac étoit une étrange perſonne, & ſon mari le ſeul de tous les hommes qu'elle aimoit le moins.

Cependant le Vaiſſeau que j'atten-

tendois étant arrivé, je fis débarquer ce qui appartenoit à mon Maître; & ſuivant ſes ordres, je le mis chez un riche Marchand qui devoit en faire tenir l'argent à Monſieur le Marquis, & je revins au Château d'Uſſon l'idée ſi remplie de la Femme du Matelot, que j'en parlois à tous momens. Monſieur votre Pere étant mort, & ſa ſucceſſion étant aſſez conſidérable pour mériter toute votre attention, puiſque vous étiez ſon unique héritier, je vous fis ſouvenir des effets reſtés à la Rochelle, dont on n'avoit encore rien touché, Monſieur le Marquis les ayant laiſſés au Marchand pour en faire accumuler le profit, vous m'ordonnates d'y faire un voyage, & de terminer entierement cette affaire. Je partis: j'exécutai vos ordres, & lorſqu'on m'eut remis les ſommes qui vous appartenoient, il me prit envie de revoir mon Matelot & ſa belle Femme. Je fus ſur le Port; & par bonheur du Bac n'étant pas en Mer, je le trouvai, comme je le déſirois. Il

me reconnut : je lui fis amitié ; & lui demandai des nouvelles de son ménage. Il est rompu, me dit-il : Jeanne du Bac couroit une Mer trop orageuse pour ne pas faire naufrage. Tant que j'ai pû être sa boussole, je l'en ai garantie ; mais la même année que vous vintes ici, ayant été obligé de me mettre en Mer, elle a conduit sa barque de telle sorte, qu'elle s'est enfin entierement brisée : je ne la retrouvai point à mon retour ; & quelques perquisitions que j'aye faites, je n'en ai plus entendu parler. J'ai d'abord été assez fou, pour m'en affliger, parce que je l'aimois malgré ses desordres ; mais le tems & la raison m'ont consolé. Celui qui me l'a enlevée ne sera pas plus heureux que moi, je la connois ; il aura son tour. Cependant je ne m'en embarrasse point, & je n'y pense plus.

J'admirai la tranquillité de cet homme ; mais je ne laissai pas de le plaindre. Il avoit de l'esprit ; & ne tenoit rien de la grossiereté de ses pareils : il méritoit un meilleur sort.

ſort. Je pris congé de lui ; & je partis. Cette avanture s'eſt ſouvent retracée dans ma mémoire, & je me ſuis long-tems ſenti un grand déſir de retrouver Jeanne du Bac. Je croyois pourtant l'avoir oubliée, lorſqu'en entrant dans ce Château, la Barone du Tan m'a fait voir le contraire : jamais reſſemblance ne fut ſi parfaite que la ſienne avec la Femme du Matelot ; quinze années de plus n'y mettent aucune différence ; j'en ait été frapé : ſa taille, ſes traits, ſa voix, ſes actions, tout eſt pareil ; & la richeſſe de ſon ajuſtement bien loin de me la déguiſer, n'a ſervi qu'à me maintenir dans mon opinion en mettant ſes attraits dans un plus grand jour. Après tous vos complimens, vous ayant laiſſé, je me ſuis mêlé avec les domeſtiques du Baron : ſon Valet de Chambre étant le ſeul ancien dans la maiſon, j'ai lié converſation avec lui ; il m'a fait mille amitiés, & de paroles en paroles étant tombés ſur les voyages, il m'a dit que ſon Maître n'en avoit perdu le goût,

que depuis ſon ſecond mariage ; qu'avant ce tems, il ne pouvoit être un mois ſédentaire en nul endroit. Je lui ai demandé s'il n'avoit point été à la Rochelle. C'eſt en ce lieu, m'a-t-il répondu, qu'il a terminé toutes ſes courſes : il s'y eſt marié. Madame la Barone eſt de la Rochelle ; il en devint amoureux, l'épouſa ; & l'ayant amenée ici, il n'en eſt plus ſorti. Je n'étois pas avec lui dans ce voyage ; car je l'aurois détourné de ſe remarier. Ce n'eſt pas que la Barone n'en uſe bien avec ſa Belle-Fille ; mais elle eſt d'un caractére bien différent de la défunte : & la façon dont elle traite la belle Agnès, nous fait à tous une peine extrême. Mademoiſelle du Tan n'eſt pas meilleure ; & je ne comprends pas comment elle peut être Fille de feu la Barone, elle ne lui reſſemble en rien : au lieu que ſa Niéce en a toute la beauté & toute la douceur. Cette jeune perſonne ſe meure de chagrin. & ſa Nourriſſe auſſi, qui eſt une femme qui ne la quitte point. On ne la laiſſe parler

à

à perſonne qu'en préſence de la Barone ou de ſa Couſine, ce qui arrive très-rarement, parce qu'elle n'eſt jamais avec Madame ; mais toûjours renfermée dans une chambre, avec cette Nourriſſe ; & c'eſt le plus grand hazard du monde, que vous l'ayez vûë en arrivant ici ; mais il n'y avoit qu'un inſtant qu'on l'avoit fait deſcendre, ne s'imaginant pas que le Baron reviendroit en compagnie. Tout ce diſcours, continua Lambert, m'a confirmé dans l'idée où je ſuis que la Barone du Tan eſt abſolument Jeanne du Bac; que le Baron l'a enlevée, & qu'elle n'eſt point ſa Femme. On m'a dit auſſi qu'elle avoit un tel empire ſur ſon eſprit, qu'elle lui faiſoit faire tout ce qu'elle vouloit ; que c'étoit elle qui le forçoit à faire ſa Niéce Religieuſe ; & de la façon dont on parle & dont je vois qu'on ſe gouverne ici, je ſoupçonne mille choſes qui ne peuvent être que très-dangereuſes à quiconque voudra s'unir à cette famille. J'ai de l'expérience, & j'ai trop vû le monde, pour

pour me laiſſer tromper aux apparences : il n'eſt pas naturel que Madame du Tan ait une ſi forte tendreſſe pour la Fille de ſon Mari, & qu'elle marque tant de haine pour ſa Niéce ; la même complaiſance qui la fait agir pour l'une, devroit la guider auſſi en faveur de l'autre ; & je conclus delà que cette prétenduë Belle-Fille cache quelque myſtére dont je ne démêle pas bien l'iniquité ; mais qui ne laiſſe pas d'être très-véritable. Ainſi mon attachement, mon zéle, & la liberté que vous m'avez toûjours donnée de vous parler avec ſincérité ne me permettent pas de vous cacher qu'il eſt de votre honneur de ſortir au plûtôt de ce Château ; que de pareilles connoiſſances ne vous conviennent point, & moins encore aucune alliance avec elles.

Tout le tems que Lambert parla, le Marquis d'Uſſon fut enſeveli dans une profonde rêverie : quoique les ſoupçons de cette homme n'euſſent que des conjectures pour fondement, elles avoient une appren-

parence de vérité qui le saisirent. L'empressement que le Baron avoit marqué de l'instruire de sa famille ; le portrait avantageux qu'il lui avoit fait du caractére de sa Femme ; le peu de justice qu'il avoit rendu au mérite d'Agnès, & l'assûrance avec laquelle il lui avoit dit qu'elle n'étoit pas faite pour le monde, & que son inclination la portoit à la retraité, le confirmant dans la pensée de son Valet de chambre, le mirent dans le plus cruel embarras. La beauté d'Agnès l'avoit frapé ; l'amour s'étoit allumé dans son cœur avec autant de promptitude que de violence : c'étoient de ces traits imprévus qu'on ne peut parer ; & dont la blessûre est souvent incurable. Celle du Marquis étoit sans remède : elle décida du reste de sa vie. Il en fut persuadé dès l'instant qu'il l'avoit sentie ; & les discours de Lambert, ni ses propres réflexions, ne furent pas capables de le guérir. Mais comme il avoit infiniment d'esprit, & qu'il pensoit en homme de condition, il prit bien-tôt sa résolution. Mon cher

cher Lambert, lui répondit-il, l'assemblage que je fais de ce que vous venez de m'apprendre avec les discours du Baron, & tout ce que j'ai vû, ne me laissent pas lieu de douter ainsi que vous qu'il n'y ait ici du mystére & de l'intrigue ; cependant je ne vous promets pas de vaincre mon amour : je sens qu'il est plus fort que moi ; mais je vous jure qu'il ne me conduira à rien qui puisse en être indigne. L'alliance du Baron du Tan homme de condition & sur-tout homme d'honneur, me conviendroit parfaitement ; mais cet homme seroit cens fois plus qu'il n'est, que ne joignant pas à sa naissance une exacte probité, & des sentimens tels que les miens, que je n'en voudrois seulement pas pour mon ami : soyez certain de la parole que je vous en donne. Tout ce que j'exige de vous est de me laisser passer quelques jours ici, afin de pénétrer si nos soupçons peuvent avoir quelque réalité. Vous vous insinuerez encore mieux dans le domestique ; vous vous instruirez plus

plus à fond du secret de cette maison ; & de mon côté je n'épargnerai rien pour pouvoir entretenir Agnès, pour voir sa Nourrisse qui ne s'est point offerte à mes regards, & tâcher de la mettre dans mes intérêts en faisant briller à ses yeux une recompense proportionnée à sa confiance.

Lambert vit bien que l'Amour étoit la plus importante raison du Marquis, & qu'il ne cherchoit qu'à éludeur son départ ; mais ne voulant pas le presser davantage, il consentit à tout : il le mit au lit, & se retira très-résolu de s'éclaircir de façon qu'il pût le tirer entiérement de ce labyrinthe.

Le Marquis d'Uslon ne ferma pas l'œil de tout la nuit ; l'image d'Agnès ne le quitta point ; une inquiétude insurmontable sur le sort de cette belle Fille le mit dans une agitation si cruelle, que ne pouvãnt rester au lit, il se leva qu'il n'étoit encore que six heures du matin. C'étoit dans les plus grands jours de l'année, cependant personne n'étoit éveillé dans le Château,

teau, excepté les gens de basse-cour. D'Usson voulant profiter du silence qui regnoit par-tout pour promener ses inquiétudes, appella son Valet de Chambre qui couchoit dans un cabinet à côté de lui, se fit habiller, & descendit dans le Parc, dont il parcourut plusieurs endroits, sans choix & sans distinction. Un bois épais & bien entretenu qui le terminoit, l'invitant à la solitude, il y tourna ses pas; mais entrant dans un des bosquets qu'on y avoit pratiqués, il y vit deux Femmes assises au pied d'un arbre. Comme il ne s'étoit pas précautionné dans sa marche, le bruit qu'il fit les ayant effrayées, elles se levérent précipitamment en regardant de tous côtés, ce qui lui fit voir que c'étoit Agnès & cette Femme qu'on disoit attachée à ses pas.

Cette rencontre produisit plusieurs effets : d'Usson en fut transporté de joye; Agnès rougit, & parut interdite; mais la Nourrisse en marqua du chagrin, & le fit connoître en tirant cette belle Fille par

par le bras pour l'obliger à s'en aller. Le Marquis qui vit cette action, & qui ne prétendoit pas perdre l'occasion que le hazard lui présentoit, se hâta de les aborder; & les ayant jointes, presque malgré elles: Il faut, dit-il en s'adressant à Agnès, que j'aye dans ma personne quelque chose de bien épouvantable, pour vous forcer à fuir de la sorte. Je ne viens point ici pour vous troubler: une secrete inquiétude a guidé mes pas; & j'ose vous supplier de permettre que je profite d'un bonheur que je crains de ne jamais retrouver. Ce n'est pas toûjours les objets effrayans, lui répondit-elle en rougissant, que l'on fuit avec le plus d'empressement: il en est de fort aimables qui ne sont pas moins dangereux, & qu'on ne peu éviter avec trop de soin. Ce que vous croyez un bonheur se changeroit bien-tôt en cruelle infortune, si quelqu'un du Château me surprenoit avec vous: c'est pour votre sûreté & mon repos qu'il faut que je me retire.

D'Usson qui la voyoit prête à le quit-

quitter enachevant ces mots,& n'osant la retenir, s'attacha à la Nourriſſe ; & lui prenant la main : Ma Mere, lui dit-il tendrement en la lui ſerrant n'empêchez pas la belle Agnès de reſter un moment. Tout le monde eſt encore endormi dans le Château; perſonne ne peut nous voir, ni nous entendre; & j'ai mille choſes importantes à vous dire; mille autres à vous demander. Je puis vous être utile; ne refuſez pas les ſecours que le Ciel vous envoie. Je ſçais, ajoûta-t-il en regardant Agnès, qu'on vous traite indignement, qu'on veut contraindre votre inclination en vous faiſant Religieuſe ; mais j'ignore les motifs d'une parielle conduite. Apprenez-la moi, charmante Agnès, dit-il en ſe jettant à ſes pieds ; je vous adore : je perdrai la vie, ou je vous garantirai du ſort qu'on vous prépare.

Il étoit difficile de ne pas voir qu'il parloit du fond de ſon cœur; mais la belle Agnès étoit ſi troublée de ce qu'elle entendoit & de ſes propres mouvemens, que ne pou-

pouvant répondre que par des larmes, la Nourriſſe fut obligée de prendre la parole. Quoiqu'Agnès, lui dit-elle, ne ſoit pas accoûtumée à de pareils diſcours, le vôtre eſt accompagné de tant de reſpect, & la reconnoiſſance qu'elle vous doit du ſervice que vous avez rendu au Baron du Tan eſt ſi grande, qu'elle ne peut s'en offenſer. Tout ce que vous ſçavez eſt véritable; mais tel eſt ſon malheur & le mien, que nous ne pouvons vous inſtruire de ce que vous ne ſçavez pas ſans riſquer ſa vie, la vôtre & la mienne. Je ne l'empêche point de parler; je me ſacrifierai pour elle de toute mon ame: elle peut vous déclarer ce fatal myſtére, ſi elle le juge à propos; mais pour moi je ne veux point avoir à me reprocher les dangereuſes ſuites d'une ſemblable confidence; & quoique ce ſoit avec le dernier regret que je la vois la victime du crime & de l'intérêt, j'aime mille fois mieux la voir Religieuſe, que d'être témoin de ſa mort. Non, non, ma Mere, dit alors cette belle Fille,

le, ne craignez rien; trop de raisons s'oppoſent à cet aveu, pour me hazarder à le faire. Si ce ſecret, ajoûta-t-elle en regardant le Marquis avec douleur, n'intéreſſoit que ma vie, je vous prouverois à l'inſtant ma confiance & l'eſtime que vous m'avez inſpirée; mais, hélas! de nouveaux obſtacles ſe préſentent chaques jours pour me fermer la bouche: vous y en avez mis un vous-même, qu'il m'eſt impoſſible de vaincre. Ne cherchez point à le pénétrer: le Baron du Tan m'eſt cher; je vous dois ſa vie; & puiſqu'il ne m'eſt pas permis de vous en marquer ma reconnoiſſance, qu'en vous donnant un conſeil ſalutaire, quittez promptement ces lieux, ne faites nulle tentative pour nous revoir, & nous oubliez ſi vous pouvez.

A ces mots faiſant un effort pour démêler ſa Nourriſſe des mains d'Uſſon qui la tenoit toûjours, elle s'éloigna avec tant de promptitude, qu'il lui ſembla qu'elle étoit diſparuë comme un éclair. Pour lui plus amoureux que ja-

jamais, & pénétré de douleur, il regagna ſon appartement ſans avoir pu déterminer quelle conduite il devoit tenir. Le Baron ſçachant qu'il étoit levé ſe rendit près de lui, & lui fit encore mille careſſes. Enſuite l'ayant conduit à l'appartement de la Barone, il le laiſſa avec elle & Junie, qu'on avoit parée de nouveaux ajuſtemens. Madame du Tan le reçut comme la veille, ſans ſe laſſer de le remercier de lui avoir conſervé ſon Epoux, ni de rendre grace au Ciel de l'avoir amené à ſon ſecours. D'Uſſon dont l'eſprit & le cœur étoient occupés de tout autre choſe, répondit à toutes ſes louanges avec aſſez de froideur; & changeant de converſation, il lui demanda ſans affectation ſi elle avoit eſpérance de détourner Agnès de l'idée de Couvent, Monſieur du Tan l'ayant inſtruit qu'elle y faiſoit ſes efforts. Quoique le Marquis fît cette queſtion avec aſſez d'indifférence, elle fit rougir Madame du Tan, & Junie parut en être déconcertée; mais la Barone s'étant remiſe aſſez prompte-

ment: Le Baron n'y penſe pas, lui répondit-elle, de vous entretenir de ces bagatelles : ſa Niéce ne vaut pas la peine qu'on en parle. La pauvre Fille a ſi peu de génie, que je crois qu'elle ne ſçait, ni ce qu'elle veut, ni ce qu'elle demande. Depuis un mois qu'elle eſt ici, il n'y a rien que je n'aye employé, & que Mademoiſelle du Tan n'ait imaginé pour la façonner, ſans que l'une ni l'autre ayons pû y parvenir. Je vous aſſûre, dit alors Junie avec ſon air mépriſant, qu'elle ne ſçauroit mieux faire que de prendre le voile : elle eſt inſupportable ; & je renoncerois moi-même au monde, ſi elle y reſtoit.

Le Marquis eut une peine extrême de n'oſer répondre à ce diſcours, comme il le méritoit ; mais craignant que ſa vivacité ne retombât ſur Agnès, il reprima par prudence les mouvemens de colere & d'indignation dont il ſe ſentoit agité ; & ne pouvant parler du ton qu'il auroit voulu, il aima mieux garder le ſilence, & feindre de n'avoir que très-peu d'attention à ce qu'on lui diſoit. Mais convaincu

par

par les paroles de ces deux perſonnes que cette famille renfermoit du myſtére, & qu'il falloit qu'elle eût un motif bien preſſant de ſe défaire d'Agnès, & de la faire paſſer pour imbécile, puiſqu'il avoit reconnu le contraire dans l'entretien qu'il venoit d'avoir avec cette belle Fille, & qu'elle lui avoit parlé avec un eſprit & une délicateſſe dont il avoit été enchanté, il ne put ſe contraindre ſi parfaitement, qu'il ne parût quelque alteration ſur ſon viſage. Il avoit à faire à des femmes trop attentives à ſes moindres actions, pour ne s'en pas appercevoir; & les vûës qu'elles avoient déjà ſur lui, les rendoient trop pénétrantes pour ne pas ſentir que la préſence d'Agnès mettroit toûjours obſtacle à leurs deſſeins. Cependant plus habiles à diſſimuler que le Marquis, il ne découvrit rien de leurs penſées; & le Baron étant entré, ils ſortirent tous trois de l'embarras où cette converſation commençoit à les jetter. On fut ſe promener; on ſe mit à table, & l'on ne parla plus que de choſes indifférentes. Après

le diné Madame du Tan ayant dit à ſon Mari qu'elle avoit des lettres à lui communiquer, ils laiſſérent d'Uſſon en liberté de faire ce qu'il vouloit, en le priant de les excuſer, & qu'il viendroient bien-tôt le rejoindre. Le Marquis qui ne reſtoit en ce lieu que dans l'eſpoir de revoir Agnès, & qui d'ailleurs, n'y goûtoit aucun plaiſir, prit ce tems pour conſulter avec Lambert ſur ce qu'il devoit faire; mais pour n'être point interrompus, ils montérent à cheval, & furent ſe promener aux environs du Château, en s'entretenant avec un égal étonnement, d'Agnès, du Baron & de ſa Femme.

Je ne puis revenir de ma ſurpriſe, d'Uſſon à ſon Valet de Chambre, de remarquer dans du Tan un nombre infini de belles qualités, & de le voir plongé dans une intrigue ſi fort indigne d'un honnete homme. Car enfin, mon cher Lambert, s'il eſt vrai que la Barone ne ſoit point ſa Femme, & que ce ſoit celle de ton Matelot; n'eſt-ce pas une conduite affreuſe à un Gentilhomme; & quand on pourroit

roit lui pardonner un pareil déréglement, pourroit on l'excuſer ſur ſa dureté, pour une Niéce toute remplie d'attraits, d'eſprit & de ſageſſe? N'as-tu rien appris de nouveau, ajoûta-t-il; n'as-tu point découvert le motif de cette façon d'agir? Lambert lui répondit qu'il avoit en vain tenté de faire parler les domeſtiques du Baron; que tous étoient d'une diſcrétion à l'épreuve, ou d'une grande ignorance ſur ſes affaires; qu'ils témoignoient généralement un extrême pitié du ſort d'Agnès; mais que pas un n'en vouloit dire ou n'en ſçavoit la cauſe; que le Valet de Chambre lui avoit parlé avec aſſez de liberté ſur l'humeur hautaine & difficile de la Barone, qu'il diſoit être ambitieuſe, intéreſſée, & d'une fierté inſupportable; qu'il n'étoit pas plus reſervé à l'égard de Junie, qui étoit haïe de tous unanimement; mais que lorſqu'il avoit voulu l'interroger ſur Agnès, il s'étoit contenté de ſoupirer, de lever les épaules; mais qu'il avoit gardé le ſilence.

Comme le Marquis d'Uſſon

n'avoit l'esprit occupé que de cette avanture, & qu'il se mettoit à la gêne pour en approfondir le mystére, il se persuada que la femme du Matelot n'étant que la maîtresse du Baron, vouloit s'approprier le bien d'Agnès par quelque donation, à laquelle elle avoit fait consentir Mademoiselle du Tan, sur qui elle avoit pris une autorité de Mere; & que le Baron toûjours amoureux de cette Femme, avoit la foiblesse de lui sacrifier sa Niéce, afin qu'elle ne le tourmentât pas sur sa Fille; & que pour la contraindre à se faire Religieuse, tous deux de concert l'avoient menacée de façon à lui donner la crainte qui la forçoit à se taire sur son peu de vocation, & sur la rigueur avec laquelle on la traitoit. Cependant ne voyant point que toutes ces choses fussent capables d'intimider ceux qui pouvoient en parler, il se perdoit dans ses réflexions en les communiquant à Lambert, qui n'étant pas plus éclairé que lui sur cette matiére, ne lui repliquoit qu'en le conjurant de quitter le Château du Tan.

Ce-

Cependant ils s'en éloignoient toûjours en s'entretenant de la sorte, & se trouvérent près d'une maison, qui par sa situation fit naître à d'Usson une extrême envie de s'y promener. Un homme âgé qui paroissoit en être, & prenoit l'air dans un petit bois qui lui servoit d'avenuë, l'ayant salué, il lui demanda à qui elle appartenoit. Au Baron du Tan, lui répondit-il: c'étoit autrefois l'endroit le plus cheri de feu Madame la Barone; mais depuis sa mort, personne du Château n'y a mis le pied. Vous êtes donc à lui, repliqua le Marquis. Oui, Monsieur, dit le Vieillard, dont je suis bien fâché: non qu'il ne fût un assez bon Maître, si on le laissoit agir; mais il a une Femme à présent qui a terriblement changé son humeur. D'Usson qui crut que ce bon-homme aimoit à parler, descendit de cheval, feignant de vouloir lui laisser prendre haleine; & se promenant avec le vénérable Païsan: Je ne connois point le Baron du Tan, lui dit-il; mais j'en ai entendu parler. On m'a dit plusieurs choses de lui, & je

voudrois en sçavoir la vérité : on m'a assûré qu'il a une Fille & une Niéce pleines de mérite, & que la dernière veut être Religieuse : instruisez-moi un peu sur toute cette famille. Je suis garçon ; je voudrois une alliance convenable à ma naissance ; & si l'une ou l'autre de ces Demoiselle étoit un bon parti, comme quelques-une me le font entendre, j'y pourrois songer. Tant que le Marquis parla, le Vieillard n'ôta pas les yeux de sur les siens ; & lorsqu'il eut achevé : Je n'ai point de peine à croire, lui dit-il, qu'il vous faille une Epouse riche & de condition, vous êtes fait d'un air à me le prouver. La Maison des Barons du Tan est très-noble ; mais elle n'est pas opulente : tout le bien de celui-ci vient de sa premiere femme ; mais la seconde y a mis si bon ordre, qu'elle seule en sera la maîtresse. Cette Niéce, dont vous parlez seroit bien votre affaire ; cependant je ne crois pas qu'il soit possible de rompre les obstacles qu'on a mis à son établissement dans le monde : c'est tout ce que je puis vous dire. Alors

Alors d'Uſſon pour l'engager à continuer, lui préſenta ſa bourſe pleine d'or, & le conjura de ne lui rien cacher de ce qu'il ſçavoit : mais le Vieillard la refuſa ; & le regardant avec triſteſſe : Si je pouvois vous inſtruire de ce que vous voulez ſçavoir, lui dit-il, je le ferois avec plaiſir ſans aucun intérêt ; mais tous les biens du monde ne ſont pas capables de me faire paſſer outre. Trop de ſincérité ſur cet article a coûté la vie à mon Fils : un Gentilhomme à peu-près de votre âge a ſubi le même ſort ; & je n'ai nulle envie de les ſuivre. Mais, interrompit le Marquis épouvanté de ce diſcours, ſongez-vous qu'en ne voulant me rien déclarer, vous ne laiſſez pas de m'apprendre des choſes terribles, & que vous me faites ſoupçonner des crimes énormes. Vous penſerez ce qu'il vous plaira, lui répondit-il, faites-en votre profit : ne cherchez point à voir le Baron du Tan, & portez ailleurs vos vœux ; c'eſt le meilleurs conſeil que je puiſſe vous donner. Je n'aurois pas tant diſcouru avec un autre ; mais j'ai

l'honneur de vous connoître, & je n'ignore pas que je parle au brave Marquis d'Uſſon.

Ces paroles redoublant la curioſité du Marquis, il le preſſa de lui dire d'où il le connoiſſoit, & par quelle raiſon ſçachant qui il étoit, il faiſoit difficulté de ſe fier à lui; mais le Vieillard tint toûjours ferme, & ſans ſortir du reſpect qu'il lui devoit, ne voulut jamais en dire davantage; & d'Uſſon très touché de ſa diſcrétion remonta à cheval, & reprit ſa route mille fois plus agité qu'il ne l'étoit auparavant. Lambert l'aſſûra que le viſage de ce Vieillard ne lui étoit pas inconnu, & qu'il croyoit l'avoir vû dans une de ſes Terres; mais tout cela ne le ſatisfaiſant pas, il rentra dans le Château du Tan extrêmement triſte. Il y trouva le Baron fort en peine de lui; & lorſqu'ils ſe furent fait amitié, du Tan le tirant à part: Mon cher Marquis, lui dit-il je m'étois fait un plaiſir ſenſible de vous retenir ici quelques jours; mais des affaires importantes m'appellent à Gueret, Capitale de la Marche, il faut

que

que nous partions demain la Barone & moi. Ainſi pardonnez ſi je ne vous retiens plus ; & ſoyez certain que je ne ſerai pas plûtôt de retour, que j'irai à d'Uſſon vous rendre mes devoirs, & vous enlever de votre Château pour venir ici, où je prétends réparer l'impoliteſſe que je ſuis forcé de commettre. Quoique le Marquis n'eût aucune envie de reſter en ce lieu, & qu'il n'y eût même demeuré ces deux jours que dans l'eſpoir de parler encore à la belle Agnès, il ne laiſſa pas d'être ſurpris de ce compliment : il vit bien que ſa préſence commençoit à le géner, & qu'il étoit de trop dans cette maiſon. Ainſi prenant ſa réſolution ſur le champ, il répondit au Baron que comme ce n'avoit été qu'à ſes preſſantes ſollicitations qu'il avoit cedé pour venir chez lui, & que ſon intention n'étant pas de l'incommoder, il alloit partir à l'inſtant. Soit que du Tan craignît qu'il ne fût piqué, ou qu'il agît avec ſincérité, il mit tout en uſage pour l'obliger à reſter juſqu'au lendemain matin ; mais il n'en voulut

rien faire : & commandant à ſes gens de monter à cheval, il y remonta auſſi; & ſans prendre congé de la Barone, diſant qu'il ne vouloit pas l'interrompre, il ſortit des Terres de du Tan, l'amour, la colere & l'inquiétude dans le cœur. Son Valet de chambre ſurpris de ce prompt départ, & liſant dans ſes yeux le trouble de ſon ame, fit tout le chemin ſans oſer lui parler ; mais ils n'eurent pas plûtôt quitteé les bornes de cette Baronie, que le Marquis s'arrêtant, & regardant Lambert d'un air qui faiſoit voir qu'il ne falloit pas le contrarier : Je veux, lui dit-il, retourner à Souvigni : le Baron du Tan part demain pour Gueret ; je ſuis perſuadée que ce n'eſt que pour aller confiner Agnès dans un Couvent. Je prétends les ſuivre ſans m'en faire voir, & l'arracher à ſon triſte ſort, quand il m'en devroit couter la vie.

A ces mots pouſſant ſon cheval du côté de Souvigni, ſans lui donner le tems de répondre, le laquais & lui ſuivirent ſes pas. Comme le Château du Tan n'étoit qu'à une très-

très-petite distance de Souvigni, ils y arrivérent qu'il faisoit encore grand jour. D'Usson fut chez son ami, qui étoit Prieur de cette petite Ville. Le retour du Marquis lui donna beaucoup de joye; mais le surprit infiniment. D'Usson l'embrassa; & l'ayant prié de passer dans son Jardin, il lui conta son avanture, lui avoua son amour, & la résolution qu'il venoit de prendre: ajoûtant qu'il n'étoit revenu chez lui que pour y laisser ses chevaux & son laquais, ayant dessein de prendre la poste avec son seul Valet de Chambre pour se rendre dès cette nuit à Montluçon, par où le Baron du Tan devoit absolument passer pour aller à Guèret. Le Prieur employa toute son éloquence pour le détourner d'un pareil dessein, & lui persuader qu'il ne devoit pas s'opposer aux arrêts du Ciel, en empêchant une Fille d'être Religieuse; qu'apparemment son Oncle sçavoit ce qu'il faisoit, & qu'il couroit risque de s'engager dans une affaire fâcheuse.

Mais cette remontrance ne produisit rien sur son esprit. Un hom-

me de l'âge du Marquis, Capitaine de Cavalerie & fortement amoureux, n'eſt guere ſuſceptible d'attention aux conſeils des perſonnes conſacrées à Dieu; & quoique le Prieur pût alléguer, il fut contraint de céder. D'Uſſon laiſſa donc chez lui ſes équipages, & s'étant rendu à la poſte, il y prit des chevaux, & courut à Montluçon avec ſon Valet de Chambre, où ils arrivérent avant quatre heures du matin, étant partis entre neuf & dix du ſoir de Souvigni, & deſcendit dans une Hôtellerie où tous les paſſagers étoient obligés de ſe rafraîchir. Il renvoya le Poſtillon, ſe fit donner une chambre; & comptant bien que le Baron du Tan ne pouvoit y arriver que le lendemain, ayant beaucoup plus de chemin à faire que lui, & n'allant pas auſſi vîte, il s'y repoſa toute la journée & la nuit ſuivante, & dès le matin du lendemain il ſe mit aux aguets. Son attente ne fut pas trompée: il vit arriver M. du Tan dans une chaiſe de campagne avec ſa Femme & ſa Niéce. La préſence d'Agnès triſte, abattuë, & plus belle

que

que l'Amour, le mit dans un état difficile à décrire, & ce ne fut qu'en se faisant une violence extrême, qu'il ne courut pas au devant d'elle; mais comme il ne vouloit pas manquer son coup, il se retint, & se cacha avec soin. Le Baron & la Barone prirent une chambre qui se trouva près de la sienne; ce qui lui fit d'autant plus de plaisir, que n'étant séparées que par une cloison, il crut pouvoir entendre une partie de ce qu'on y diroit: mais on eut la précaution d'y parler si bas, qu'il n'eut pas sujet d'être satisfait de ce côté. Il eut du sien une pareille prudence; & quoiqu'il passât la nuit sans dormir, & que son Valet de Chambre ne fût pas plus tranquille que lui, ils gardérent un profond silence dans la crainte d'être entendus. LeMarquis dès le point du jour envoya Lambert retenir des chevaux de louage; & se les étant fait amener, il n'eût pas plûtôt vû le Baron monter en chaise, qu'il partit le moment d'après; & le suivant de loin afin de ne s'en pas faire remarquer, il arriva avec cet équipage dans un

eſpéce de Bourg aſſez près de Gueret, où la chaiſe prit le chemin d'un Couvent, qui par ſa ſituation & la ſimplicité de ſon bâtiment paroiſſoit être des plus pauvres. D'Uſſon l'y laiſſa aborder, & quittant ſon cheval chez le premier Païſan en état de le recevoir : il ordonna à Lambert de l'y attendre : & s'enveloppant dans un manteau, il ſe rendit au Couvent dans l'inſtant que du Tan & ſa Femme en ſortoient, mais ſans Agnès.

Alors ne doutant point qu'ils l'y euſſent enfermée, il les vit partir ; & quand ils furent aſſez éloignés pour le perſuader qu'ils n'avoient pas deſſein de revenir, il demanda à parler à la Supérieure, qui ne tarda pas à ſe rendre au parloir. A peine eut-il jetté les yeux ſur cette Dame, qu'il fut de la derniere ſurpriſe de la reconnoître pour la Sœur du Prieur de Souvigny qu'il avoit vû Religieuſe dans une Abbaïe de la ville de Moulins. La Supérieure le reconnut auſſi, & charmée de le voir : Ha ! Marquis, lui dit-elle en faiſant éclater ſa joie, qu'elle heureuſe

avan-

avanture me procure votre visite? Seroit-il possible que depuis cinq ans que nous ne nous sommes vûs, vous vous soyez souvenu de moi? Est-ce de votre propre mouvement, ou mon Frere vous en auroit-il prié? D'Usson étoit si transporté de cette rencontre inopinée, & la joie l'avoit si fort saisi, qu'il ne put l'interrompre. Enfin s'étant un peu remis: Je suis trop sincere, lui dit-il, Madame, pour vous déguiser la vérité. Je ressens un plaisir parfait de vous trouver ici; mais je vous avouë que je ne m'y attendois point; & que je vous ai demandée, sans croire avoir l'honneur de vous connoître, ni d'être connu de vous. J'ignorois absolument que vous eussiez quitté Moulins. Et quoique j'eusse passé plusieurs jours avec le Prieur de Souvigny, que je ne fasse même que de le quitter, & que je me sois souvent informé de vous, il ne m'a rien dit qui pût m'instruire que vous eussiez changé de Couvent. Comme tout se sçait ordinairement dans la Province, lui répondit-elle, peut-être a-t-il pensé que vous

vous le ſçaviez, & qu'il étoit inutile de vous le répéter; peut-être auſſi n'a-t-il pas voulu vous l'apprendre, fâché que j'aie accepté ce Prieuré, la Maiſon étant dans une pauvreté dont toute mon œconomie a bien de la peine à la tirer. Mais laiſſons cela, ajouta-t-elle, & ſçachons ce qui vous amene ici, & pourquoi vous m'avez fait venir; il me ſeroit bien agréable de renouveller notre connoiſſance en vous étant néceſſaire à quelque choſe.

Vous me l'êtes infiniment, lui repliqua-t-il; & puiſque je m'étois flaté que vous me ſeriez favorable ſans vous connoître, jugez ce que j'eſpere en trouvant en vous une ancienne Amie. Il s'agit, continua-t-il, de me permettre d'entretenir une jeune Perſonne nommée Agnès, Niéce du Baron du Tan, que ſa Femme & lui viennent de mettre entre vos mains. La Supérieur parut ſurpriſe à ce diſcours; & le regardant d'un air étonné: Il eſt vrai, répondit-elle, que le Baron du Tan vient de m'amener une jeune Perſonne

sonne très-aimable; mais ce n'eſt point ſa Niéce : ſon nom n'eſt point Agnès, elle s'appelle Junie, & c'eſt ſa Fille. Comment, s'écria d'Uſſon, il vous l'a donnée pour être ſa Fille? Sans doute, reprit-elle, elle l'eſt auſſi, & d'une premiere Femme. Comme elle veut être Religieuſe, & qu'il me falloit ſon baptiſtaire, on me l'a donné; & c'eſt une preuve inconteſtable de ce que je vous dis: ainſi ſi c'eſt la Niéce que vous cherchez, je vous proteſte qu'elle n'eſt point ici. A l'égard de Mademoiſelle du Tan, j'ai un ordre très-exprès de ne la faire parler à qui que ce ſoit; & je ſuis très aiſe que ce ne ſoit point elle à qui vous ayez affaire, parce que je ſerois forcée de vous refuſer. Je n'ai pas encore eu le tems de l'entretenir; je ne connois ni ſon eſprit ni ſon caractére : tout ce que je ſçais, c'eſt qu'elle veut prendre le voile, & que ſa dot accommode trop bien les affaires du Couvent pour que je perde une pareille occaſion, le Baron me donnant le double de ce que nous

nous prenons ordinairement dans cette Maison.

Je n'ai point envie, répondit promptement le Marquis, de vous priver de ce bien; mais j'entrevois ici des choses d'une si grande importance, qu'il faut absolument que j'en sois instruit par cette Personne, qui qu'elle puisse être. Ainsi, Madame, préparez-vous à me voir expirer à vos yeux, si vous ne m'accordez pas la satisfaction de lui parler: ce sera en votre présence; & je vais vous faire à l'instant mon billet de la somme qu'on veut vous donner pour sa dot, payable dans huit jours au plus tard.

Vous êtes terriblement pressant, lui dit-elle en souriant; & je commence à croire qu'il faut que vous preniez un intérêt bien vif à son sort, pour faire une pareille générosité. Je vous connois; je sçais que vous en êtes capable, & que vous le pouvez; mais je n'en veux point abuser. Je ne sçais ce que c'est de vendre les plaisirs que je peux faire, la proposition de l'entretenir

devant

devant moi me raſſûre, & je vais vous ſatisfaire : non dans aucune vûë d'intérêt ; mais par le ſeul déſir de vous obliger. Quelque malheureuſe que ſoit notre Maiſon, je ne voudrois pas la rétablir par des voyes indignes de la probité. Cependant je ſuis perſuadée que vous vous trompez ; & que celle que vous allez voir, n'eſt nullement l'Agnès que vous cherchez. A ces mots ayant ordonné qu'on fit venir Mademoiſelle du Tan, le Marquis lui rendit mille graces de ſa complaiſance, & n'auroit pas mis de bornes à ſes remercimens, ſans l'arrivée de la charmante Agnès. Cette belle Fille extrêmement ſurpriſe de le voir en ce lieu, ne put s'empêcher de rougir, & de laiſſer voir dans ſes yeux quelque marques de joie. Pour le Marquis n'étant pas le maître de la ſienne, il l'eut à peine apperçûë, que ſe collant à la grille, comme ſi cette action l'approchoit davantage de l'objet de ſa flâme : Je ne me ſuis point abuſé, s'écria-t-il, c'eſt elle-même. Oui, c'eſt vous que je cherche, adorable Agnès, con-

continua-t-il, & que je veux arracher de ce triſte ſéjour, & délivrer pour jamais des barbares mains qui vous oppriment. Mais, interrompit alors la Supérieure avec étonnement, quelle eſt donc toute cette avanture? Pourquoi le Baron du Tan vous a-t-il miſe ici comme ſa Fille, & que le Marquis d'Uſſon ne vous croit que ſa Niéce? Ne puis-je ſçavoir ce myſtére? A-t-on deſſein de me tromper? Eſt-ce par contrainte qu'on vous fait Religieuſe? Etes-vous Fille ou Niéce de du Tan?

Parlez, belle Agnès, ajouta d'Uſſon, qui ne la voyoit répondre que par des pleurs, je ne ſuis ici que pour vous ſecourir. Madame eſt de mes amies, & trop vertueuſe pour favoriſer l'injuſtice ou le crime: je vous promets de ſa part tous les ſervices qui ſeront en ſon pouvoir. Ce que vous me demandez l'un & l'autre, répondit-elle, n'eſt pas ſi facile à déclarer que vous le penſez. Je ne ſuis point Niéce du Baron du Tan, je ſuis ſa Fille ſeule héritiere de ſon bien & de celui de feuë ma Mere; mais

en

en vous dévoilant cette fatale intrigue, il faut que j'accuſe un Pere qui m'eſt cher; que je mette au jour toutes ſes foibleſſes, & que je le rende peut être l'objet de vos mépris & de votre indignation. Voilà le principal motif du ſilence que je me ſuis impoſé depuis l'âge de raiſon, & ce qui m'avoit fait réſoudre à me ſacrifier moi-même en embraſſant un état où je n'ai nulle inclination. D'autres ſujets encore d'allarmes & de craintes ſe ſont mêlés depuis aux premieres cauſes de ma diſcrétion: mais les unes & les autres renferment tant d'orreurs, que ſi vous voulez que je vous les découvre, il faut que vous me juriez tous deux par des ſermens inviolables, que vous n'enveloperez point le Baron mon Pere dans les iniquités de la plus méchante femme qui fut jamais; que vous ménagerez ſa gloire; que vous chercherez à le faire ſortir de ſon aveuglement ſans le perdre; & que ſi vous ne pouvez changer ma deſtinée, qu'en mettant en riſque ſon honneur ou ſa vie, vous me laiſſerez achever mon ſacrifice, &

que

que vous abandonnerez pour jamais le dessein de me tirer d'ici. A ces conditions je ne vous déguiserai rien ; d'autant plus volontiers, dit-elle au Marquis, que vous ne courez pas en ce lieu le même danger qu'au Château du Tan. Ce discours, qui faisoit voir la beauté du caractére de cette aimable Fille, & la conséquence de ce qu'elle avoit à dire, charma d'Usson & la Supérieure, & les obligea à faire les sermens qu'elle en exigeoit. Ensuite dequoi la Superieure ayant deffenduë qu'on vînt les interrompre, & s'étant enfermée dans son parloir, elle pria Mademoiselle du Tan, de ne pas tarder à satisfaire sa curiosité, & celle du Marquis ; & tous deux lui donnant toute leur attention, elle prit la parole en ces termes.

SUITE

SUITE
DE LA FAUSSE
BELLE-MERE.

LXXI. NOUVELLE.

LE Baron du Tan avoit épouſé dans ſa jeuneſſe Honorine de Laure, heritiere riche, belle, & bien faite, qui mourut la prémiere année de ſon mariage en me mettant au monde. Mais comme ſa mort ne fut pas précipitée, & qu'elle eut le tems de mettre ordre à ſes affaires, elle fit un Teſtament pour ajouter aux articles de ſon Contrat de mariage, par lequel elle avoit donné tout ſon bien à ſon Epoux, en cas qu'elle mourût ſans enfans: ainſi voyant qu'elle me laiſſoit au monde, elle me

fit Légataire universelle, enjoignant au Baron mon Pere de me remettre ce qui venoit d'elle lorsqu'il me marieroit.

Quoiqu'il n'eût fait ce mariage que par intérêt, ma Mere ne lui ayant jamais inspiré d'amour, il ne laissa pas d'être sensible à sa perte. Cependant la tendresse paternelle l'ayant bien tôt consolé, il me fit nourrir au Château du Tan. La Femme de son Fermier fut ma Nourrisse, & l'on prit un très-grand soin de moi. Cependant mon Pere, qui de tous tems n'avoit pû s'assujettir à demeurer chez-lui, se voyant libre de sa personne, après avoir réglé toutes choses dans ses Terres, & m'avoir recommandé à un Valet de Chambre, qui étoit comme l'Intendant de sa Maison, partit pour la Rochelle dans le dessein d'aller encore plus loin. Mais au bout de quelques mois ses domestiques furent extrêmement surpris de le voir de retour avec une femme parfaitement belle, qu'il leur dit avoir épousée, en leur commandant de la servir & de la respecter comme lui-même. La plûpart

part de ſes gens avoient été à feuë ma Mere ; elle les avoit amenés au Château du Tan en quittant ſa Maiſon pour épouſer le Baron. Le ſouvenir de leur ancienne Maîtreſſe, & l'attachement qu'ils avoient pour moi, leur fit regarder ce ſecond hymen avec aſſez de chagrin; ſur-tout le Fermier & ſa Femme ma Nourriſſe en furent les plus affligés: mais n'étant pas en pouvoir d'y trouver à redire, ils ſe contraignirent, & ne ſongérent qu'à remplir leur devoir auprès de la nouvelle Barone.

Mon Pere en étoit ſi fort amoureux, & l'aſcendant qu'elle avoit ſur lui devint ſi prodigieux, qu'il changea tout à coup d'humeur & de caractére, pour n'avoir plus d'autre ſoin que celui de lui plaire. Il ſe renferma avec elle; ne vit perſonne dans la Province; & n'agit plus que par les volontés de cette Femme, qui pour ſe mieux inſinuer dans ſon eſprit, feignit d'abord une grande tendreſſe pour moi, & milles conſidérations pour Henriette, c'eſt le nom de ma Nourriſſe. Fort peu de

tems après la Barone devint groſſe ; & mon Pere en fut ſi tranſporté de joie, qu'il ſembloit que la naiſſance de cet enfant dût être pour lui le comble du bonheur. Malgré cela on continuoit toûjours à me chérir ; & ma Nourriſſe ne s'appercevant pas encore que cela mît du changement pour moi dans le cœur de ma Belle-Mere, elle ne s'en allarma point. La Barone donna le jour à une Fille, laquelle fut baptiſée dans la Chapelle du Château, & nommée Agnès. Pour moi, mon véritable nom eſt Junie, celui d'Agnès ne m'ayant été impoſé que pour m'enlever plus facilement mon héritage. Je ne vous entretiendrai point de l'enfance de cette Fille ni de la mienne, n'ayant été inſtruite de ce qui ſe paſſa dans ces premieres années, que par ma Nourriſſe. Cependant à meſure qu'Agnès du Tan avançoit en âge, on remarquoit que le Baron diminuoit de tendreſſe pour moi, & que ſa Femme n'avoit plus le même empreſſement. La petite du Tan élevée dans les ſentimens de ſa Mere,

me

me traitoit avec une hauteur insupportable; & je venois souvent toute en pleurs me plaindre à mon Pere des manieres de ma Sœur, sans qu'il s'empressât à l'en corriger; au contraire il me donnoit toûjours le tort, & me rendit bientôt esclave de la Mere & de la Fille.

Mais ce n'étoit pas assez pour cette Femme, qui voulant se rendre maîtresse de mon bien & de ma personne, profita si parfaitement de l'empire qu'elle avoit pris sur son Epoux, qu'elle le détermina à vaincre tous les mouvemens de la nature, en m'ôtant jusqu'au nom de sa Fille; à ne me donner que celui de sa Niéce; à mettre sa Fille en ma place, & me forcer à me faire Religieuse. Ce complot qu'ils formérent ensemble, fut entendu par un Beau-fils de ma Nourrisse, qui vint l'en avertir. Cette Femme étoit restée dans le Château, avec le titre de notre Gouvernante; mais elle étoit bien plus la mienne, que celle de ma Sœur, qui ne sortoit presque plus de l'Appartement de sa Mere, tandis qu'on me laissoit tout le jour

dans une Chambre séparée de tout le monde, quoique j'eusse déjà onze à douze ans, & que je commençasse à connoître que j'étois digne d'un autre traitement.

Henriette effrayée de ce que son Fils lui avoit rapporté, n'écoutant que son amour pour moi, courut trouver mon Pere, auquel elle voulut remontrer l'énormité de son projet; mais elle fut d'une surprise étrange, lorsqu'après l'avoir écoûtée d'un grand sang froid: Henriette, lui répondit-il, ne vous mêlez point de mes affaires: j'aurai soin de récompenser vos services, ne prenez que celui de m'obéir. Vous vous trompez quand vous croyez que celle que vous élevez, est ma Fille, elle n'est que ma Niéce: j'ai eu des raisons pour ne le pas dire, & j'en ai d'autres pour le déclarer. Celle à qui la Barone marque tant d'amitié, est ma véritable Fille, & seule héritiere de feuë ma Femme: que cela vous suffise; & soyez assûrée que je sçaurai bien me venger de votre indiscrétion, si vous parlez.

Ma Nourrisse fut si saisie de la fer-

fermeté avec laquelle le Baron lui faiſoit ce menſonge, qu'elle ne put proférer une parole, & ſe retira dans un état difficile à décrire. Je la vis revenir toute en larmes; & me prenant dans ſes bras: Ah! ma Fille, me dit-elle, faut il que je n'aie vêcu que pour vous voir la plus malheureuſe créature de la terre? Elle n'eut pas le tems de m'en dire davantage: la Barone entra dans ce moment; & d'un air capable d'intimider les plus hardis: Henriette, lui dit-elle, je vous avertis que ſi vous inſtruiſez la moindre perſonne du monde de ce que vous ſçavez, & même votre Mari, votre vie & celle de cette Fille, ajoûta-t-elle en me montrant, me feront raiſon de votre indiſcrétion: ſi vous êtes raiſonnable & que vous vouliez entrer dans nos intérêts, votre fortune eſt faite; mais ſi vous les ébruitez, ou que vous cherchiez à les traverſer, tremblez & pour elle & pour vous. Elle ſortit en achevant ces mots; & c'en fut aſſez pour forcer Henriette au ſilence: bien plus effrayée pour

moi des menaces de la Barone, que pour elle même, elle réſolut de plier, de ſe taire, & d'attendre du tems & de l'inconſtance des hommes, quelque changement en ma faveur dans le cœur du Baron.

Mais quinze jours après cette avanture, il me prit dans ſa chaiſe, malgré les pleurs de ma Nourriſſe, & me mena dans un Couvent de Sologne, ſous le nom d'Agnès & de ſa Niéce; m'ayant inſtruite dans le chemin que je n'aurois pas d'autre titre à l'avenir, & qu'il falloit m'accoûtumer à l'appeller mon Oncle, & à m'entendre nommer Agnès: ajoutant qu'il me tueroit, ſi je prenois la qualité de ſa Fille. Ma grande jeuneſſe ne m'empêcha pas de ſentir l'excès de cette cruauté. L'habitude que j'avois à le traiter de Pere; les mouvemens de tendreſſe & de reſpect que ce nom m'avoit inſpirés, & la force du ſang qui parloit au fond de mon cœur, me firent connoître dès ce moment toute l'horreur de ma deſtinée. Mais auſſi je n'étois pas encore aſſez avancée, pour ne pas craindre

dre ſes menaces: j'en eu peur; & je lui promis de ne jamais rien dire qui pût lui déplaire. Ce fut de la ſorte que j'entrai dans ce Couvent. où je fus reçûë comme une perſonne qui n'en devoit jamais ſortir. J'y fus deux ans entiers ſans recevoir aucunes nouvelles du Baron: ma penſion & mon entretien, qui étoient des plus modiques, y furent exactement payés, ſans qu'on me parlât de ceux qui prenoient ce ſoin.

Cependant deux ans de plus m'ayant éclairé l'eſprit, joints à l'éducation qu'on me donnoit en ce lieu, où croyant que je reſterois, on avoit attention à me faire apprendre ce qui pouvoit me rendre utile à la Maiſon, comme la muſique, le clavecin & l'orgue, je me rappellai tout ce qui s'étoit paſſé dans mon enfance; & concevant aiſément que l'abandon de mon Pere ne partoit que de ſa foibleſſe pour ſa Femme, qui vouloit ſe défaire de moi pour donner mon bien à ſa Fille, je réſolus de réſiſter de tout mon pouvoir aux efforts qu'on faiſoit chaque jour pour

m'obliger à prendre le voile. J'avois fait une amie dans ce Couvent d'une Religieuſe remplie de ſcience, d'eſprit & de mérite; & je puis dire que je ne dois qu'à ſes ſoins le peu d'agrémens que je poſſede : je lui fis confidence de mes chagrins, & lui demandai conſeil ſur la conduite que je devois tenir. Elle frémit de la dureté de mon Pere, & du ſort qu'on me préparoit ; mais elle ne laiſſa pas de m'encourager à la patience, au ſecret, & à perſiſter dans l'obéiſſance que je devois au Baron, excepté de me faire Religieuſe contre mon inclination. Elle me fit enviſager tout le danger de cet état, lorſqu'on n'y étoit pas appellé par une grace particuliere; & me promit de me ſecourir de ſes avis & de ſa protection auprès de l'Abbeſſe, toutes les fois que j'en aurois beſoin. En effet depuis ce jour j'y fus regardée avec plus de conſidération. J'ignore encore ſi mon Amie n'avoit point découvert à l'Abbeſſe ce que je lui avois déclaré ; mais je ſçais bien que cette Dame me traita très-

différemment : & que loin de vouloir que je prisse l'air & les manieres qu'exigent une clôture éternelle, comme elle faisoit auparavant, elle s'empressoit à me donner celui qui convient dans le monde à une fille de condition. Je fus encore un an de la sorte, pendant lequel mon Amie me voyant du goût pour la lecture, n'épargna rien pour orner mon esprit par l'étude de l'histoire sacrée & prophane. Enfin je commençois à me faire à ma destinée, lorsque l'Abbesse m'ayant un jour prise en particulier : Agnès, me dit elle, depuis trois ans que vous êtes ici, je vous ai examiné avec attention : je vous trouve aimable, douce, sage & spirituelle ; mais je ne vous vois aucun panchant pour notre état : & comme il nous est deffendu de garder des pensionnaires passé l'âge de seize ans, à moins qu'elles ne prennent le voile, que vous en avez quinze accomplis, & que je ne veux point que la violence ait de part à vos vœux, je viens d'écrire au Baron du Tan de vous retirer. En lui faisant l'élo-

ge des belles qualité dont le Ciel vous a partagés, je l'exhorte à les mettre au grand jour en vous donnant un époux digne de vous, & le prie avec instance de ne point contraindre votre inclination.

Pénétrée des bontés de cette Dame, je me jettai à ses pieds pour l'assûrer que je me trouvois si bien avec elle, que je n'aurois nulle répugnance à me faire Religieuse; que je la supplios de me recevoir au nombre des Novices, & que l'année écoulée je ferois profession avec joie; que j'avois fait mes réflexions; que puisque mon Oncle souhaitoit avec tant d'ardeur que je prisse ce parti, ce seroit l'irriter contre moi, que de m'opposer à ses volontés; & que mon sort ne pourroit être que malheureux dans le monde, en voulant y paroître malgré lui. Ma chere Agnès, reprit-elle en m'embrassant, je ne doute point que vous ne pensiez ce que vous dites; mais vous ne le penserez pas toûjours: il est bon de vous éprouver avant de vous déterminer; & ce n'est pas en demeurant toute la vie dans un mê-

me

me état, que vous apprendrez à connoître celui que vous devez embraſſer. Pour faire un choix, il faut avoir pluſieurs objets: juſques à préſent vous n'avez eu que la retraite en vûë, il faut que le monde ait ſon tour; & lorſque vous aurez mis en parallele ſes faux attraits avec les douceurs ſolides de notre condition, vous ſerez libre de la préférer aux autres. J'ai de fortes raiſons pour ne pas vouloir qu'on vous laiſſe plus long-tems en Couvent, ni qu'on ſe ſerve de moi pour vous porter à prendre un parti ſans connoiſſance de cauſe: une autre profitera ſi elle le juge à propos de l'entêtement de votre oncle & de votre aveugle obéiſſance; mais pour moi je n'y ſouſcrirai jamais.

Ce diſcours étoit trop ſenſé, & je ſentois trop bien que trois ans d'habitude avoient plus de part à ma dévotion, qu'une véritable vocation, que je ne m'oppoſai plus à ſa volonté: au contraire je la remerciai très-tendrement du ſoin qu'elle prenoit de mon repos, & lui promis de parler à mon Oncle

en conformité de ce qu'elle avoit écrit. Il falloit qu'elle l'eût fait d'une maniere bien vive, puisqu'il vint au Couvent un mois après. Ils eurent une assez longue conversation, dont je n'ai point sçû le sujet: on me fit appeller ensuite. Je ne pus voir mon Pere sans répandre un torrent de larmes: il parut s'attendrir, & me regarder avec une espece de plaisir. L'Abbesse m'embrassa en pleurant, & me fit sortir sans qu'elle ni moi pussions avoir la force de parler. Le Baron du Tan me tint un quart d'heure dans ses bras. Toutes ces marques de tendresse me flatant d'un heureux retour, je lui fis mille touchantes caresses, sans pourtant oser encore l'appeller mon Pere: nous montâmes en chaise, & partîmes sur l'heure. Dans le cours du voyage je m'apperçus qu'il n'ôtoit point les yeux de dessus moi; enfin ne pouvant sans doute résister aux mouvemens de la nature qui n'étoient alors retenus par aucunes considérations: Ma cher Junie, me dit-il; car enfin vous l'êtes, ajouta-t-il en soupirant, ne

me

me reprochez point ce que j'ai fait ni ce que je vais faire: je vois & je sens que vous seule êtes digne de toute ma tendresse; mais je ne suis pas le maître de vous la témoigner. Laissez passer quelque tems encore; continuez d'être discrete, & me laissez faire: On ne sçait point chez moi que je suis parti pour vous retirer, on me croit allé à Moulins pour une affaire qui regarde un de mes amis; ainsi je vais vous conduire à la petite Ferme, qui est une maison qui faisoit autrefois les délices de votre Mere, & que j'ai abandonnée à mon Fermier. Je ne lui dirai point qui vous êtes; gardez-vous bien de l'en instruire: il a des filles qui vous serviront: vous y attendrez mes ordres. Je me déroberai quelque fois pour vous voir; c'est tout ce que je puis faire à présent: n'en exigez pas davantage, & ne cherchez point à pénétrer ce qui me fait agir de la sorte.

Ces paroles étoient prononcées avec tant de marques de douleur, qu'elles me touchérent vivement. Je voyois que mon Pere m'aimoit; qu'il

qu'il eût voulu me le témoigner; qu'il me plaignoit; mais que quelque chose qui paroissoit plus fort que lui, s'opposoit à ses propres sentimens. Cependant charmée de ce commencement de confiance, je lui pris la main; & la baisant avec ardeur: Je vous suis entierement soûmise, Monsieur, lui répondis-je; & si mon cœur se revolte en secret contre ma destinée, ce n'est que par l'excès de ma tendresse pour vous. Faites de moi tout ce que vous voudrez, ôtez-moi les biens & même la vie; mais ne m'ôtez pas le nom de votre Fille, puisque j'ai le bonheur de l'être.

Le Baron m'embrassa; mais il ne me répondit rien: & du reste de notre voyage, je ne pus tirer de lui quatre paroles de suite. Son visage que j'examinois, changeoit en un moment de mille couleurs différentes, selon ce qui lui passoit dans l'esprit. Tantôt il me regardoit avec amitié, & tantôt avec fureur, & jamais il ne fut une pareille agitation. Nous arrivâmes à la Maison qui devoit me servir de prison: c'est effectivement une espéce d'Her-

d'Hermitage, entouré de bois de tous côtés. Mon Pere fit appeller le Fermier, Mari de celle qui m'avoit nourrie. Henry, lui dit-il, je vous confie cette jeune Fille, que les vôtres en ayent ſoin; mais ne ſouffrez pas qu'elle parle à perſonne, & qu'elle ſoit vûë de qui que ce ſoit, pas même de votre Femme, ſi le hazard la conduiſoit ici: je ne veux point qu'on ſçache que je l'y tiens, ni que je l'aye amené; ainſi qu'il ne vous échape rien qui puiſſe donner à connoître ce que je veux tenir ſecret. Après cet ordre il me conduiſit dans un petit Appartement aſſez joli, & m'y laiſſa ſans me dire un mot, ni me permettre de lui parler: il remonta en chaiſe, & je reſtai ſeule abandonnée à mes triſtes réflexions, avec Henry & ſes Filles. Elles étoient deux, & je me ſouvînt très-bien de les avoir vûës au Château dans mon enfance; mais elles ne me reconnurent point: j'étois ſi fort grandie & formée, que ne m'ayant pas pratiquée, elles en avoient perdu l'idée. Il n'en fut pas de même du Fermier: mon viſage

visage avoit des traits trop remarquables à ſes yeux, pour qu'il les méconnut. Ma Mere toûjours préſente à ſa penſée, ne lui donna pas lieu de douter de ce que j'étois; & quoique paſſé l'âge de quatre ans on ne lui eût pas permis de me voir, non plus que ſa Femme qui étoit comme captive dans le Château, lorſqu'elle m'avoit avec elle, il me reconnut ſans balancer.

Je fus pluſieurs jours ſans autre occupation que celle que me donnoit ma douleur; les larmes & les ſurpris faiſant mes ſeuls amuſemens, malgré l'attention des Filles de Henry à me tenir compagnie. Il n'avoit encore oſé me parler; mais je voyois bien qu'il en avoit une grande envie: je ne le déſirois pas moins; cependant comme je craignois ſes enfans, je n'en faiſois rien paroître. Un jour qu'elles étoient avec moi, il entra dans ma Chambre; & leur ayant donné ordre de faire quelque choſe qu'il diſoit être preſſé, elles ſortirent. Il ne me vit pas plûtôt ſeule, que s'approchant de moi: Eſt-il poſſible, me dit-il, que vous ayant

ayant tant de fois porté dans mes bras, vous ne reconnoiſſiez pas le Mari d'Henriette votre Nourriſſe. Pour moi, quelque danger que je puiſſe courir en vous découvrant ma penſée, je ne puis plus longtems vous cacher que je ſçais parfaitement que vous êtes Mademoiſelle du Tan, & vous aſſûrer que je ſuis prêt à tout entreprendre pour vous. Votre Belle-Mere a fait mourir mon Fils ainé, pour avoir entendu le complot qu'elle avoit formé avec Monſieur le Baron, de faire paſſer ſa Fille pour vous; mais il n'importe, j'en ai encore deux à votre ſervice. Ce ſont de braves Garçons, Cavaliers dans la Compagnie du Marquis d'Uſſon; je leur écrirai ſi vous voulez; je leur manderai de prendre avec eux pluſieurs de leurs Camarades; ils viendront vous enlever d'ici; vous conduiront en ſûreté à la Cour; vous irez vous jetter aux pieds du Roi, & certainement il vous rendra juſtice.

La franchiſe de cet homme, la ſimplicité de ſon diſcours, & le bon ſens dont il étoit rempli me charmé-

mérent ; mais n'étant pas dans l'intention de suivre son conseil, je le remerciai, en lui avouant qu'il ne se trompoit pas ; que j'étois la véritable Junie, prête à tout souffrir, plûtôt que de rien faire contre mon Pere ; que j'étois resoluë à lui obéir ; que je l'engageois d'en faire autant ; & que tout le service que j'exigeois de lui étoit de m'apprendre ce qui s'étoit passé au Château depuis mon absence ; de me dire des nouvelles d'Henriette, & par quelle raison il accusoit la Barone de la mort de son Fils. Il me dit alors que sa Femme par politique, & pour mes intérêts, n'avoit point voulu quitter ma Belle-Mere ; qu'elle avoit feint de s'y attacher sérieusement, qu'elle étoit toûjours auprès de sa Fille ; mais qu'il ne lui étoit pas permis de sortir du Château, de le venir voir, ni de lui donner entrée dans la maison ; & qu'il n'avoit appris ce qu'il me disoit que par un billet, qu'elle avoit trouvé le moyen de lui faire tenir ; que tous les domestiques que j'avois laissés au Château, & qui me connoissoient, avoient été chassés, à

la reſerve du Valet de Chambre du Baron, dont il n'avoit abſolument pas voulu ſe défaire ; qu'à l'égard de ſon Fils aîné ; il ne pouvoit pas douter que la Barone ne l'eût empoiſonné ; puiſqu'à peine eût-il rapporté à ma Nourriſſe ſa Belle-Mere ce qu'il avoit entendu ; que la Baronne en ayant été informée par mon Pere, l'avoit envoyé chercher pour déraciner un arbre qui nuiſoit à ce qu'elle diſoit à la vûë de ſon Appartement ; que ce garçon avoit obéi dans l'inſtant, & que la Barone le voyant ou feignant de le croire en ſueur, lui avoit fait avaler un ver de liqueur, comme par un excés de bonté ; mais le pauvre malheureux ne l'avoit pas eû plûtôt dans l'eſtomac, qu'il étoit tombé ſans connoiſſance ; que Madame du Tan s'étoit écriée, en ordonnant qu'on l'emportât ; que ce mal étoit un de ceux qu'elle avoit le plus en horreur ; & qu'enfin on lui avoit ramené ſon Fils preſque mort ; que cependant on l'avoit fait revenir à lui ; mais que pendant ſix jours qu'il avoit encore vêcu, il n'avoit

fait

fait qu'un cri, disant sans cesse que la Barone l'avoit tué, & qu'il étoit mort avec toutes les marques du plus violent poison; que depuis ce tems la crainte les avoit tous si fort saisis, qu'ils s'étoient résolus à laisser courir le torrent sans dire un mot. Henry cessa de me parler; & je mis tout en usage pour détruire ses soupçons, parce qu'ils retomboient sur mon Pere. Mais je ne pus y parvenir, & tout ce que j'obtins de lui fut de le croire très-innocent d'un semblable attentât. Ce ne fut pas une petite consolation pour moi, que de pouvoir m'entretenir quelquefois avec ce Vieillard, & lui ouvrir mon cœur; quoiqu'il s'énonçât avec la grossiéreté attachée à ses pareils, son zéle & sincérité me tenoient lieu de la politesse que j'aurois pû trouver dans un autre. Le Baron me venoit voir assez souvent, comme il me l'avoit promis; & jamais il ne me quittoit sans répandre des larmes. Je m'appercevois dans chaque visite que je faisois de nouveaux progrès sur son cœur, & qu'il aimoit à m'enten-

tendre parler ; il me faiſoit ſouvent chanter, ma voix l'attendriſſoit, & j'avois lieu d'eſpérer qu'il triompheroit enfin du charme qui le tenoit comme enchaîné aux volontés de ſon injuſte Epouſe, lorſque je me vis plus malheureuſe que jamais. Madame du Tan toûjours inquiéte, & toûjours attentive à ce qu'elle croit contraire à ſes projets, s'apperçut des fréquentes promenades du Baron. Une conſcience chargée de crime n'eſt jamais ſans crainte: elle voulut ſçavoir ſes démarches, le fit ſuivre, & ſçût qu'il venoit à la petite Ferme, & qu'il y paſſoit ordinairement deux ou trois heures ſans en ſortir.

Il n'en fallut pas davantage pour l'allarmer ; & réſoluë de pénétrer ce myſtére, elle ſuivit ſes pas la derniére fois qu'il me vint voir, le vit entrer dans cette Maiſon, y entra preſque auſſi-tôt que lui, & le ſurprit comme il ouvroit ma chambre, & que j'allois au devant de lui. Jamais on ne verra de ſpectacle pareil, ni d'homme plus foible que le Baron : il devint pâle & conſter-

ſterné ; la fureur allumoit les yeux de ſa Femme ; tous deux ſe regardoient ſans pouvoir parler, l'un par l'effet de ſa crainte & de ſa molleſſe, & l'autre par l'excès de ſa rage ; & je paroiſſois entr'eux comme une victime qu'on alloit immoller. Je fus pourtant la premiére à prendre la parole ; & redoutant pour mon Pere les tranſports de cette Femme, je m'avançai vers lui ; & le regardant avec reſpect, mais avec fermeté : Il n'étoit pas néceſſaire, Monſieur, lui dis-je, de donner à Madame la peine de venir ici, je ſçavois bien que le terme que je vous avois demandé pour me déterminer, expiroit aujourd'hui, & vous m'auriez trouvée toute prête à partir pour le Couvent. Pardonnez ſi j'ai ſi longtems réſiſté à vos volontés, & ſoyez aſſûré que j'y ſuis entiérement ſoûmiſe. Ces paroles remirent mon Pere de ſon trouble, & calmérent la Barone : elle s'imagina ſelon mon intention qu'on m'avoit renvoyée contre le ſentiment de mon Pere ; parce que j'avois refuſé d'être Religieuſe ; qu'il

qu'il ne l'en avoit point avertie de peur de la chagriner ; & que toutes les visites qu'il m'avoit faites, n'avoient été que pour me résoudre à quitter le monde. Mais son humeur hautaine ne lui permettant pas de s'adoucir si promptement : En vérité, Monsieur, lui dit-elle, vous me faites passer pour être d'un étrange caractére en retenant ici votre Niéce sans que je le sçache ; vous ai-je prié de ne la pas amener dans votre Chateau ; ai-je quelque intérêt à la faire Religieuse ; & mes bontées pour votre Fille ne suffisent-elles pas pour vous assûrer de celles que j'aurois pour Agnès ? Venez, venez, Monsieur, amené-la chez-vous, c'est là qu'elle doit prendre des résolutions, & que vous devez l'obliger à vous obéir.

Le foible Baron lui prit la main, la baisa ; & prenant un air soûmis : Ma chere Barone, lui répondit-il, vous voyez que je ne l'ai pas fait venir ; & si j'avois crû que sa présence ne vous eût point déplû, je vous proteste que je l'aurois mise entre vos mains ; mais elle a si peu

d'esprit, ajoûta-t-il avec mépris, que je m'en faisois scrupule, & que je voulois la remettre au Couvent avant que vous sçussiez qu'elle en étoit sortie. Hé bien, dit-elle, nous l'y remettrons; mais en attendant, qu'elle vienne au Château. Il ne repliqua pas, & dans l'instant ayant fait mettre les chevaux à la chaise du Fermier, nous retournâmes au Château du Tan tous trois dans un profond silence. Henry me vit partir avec un chagrin mortel; mais il étoit trop dangereux de le témoigner pour qu'il en fît rien voir. On me remit aussi-tôt à la garde d'Henriette, qui me reçut avec beaucoup de rudesse en demandant ce qu'on vouloit de moi. Cet accueil plut infiniment à la Barone; mais quoique les discours de son Mari m'y eussent préparée, j'y fus si sensible qu'il me fut impossible de retenir mes larmes. Elle fit semblant de ne s'en pas appercevoir; & me prenant par le bras avec assez de violence, elle me fit monter dans une Chambre à côté de la sienne; m'y enferma, & revint prendre les ordres de sa maî-

tres-

treſſe. Je ne la vis que le ſoir qu'elle me ſervit elle-même à ſoupé, en me montrant toûjours de l'aigreur, quoique nous fuſſions tête à tête. Quelques heures après elle me fit coucher, ferma mes rideaux, & me laiſſa en proye à la plus cruelle de toutes les afflictions, étant perſuadé que cette Femme étoit abſolument changée à mon égard & dévouée à ma mortelle ennemie.

Comme ma douleur ne me permettoit pas de goûter le ſommeil, deux heures ſonnérent que je n'avois encore fait que pleurer. J'étois en cet état lorſque j'entendis ouvrir très-doucement la porte de ma Chambre. Je me ſouciois ſi peu de ce qui pouvoit m'arriver, que je ne fis aucun mouvement pour ſçavoir ce que c'étoit. On s'approcha pourtant de mon lit; on ouvrit mon rideau en me demandant fort bas ſi je dormois. Je reconnus la parole d'Henriette: Non, ma Mere, lui répondis-je du même ton, hé! comment pourrois-je fermer des yeux qui ne ſçavent plus que répandre des larmes. A ces mots elle m'embraſſa, & je ſentis mon

visage tout trempé des siennes. Je viens en verser avec vous, me dit-elle, tous dors, nos Chambres sont bien fermés, on ne peut nous surprendre, ni nous entendre. Alors ôtant sa robe elle se mit à mes côtés; & après m'avoir embrassée mille fois, elle me tira de l'erreur où sa réception m'avoit jettée: mon intérêt voulant qu'elle en usât de la sorte, pour ne pas perdre la confiance de la Barone qu'elle avoit acquise à un tel point, qu'elle ne lui cachoit rien de ses plus importans secrets. Elle me dit que cette Femme lui avoit avoué que le Baron ne l'avoit point épousée; & que craignant toûjours quelque revers de fortune, elle avoit voulu du moins assûrer celle de l'enfant qu'elle avoit de lui; que c'étoit pour cela qu'elle avoit profité du pouvoir qu'elle avoit sur mon Pere qui l'aimoit à la fureur, pour l'obliger à mettre sa Fille à ma place, afin que sous mon nom elle eût tout le bien de ma Mere & celui de mon Pere: mais que n'osant la marier que je ne fusse Religieuse, ils avoient conclu l'un & l'autre de

de m'y contraindre, pour que je n'eusse jamais à revenir contre ce qui auroit été fait ; que c'étoit à cette intention qu'on m'avoit menée au Couvent de Sologne ; mais que mon Pere ayant instruit ma Belle-Mere prétenduë que l'Abbesse n'avoit pas voulu me recevoir sans qu'on lui donnât mon baptistaire, & que le Baron ne pouvant le montrer sans me déclarer sa Fille, il avoit été contraint de me retirer, l'Abbesse ne voulant plus me garder ; & que mon Pere pour faire la paix avec mon ennemie qui l'avoit accablé de pleurs, de sanglots, & de reproches, avoit enfin conclu qu'après qu'on m'auroit assez maltraitée pour me forcer à demander moi-même le Couvent, on me mettroit dans celui-ci sous mon véritable nom, pour qu'il n'y eût plus aucune difficulté à ma Profession ; & que par-là mon Pere devenant mon héritier, seroit libre alors de donner son bien à sa seconde Fille.

Voilà ma chere enfant, continua ma Nourrisse, ce que j'ai sçû après vous avoir couchée ; mais

comme il y a long-tems que je me doute de cet étrange manége, j'ai levé secretement votre baptistaire; j'ai fait tirer de même une copie bien collationnée du Contrat de mariage de feu Madame Barone, & une de son Testament que je vous remettrai, afin qu'elles vous servent de preuves contre cette indigne Femme; mais ils ne faut pas agir ici, dans la crainte qu'elle ne le découvre, les forfaits ne lui coutent rien, & vous seriez perduë à jamais, & moi aussi; le Fils de mon Mari en est un exemple qui me fait trembler: ainsi je suis d'avis que vous n'éclatiez que lorsque vous serez en Couvent; il n'est point de Communauté qui veuille tremper dans une pareille affaire, vous n'aurez qu'à la découvrir à la Supérieure ou l'Abbesse pour qu'elle devienne votre protectrice; & c'est ce que je vous conseille de faire aussitôt que vous y serez. Pour moi dès que vous serez partie je ferai en-sorte de m'échaper & de me rendre près de vous; & n'étant plus à portée des coups de votre Marâtre, j'appuirai & certifierai tout ce

ce que vous aurez avancé. Je rendis milles graces à Henriette de son instruction & de ses avis: & très-contente d'apprendre que la Barone n'étoit point Femme de mon pere, & que leur Fille étoit illégitime, je me résolus à les poursuivre dès que je le pourrois sans risquer le Baron; & me flatant qu'il me conduiroit lui seul, je formai le projet de lui parler en personne instruite devant la Supérieure du Couvent, & de l'engager par mes larmes & mes caresses à quitter le faut nom d'Epoux pour reprendre celui de Pere.

Nous passâmes une partie de la nuit, ma Nourrisse & moi à régler la conduite que nous devions tenir pour nous défier de tous les domestiques du Château, qui étoient entiérement dévoués à la Barone à force d'argent, & nous conclumes que nous n'agirions ensemble avec sincérité, que lorsque nous serions persuadées que personne ne pourroit nous écouter: nous passâmes quelques jours de la sorte. La Barone ne me faisant venir dans son Appartement que très-ra-

rement, & toûjours pour me dire les choſes du monde les plus outrageantes, & me propoſer ſa Fille pour exemple, qu'elle nommoit hardiment devant moi Mademoiſelle du Tan. Je ne voyois plus mon Pere, & j'étois toute la journée renfermée dans ma Chambre. Cependant un jour que la Barone m'avoit fait deſcendre à la toilette de ſa Fille, voulant que je l'aidaſſe à s'habiller, afin de me mortifier par cet abaiſſement, un Gentilhomme du voiſinage qui revenoit d'un voyage de long cours, ancien ami de mon Pere, vint avec lui dans le moment pour la ſaluer. Comme mon Pere n'avoit pas coutume d'amener du monde à ces heures-là dans ſon Appartement, on ne l'attendoit point; ſans cela elle ſe ſeroit bien gardé de m'avoir près d'elle. Cependant ne croyant pas que dans l'état ſervile où j'étoit, un Etranger prit garde à moi, elle le reçut avec toutes les graces qu'elle ſçait mettre en uſage lorſqu'elle veut plaire, d'autant plus que mon Pere lui préſenta ſon Ami comme un homme très-riche,

riche, & qui malgré la fortune qu'il avoit faite aux Indes, n'avoit point oublié ſes anciennes connoiſſances; qui lui fit d'abord jetter les yeux ſur lui pour en faire ſon Gendre. Ce Gentilhomme, qui ſe nommoit Laumer, répondit à ſes honnêtetés par mille choſes galantes en félicitant mon Pere ſur le choix de ſa ſeconde Femme; mais comme il n'y entendoit pas de fineſſe, qu'il avoit fort connu ma Mere, & que mes traits l'avoient frappé en entrant: Voilà, dit-il, en me montrant une preuve ſenſible que le Baron eſt heureux en belles Femmes; puiſque quiconque verra cette charmante Perſonne reconnoîtra ſans héſiter feu Madame la Barone du Tan; jamais il n'y eut de reſſemblance plus parfaite; elle ma ſaiſi. Aſſûrément Mademoiſelle, me dit-il en s'adreſſant à moi, vous ne pouvez pas nier que vous ſoyez ſa Fille, perſonne ne vous croiroit.

Ce diſcours fut un coup de foudre pour nous tous, je ne pus m'empêcher de rougir: la Barone devient pâle comme la mort, mon

Pere en frémit, & la fauſſe Junie jetta des regards terribles ſur Laumer, lui qui ne ce concevoit pas ce qui pouvoit cauſer l'altération qu'il voyoit ſur tous les viſage. Voilà bien du trouble, continua-t-il, ai-je fait quelque mal en reconnoiſſant Mademoiſelle du Tan. Vous ne l'avez point reconnuë, dit la Barone avec précipitation, puiſque vous prenez pour elle la Fille de ſon Fermier, & que voilà Mademoiſelle du Tan. Laumer parut très-interdit à ces paroles; & regardant le Baron qui ſourioit d'un air de conſentement: Eſt-ce une plaiſanterie, lui dit-il, & cherche tu à m'enbarraſſer. Non vraiment, répondit mon Pere, la Barone te dit la vérité. Sortez, me dit-elle, alors d'un ton de mépris & d'autorité, Junie n'a plus affaire de vous. J'obéis ſans replique; & faiſant une profonde révérence, je me retirai; mais j'avouë que je la fis du meilleur air qui me fut poſſible; & j'entendis en m'en allant que Laumer leur dit comme en badinant, ſi vous voulez me donner cette Fille du Fermier en mariage, je par-

partagerai ma fortune avec elle, préférablement à la plus noble Demoiselle de notre Province. Je ne sçus point ce qu'on lui répondit, m'étant promptement renduë à ma Chambre, où je passai le réste de la journée à m'affliger: mais la nuit Henriette me conta que Laumer avoit dîné au Château, & qu'il avoit remis sur le tapis l'avanture du matin, en demandant très-sérieusement si on ne le trompoit point, & si je n'étois pas véritablement Mademoiselle du Tan. Que cette seconde attaque ayant été reçûë encore plus mal que la premiere, ce Gentilhomme étoit devenu fort rêveur; & quaprès le dîné il avoit pris congé d'eux d'un air assez mécontent.

Je ne sentis pas beaucoup de joie de la mortification qu'avoit euë la Barone en cette occasion; au contraire j'appréhendai qu'elle n'eut des suites fâcheuses pour mon Pere; & que Laumer en publiant ce qui lui étoit arrivé, ne lui fit du tort: mais hélas! mes craintes sur cet article ne furent que trop tôt cessées, en apprenant peu

de jours après qu'on avoit trouvé ce Gentilhomme dans la Forêt de Meſſarge percé de pluſieurs coups de poignard, & qu'on accuſoit des voleurs de cet aſſaſſinat. Je crois qu'il n'eſt pas néceſſaire de vous dire ce que cette prompte mort me fit penſer; j'en frémis d'horreur; Henriette en fut accablée; & toutes deux allarmées pour la vie du Baron. Nous paſſâmes pluſieurs nuits dans les plus funeſtes idées; & ne pouvant plus réſiſter à mon inquiétude, je me réſolus de chercher un inſtant favorable pour me jetter aux pieds de mon Pere, & lui faire connoître le péril qu'il couroit avec une Femme de ce caractére; de lui parler avec fermeté, & de le tirer enfin de l'abîme où je le voyois plongé; mais je ne dis rien de ma réſolution à ma Nourriſſe. Et comme je ſçavois que le Baron s'alloit promener toutes les après dînée, & qu'il revenoit aſſez tard, je formai le deſſein de me trouver ſur ſon paſſage avant qu'il entrât dans l'Appartement de la Barone. Pour cet effet je deſcendis de ma Chambre

bre sur la brune, mais tout conspirant contre moi, je la rencontrai face à face sur l'escalier, elle me demanda où j'allois, & ne sçachant que lui répondre, je lui dis que ne l'ayant point vûë de la journée je venois sçavoir l'état de sa santé, & si elle n'avoit pas affaire de moi. Hé bien, entrez me dit elle, vous déshabillerez Mademoiselle du Tan: je fis ce qu'elle vouloit. Cependant il étoit déjà nuit, & le Baron ne revenoit point, on commença à s'inquieter, & moi plus que personne. Tout ce qui m'avoit troublé les nuits passées revint à mon esprit plus fortement que jamais, l'agitation où je voyois cette Femme redoubloit encore mes allarmes, ne l'interprêtant point à son avantage. J'étois dans cette perplexité, lorsque nous entendîmes entrer plusieurs chevaux dans les cours, nous fûmes toutes sçavoir ce que c'étoit, & nous vîmes avec un égal étonnement que le Baron étoit avec quatre homme à cheval. La surprise de mon ennemie l'empêchant de songer à moi, je me trouvai à votre arrivée avec

mon Pere, continua Junie en parlant au Marquis d'Uſſon : le récit qu'il fit du ſervice que vous lui aviez rendu m'intéreſſant d'abord pour vous, j'entrai avec tout le monde dans l'Appartement de la Barone, je vous examinai avec attention, & je ſentis un plaiſir ſecret de celle que vous aviez à me regarder.

Cependant craignant qui ne vous échapât quelque parole obligeante, & que vous n'en devinſſiez la victime, je me retirai le plûtôt qui me fut poſſible, mais le cœur & l'eſprit dans une ſituation bien différente de celle où j'étois quelques momens auparavant. Juſqu'alors je n'avois reſſenti que des peines perſonnelles, les mauvais traitemens d'une étrangere qui vouloit me ravir mon bien, & les rigueurs d'un Pere, avoient fait toutes mes craintes & mes douleurs : mais en ce moment quelque choſe de plus fort vint troubler mon repos. J'étois agitée, inquiéte, curieuſe ; j'aurois voulu ſçavoir ce que vous diſiez, ce que vous penſiez, & ſi vous vous étiez apperçû de mon abſence. Je craignis que

la

la fauſſe Junie n'eût des charmes pour vous ; je ſouhaitai que vous m'en euſſiez trouvé ; mais ſur tout je tremblai pour vos jours ſi vous étiez aſſez imprudent pour parler de moi. Que vous dirai-je enfin, vous me devîntes auſſi cher que mon Pere : je ſçai que cet aveu paſſe les régles qu'on preſcrit à mon ſexe, mais ce que vous avez fait pour le Baron, & ce que vous faites aujourd'hui pour moi ne me permet pas de diſſimuler. J'étois dans cette confuſion de penſée quand Henriette me vient trouver ; nous ne parlâmes que de vous toute la nuit ; & ne pouvant dormir, je la priai de m'accompagner dans le bois du Parc, tandis que chacun étoit encore dans les bras du ſommeil : il étoit ſi matin, que ni voyant nul danger, elle y conſentit.

Vous y étiez déja ſans doute ; vous nous apperçûtes, & vous vîntes à nous. Je voulus fuir, non que je n'euſſe bien deſiré vous entretenir, mais le ſort de Laumer trop préſent à ma mémoire, me faiſant craindre pour votre vie, ſi l'on nous ſurprenoit enſemble, me forçoit d'en

d'en uſer de la ſorte. Vous me retîntes, vous me délcarâtes votre amour, & me conjurâtes de vous éclaircir du myſtére qui vous paroiſſoit regner dans cette Maiſon, & dans lequel votre paſſion vous faiſoit prénétrer malgré l'obſcurité dont il étoit envelopé. Je fus ſurpriſe : je n'oſai d'abord vous répondre, cependant je vous crus ſincere. Henriette, qui ſçavoit mes ſentimens, vous parla pour moi, & vous fis connoître à mots couverts, le danger qu'il y avoit de vous inſtruire de ce que vous ſouhaitiez ſçavoir. Je m'étois remiſe pendant ſon diſcours, & j'y ajoutai des paroles aſſez ſignificatives pour vous convaincre de l'intérêt que je prenois à votre vie. Je vous conſeillai de partir au plus vîte ; & pour vous en donner l'exemple, je vous quittai promptement, & courus me renfermer dans ma Chambre.

Mais, grand Dieu, dans quelle mortelle inquiétude paſſai-je la journée. Henriette ne vint pas une ſeule fois, que je ne lui demandaſſe ſi vous étiez parti ; j'aurois voulu vous ſçavoir à d'Uſſon. Juſqu'à ce moment

ment j'avois toûjours éloigné de mon eſprit que la Barone fût coupable de la mort du Fils d'Henry, & de celle de Monſieur de Laumer ; mais votre préſence m'en fit juger bien autrement. Je la crus capable de tout, & je me figurois à chaque inſtant qu'on m'alloit apprendre quelque horrible cataſtrophe. Enfin je vis Henriette le ſoir, qui me dit que vous n'étiez plus au Château ; qu'au retour d'une promenade que vous aviez faite, le Baron vous avoit fait entendre que des affaires preſſées l'obligeoient à partir le lendemain, & que vous aviez pris congé de lui ſur le champ ſans voir la Barone ; que ce compliment étoit l'effet d'une longue converſation qu'il avoit eu avec cette Femme, dans laquelle elle s'étoit plainte que ma préſence ſeroit toûjours un obſtacle à l'établiſſement de ſa Fille ; qu'elle avoit ſurpris des regards qui lui faiſoient juger que vous aviez été touché de ma vûë ; ajoutant qu'elle enviſageoit comme le plus grand des bonheurs de vous avoir pour Gendre ; mais que pour y parvenir il fal-

falloit absolument me mettre en Couvent, & me faire Religieuse : qu'elle vouloit m'y conduire elle-même dès le lendemain ; qu'il n'avoit qu'à prétexter quelque affaire pour vous obliger à vous en aller ; que le service que vous lui aviez rendu le mettoit assez en liaison avec vous, pour qu'il lui fût aisé de réparer à son retour cette espéce d'impolitesse, mais qu'elle ne vouloit pas tarder à m'éloigner ; que le Baron avoit un peu disputé là-dessus, mais qu'il s'étoit enfin rendu, & que je n'avois qu'à me préparer à partir.

Je ne pus bien démêler mes sentimens en cette occasion, je me trouvois moins disposée que jamais à la retraite : cependant me figurant que vos jours en dépendoient, je ne laissois pas de la souhaiter ; & par un mouvement dont j'ignorois la cause, persuadée que vous ne tourneriez point du côté de mon ennemie, je me flatai que je pourrois vous donner de mes nouvelles plus facilement, & qu'Henriette, qui devoit me venir trouver, seroit plus à portée de vous

vous inſtruire ſans crainte de ma deſtinée. Cette penſée me conſola; l'impatience de partir me prit: cependant nous changeâmes nos projets. Ma Nourriſſe ſçavoit parfaitement qu'on me devoit conduire dans un Couvent de la Marche, dont la pauvreté aſſûroit le Baron de la réüſſite de ſon deſſein, étant réſolu d'offrir pour ma dot une ſomme aſſez raiſonnable pour faire ouvrir les yeux à la Communauté; mais elle ignoroit le nom de cette Maiſon. Ainſi nous conclûmes qu'elle profiteroit de l'abſence de ſon maître & de ſa maîtreſſe pour s'évader du Château, & qu'elle iroit vous trouver à d'Uſſon; qu'elle ſe mettroit ſous votre protection; & que ſans me commettre en rien avec vous, elle vous engageroit à me ſecourir; & que ſur toute choſe, elle ne vous parlerois du Baron que comme d'un homme foible, qu'une longue habitude, & beaucoup d'amour avoient ſoûmis à une femme violente, ambitieuſe, & qui ſacrifioit tout à ſa fortune. Après avoir réglé toute notre conduite, nous nous embraſſâ-

braſſâmes, & nous dîmes adieu, ſçachant bien que nous ne pourrions avoir cette ſatisfaction quand on viendroit me prendre pour partir. Je cachai dans ma Robe les papiers qu'Henriette m'avois remis, & j'attendis, non ſans trouble, l'heure du départ, qui fut de très-grand matin. On me fit monter en Chaiſe, mon Pere & ſa ſouveraine y prirent leurs places, & l'on ſe mit en marche.

Nous avons couché à Montluçon, & nous ſommes arrivés ici, comme vous l'avez pû voir. Je ne doute point qu'Henriette ne ſoit auſſi partie pour vous aller trouver, & qu'elle ne ſoit vivement touchée de votre abſence.

La belle Junie finit ainſi ſa narration, qui mit le Marquis & la Supérieure dans un étonnement inconcevable: mais d'Uſſon tranſporté de joie des tendres diſpoſitions que Mademoiſelle du Tan avoit laiſſé voir en ſa faveur, l'en remercia de façon à lui prouver, qu'elle ne pouvoit placer ſon cœur plus dignement. Cependant comme il ne vouloit pas perdre en paroles

roles des momens qu'il avoit réſolu d'employer plus eſſentiellement: Adorable Junie, lui dit-il, je vous tiendrai ce que je vous ai promis, vous n'en devez pas douter; puiſque faiſant mon bonheur de vous unir à mon ſort, il ne ſeroit pas naturel que je perdiſſe d'honneur & de réputation celui dont je veux être le Gendre. Votre récit m'a donné une idée que je vais exécuter. Je vois au travers de tout le foible du Baron, qu'il a des mouvemens de dégoût pour cette Femme, qui ne ſont détruits que par l'empire qu'elle a ſur lui, & qu'il n'eſt pas impoſſible de le rappeller à lui-même; je vais y travailler, & j'oſe vous aſſûrer que j'y réüſſirai. Mais comme il me faudra quelque tems pour ménager une affaire auſſi délicate, il n'eſt plus queſtion que de me mettre l'eſprit en repos à votre égard, & de prévenir la violence qu'on pourroit vous faire, tandis que je travaillerois à l'empêcher: Et c'eſt ce qui dépend entiérement de vous, Madame, dit-il à la Supérieure, ainſi donnez-moi des aſſûran-

rances certaines que vous ne ferez point Mademoiſelle du Tan Religieuſe, ou me permettez de vous l'enlever.

Cette Dame qui n'avoit point encore parlé, & qui rêvoit comme elle ſe tireroit de l'embarras où la plongeoit l'amour du Marquis, & les malheurs de Junie, prenant enfin ſa réſolution: Je ſuis perſuadée, lui dit-elle, par le caractere que je découvre à Mademoiſelle du Tan, qu'elle ne ſouffriroit pas ſans peine que vous l'ôtaſſiez d'ici ſans le conſentement de ſon Pere; il ne faut donc pas que vous y ſongiez. Je vois d'ailleurs que ſi je n'agis de concert avec vous, je cours riſque de faire ſon infortune, & peut-être celle de ma Maiſon, qui ſeroit dans un terrible lacs ſi on venoit à ſçavoir la vérité de toute cette intrigue. Pour prévenir de tels accidens, & me diſculper envers ma Communauté, qui ſçait que Junie n'eſt ici que pour être Religieuſe, & que ſon Pere donne quatre mille livres pour ſa dot, il faut que j'accepte l'offre que vous m'avez faite tantôt; afin que voyant

voyant que nous ne perdons rien, toutes mes Religieuſes ne puiſſent me reprocher de ne pas faire le profit du Couvent: & comme je ne veux point tirer le mien de cette conjoncture, je vous ferai un billet de pareille ſomme, que je vous rembourſerai ſecretement auſſi-tôt que je le pourrai; & moyennant cette convention, je vous donne ma parole, & vous le ſignerai même, ſi vous voulez, que non ſeulement je ne ſouffrirai point que Junie ſoit Religieuſe; mais que je ne la rendrai jamais à ſon Pere, que vous ne me le permettiez de vive voix.

Le Marquis très-content des ſentimens de la Supérieure, approuva ce qu'elle imaginoit, excepté la contre-lettre. Il m'eſt permis, lui dit-il, de faire du bien à qui je le juge à propos: & puiſqu'il m'eſt impoſſible de vous dédommager de la perte de Mademoiſelle du Tan, il faut du moins que je vous remplace la ſomme qu'elle vous auroit apportée. Votre Egliſe a beſoin d'être rebâtie; je vous donne les qua-

quatre mille livres à ce deſſein, & j'y joins deux cens piſtoles pour les autres réparations de la Maiſon. Cette généroſité achevant de la gagner, elle en marqua ſa reconnoiſſance, & bénit mille fois l'arrivée de Junie dans ſa Maiſon. Ils convinrent alors de leurs faits: & pour prouver à cette Dame l'exactitude qu'il auroit à remplir ſon engagement, il lui donna dans le moment une bourſe de cens Louis; & Mademoiſelle du Tan ayant remis entre les mains du Marquis les papiers dont Henriette s'étoit emparée, il prit congé d'elle, après pluſieurs témoignages d'eſtime & de tendreſſe de part & d'autre; & lui promit qu'elle le reverroit bientôt avec le Baron; ce dernier comme un Pere revenu de ſes égaremens, & lui comme le plus ardent & le plus fidéle de tous les Amans.

Il les quitta; fut retrouver ſon Valet de Chambre, qu'il inſtruiſit en peu de mots de tout ce qu'il avoit fait, & de ce qu'il prétendoit faire; & reprenant la poſte dans le moment, il partit pour ſes Terres

res eſpérant trouver Henriette au Château d'Uſſon, ou l'y recevoir. Il repaſſa par Souvigny ; rendit compte de ſon voyage à ſon Ami, qui fut charmé d'apprendre cette avanture, & l'heureuſe part que ſa Sœur y avoit. Le Marquis y quitta la Poſte, & reprit ſes chevaux, ſur leſquels il ſe rendit à d'Uſſon. Henriette & ſon Mari, qu'elle avoit engagé à fuïr avec elle, n'y faiſoient que d'arriver. L'Amant de Junie leur fit mille careſſes, & fut fort aiſe de reconnoître Henry pour ce même vieillard qu'il avoit ſi long-tems queſtionné quelques jours devant. Il les inſtruiſit de tout, & leur ordonna de reſter chez-lui, les aſſûrant qu'ils y ſeroient en ſûreté. En effet, d'Uſſon étoit ſi fort aimé & reſpecté de ſes gens, qu'il pouvoit compter ſur eux comme ſur lui-même.

Il ſe repoſa trois ou quatre jours, pendant leſquels il prépara tout ce qui étoit néceſſaire au deſſein qu'il avoit formé : & lorſqu'il jugea que le Baron du Tan étoit tranquille chez-lui, il partit pour

s'y rendre, accompagné de deux Valets de Chambre & de trois Laquais bien montés & bien armes, afin d'être en garde contre les embûches de Jeanne du Bac. Avec cet équipage il arriva au Château du Baron, sous prétexte que passant sur ses Terres pour aller à celles d'un de ses Amis, il n'avoit pû se refuser le plaisir de le voir. Du Tan & la fausse Barone le reçûrent à bras ouvert: & comme elle ne craignoit plus Junie, elle fut la premiere à le presser de rester quelques jours avec eux. Le Baron en fit de même; & le Marquis feignant de se rendre à leurs sollicitations, s'établit enfin dans la Maison. Il salua la prétenduë Demoiselle du Tan; lui dit mille galanteries; fut d'une humeur charmante; & leur gagna le cœur de telle sorte à cette seconde visite, que résoluë de ne pas manquer cette proye, elle n'épargnoit rien pour l'attirer & lui plaire. Il se prêta à tout; & pendant quatre ou cinq jours ne parut occupé que des amusemens qu'il inventoit pour les divertir. Il fit faire des par-

parties de Chaſſe au Baron; voulut que Madame & Mademoiſelle du Tan y fuſſent en Amazones, & lui même ordonnoit leurs ajuſtemens: enfin il mit les eſprits dans une telle gayeté, qu'on ne penſoit qu'à ſe réjoüir. Tandis qu'il ſe contre-faiſoit ſi bien, Lambert, qui de ſon côté regaloit les domeſtiques, & leur faiſoit ſans ceſſe des préſens, tiroit d'eux inſenſiblement ce qu'il vouloit ſçavoir, & fut inſtruit que depuis qu'on avoit mene en Couvent une jeune perſonne nommée Agnès, Henriette Gouvernante de Mademoiſelle du Tan, étoit diſparuë avec ſon Mari & ſes Filles; que le Baron & la Barone avoient été très-chargins de cette évaſion, & qu'ils faiſoient ſecretement de grandes perquiſitions pour ſçavoir ce qu'ils étoient devenus; mais qu'ils n'en avoient encore pû rien apprendre. Lambert rendoit à ſon Maître un compte exact de ce qu'il découvroit; & très-content de voir qu'on ne pénétroit rien de démarches de la Nourriſſe, il ſe reſolut d'achever ſon ouvrage.

Ainſi après avoir été cinq jours à faire le galant auprès de la fauſſe Junie, le ſixiéme étant entré d'aſſez bonne heure dans l'Appartement du Baron, il le prit en particulier ; & le regardant attentivement : Monſieur le Baron, lui dit-il, je crois qu'entre Gentilhommes on doit agir avec franchiſe, & qu'il n'eſt pas néceſſaire de chercher des détours pour s'expliquer : ſur ce principe je vous avoüerai que j'adore Mademoiſelle du Tan, & que vous me rendrez le plus heureux de tous les hommes de m'accepter pour ſon Epoux. Du Tan qui ſçavoit que c'étoit là le plus ardent des ſouhaits de celle qui lui ſervoit de guide, & qui ne s'étoit point flaté qu'elle y réuſsît, fut ſi charmé de voir que le Marquis penſoit à ce mariage, que l'embraſſant avec tranſport : Vous me faites trop d'honneur, lui répondit-il, & me comblez de joie de vouloir entrer dans ma Famille : je ſuis fâché que ma Fille n'ait pas plus de bien, je vous la donnerois encore avec plus de ſatisfaction ; mais mon cher Marquis, je n'étois pas riche

riche lorſque j'épouſai Mademoiſelle de Laure, n'ayant de mon chef que cette Baronie beaucoup plus noble que lucrative : ma Femme mit l'opulence dans ma maiſon, étant unique héritiére ; Junie l'eſt devenuë de ſa Mere ; & c'eſt cet hértiage qui la rend aujourd'hui un parti honnête, mais fort au-deſſous de ce que vous pourriez prétendre.

Junie, lui répondit d'Uſſon, poſſede des vertus & des beautés que je met au-deſſus de toutes les richeſſes ; & quand elle n'auroit rien, je la préférerois aux partis les plus brillants. Hé bien, reprit le Baron, elle eſt à vous ; venez, allons donner cette agréable nouvelle à la Barone : comme elle ſert de Mere à ma Fille, je vous aſſûre qu'elle y ſera auſſi ſenſible que moi. A ces mots le prenant par la main, il le conduiſit à l'Appartement de cet Femme, à laquelle il annonça avec amphaſe la demande du Marquis. Elle en fut tranſportée, l'embraſſa, & lui dit cent choſes gracieuſes. On appella la fauſſe Junie ; on lui vanta ſon

bonheur; & le Baron lui commanda de regarder d'Uſſon comme ſon Epoux. Elle reçut cet ordre avec l'embarras que donne le peu d'eſprit & la joie qu'on veut contraindre par une fauſſe modeſtie: elle ſourit; mit la main ſur ſon viſage pour faire croire qu'elle rougiſſoit; & fit au Marquis une révérence mélée d'orgueil & de baſſeſſe. Il eut une peine extrême à s'empêcher de montrer ſon indignation. Il lui fit un compliment aſſez froid pour un homme qui venoit de dire qu'il l'adoroit; par bonheur on n'y prit pas garde, l'antouſiaſme étoit trop fort pour s'arrêter à ces minuties.

La Barone qui vouloit hâter cette affaire, propoſa d'envoyer chercher le Notaire du Baron; mais le Marquis ayant d'autres vuës, lui dit avec amitié, qu'il ſouhaiteroit que les articles du Contrat fuſſent ſignés au Château d'Uſſon, afin de les y célébrer par les fêtes & les plaiſirs qu'il vouloit lui donner; qu'enſuite on reviendroit à du Tan mettre le comble à ſa félicité. La propoſition n'ayant

n'ayant rien que d'obligeant on y consentit sur le champ, & l'on resolut de partir le sur-lendemain. Le Marquis fit aussi-tôt appeller son fidele Lambert ; & l'ayant instruit en secret de ce qu'il avoit à faire, il le renvoya à sa Terre. Les deux jours qu'on passa encore à celle du Baron furent employés par la Mere & la Fille à se précautionner de toutes les parures qui pouvoient les faires paroître avec éclat : les diamans & les bijoux de la défunte qui n'appartenoient qu'à la véritable Junie, furent mis au jour pour parer celle qui lui voloit son nom & sa qualité. D'Uffon ne retrancha rien de ses complaisances ordinaires ; & quoiqu'il parut être beaucoup plus attaché au Baron qu'à l'objet prétendu de son amour, on ne le trouvoit pas étrange, puisqu'il paroissoit seul le maître de le rendre heureux.

Mais si cette conduite fut in différente à ces deux Dames, elle ne le fut pas à du Tan. Les caresses du Marquis, ses attentions, ses marques d'estime, les graces dont il les accompagnoit & le souvenir

du péril dont il l'avoit tiré, le lui rendirent si cher qu'il ne put s'empêcher de sentir de vifs remords de la tromperie qu'il lui faisoit : & lorsqu'il se représentoit que le Marquis d'Usson sorti d'un sang illustre, rempli de mille belles qualités, & dont la fortune étoit des plus brillantes, n'alloit épouser qu'une fille sans nom & sans naissance, parce qu'il la croyoit la sienne, & que pour comble d'iniquité ce fruit illégitime d'un amour illicite aloit usurper des titres & des droits qui n'étoient dûs qu'à la véritable Junie, il tomboit dans de si cruelles agitations, qu'il fut mille fois tenté de lui tout découvrir ; mais retenu par la crainte & le foible affreux qu'il avoit pour sa maîtresse, il sortoit bien-tôt de les justes idées pour reprendre celles qu'on avoit eu soin de lui donner depuis près de dix-huit ans. Agnès, disoit-il en lui-même, n'est-elle pas ma Fille aussi-bien que Junie ; & par le manque d'une Cérémonie doit-elle en être plus malheureuse ? N'est-ce pas le moins que je puisse faire pour récompen-

penſer la patience & la conſtance de ſa Mere, que de la ſubſtituer à la place de celle qui m'empêcheroit de lui donner du bien? Ce raiſonnement le fortifioit quelques momens à pourſuivre ce qui étoit commencé, ſe figurant même que le Marquis étant amoureux de celle qu'il croyoit Mademoiſelle du Tan, ſeroit fâché d'être détrompé; mais lorſqu'il le revoyoit, ſes inquiétudes lui reprenoient & le remettoient dans une irréſolution qui le rendoient d'une triſteſſe extrême.

Cependant on partit pour le Château d'Uſſon: le Baron, ſa Dame & leur Fille étoient dans leur Chaiſe, & le Marquis à cheval avec ſes trois domeſtiques les accompagnoit. La diſtance n'étant pas grande, ils arrivérent ſur la fin du jour; & comme Lambert n'avoit rien oublié des ordres de ſon Maître, ils furent reçus avec une magnificence qui mit la fauſſe Madame du Tan & ſa Fille dans un raviſſement dont elles ne pouvoient revenir. On juge aiſément que la Nourriſſe & le Fermier ne pa-

rurent point: le premier soin de Lambert par l'ordre de son Maître avoit été de les mettre en lieu où l'on ne pouvoit les trouver. Le Marquis fit les honneurs de son Château avec autant de tranquillité, que le Baron les recevoit avec trouble: tout ce qu'il voyoit, augmentoit celui de son ame. d'Usson qui l'examinoit, s'apperçut parfaitement qu'il avoit l'esprit embarrassé; mais il n'en fit rien connoître, le moment n'étant pas encore venu. Je ne détaillerai point de quelle maniere il régala cette Compagnie; tout fut galant & magnifique: & l'heure du repos ayant terminé les soins de la journée, la nuit fut employée à goûter les douceurs du sommeil. Le lendemain, d'Usson ayant fait venir son Notaire, il lui donna ses instructions, accompagnées du mobile qui sçait lever les plus grands obstacles; & lorsque l'on put entrer dans l'Appartement du Baron, il l'y conduisit. La Barone y étoit: & tous deux ayant dit leurs intentions, & de quelle sorte ils souhaitoient que le Contrat fût dressé,

il

il demanda le nom & le ſurnom de la future, qu'on lui nomma ſans héſiter Junie fille & unique héritiére d'Honorine de Laure ſa mere & de Léonard Baron du Tan. Il prit enſuite les qualités du Marquis, & ſe retira en aſſûrant qu'il apporteroit dès le ſoir le Contrat à ſigner. Le reſte du jour ſe paſſa en divertiſſemens; & ſur les ſix heures d'Uſſon feignant d'être impatient de ce que le Notaire ne venoit point, propoſa au Baron d'y faire un tour, ſa Maiſon n'étant qu'au bout de ſon Parc, ajoutant que cela leur ſerviroit de promenade & qu'ils reviendroient avec lui retrouver les Dames.

Du Tan y acquieſça: & c'étant tous deux rendus chez le Notaire qui avoit le mot, il leur dit que tout étoit prêt, & que puiſqu'ils étoient venus ſi fort à propos, ils n'avoient qu'à toûjours ſigner & qu'on le porteroit enſuite à la Barone. Le Baron y conſentit d'autant plus volontiers qu'il s'imaginoit que plûtôt il auroit lié le Marquis & plûtôt il ſeroit quitte des mouvemens qui le tourmentoit.

Le Notaire fit la lecture des articles qui étoient tous à l'avantage de Junie; & lorſqu'il eut fini, le Baron ſigna & le Marquis en fit autant avec une joie qui ſe remarquoit dans ſes moindres actions: après quoi ayant ordonné qu'on ne vînt que le lendemain, il ſortit avec le Baron qui croyoit avoir terminé la plus importante affaire de ſa vie; mais à quelques pas de la maiſon du Notaire, le Marquis l'arrêtant & le regardant fixement: Mon cher Baron lui dit-il; je fais tout mon bonheur de la poſſeſſion de Mademoiſelle du Tan, & me trouve très-honoré de votre alliance; mais je vous avouerai franchement que je ne prétends pas qu'une femme ſans titre, ſans état & ſans naiſſance, telle qu'eſt celle à qui vous prêtez votre nom, ſigne à mon Contrat de mariage. Je la connois cette femme, continua-t-il, elle n'eſt point la vôtre; vous l'avez enlevée à la Rochelle; ſon mari eſt Matelot, il eſt vivant, ſe nomme du Bac; & celle que vous traités de Barone, s'appelle Jeanne: vous voyez bien qu'il ne me

con

convient pas qu'une acte public où je ſuis intéreſſé, ſoit rempli de pareils titres. A l'égard de la Fille que vous en avez euë, faites-moi le plaiſir de ne la plus nommer Junie, rendez-lui le nom d'Agnès, & lui donnez ce que vous jugerez à propos pour la faire Religieuſe; je ne m'y oppoſerai point, au contraire j'y contribuerai; mais enfin il eſt tems de finir un ſtratagême qui vous deshonore, & de remettre Mademoiſelle du Tan dans ſes droits: ſi vous m'en croyez nous partirons demain pour aller la tirer du petit Couvent près de Gueret où vous l'avez miſe pour plaire à Jeanne du Bac, & nous y concluront avec la Supérieure ce qu'il faudra pour la dot de votre Fille naturelle. Je vois votre étonnement, ajoûta-t-il, en remarquant qu'il étoit immobile & comme un homme prêt à tomber de ſon haut: vous ne me croyés pas ſi bien inſtruit, je le ſuis encore plus que je ne le paroît. Cependant oubliant qu'il n'a pas tenu à vous de me tromper; & moins irrité que

touché de votre foibleſſe, je vous pardonne une ſi cruelle ſupercherie, puiſque je n'y pouvois tomber, connoiſſant trop bien la véritable Junie, pour prendre le change : mais ce n'eſt pas aſſez pour me ſatisfaire ; vous m'avez accordé Junie Fille d'Henriette de Laure & la vôtre ; vous venez de ſigner le Contrat, & je prétends qu'il ſoit exactement exécuté ; rentrez donc en vous-même ; reprenez les ſentimens de Pere pour la plus charmante Fille du monde, dont vous avez ſi long-tems éprouvé le reſpect & la patience, ſongez que ſi je n'étois pas auſſi-bien inſtruit de vos affaires, vous alliez conſommer un crime énorme en volant à votre Fille légitime ſon bien & ſa naiſſance en faveur de celle dont vous n'êtes Pere que par hazard, & me ſçachez gré de vous tirer aujourd'hui d'un péril mille fois plus grand que celui que vous couriez dans la Forêt de Meſſarge.

Le Baron du Tan qui pendant ce diſcours avoit eu tout le tems de faire de ſérieuſes réflexions, &

& qui dans le fond de son ame se sentoit bien plus heureux & surprix que fâché de cette avanture, se trouvant même extrêmement soulagé du poids de ses remords, ne répondit d'abord qu'en se jettant dans les bras du Marquis comme un homme éperdu ; ses larmes, & ses sanglots qu'il ne pût retenir, faisant connoître à d'Usson que son ouvrage n'étoit pas imparfait, il s'adoucit, le consola avec tendresse en lui disant qu'il n'étoit pas le seul qui s'étoit laissé aveugler par les attraits & les intrigues des Femme ; que cette affaire seroit ensevelie dans un profond silence ; qu'il vouloit servir de Pere à sa Fille naturelle ; qu'il en prendroit soin, étant assuré de la générosité des sentimens de Mademoiselle du Tan, & sçû si bien tourner son esprit & le rassûrer, qu'il l'obligea de lui confesser lui-même toute l'intrigue, & de lui avouer qu'il étoit extrêmement embarrassé de se délivrer de Jeanne du Bac, à laquelle dans le fort de sa passion il avoit fait donation du Château du Tan sa vie durant

rant: mais d'Uſſon l'ayant prié de ne ſe point inquiéter là-deſſus ayant de ſûrs moiens de la forcer à ſe déſiſter de cette prétention chimerique, il l'amena au point de ſe livrer entierement à lui. Alors s'étant encore embraſſés il réglerent tout ce qu'ils devoient faire, & reprenant le chemin du Château par des détours connus au Marquis, il le conduiſit dans un Pavillon ſéparé du gros corps de logis, dans lequel il trouva Henry, ſa Femme & leurs Filles, qui ſe jettérent à ſes pieds. Cette vûë achevant de l'attendrir, il leur fit mille careſſes; les loüa de leur zele, & les remercia d'avoir contribué à le faire ſortir de l'abîme où ſa foibleſſe l'avoit plongé. Le Marquis le laiſſa avec eux & pluſieurs Domeſtiques pour le ſervir; & s'étant rendu auprès de la fauſſe Barone avec un air qui la fit d'abord trembler: Il n'eſt plus queſtion de feindre, lui dit-il, vous vouliez me perdre & vous vous êtes perduë, tous vos crimes ſont découverts Jeanne du Bac, vous allez ſubir les peines qui vous ſont dûës, & payer

cherement l'assassinat de Laumer & le poison donné de votre main au Fils d'Henry. Venez, continua-t-il en la prenant par le bras, venez reconnoître vos complices que la force des tourmens ont rendus vos accusateurs. Ces terribles paroles glacérent cette Femme; & persuadée qu'elle alloit être mise entre les mains de la Justice, puisque d'Usson étoit si bien informé, elle perdit entiérement le courage, le coup étant d'autant plus sensible qu'elle ne s'y attendoit pas, & qu'elle passoit en un instant de la situation la plus flateuse pour elle, au danger le plus pressant; pénétrée de crainte & mourante d'effroi, elle tomba à ses genoux toute en pleurs, & les embrassant avec ardeur le conjura de lui sauver la vie.

Le Marquis feignit long-tems d'être inflexible; mais enfin se laissant gagner, il lui promit de faciliter sa fuite, à condition qu'elle reconnoîtroit par un acte devant Notaire, qu'elle n'avoit aucun droit sur le Château du Tan; qu'elle avoit surpris la religion du

Baron,

Baron, & que sa donation étoit nulle. Cette misérable s'en crut quitte à trop bon compte, pour ne pas tout promettre ; & dans le moment ayant fait venir le Notaire, il lui fit exécuter sa parole : & pour qu'elle ne crut pas que c'étoit un tour qu'il prenoit pour lui tirer la vérité, il fit paroître Henriette, son Mari & Lambert qui déclarérent en sa présence tout ce qu'ils sçavoient : elle en fut tellement confonduë, qu'elle demanda en grace au Marquis de lui donner du relâche, ce qu'il fit ; mais ne voulant pas qu'elle lui échapât, il emmena sa Fille ; & l'ayant fait enfermer dans son Appartement & gardée à vûë, il mit Agnès entre les mains d'Henriette en lui recommandant de ne lui rien dire de fâcheux & d'en avoir soin.

Il revint ensuite auprès du Baron, qui n'étoit pas sans trouble : la pitié du sort d'une Femme qu'il avoit si long-tems aimée, se faisoit alors si vivement sentir au fond de son cœur ; mais le Marquis le calma, & lui promit si positivement qu'elle

qu'elle n'auroit point d'autre peine que celle de retourner à ſon premier état, qu'il acheva de le déterminer à ne la plus voir. Ils paſſérent la nuit enſemble, & dès le grand matin d'Uſſon ayant fait atteler une chaiſe de poſte, il y fit entrer la fauſſe Barone : & confiant ſa conduite à Lambert, à qui il remit cinquante piſtoles outre une valiſe remplies de hardes qu'elle avoit apportées avec elle, qu'il lui commanda de lui donner lorſqu'il l'auroit menée à vingt lieuës des Terres du Tan & d'Uſſon, il les fit partir ſans vouloir permettre qu'elle vît ſa Fille ; & lorſqu'elle fut éloignée ayant fait revenir le Baron dans le Château, il l'y regala pendant deux jours avec pluſieurs Gentilhommes de la Province ; & par ſes bonnes manieres ayant rendu la tranquillité à ſon ame, il y rappella ſi bien les vertus que ſon fol amour en avoit banni, qu'il fut le premier à le preſſer de ſe rendre au Couvent de Mademoiſelle du Tan : & comme le Marquis le déſiroit encore plus fortement que lui, ils en

en tardérent pas à partir. D'Uſſon & le Baron prirent une chaiſe de poſte à deux perſonnes, & ſe firent accompagner de pluſieurs Cavaliers. Leur voyage fut heureux; ils arrivérent au Couvent où leur cortége les ayant d'abord annoncés à la belle Junie, elle parut preſque auſſi-tôt avec la Supérieure qui la fit ſortir en dehors pour embraſſer ſon Pere. Cette entrevûë fut des plus touchantes: Junie ſe jetta à ſes pieds en lui demandant la permiſſion de l'appeller ſon Pere & de lui marquer toute ſa tendreſſe. Le Baron la releva; & la preſſant dans ſes bras: Ma chere Junie, lui dit-il, oubliés mes égaremens, que le regret que j'en ai, & le digne Epoux que je vous préſente, les effacent à jamais de votre mémoire. Il me ſera toûjours cher, lui répondit-elle, puiſque je dois vos jours à ſa valeur, & le retour de votre cœur à ſes genéreux ſoins. L'amoureux d'Uſſon répartit à ces obligeantes paroles avec toute l'ardeur dont il étoit embraſé: enſuite dequoi il s'acquita de celle qu'il avoit donnée

née à la Supérieure, & lui comptant les quatre mille livres dont il étoit convenu. Le Baron instruisit lui-même cette Dame & sa charmante Fille de ce qui s'étoit passé, & qu'on n'attendoit plus qu'elle pour clore son Contrat de mariage, mais lorsque l'on parla de faire Agnès Religieuse, elle s'y opposa, & pria son Pere & son Amant de la laisser près d'elle, pour avoir la satisfaction de lui donner autant de marques de bonté qu'elle en avoit reçû de chagrin; les conjurant de ne la point contraindre sur son état, & de ne lui faire embrasser celui de la retraite, que lorsqu'elle se demanderoit elle-même. Ils admirérent l'un & l'autre la noblesse de ses sentimens, & lui accordérent sa demande.

La Supérieure prit une véritable part à la joie de ces trois Personnes, & n'épargna pas les remercimens que les bienfaits du Marquis éxigeoient de sa reconnoissance: mais comme ils ne vouloient pas s'arrêter en ce lieu, ils prirent congé les uns des autres, également satisfaits. Le Baron &

Junie

Junie montérent dans la chaise, d'Uſſon monta à cheval; & tout l'équipage ayant pris de nouveaux relais, ils quittérent bientôt les environs de Gueret. Ils ſe repoſérent à Montluçon un jour entier, pour ne pas fatiguer Junie. Ils s'arrêtérent auſſi chez le Prieur de Souvigny pour lui faire partager leur contentement, & arrivérent au Château du Tan, où le Marquis fit venir ſon Notaire, Henriette, ſon Mari, & ſes Filles, qui amenérent Agnès avec eux.

Cette Fille que ſa Gouvernante avoit inſtruite du revers de ſa Fortune, en lui conſeillant de prendre le parti de s'y ſoûmettre de bonne grace, n'ayant pas aſſez d'eſprit pour concevoir toute l'étenduë de ſon malheur, n'en fut pas pourtant aſſez dépourvuë pour ne pas voir qu'elle devoit adoucir par ſes ſoumiſſions, celle que ſes duretés avoient miſe en droit de s'en venger : ainſi elle n'eut pas plûtôt apperçû Junie, qu'elle ſe jetta à ſes genoux, pour lui demander pardon. Cette belle Fille touchée de cette action, la releva, l'em-

l'embraſſa tendrement, & lui promit de l'aimer, en lui diſant qu'elle étoit perſuadée que dans tout ce qu'elle avoit fait, elle n'avoit ſuivi que les mouvemens d'un autre & non pas les ſiens. Le lendemain de leur retour Mademoiſelle du Tan ſigna le bonheur du Marquis d'Uſſon; & quelques jours après ils furent unis pour jamais dans la Paroiſſe du Château, avec une grande magnificence: & le lendemain de cette cérémonie, ils partirent tous pour d'Uſſon, où les fêtes & les plaiſirs recommencérent.

Agnès ſe trouva bien d'avoir ſuivi les avis d'Henriette: la belle Marquiſe d'Uſſon la traita toûjours comme ſa Sœur; & cette Fille jugeant bien que le défaut de ſa naiſſance l'empêcheroit de trouver un établiſſement tel qu'elle l'auroit ſouhaité, elle ſe reſolut à quitter le monde: ce qu'elle fit ſix mois après le mariage de Mademoiſelle du Tan.

Lambert fut aſſez long-tems à ſon voyage; & commençoit de mettre le Marquis en peine lorſqu'il

qu'il arriva; mais l'ayant instruit que la Dame du Bac l'avoit prié de ne la point quitter, qu'elle n'eût pris les voitures qui pouvoient la conduire à la Rochelle, il ne s'étonna plus du tems de son absence. Alors le Baron, le Marquis, & son aimable Epouse, n'ayant plus aucun sujet d'inquiétude, s'abandonnérent à leur félicité, qui ne fut mêlée d'aucune amertume dans tout le cours de leurs vies.

FIN.

LES CENT NOUVELLES NOUVELLES,

De Madame DE GOMEZ.

TOME QUATORZIEME.

A LA HAYE,
Chez PIERRE DE HONDT.
M. DCC. XXXVI.

TABLE
DES
NOUVELLES

Contenuës dans ce Volume.

LXXII. BON SANG NE PEUT MENTIR, Pag. 1

LXXIII. A QUELQUE CHOSE LE MALHEUR EST BON. 83

LXXIV. SUITE DU PROVERBE, A QUELQUE CHOSE LE MALHEUR EST BON, 159

LXXV. HISTOIRE DE DONA MARCIA, 224

A P-

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit qui a pour titre: LES CENT NOUVELLES NOUVELLES, DE MADAME DE GOMEZ: *A Paris ce* 23. *Août* 1734.

JOLLY.

BON SANG NE PEUT MENTIR.

LXXII. NOUVELLE.

DANS une des plus belles Provinces de France un Gentilhomme, que je nommerai le Comte d'Arville, s'étant marié dans un âge assez avancé, s'étoit retiré à ses Terres avec son Epouse, Dame d'un mérite distingué, & d'une vertu sans tâche. Ils eurent un Fils la premiere année de leur mariage; & comme ils n'espéroient pas en avoir davantage, ils voulurent appliquer tous leurs soins à rendre cet enfant digne de porter leur nom; & d'entrer dans les Emplois que le Pere avoit

rempli avec honneur au ſervice de ſon Roi. Les projets des Peres ſur leurs héritiers prennent toûjours naiſſance avec eux; mais ne pouvant les exécuter que lorſqu'ils ont l'âge néceſſaire pour les faire réüſſir, le Comte d'Arville ſongea d'abord au plus preſſé. Il falloit au jeune Comte une Nourriſſe avant toute choſe, & le mettre entre les mains des femmes avant qu'il paſſât dans celles des hommes. La Fermiere de la Terre d'Arville, qui n'avoit qu'un fils de ſix mois, & dont la ſanté ferme & robuſte, lui promettoit une nourriture telle qu'il pouvoit la deſirer, fut choiſie pour donner ſon lait à cet enfant chéri. La Ferme n'étoit éloignée du Château que d'une lieuë, & cette proximité, qui ne faiſoit regarder le chemin que comme une promenade, obligea le Comte & la Comteſſe à laiſſer la Fermiere dans ſa maiſon, dont elle avoit de la peine à ſortir: ainſi craignant qu'elle ne ſe déplût au Château; qu'elle n'y fût contrainte & gênée, & que cela ne fît tort à ſon lait,

lait, on lui confia ce précieux dépôt qu'elle nourrit conjointement avec son fils, ayant suffisamment dequoi les contenter tous deux. Le Comte & la Comtesse la visitoient souvent, & virent avec plaisir qu'elle avoit pour son nourrisson une tendresse aussi parfaite, que celle que la nature lui donnoit pour l'enfant dont elle étoit la Mere; & satisfaits de ses soins, ils s'en reposérent entiérement sur elle.

Le Jeune Comte d'Arville fut nommé Marquis d'Erinant, petit Fief dépendant de la Terre d'Arville, pour le distinguer de son Pere pendant sa vie, & le Fils de la Fermiere s'appelloit Némond. Ces deux enfans vinrent à merveille: & quoiqu'il semblât que la nature se fût divertie à rendre le Marquis fort au-dessous du païsan, pour la beauté du corps & les graces de l'esprit, il n'en fut pas moins cher au Comte & à la Comtesse, qui se flatant que l'éducation mettroit en lumiere les qualités qu'il devoit avoir, le retirérent des bras

de sa Nourrisse dès qu'il fut en état d'articuler : Mais comme Madame d'Arville vouloit récompenser sa Fermiere, & qu'elle se sentoit une tendre inclination pour le Frere de lait du jeune d'Erinant, elle pria son Epoux de ne les point séparer de lui, & qu'ils eussent les mêmes maîtres & la même éducation. Némond étoit si beau, & ses manieres enfantines avoient de tels agrémens, que le Comte n'eut aucune peine à faire ce qu'elle desiroit.

Ainsi le Païsan & le Marquis vinrent ensemble au Château, où la Comtesse fut d'abord leur premiere Gouvernante; & lorsqu'elle les eut mis en état d'avoir de plus sçavans maîtres, ils eurent ceux de la Province qu'on en crut les plus dignes : il est vrai qu'ils ne paroissoient être proposés que pour le Marquis, & que Némond n'en profitoit que par l'excès de la générosité de son Seigneur ; mais dans la suite de ses études, il l'emporta si fort sur le Marquis, que les maîtres s'attachérent véritablement à lui ; & le re-

regardant comme un ſujet qui leur feroit honneur, ne négligérent rien de ce qui pouvoit le rendre parfait. Ils y réüſſirent au-delà même de leurs eſpérances ; & quoi qu'ils euſſent autant de ſoin du Marquis, ils virent avec douleur que leurs peines étoient infructueuſes.

En effet ce fut avec la derniere ſurpriſe que Monſieur & Madame d'Arville s'apperçurent que le Marquis d'Erinant avoit toutes les inclinations ruſtiques, & Némond celles d'un homme de condition. Ces diſpoſitions ne firent qu'augmenter avec l'âge, & mirent le Comte dans un Chagrin inexprimable. Ce qui le touchoit le plus, étoit de voir que le Marquis joignoit au peu d'envie d'apprendre, une arrogance & un orgueil inſupportable ; & que ne voulant rien ſçavoir, il ne laiſſoit pas d'être au deſeſpoir que Némond fût plus ſçavant que lui & plus adroit dans tous ſes exercices, & qu'il traitoit ce jeune homme d'une façon cruelle. Cependant malgré tous

ſes défauts, il étoit Fils unique, & ce titre ſuffiſoit pour le rendre cher. Il étoit aſſez bien fait; ſes traits n'étoient pas deſagréables; mais il prenoit quelquefois un air ſombre, rude & féroce qui faiſoit trembler. Il avoit de l'eſprit, mais tourné au mauvais, & qui ne s'occupoit que du mal qui pouvoit faire: ſes inclinations étoient ſauvages & baſſes; il fuyoit la compagnie des jeunes gens de ſa qualité, & ne ſe plaiſoit qu'avec les païſans de la contrée; & dans le choix qu'il en faiſoit, il marquoit la dépravation de ſon ame, n'aimant que ceux dont la débauche & le libertinage étoient à l'excès. Le Comte & la Comteſſe employoient vainement les menaces & les priéres, la douceur & la ſévérité: le peu de reſpect qu'il avoit pour eux le rendoit inſenſible à tout. Némond étoit entiérement oppoſé à ce caractere: & ſans chercher à faire ſon portrait exactement, il ſuffit de dire qu'il avoit autant de mérite, d'eſprit & de vertus, que d'Erivant étoit rempli

pli de vices & de défauts ; & qu'il étoit peu de Cavaliers de son âge au-dessus de lui. Le parallele que Monsieur & Madame d'Arville en faisoient avec leur Fils, les accabloient de tristesse & de confusion : mais se flatant toûjours que le tems le changeroit, ils le virent parvenir à sa vingtiéme année sans qu'il montrât une conduite différente : & tandis que Némond aimé, chéri, & considéré de tous les Gentilhommes de la Province, passoit ses jours à les suivre dans le noble exercice de la Chasse, ou dans ceux qui forment le corps en amusant l'esprit. Le Marquis accompagné d'une troupe de Païsans revêtus, sans mœurs & sans conduite, couroit les Villages circonvoisins qui dépendoient de la Terre d'Arville, dans lesquels il commettoient impunément tout ce que la débauche a de plus affreux. Les plaintes continuelles qu'on en venoit faire au Comte, étoient autant de coups de poignard : & comme il croyoit lui donner de l'émulation en lui

proposant Némond pour exemple, il lui remontroit chaque jour la honte qu'il devoit avoir de ce que le Fils de son Fermier s'acquéroit une estime que lui seul devoit inspirer. Mais bien loin que ces remontrances le portassent au bien, elles ne firent que redoubler la haine & l'envie qu'il cachoit depuis long-tems contre ce jeune homme: & choqué qu'on osât lui donner un semblable modéle, il se résolut de le traiter de façon à l'obliger de quitter le Château, & même le païs. Némond avoit essuyé si souvent ses mauvaises humeurs sans se plaindre, qu'il ne trouva rien d'extraordinaire à ses maniéres. Cependant elles devinrent si peut soutenables, qu'ayant du cœur & beaucoup d'honneur, il ne se sentit plus capable de les supporter sans s'en venger, ou sans en fuïr le danger. Le dernier parti lui parut le meilleur, d'autant plus qu'il commençoit à s'ennuyer de la vie oisive qu'il menoit, & qu'il remarquoit que le Comte & la Comtesse se refroidissoient pour lui à mesure

ſure que leur Fils faiſoit éclater ſes mauvaiſes qualités ; & que ſon Pere & ſa Mere fâchés de ce qu'il paroiſſoit s'élever au-deſſus de ce qu'il étoit, ne lui montroient aucune tendreſſe. Toutes ſes réflexions jointes enſemble le déterminérent à ſuivre un Gentilhomme de la Province, Capitaine de Vaiſſeau, qui pendant deux mois de ſéjour dans le païs avoit pris pour lui une amitié particuliére, & qui lui propoſoit de le faire Lieutenant, d'avoir ſoin de ſa fortune, & de ſe charger de tout ce qu'il lui falloit pour entrer dans un pareil emploi. Némond irrité des traitemens du Marquis, & jugeant bien que ce ſeroit inutilement qu'il s'attacheroit à lui, ne balança point à faire ce que ce Gentilhomme ſouhaitoit de lui ; mais comme il craignoit qu'on ne s'oppoſât à cette eſpéce d'élevation, il n'en dit rien au Comte non plus qu'à ſon Pere & à ſa Mere, & partit ſecretement avec le Capitaine de Vaiſſeau pour ſe rendre à Marſeille, où ils ſe devoient embarquer.

Comme la guerre étoit allumée entre les François & les Algériens qui venoient de rompre le Traité de Paix qu'on avoit bien voulu leur accorder, c'étoit pour attaquer la ville d'Alger que la Flotte Chrétienne étoit commandée, & pour la joindre que le Capitaine de Vaiſſeau & pluſieurs Armateurs s'étoient rendus à leurs bords. Tandis que Némond va chercher dans le ſein de la gloire dequoi faire oublier ſa naiſſance, & rendre ſon nom fameux, ſon abſence faiſoit grand bruit dans la Terre d'Arville, le Comte & la Comteſſe en furent vivement touchés, chacun en particulier; l'un & l'autre avant de la peine à ſe montrer plus ſenſible à la perte d'un homme qu'ils ne devoient regarder que comme un domeſtique, qu'à la mauvaiſe conduite de leur propre Fils : Monſieur d'Arville fit toutes les perquiſitions néceſſaires pour en ſçavoir des nouvelles, & n'en put rien apprendre, ce qui le chagrina véritablement, s'imaginant que la ſageſſe de ce jeune homme auroit

mis

mis un frein aux déréglemens du Marquis. Le Pere & la Mere de Némond prirent la choſe avec plus de fermeté, & furent les premiers à dire aſſez librement au Comte qu'il ne devoit s'embarraſſer que de ſon Fils, & laiſſer courir au leur ſa deſtinée; qu'il s'étoit ſans doute engagé, & que puiſqu'il préféroit d'être Soldat aux bontés de ſon Seigneur, il ne méritoit pas qu'on ſe ſouvînt de lui. Ce diſcours qu'ils répétoient autant de fois que le Comte & la Comteſſe croyoient devoir les conſoler, les obligérent enfin à n'en plus parler; & voyant alors le Marquis entiérement abandonné à lui-même, & ſe faire chaque jour de mauvaiſes affaires, ils réſolurent de le marier, eſpérant que l'hymen & les charmes d'une Femme aimable, le raméneroient des égaremens d'une jeuneſſe pleine de feu. Pour cet effet ils jettérent les yeux ſur l'alliance d'un Ami qu'ils avoient en Provence qui n'avoit qu'une Fille de dix-huit à dix-neuf ans, dont la beauté, l'eſ-

prit & la vertu égaloient la naiſſance & le bien.

Monſieur & Madame d'Arville dans l'enfance de leur Fils, avoient fait pluſieurs voyages à Marſeille, ſéjour ordinaire de la Famille de cette belle Perſonne; & l'ayant preſque vû naître, ils crurent ne pouvoir faire un choix plus propre à vaincre le triſte naturel du Marquis; ils en écrivirent au Comte de Varé, Pere de la Demoiſelle, auquel ils eurent ſoin de cacher le peu de mérite du Marquis, & de témoigner un vif empreſſement de ſerrer les nœuds de leur ancienne amitié par cet hymen : La demande fut reçûë avec joye, & le Comte de Varé ne pouvant donner à ſa Fille un Epoux plus ſortable, répondit à Monſieur d'Arville, qu'il ſe tenoit honoré de ſa recherche; & que pour lui prouver combien il étoit flaté de ſa propoſition, il partiroit avec ſa Fille pour le venir trouver auſſi-tôt qu'il le jugeroit à propos, voulant épargner la fatigue du voyage à la Comteſſe d'Arville, dont il ſçavoit

voit que la ſanté étoit très-languiſſante depuis long-tems.

Ces politeſſes réciproques abrégeant toutes cérémonies, le Comte manda à Monſieur de Varé de ſe rendre à Arville le plûtôt qu'il pourroit. Pendant que les Couriers portoient aux deux Amis les intentions de l'un & de l'autre, le Comte & la Comteſſe inſtruiſirent d'Erinant du choix qu'ils avoient fait, & le préparérent à recevoir Roſe de Varé: c'eſt ainſi que ſe nommoit cette Demoiſelle; & lui faiſant une aſſez rude mercuriale ſur ſa conduite, le conjurérent avec tendreſſe de prendre plus de ſoin de ſa gloire à l'avenir, & de ſonger qu'un homme marié devoit vivre avec plus de circonſpection & de ſageſſe; ajoûtant que ſon Epouſe avoit des charmes dont ils ne doutoient point qu'il ne fut enchanté dès qu'il auroit jetté les yeux ſur elle; & qu'ils ſe flatoient que la poſſeſſion d'un ſi bel objet le rendroit plus raiſonnable. Le Marquis reçut les remontrances & les conjurations de ſon Pere & de

ſa Mere, d'une maniére à leur faire connoître qu'il étoit d'un naturel à ne jamais changer. Il leur répondit avec ſon air fârouche, qu'il ne vouloit point ſe marier, que c'étoit chercher à le mettre dans l'eſclavage, que de l'engager ſi jeune, qu'ils auroient dû le conſulter avant de faire venir cette Perſonne, & qu'il avoit des penſées bien différentes des leurs pour ſon établiſſement.

On juge facilement quel chagrin donna ce diſcours au Comte & à la Comteſſe. Cependant s'affermiſſant contre leur malheur, & voulant toûjours eſpérer, ils n'employérent plus que la douceur pour réduire cet eſprit féroce, qui de ſon côté fortement allarmé d'un mariage qui devoit, à ce qu'on diſoit, le tirer de la vie qu'il menoit & le regardant comme un piége qu'on tendoit à ſa liberté, réſolut de ſe ſouſtraire à l'obéïſſance paternelle en quittant le païs. Fortifié dans cette penſée par un tas de libertins comme lui qui s'offrirent à le ſuivre par tout, il ne mit d'in-

tervale entre la réſolution & l'exécution, que ce qu'il en falloit pour emporter dequoi fournir aux dépenſes du voyage; ce qu'il fit en profitant du premier moment qu'il ſe trouva ſans témoins dans le cabinet de ſon Pere, dont il enfonça le Bureau, & prenant autant d'argent qu'il en put porter ſans courir riſque qu'on s'en apperçût à ſa marche, il ſortit du Château en plein jour, & fut trouver ſes amis qui s'étoient tous munis de la même précaution, chacun ſelon ſes moyens; & gagnant païs enſemble, n'allant que par des chemins détournés, ſe cachant le jour, & ne marchant que la nuit, ils quittérent leur Province. Lorſqu'ils ſe crurent hors de péril, ils commencérent à faire bonbance; mais comme ils n'en vouloient pas reſter-là, & que leur plan étoit fait en partant de former entr'eux une compagnie formidable à ceux qui ſeroient aſſez malheureux pour ſe trouver ſur leur chemin, ils élirent le Marquis pour leur Commandant; & tantôt par force, & tantôt par ar-

argent, engagérent ſous leurs étendarts tous ceux qu'ils crurent capables de participer à leurs forfaits.

Ainſi par une deſtinée auſſi ſurprenante qu'impénétrable, Némond fils d'un Païſan, fuit ſa patrie par un motif de gloire & de vertu, tandis que le Fils du Comte d'Arville ne prend la même réſolution que pour ſe livrer avec plus de liberté aux crimes les plus énormes. Mais pendant qu'il court à ſa perte, le Comte & la Comteſſe ayant vû finir le jour & la nuit ſans entendre parler de lui, firent aller leurs gens dans tout le voiſinage pour ſçavoir ce qu'il étoit devenu. On fut chez tous les Seigneurs d'alentour; on viſita les maiſons des plus petits comme des plus grands; & l'on en revint auſſi peu inſtruit, qu'on y étoit arrivé. Ce fut alors que les cris ſe firent entendre dans le Château, & que les larmes y coulérent en abondance; la conſternation y parut générale. Le Comte & la Comteſſe qui n'étoient que trop certains de l'indigne caractére de leurs Fils, étoient bien moins

moins troublés de ſon abſence que du motif qui pouvoit l'avoir cauſée, & de ce qu'il alloit devenir. La fracture du Bureau, & l'argent volé dont ils s'apperçurent dès la même nuit, ne leur faiſant que trop connoître ce qu'ils devoient craindre pour leur honneur & leur repos: mais ce qu'il y eut de plus extraordinaire, fut de voir la Fermiere qui n'avoit pas eu le moindre regret de la fuite de ſon Fils, qui ſe déſeſpéroit de celle du Marquis, & dont la déſolation paſſoit de beaucoup celle du Comte & de la Comteſſe. Le Fermier mit tout en uſage pour le trouver; mais inutilement. Toute la Province fut bientôt inſtruite de cette avanture; & la plûpart de ceux dont les enfans avoient diſparu ne doutant point qu'ils ne fuſſent avec lui, vinrent au Château d'Arville ſe plaindre que le Marquis avoit débauché leurs Fils; ainſi le Comte & ſon Epouſe eurent encore la douleur d'entendre leurs lamentations. Cependant pénétré de regret du pas qu'ils avoient fait auprès

près de Monſieur de Varé & de ſa charmante Fille qu'ils attendoient chaque jour, ils ne ſçavoient à quoi ſe réſoudre, ſoit pour les inſtruire de cet événement quand ils ſeroient arrivés, ou ſoit pour les empêcher de partir, quand ils en reçûrent une lettre qui les tira de cet embarras en les accablant d'une douleur nouvelle. Ce Gentilhomme, qui dans un autre ſens n'étoit pas plus heureux qu'eux, leur manda que quelques Dames de Marſeille ayant ſçû que Roſe ſa Fille devoit quitter la Provence pour ni plus revenir, avoient voulu la régaler avant qu'elle partît, que la fête c'étoit donnée ſur mer par le plus beau tems du monde; mais que ſur le ſoir comme leur Gondole ſe préparoit à regagner le Port, une tempête horrible s'étoit élevée avec tant du fureur, qu'elle avoit bientôt perdu Marſeille de vûë, & que depuis près d'un mois que cet accident étoit arrivé, il n'avoit pû en rien apprendre; que la goute l'avoit empêché d'être de la partie, mais qu'il

qu'il en étoit au déſeſpoir, & qu'il eut mieux aimé périr avec ſa Fille, que de vivre comme il faiſoit dans l'incertitude de ſon ſort.

Cet accident tout funeſte qu'il étoit, parut au Comte d'Arville un coup de la Providence pour lui aider à ſupporter ſa peine avec plus de patience, puiſque l'infortune de Varé en perdant une Fille d'un mérite reconnu, étoit bien plus grande que la ſienne, n'ayant à regreter qu'un homme rempli de vices. Ces réflexions & une entiére réſignation aux volontés du Ciel, calmérent quelques-tems les inquiétudes de Monſieur & Madame d'Arville. Six mois s'écoulerent de la ſorte, ſans que les deux Comtes eurent aucunes nouvelles de leurs enfans; lorſque par les écrits publics, celui d'Arville apprit qu'on avoit arrêté une troupe de voleurs convaincus de pluſieurs meutres & brigandages; qu'ils étoient dans les priſons de la ville de Paris; qu'on travailloit à leur Procès; qu'il y avoit parmi eux des enfans de famille, & qu'un en-

entr'autre ſe nommoit le Marquis d'Erinant. Il n'eſt pas néceſſaire de dire l'excès de la ſurpriſe & de la douleur du Comte & de la Comteſſe en trouvant le nom de leur Fils dans le nombre de ces ſcélérats.

Il n'eſt point de Philoſophie à l'épreuve de ces ſortes d'attaques ; & quand la nature ſeroit muette, l'honneur ſeul ſuffiroit pour faire révolter les ſens. Le Comte d'Arville incapable de conſoler ſon Epouſe, & de recevoir lui-même de conſolation, ne trouvant point d'autre reméde à ſon mal que d'en être certain ou déſabuſé par ſes propres yeux, prit la poſte, vint à Paris ; & pour ſon malheur y arriva le même jour de la condamnation de mort de ces miſérables : & comme il étoit en conſidération parmi les Juges, il les fut voir, & ſçut de leurs bouches qu'il n'étoit que trop vrai que ſon Fils en étoit le chef ; qu'il avoit avoué qu'il s'étoit ſauvé de la maiſon Paternelle pour ſuivre ſon criminel penchant ; qu'il avoit commis pluſieurs meur-

tres

tres avec ſes complices, & qu'il devoit être juſticié le lendemain; mais que les Juges pour ne pas deshonorer ſa Famille, avoient fait paſſer le nom de Marquis d'Erinant pour un titre ſuppoſé, que le coupable s'étoit donné, comme il eſt aſſez ordinaire à ces ſortes de brigands.

On juge aiſément de l'impreſſion que fit ce diſcours dans l'ame du Comte percé du plus ſenſible coup, & voyant bien qu'il n'avoit point de grace à eſpérer, qu'en la demandant il ne feroit que mieux publier ſa honte, & qu'il étoit peut-être plus heureux pour lui de perdre un Fils indigne de ſa naiſſance, que de le laiſſer vivre couvert d'opprobres; il remonta ſur l'heure en chaiſe de poſte, & fut ſe renfermer dans ſon Château avec la déſolée Comteſſe, où l'un & l'autre ſe conſolérent entiérement, ne voulant plus avoir aucun commerce avec leurs meilleurs Amis, réſolus de paſſer leurs jours à faire pénitence pour avoir eu le malheur de donner la vie à un ſcélérat.

Tan-

Tandis que ces choſes ſe paſſoient en France, & que le miſérable d'Erinant ſubiſſoit la peine de ſes crimes, Némond recevoit en Barbarie la récompenſe de ſes vertus & de ſa valeur. Il avoit fait des actions d'une intrépidité ſi merveilleuſe, que ſon Capitaine ayant été tué, le Commandement du Vaiſſeau lui fut donné du conſentement de tous les Officiers de la Flotte; & ce nouveau grade lui procurant des occaſions plus fréquentes de ſe diſtinguer, il les ſaiſit avec tant d'ardeur, qu'on le regarda bientôt comme un Héros. La priſe d'Alger fut entiérement duë à ſon courage & à ſes conſeils de l'aveu même du Général de la Flotte. Cependant les Algériens vaincus & conſternés, demandérent la paix, en promettant de n'en plus voiler les articles. Comme la France n'avoit point d'autre intention que de châtier cette Nation de ſon manque de foi, elle ne l'en vit pas plûtôt punie & répentie, qu'elle laiſſa agir ſa clémence, & permit qu'on travaillât à un accomodement,

ment, pendant lequel il y eut une Trêve de trois mois, cimentée par des ôtages considerables pour la sûreté des Chrétiens François. Pendant cet intervale la plûpart des Officiers voulant voir le dommage que les bombes avoient fait dans la Ville, & connoître par eux-mêmes ce qu'ils en avoient lû & entendu dire, sortirent de leurs Vaisseaux pour s'y promener. Le brave Némond encore plus curieux que les autres fut de la partie : & comme il étoit connu des Algériens pour être en estime parmi les Commandans de la Flotte, ils s'empressérent tous à le bien recevoir.

A sa considération tous les Palais leur furent ouverts, & le Bey les reçut dans le sien avec honneur. Il y avoit déjà près de quinze jours que Némond visitoit ce qu'il croyoit de plus digne d'attention dans cette Ville, lorsqu'un soir qu'il reprenoit le chemin du Port pour rentrer dans son Vaisseau, sur lequel il couchoit toûjours, une vieille femme l'aborda, & lui présentant une boëte à portrait : Seigneur,

gneur, lui dit-elle en mauvais François, si les touchans attraits de cette belle Perſonne peuvent faire ſur ton cœur la même impreſſion que ta vûë a fait ſur le ſien, trouve toi dans cet endroit demain à pareille heure, & je te rendrai le plus heureux de tous les hommes. En achevant ces mort elle diſparut comme un éclair, & le laiſſa auſſi ſurpris de ſon diſcours qu'incertain ſur ce qu'il devoit faire.

Il remonta dans ſon Vaiſſeau, & ne fut pas plûtôt ſeul qu'il ouvrit la boëte, & vit effectivement ce que la Nature avoit formé de plus parfait: mais quoique ſes yeux en fuſſent enchantée, ſon cœur en connut encore mieux tout le prix, & ſentit pour la premiere fois que l'amour n'étoit pas incompatible avec la gloire. Cependant ne croyant pas qu'il y eut ſur la terre une Femme auſſi belle que celle de cette peinture, il balançoit à ſe rendre, & cherchoit des raiſons pour combattre la paſſion qui commençoit à l'enflamer, lorſque la curioſité de concert avec elle, lui fai-

faisant désirer la vûë de ce charmant objet, & de sçavoir comment, & par quel hazard il avoit pû lui plaire, le détermina à se trouver au rendez-vous de la vieille. Némond n'avoit jamais aimé, son cœur trop haut pour s'abaisser à celles qui convenoient à sa condition, les avoit dédaignée, & trop sensé pour élever ses pensées à celles qui pouvoient flater sa vanité, & la noblesse de ses sentimens, il avoit toûjours évité de s'en laisser charmer. Ainsi ne connaissant point le danger, il affronta le péril, se figurant qu'une intrigue de cette nature n'auroit de suite qu'autant que la Flotte seroit dans le Port d'Alger, & que les vents & les flots en éteindroient l'ardeur aussi-tôt qu'il se remettroit en mer. Sur cet espoir il résolut de la pousser aussi loin qui lui seroit possible, & de profiter de son bonheur. Il ne dormit point de la nuit, l'Inconnuë occupa son imagination de maniére qu'il n'eût aucun repos; le jour ne lui en procura pas davantage, & ce ne fut qu'au moment

de ſon aſſignation qu'il ſentit quelque ſoulagement à ſon inquiétude, il eut grand ſoin de ſi rendre, la vieille ni manqua pas nom plus ; & l'ayant conduit par quantité de détours, le fit enfin entrer par une porte ſecrette dans un très-beau Jardin, qu'elle lui fit traverſer pour paſſer dans un ſuperbe Salon éclairé d'un nombre infini de bougies : un grand tapis de Turquie couvroit le plancher ; & dans le fond d'une eſtrade qui tenoit la moitié du Salon étoit une jeune Perſonne aſſiſe ſur une pille de carreaux de drap d'or ; mais d'un éclat & d'une beauté ſi ſurprenante, que Némond, que la vieille avoit laiſſé à l'entrée de ce grand Cabinet, n'auroit pas eu la force d'avancer quand elle l'auroit voulu.

Cette Femme par la bas à la Dame, & revenant enſuite à notre jeune Avanturier, approchez, lui dit-elle, & voyez ſi je ne ſuis pas de parole. A ces mots le prenant par la main elle le conduiſit ſur l'eſtrade : la jeune Perſonne s'étoit déjà levée pour venir au-devant de Né-

Némond, qui ne se connoissant plus se jetta d'abord à ses pieds; la belle Inconnuë rougit, & le pria de prendre place sur des carreaux qui étoient près d'elle. Non, Madame, lui répondit-il transporté d'amour & d'admiration, ce n'est qu'à genoux que je dois vous rendre grace de la faveur que vous me faite, & ce n'est que par le plus profond respect que je puis vous exprimer parfaitement les sentimens que vous faites naître dans mon ame. Je n'en refuse pas les marques, lui répondit-elle, aussi en François, j'en ai même besoin dans la démarche que je fait; mais comme vous ne m'en témoignerez pas moins dans une posture moins humble, que j'ai plusieurs choses à vous dire, & que le tems m'est cher, je vous conjure de vous séoir & de m'écouter. Cette priére faite avec des graces toutes particuliéres, fut un ordre pour l'amoureux Némond qui si soûmit à l'instant; & lorsqu'il fut assis, la belle Inconnuë reprenant la parole avec un air charmant: Un homme de votre

âge, lui dit elle, & qui ne doit pas ignorer son mérite, à qui l'on donne d'abord son portrait, & que l'on fait venir mystérieusement, n'est point coupable lorsqu'il imagine que l'Amour est le motif qui fait agir la Dame; mais une pareille idée m'est trop désavantageuse pour vous la laisser plus long-tems; non que je prétende vous cacher que vous ayant vû plusieurs fois par une jalousie de mon Appartement entrer dans ce Palais, votre air & votre phisionomie ne m'aye donné une grande envie de vous connoître, & de vous choisir pour briser mes fers. Dans cette pensée cette Esclave que j'ai gagnée par mes bienfaits, s'étant informée de vous par mon commandement, & m'ayant instruite que vous étiez François, & passiez pour être aussi sage que vaillant, je me suis déterminée à suivre les mouvemens d'estime qui m'avoient d'abord parlé en votre faveur.

Mais ne sçachant pas comment vous obliger à me voir sur la simple priere d'une Esclave qui est la seule

seule à qui je pouvois confier mon secret, je me suis déterminée à vous envoyer mon portrait, me flattant que me trouvant digne de votre curiosité, vous ne balanceriez point à la satisfaire, & qu'il me seroit aisé de détruire dans votre esprit l'impression qu'un pas si hardi y auroit pû faire. Ne croyez donc point qu'oubliant la pudeur attachée à mon sexe, vous soyez redevable à mon peut de sagesse de ce que je fais aujourd'hui, une nécessité pressante m'y a contrainte, & l'estime que j'ai prise pour vous sur votre réputation en a levé tous les obstacles. Heureuse si en apprenant que ce n'est point comme Amant que je vous ai fait introduire ici, mais comme un homme que je veux qui soit mon Libérateur, vous consentez à ce qu'il faut faire pour m'en tirer. Quoique ce discours & la modestie de celle qui prononçoit missent un frein à l'ardeur de Némond auquel il ne s'attendoit pas, l'amour & l'honneur lui commandant de se dévouer au service de

cette admirable Perſonne, ſans nul eſpoir de récompenſe, il n'héſita point ſur ſa réponſe; & la regardant avec autant de reſpect que d'amour: Je n'ai point aſſez de vanité, Madame, lui dit-il, pour m'être flaté d'un bonheur que je ſçai qu'on ne peut ſouvent obtenir qu'après pluſieurs années de ſoins & de ſervices; mais vous ne pouviez douter ſans vous faire une mortelle injure, qu'en m'envoyant votre portrait, vous n'embraſiez mon cœur de la plus vive flame; ce n'eſt point la curioſité qui ma fait obéir à vos ordres, mais la plus ardente paſſion qui fut jamais: cependant malgré ſa violence, mon reſpect eſt encore plus grand; & mettant toute ma gloire à mériter votre confiance, j'enſevelirai dans un profond ſilence le nom du plus fidéle de tous les Amans, pour ne prendre que celui de Libérateur; & ſans vous faire rougir par les proteſtations d'un amour, qui certainement ne finira qu'avec ma vie, mes actions ſeules vous inſtruirons de leur principe. Ainſi dai-

daignez m'instruire sans balancer de ce qu'il faut faire pour remplir dignement le choix dont vous m'honorez, & je vous proteste de tout hazarder pour vous satisfaire, & de vous conduire en sûreté dans quelque endroit de la terre que vous vouliez aller.

Je suis charmée, reprit-elle, de ne m'être pas trompée, & j'espére que vous ne vous répentirez point de m'avoir obligée : Je suis de Marseille, continua-t-elle, le Comte de Varé est mon Pere, je me nomme Rose, & je n'ai plus de Mere. Le Comte mon Pere uniquement occupé de mon établissement, m'avoit destinée au Marquis d'Erinant, Fils du Comte d'Arville son ancien Ami, & nous devions partir pour nous rendre à sa Terre; lorsque quelques-unes de mes Amies voulurent me régaler sur la mer pour me dire adieu. Une Gondole préparée pour cet effet, fût le théatre de cette fête, & comme le tems étoit d'un calme admirable, & que nous ne nous attendions pas à combattre les hommes

& les vents, elle n'étoit armée que de haut-bois, de flutes, & de violons ; aucun homme ne fut de la partie, mon Pere seul en devoit être ; mais une incommodité qui lui survint l'en ayant dispensé, y fus sans suite ; nous eûmes tout le plaisir possible jusqu'au soir, que nos ris & nos jeux se changerent en larmes par la plus terrible tempête qui se fût élevée depuis long-tems. En vain les Rameurs firent leurs efforts pour regagner le Port, la nuit affreuse qui nous envelopa tout à coup, & l'impétuosité de la mer leur ôta bien-tôt la connoissance de leur chemin ; & jugeant qu'ils couroient risque d'être submergés en s'opposant à tant de violence, ils prirent le parti de laisser aller la Gondole au gré du vent, qui nous conduisit en peu de tems sur les Côtes de Barbarie. Cependant ce n'eût encore rien été, puisque malgré la force de la tempête notre Gondole n'étoit pas assez endommagée pour nous ôter l'espoir de reprendre notre route, & que sa légéreté nous auroit été favorable

vorable en cette occasion ; mais nous nous trouvâmes au milieu de deux gros Vaisseaux Turcs qui venoient à Alger : le jour étoit revenu, & la tempête cessée ; mais nos cris & nos allarmes redoublérent à la vûë de ce nouveau péril.

Je ne sçai ce que mes Compagnes penserent, pour moi j'avouë que je regretai sincérement de n'avoir pas été ensévelie dans le fond de la mer ; mais tous mes regrets ne servirent de rien. Les Turcs s'emparérent de la Gondole, nous firent toutes passer dans leurs Vaisseaux, & nos Rameurs furent mis aux fers. Nous étions six, les Capitaines Turcs nous partagérent, & entrérent dans le port d'Alger aussi contens de leur prise, que s'ils avoient gagné une bataille. Je n'ai point sçû ce que mes Amies devinrent, le Bacha qui me prit pour son partage m'ayant, fait passer seule dans la chambre de Poupe, où je m'abandonnai à tout ce que le désespoir a de plus affreux. Le Turc qui s'étoit apperçû de mon excessive douleur, en craignant les

effets; & pour les prévenir avoit mis près de moi deux Eſclaves Turques qu'il amenoit à Alger pour le favori du Bey qui les lui avoit demandé pour mettre auprès de ſes Femmes. Muſtafine que vous voyez en étoit une; mon état lui fit compaſſion; elle fit avec ſa Compagne tout ce qui lui fit poſſible pour me conſoler; elles parloient la langue Franque; & comme elle approche de l'Italienne, & que je ſçai cette derniére, je les entendis & leur répondis; mais elles ne parvinrent point à me tranquilliſer. Sur le ſoir le Bacha me fit deſcendre à terre avec mes deux gardiennes, & me conduiſit dans ce Palais où je ne vis perſonne: on me mit dans un Appartement, dont ce Salon dépend; on m'y laiſſa la liberté de jouïr du Jardin, & Muſtafine pour m'y ſervir.

Tant de ſoins & de précautions, me firent croire que j'avois eu le malheur de plaire au Bacha, & je m'encourageois à mourir piûtôt que d'écouter cet indigne amour, quand Muſtafine m'apprit que le Turc

Turc charmé de moi m'avoit trouvée digne d'être du Serail du Grand Seigneur ; que dans cette idée il avoit emprunté le Palais d'un Algérien de ſes amis, pour me loger, le Barbare étant obligé d'être ſur mer à la garde des Côtes : qu'étant parti le lendemain de l'arrivée du Bacha, ſes femmes & ſon domeſtique étant dans une Maiſon de Plaiſance à quelques milles de la Ville, il n'avoit point fait de difficulté de lui céder ſon Palais, & que c'étoit par cette raiſon que nous étions ſeules à l'habiter. Cette nouvelle qui ne finit mes premieres allarmes que pour me faire tomber dans d'autres, me fit réſoudre à parler au Bacha, qui, paſſé le premier jour que j'étois arrivée dans ce Palais, ne m'avoit point vûë. Je le fis prier par cette Eſclave, de me donner une heure d'audience, il y conſentit, & vint me trouver ; & perſuadée que n'étant point amoureux de moi, il préféreroit ſon interêt aux plaiſirs de ſon maître, je lui déclarai qui j'étois, & le conjurai en larmes de

mettre ma rançon à tel prix qu'il voudroit, l'assûrant que mon Pere le satisferoit dès qu'il seroit instruit de mon malheur. Mustafine me servoit de truchement ; mais tant que je parlois, le Turc n'ôta pas les yeux de dessus moi, il fut quelques-tems sans répondre ; ensuit il me dit avec assez de douceur cinq ou six paroles que l'Esclave m'interprêta, qui contenoient qu'il ne m'avoit pas bien examiné lorsqu'il m'avoit destinée au Grand Seigneur ; qu'il changeoit de pensée ; qu'il feroit ses réflexions sur ma proposition, & me les feroit sçavoir incessamment. Ce fut tout ce que j'en put tirer, pressé par le nombre de ses affaires de me quitter, je fus un mois sans le revoir ; mais chaque jour il m'envoyoit de nouveaux présens par Mustafine. Une Cassette pleine de diamans & de perlés d'un prix considérable, fut le dernier que je reçus avec sa réponse, que cette fille m'expliqua, par laquelle il me déclaroit qu'il ne vouloit ni me donner, ni me rendre, qu'il m'aimoit

&

& ſe faiſoit une trop douce idée de pouvoir ſe délaſſer dans ma compagnie de ſes fatiguantes occupations, pour conſentir à ma liberté.

Quoique l'Eſclave & moi euſſions prévû cette déclaration par ſes généroſités, & que nous euſſions jugé qu'il cherchoit à me toucher, en ſe ſervant des moyens plus doux que ceux qui ſont en uſage parmi eux, je ne laiſſai pas de m'affliger à l'excès de cette avanture: & ne doutant point que le Bacha ne vînt déſormais m'importuner de ſes ſoupirs, je paſſai la journée dans des craintes mortelles. Muſtafine que j'avois mis dans mes intérêts, me conſola autant qui lui fut poſſible; mais elle n'adouciſſoit point mon ſort; je lui propoſai de m'aider à fuir, croyant que puiſqu'elle avoit la liberté d'aller par la Ville, il lui ſeroit facile de me faire ſortir avec elle; elle me déſabuſa. Si j'avois une retraite aſſurée, me dit-elle, contre les Turcs, ou contre les Algériens, je ne balancerois pas à vous ren-

dre le ſervice que vous déſirez, je n'aurois pas même attendu que vous me l'euſſiez propoſé ; mais où nous retirer ? le Bey d'Alger eſt tributaire du Grand Seigneur, & nul Algérien ne voudroit nous recevoir ſans la permiſſion du Bacha : d'ailleurs ils ſont eux-mêmes auſſi dangereux pour les femmes, que le ſont les Turcs, accoûtumez d'en faire le butin dans leurs pirateries, ils les vendent ou les gardent ſelon qu'elles leurs plaiſent ou qu'ils croyent en tirer un gros interêt, & ce ſeroit vous expoſer à des malheurs plus cruels encore que ceux que vous voulez éviter. La ſolidité de ce raiſonnement en me faiſant connoître l'impoſſibilité de mon deſſein, redoubla ma douleur : cependant le Bacha ne parut point, & nous fûmes trois jours ſans avoir de ſes nouvelles. L'Eſclave qui ne m'avoit point quittée dans la crainte où j'étois de reſter ſeule, me preſſa de telle ſorte de lui permettre de ſortir un moment pour ſçavoir la cauſe de ce ſilence, que j'y conſentis ; elle ne

ne tarda pas à revenir, & m'abordant avec un air de satisfaction qui me surprit : Vos vœux sont exaucés, me dit-elle, vous êtes délivrée du Bacha pour jamais. Le Bey instruit que lui & son adjoint avoient de secretes intelligences avec le Roy de Maroc, contre les interêts de sa Hautesse, l'en a informé ; & le Sultan ayant fait partir sur le champ l'Arrêt de leur mort, le Bey les a fait étrangler il y a trois jours ; & pour comble de bonheur cette Ville est dans les plus vives allarmes. La Flotte des Chrétiens François a paru sur ces Côtes, & l'on ne doute pas qu'elle ne vienne à dessein de punir les Algériens, d'avoir rompu les Traités qu'ils avoient faits avec cette Nation.

Un sentiment d'humanité, me fit plaindre le sort du Bacha ; mais je ne pus me deffendre des mouvemens de joie qui me saisirent en apprenant l'arrivée de notre Flotte. L'Armément se faisoit quand mon malheur m'éloigna de Marseille, tous nos Vaisseaux

par

partoient pour aller la joindre à Toulon. J'eſperai alors que dans le tumulte ou dans la paix, je pourrois recouvrer la liberté, & qu'il me ſeroit aiſé de faire avertir quelques François, & même le Général de la Fotte, de mon avanture. Tout ce qui m'embarraſſoit, étoit de me voir dans ce Palais avec une ſeule femme, ſans ſecours & ſans appui; mais Muſtafine, dont je ne puis trop récompenſer le zéle & la fidelité, me fit ſi bien comprendre que j'étois plus ſûrement ici qu'en nul endroit, que je commençai à me tranquilliſer. Elle me dit que l'Algérien, maître de ce Palais, l'ayant prêté au Bacha pour y mettre une Femme deſtinée au Grand Seigneur, me croyoit déjà à Conſtantinople; & qu'inſtruit de la mort du Turc, il ne s'inquiéteroit nullement de ceux qu'il avoit amenés avec lui: que d'ailleurs comme on craignoit le Bombardement, il n'avoit garde d'y faire revenir ſa Famille, d'autant plus que les habitans de la Ville ne ſongeoient qu'à mettre leurs perſonnes

nes à l'abri de cet horrible ſpectacle ; ainſi je me aſſurai, & j'attendis de la bonté du Ciel, que j'avois ſans ceſſe imploré, quelque heureux événement qui me fit ſortir d'ici.

Mon attente n'a point été trompée, j'avois paſſé huit jours depuis la mort du Bacha, quand Muſtafine qui ſortoit pour les beſoins de notre vie, m'inſtruiſit que malgré l'oppoſition des Algériens la Flotte Chrétienne étoit dans le Port; que les François avoient faits des actions merveilleuſes dans le combat naval qui avoit précedé leur entrée : que cependant les Barbares mettoient tout en uſage pour empêcher la deſcente, & qu'immanquablement cette opiniâtreté alloit occaſionner le Bombardement. En effet, dès la nuit du lendemain, le bruit épouventable des bombes, m'apprit avec effroi le fracas qu'elles faiſoient dans la Ville. Le trouble & la conſternation y étoient général ; je ne fus pas exempte d'appréhenſion ; mais comme ce Palais eſt dans le quartier

tier le plus reculé & presque au bas de la Montagne, je me rassurai, comptant bien que les Algériens demanderoient grace. Ce que j'avois prévû est arrivé, ils ont eu recours à la clémence du Roy; ont posé les armes; vous ont reçû dans la Ville, & se sont tout-à-fait résolus à la paix. Je ne sçus pas plûtôt ce changement que je priai Mustafine de faire ensorte de s'informer de ceux des Officiers François, qui avoient le plus de réputation, ayant une peine extrême à m'adresser au Général, persuadée que par ce moyen il faudroit que le Bey vint à me connoître, ou que je serois confonduë dans la foule des Esclaves, qu'on l'obligeroit de rendre; d'ailleurs je ne pouvois m'empêcher de craindre que quelques-uns des Turcs venus avec le Bacha, ne me reconnût, & ne me réclamât comme appartenant au Grand Seigneur, & que ce ne fut un nouveau sujet de rupture. Enfin Mustafine ne cherchant qu'à me plaire, exécuta ma commission, & vint me proposer

poſer pluſieurs d'entre les vôtres, dont les noms mêmes ne m'étoient pas inconnus ; mais ayant ajoûté que parmi tant de Guerriers, elle en avoit vû un, dont la phiſionomie l'avoit frappée, elle s'en étoit informée à quelques Soldats qui lui en avoient rapporté des choſes ſurprenantes, & qu'ils diſoient être auſſi ſage & moderé qu'intrépide & vaillant.

Ce Portrait me plut, je voulus vous voir. Muſtafine, qui s'attacha à vos pas, & ſçachant que vous deviez venir viſiter le Haras du Bey, & qu'il falloit que vous paſſaſſiez vis-à-vis ce Palais, je me mis à une jalouſie de mon Appartement ; je ne trouvai pas que mon Eſclave vous eut flaté, & crus pouvoir me confier à vous ; mais pour vous engager à ne me pas réfuſer, je réſolus de vous envoyer mon Portrait ; afin que l'appas d'une intrigue galante vous obligeât à me chercher. Mon deſſein a réuſſi, il ne s'agit plus que de me tirer d'ici, il n'eſt pas difficile de m'en faire ſortir, puiſque je ſuis

feu-

ſeule ; mais il faut empêcher que perſonne ne me voye, & me conduire dans votre Vaiſſeau ſans riſque pour vous & pour moi ; m'y garder ſecretement, & me ramener à Marſeille. Voilà ce que j'exige de votre généroſité, Muſtafine ſera ma Compagne ; & comme elle joint à l'amitié qu'elle a priſe pour un déſir ſincere de quitter le Mahometiſme, vous aurez la gloire de délivrer une Chrétienne, & d'en faire une. Pendant ce diſcours Némond ayant eu le tems de réfléchir ſur ſon avanture, admiroit en lui-même le caprice du ſort, qui l'ayant fait abandonner ſon pays pour éviter d'avoir une affaire avec le Fils de ſon Seigneur, le conduiſoit juſqu'en Alger pour devenir ſon Rival & le convaincre que le Marquis d'Erinant étoit né pour le rendre le plus malheureux de tous les hommes. Cependant malgré le trouble dont il fut agité à cette découverte, Roſe n'eut pas plûtôt achevé ſon récit, qu'il lui proteſta de nouveau, que quand il

iroit

iroit de ſa vie, il accompliroit ſes ſouhaits dès la même nuit, ne jugeant pas à propos de la laiſſer plus long-tems en ce lieu, dans la crainte que les occupations qui avoient empêché l'Algérien de rentrer dans ſon Palais, étant ceſſée ou diminuée par la Tréve, il ne lui prit envie d'y venir ou d'y envoyer: Enſuite dequoi ils conclurent qu'à l'heure de la troiſiéme priére, pendant laquelle les Barbares étoient retirés dans leurs Maiſons, ou raſſemblés dans la Moſquée, Némond viendroit avec un de ſes Soldats, chargé de deux habits de Matelots, que Roſe & Muſtafine s'en vêtiroient; & qu'à la faveur de ce déguiſement, il les meneroit à ſon Vaiſſeau. Leurs meſures étant priſes de la ſorte, & le ſignal que Némond devoit faire, pour que Muſtafine lui ouvrit, ayant été reglé, la charmante Roſe le congédia, en lui diſant obligeamment qu'elle n'auroit aucun repos qu'elle ne l'eût vû de retour.

L'amoureux Némond n'oſa inter-

terpréter ces paroles à ſon avantage, mais il ne laiſſa pas d'en marquer ſa reconnoiſſance; de maniere que ſans prononcer le mot d'amour, il lui fit entendre toute la violence du ſien: il ſe retira, & regagna le Port ſans accident. Roſe de ſon côté commença à rendre graces à Dieu de cet acheminement à ſa délivrance, & ſe prépara à partir, la Caſſette des préſens du Bacha ne fut pas oubliée; une autre fut remplie des étoffes précieuſes, dont il avoit eu ſoin de la munir; & lorſque tout fut en état, la Maîtreſſe & l'Eſclave attendirent avec impatience le moment ſi cher à leurs déſirs. Il n'étoit pas le ſeul ſujet de l'inquiétude de Roſe, quelques choſes de plus vifs, encore occupoit ſon eſprit & ſon cœur: Némond en avoit triomphé, & quoi qu'elle ſe fût efforcée de l'en diſſuader, il n'étoit que trop vrai que l'amour avoit conduit toute cette avanture: Elle l'avoit aimé dès le premier moment qu'elle l'avoit vû, & ne l'avoit choiſi pour la délivrer, que parce qu'elle n'eût

n'eût pas voulu qu'un autre en eut eu la gloire : l'esprit & la délicatesse des sentimens qu'il avoit fait paroître en lui sans déclarer sa passion, avoient achevé de la rendre sensible ; mais le peu d'apparence qu'elle voyoit à suivre son panchant, lui faisant regarder cette ardeur mutuelle comme un obstacle au repos de sa vie, puisqu'elle étoit destinée pour un autre, elle n'en sentit le progrès qu'avec douleur ; vivement touchée de profiter des soins d'un homme qu'elle aimoit, & dont elle étoit aimée pour en donner le prix à son rival, elle en versa des larmes, & ne put se dispenser d'en découvrir la cause à l'Esclave Turque.

Mais cette Fille qui ne connoissoit pas le pouvoir paternel, & qui toute pleine encore des erreurs de sa Religion, ne suivoit de régle que celle que donne la loi naturelle, étonnée qu'elle se fit un monstre de la plus douce des passions, ne cherchant qu'à flater la sienne, s'empressa à lui persuader qu'elle se tourmentoit mal-

mal-à-propos, & qu'il étoit impoſſible que ſon Pere préférât à Némond, auquel il devroit ſon retour & ſa liberté, un homme qui n'avoit rien fait pour elle; que ſon abſence & ſa captivité avoient ſuffiſamment rompu ſes engagemens; & que la reconnoiſſance l'obligeoit à ſuivre les mouvemens de ſon cœur plûtôt que les volontés d'un Pere. Roſe étoit trop ſage pour raiſonner de la ſorte; & quoiqu'elle eſperât dans le fond de ſon ame que le Comte de Varé ſeroit ſenſible au ſervice de Némond, elle ne laiſſa pas de former la réſolution de cacher ſes ſentimens à ſon Libérateur, & d'obéir aveuglément aux ordres du Comte. Ce fut dans ces réflexions qu'elles s'entretinrent l'une & l'autre juſqu'à l'heure du rendez-vous; elle ſe fit enfin entendre : Némond donna le ſignal; Muſtafine le fit entrer; la charmante Roſe & ſa confidente ſe déguiſérent en Matelots, l'Eſclave & le Soldat ſe chargérent des Caſſétes, & Némond de la conduite de tous. Elle fut

fut heureuſe: ils arrivérent au Port ſans être vûs que de quelques François peu curieux; ils montérent dans le Vaiſſeau, où Némond les ayant fait paſſer dans la chambre de Poupe, leur laiſſa reprendre leur forme ordinaire, & fut donner ſes ordres pour qu'elles fuſſent ſervies avec le ſoin & les reſpects que leur ſexe & ſon amour éxigeoient de lui. La belle de Varé ſe trouvant plus tranquille ſur le Vaiſſeau de Némond que dans la Ville d'Alger, le fit prier de ſe rendre près d'elle, il y courut; & cette charmante Fille le remercia dans des termes ſi touchans qu'il eut une peine extrême à garder le ſilence qu'il s'étoit impoſé ſur ſa paſſion; mais faiſant triompher ſon reſpect, il ſe contenta de la conjurer d'être perſuadée de ſon zéle, de le mettre à toute épreuve & de ne jamais ſe ſervir des mots de reconnoiſſance & d'obligation. Ils s'entretinrent encore quelques momens; & celui du ſoupé étant venu, il ſe retira, & la fit ſervir en particulier; ce qu'il obſerva tout

le tems que l'Armée Navale resta devant Alger, & celui de sa navigation.

Cependant la paix ayant été signée avant la fin de la tréve, & les Esclaves Chrétiens échangés contre les prisonniers Algériens, la Flotte se mit en mer pour profiter du vent, laissant chez les Barbares d'éternelles marques de la valeur de ses Commandans. Lorsqu'elle eut quitté les côtes d'Afrique elle se partagea, pour que chaque Vaisseau rentrât dans le Port dont il étoit parti; les uns étant de Toulon, les autres de la Rochelle, & plusieurs de Marseille. Celui de Némond prit la route de cette Ville; & ce brave Avanturier couvert de gloire & comblé des louanges de ses Généraux, ne songea plus qu'à remettre Rose de Varé dans le sein de sa Famille. La présence continuelle de cette belle Personne n'avoit fait qu'augmenter son amour; il étoit parvenu au plus haut point, mais sa discrétion n'en fut pas moins grande: & quand l'air sage & modeste

de

de Roſe ne l'eût pas contraint à ſe taire, la ſituation de ſon ame ne lui eut pas permis de parler de ſa flame.

La connoiſſance de ce qu'il étoit, & la cruelle diſproportion qu'il voyoit entre elle & lui, mettoient de fortes bornes à ſes deſirs pour les enfraindre. Rempli d'honneur & de probité il regardoit comme un crime de chercher à ſe faire aimer d'une perſonne à laquelle il ne pouvoit prétendre, & ſûr qu'elle moureroit de déſeſpoir d'avoir donné ſon cœur à un homme ſi peu digne d'elle, il réſolut de l'adorer en ſecret; de tout faire pour acquérir ſon eſtime, & de périr plûtôt que de hazarder de lui déplaire; mais cette conduite qu'il croyoit devoir garantir le cœur de Roſe de la honte d'un choix ſi bas, fit un effet tout contraire.

Son reſpect & ſa modération ne firent qu'augmenter le panchant qu'elle ſe ſentoit pour lui: comme il ne pouvoit ſi bien ſe contraindre que ſes regards ne l'inſ-

truiſſiſſent de l'ardeur dont il étoit conſumé, elle lui tenoit compte de l'effort qu'il ſe faiſoit pour ne le pas laiſſer éclater; & ſon ſilence accompagné d'attentions & de reſpects, la perſuada mieux de ſon amour, que les paroles les plus expreſſives. Elle n'avoit pas oublié qu'il lui avoit dit dans Alger que ſes actions ſeules l'inſtruiroient des ſentimens; & jugeant de ſon cœur par le ſien, elle ne doutoit point de ce qu'il ſouffroit la ſçachant deſtinée à un autre. Cet obſtacle qui la forçoit elle-même à cacher ſa tendreſſe, l'avoit empêché de lui témoigner aucune envie de le connoître plus parfaitement, voulant s'épargner de nouveaux regrets en apprenant qu'il étoit auſſi digne d'elle par ſa naiſſance que par ſes belles qualités. Ce fut dans cette contrainte réciproque qu'ils arrivérent à Marſeille, où la charmante Roſe n'eût pas plûtôt mis pied à terre que ſon nom retentit de tous côtés, & que ſon retour fut célébré par une joie univerſelle. Némond lui donnoit la main: &

ſi la préſence de Mademoiſelle de Varé mit l'allégreſſe dans les cœurs, l'air noble & les charmes répandus ſur toute la perſonne du jeune Guerrier, les remplit d'admiration. Roſe voulut qu'il la conduiſit chez elle pour avoir le plaiſir de le préſenter au Comte ; mais il les prévint, le bruit de l'arrivée de ſa Fille étant parvenu juſqu'à lui, il courut au Port pour s'éclaircir d'une vérité dont il n'oſoit ſe flater.

Ce tendre Pere ne l'eût pas plûtôt apperçû qu'il fut à elle les bras ouverts. Roſe voulut ſe jetter à ſes pieds ; mais il l'en empêcha en l'embraſſant avec des tranſports de joie qui faiſoient aiſément connoître combien elle lui étoit chére. Elle y répondit de même, & cette entrevûë tira des larmes des plus inſenſibles. Après que ces premiers mouvemens furent paſſées, Roſe préſentant Némond au Comte, lui vanta ſon mérite, le ſervice qu'elle en avoit reçû, & les ſoins qu'il avoit eu d'elle. Tandis qu'elle parloit il s'étoit

avancé pour le ſaluer. Le Comte lui fit un accueil rempli de reconnoiſſance & d'amitié en le regardant avec attention : la jeuneſſe & les agrémens de ce Conducteur de ſa Fille le frapérent ; & ſon expérience le rendant trop pénétrant pour croire qu'un homme fait de la ſorte n'eût pas touché le cœur de celle qu'il avoit obligée avec tant d'ardeur, il les examina l'un & l'autre, & crut ne ſe pas tromper: mais cachant ce qu'il penſoit, il conjura Némond de n'avoir pas d'autre maiſon que la ſienne ; & le faiſant monter dans ſon Caroſſe avec ſa Fille & lui, il les mena à ſon Hôtel, où Roſe fut reçûë de ſes Femmes & de tous les domeſtiques avec mille cris de joie. Ce fut là que les careſſes, les remercimens, & les politeſſes furent preſque épuiſées de part & d'autre. Enſuite dequoi le Comte prenant la parole, en s'adreſſant à ſa Fille: Je devrois, lui dit-il, ne méler nulle amertume aux plaiſirs que nous reſſentons de nous voir réünis: mais comme je

ſuis

ſuis perſuadé que vous ſerez viſitée de toute la Ville, & qu'on ne manquera pas de vous dire le malheur du Marquis d'Erinant, je ſuis bien-aiſe d'être le premier à vous l'apprendre. Alors il lui conta cette funeſte cataſtrophe dont toute la France étoit inſtruite, malgré les précautions des Juges & du Comte d'Arville, ces ſortes d'Avantures ne pouvant jamais être enſevelies dans le ſilence.

Ainſi ma chere Roſe, continua-t-il, ſi nous devons nous affliger de la tragique deſtinée d'un homme que nous avions crû digne de notre alliance, nous devons encore plus rendre graces au Ciel, de nous avoir préſervé de la honte qui l'auroit ſuivie, & je regarde l'accident qui vous eſt arrivé comme un effet de ſa bonté; puiſqu'en vous arrachant de mes bras, & vous mettant à l'abri du pouvoir paternel, il vous a garantie du ſort le plus affreux; & moi de l'horreur de vous y livrer. On ne peut exprimer ce que cette nou-

velle produisit dans le cœur de Rose & de Némond, un étonnement mêlé de terreur, rendit cette belle Fille immoible. Némond pâlit ; & n'étant pas maître de sa douleur: Ha ! malheureux Comte d'Arville, s'écria-il, que je te plaint. Cette exclamation augmenta le trouble de Mademoiselle de Varé, croyant voir dans les yeux de son Amant un vif regret de la perte de son Rival; mais le Comte ayant léve les siens sur lui, & remarquand le changement de son visage, lui demanda s'il connoissoit le Comte & la Comtesse d'Arville.

Cette question rappellant Némond à lui-même, il fut fâché d'en avoir tant dit; cependant n'ayant pas intention de feindre: Non seulement je les connois, lui répondit-il en soupirant; mais de plus je leur dois le soin de mon éducation. Elevé avec le Marquis d'Erinant leur Fils, je ne les ai quittés que depuis six ou sept mois. Ils ignorent ce que je suis devenu, étant sorti de la Province, sans qu'ils

qu'ils le ſçuſſent pour éviter de meſurer mes armes avec celles du Marquis, dont les mœurs ne m'avoient que trop préparé à le voir périr d'une maniere auſſi funeſte ; & c'eſt le moins que je puiſſe faire de gémir de leur infortune, & de les plaindre d'avoir donné le jour à un homme ſi peu digne d'un tel Pere & d'une ſi vertueuſe Mere. Ces ſentimens de reconnoiſſance plûrent extremement à Monſieur de Varé; il l'en loüa, & l'aſſura qu'indépendamment du ſervice qu'il avoit rendu à ſa Fille, il lui devenoit cher par l'attachement & l'eſtime qu'il faiſoit paroître pour le plus intime de ſes Amis. Il lui dit alors qu'il avoit écrit pluſieurs fois au Comte d'Arville, pour le conſoler, & prendre part à ſa douleur; qu'il lui avoit répondu, de façon à lui prouver que la Comteſſe & lui, étoient entiérement détachés du monde; que cela l'avoit vivement touché, & qu'il avoit eu deſſein d'aller paſſer quelque tems avec eux pour mêler ſes larmes aux leurs: Mais, ajoûta-t-il,

puiſque le Ciel m'a rendu Roſe, je veux qu'elle ſoit du voyage, & qu'elle m'aide à calmer ces ames affligées, ce qui nous ſera facile ſi vous voulez nous accompagner, & nous donner la ſatisfaction de faire voir à Monſieur d'Arville, que ſi la nature l'a privé dans ſon Fils du plus grand de ſes avantages, l'amitié l'en a récompenſé dans les belles qualités de ſon illuſtre Eléve.

Némond n'ayant point d'excuſe pour s'en diſpenſer, n'oſa refuſer; & lui répondit qu'il ſeroit prêt à ſes ordres. Monſieur de Varé, charmé de ce jeune Guerrier, & qui s'imaginoit que le Comte d'Arville n'avoit pris tant de ſoin de lui, que parce que ſon bien ne répondoit peut-être pas à ſa naiſſance, jetta d'abord les yeux ſur lui, pour en faire ſon Gendre. Mais voulant le connoître plus particuliérement, & conſulter ſon Ami avant de ſe déclarer, il mit le voyage à la quinzaine, pour donner à Roſe le tems de ſe repoſer; & pria Némond très-ſéricuſement de

loger

loger chez lui. Il falut donc consentir à tout, pour ne marquer ni fierté ni baſſeſſe : & comme d'ailleurs l'amour le ſollicitoit de ne ſe pas ſéparer ſitôt d'une vûë qui pouvoit ſeule adoucir ſes peines, il accepta ſans balancer les offres du Comte de Varé ; & s'étant rendu à ſon Vaiſſeau, pour donner ſes ordres, & regler toutes choſes dans ſon abſence, il vint s'établir avec un ſeul domeſtique dans la Maiſon de ce Gentilhomme, qui mit toute ſon attention à le bien régaler.

Cependant l'aimable Roſe quoique très-ſenſible par humanité au malheur de Monſieur d'Arville, ne put ſe refuſer à la joie de ſe trouver libre, de faire un choix certain de la tendreſſe de ſon Pere ; elle ne mit point en doute qu'il n'approuvât l'eſtime qu'elle avoit priſe pour Némond, qui vénoit encore de prendre de nouvelles forces par la conſidération qu'il avoit euë de lui cacher ce qu'il ſçavoit des vices de ſon Rival, ſçachant qu'elle lui étoit promiſe

per-

perſuadée que d'autres moins ſcrupuleux en auroient profité en pareille occaſion, & qu'il falloit poſſéder un grand fond de probité, pour avoir réſiſté à cet attrait. Flatée d'un ſi doux eſpoir, le repos & la ſatisfaction de ſe revoir dans ſa patri, lui firent bien-tôt oublier les inquietudes paſſées; & le rétabliſſant de jour en jour, ſa beauté en fut tellement augmentée, que Némond qui la voyoit à toute heure, en divint idolâtre; mais à meſure que ſa flamme redoubloit ſon ame ſe ſentoit atteinte d'une triſteſſe mortelle, qui parut bientôt dans toutes ſes actions.

Monſieur de Varé qui s'étoit appliqué pendant huit jours à l'étudier auſſi bien qu'à pénétrer les ſentimens de ſa Fille, découvrit enfin le ſecret de leurs cœurs, & connut que la mélancolie de Némond n'avoit point d'autre cauſe que l'amour. Il n'avoit point encore parlé à Roſe ſur ſon avanture d'Alger, dont elle ne lui avoit fait qu'un récit abregé. La quantité de monde que ſon retour avoit

attiré

attiré chez lui, les visites qu'elle avoit été obligée de rendre, & ses affaires particulires, l'avoient si fort occupé, qu'il n'avoit pû trouver un moment pour l'entretenir sans témoins : mais lorsque le feu de la nouveauté se fut ralenti, il saisit le premier jour qu'elle étoit restée seule ; & l'ayant priée de lui détailler ce qui lui étoit arrivé sans en rien retrancher, elle le fit aussitôt sans nul déguisement. Le Comte satisfait de sa sincerité, la pressa plus en ami qu'en Pere, d'y joindre l'aveu de ses sentimens pour Némond, & de lui dire franchement, si un Epoux tel que lui feroit son bonheur. Mademoiselle de Varé rougit de la question ; mais comme elle n'avoit point d'idée qui ne fut reglée par la vertu, elle n'hésita pas à lui répondre, que si Némond avoit son agrément, & qu'il crut qu'il lui convint elle le préféroit à tout autre.

C'en fut assez pour le Comte, il l'embrassa, & la regardant avec bonté : Je suis charmé, lui dit-il, que nous pensions l'un comme l'autre.

l'autre. Je suis convaincu que Némond vous convient; son caractere parle pour lui. Quant à sa naissance, elle ne peut être que noble; son air, ses manieres, & les soins que d'Arville a pris de son éducation m'en assûrent, tout ce que j'imagine qui peut l'empêcher de vous demander en mariage; c'est qu'il n'a point de bien, & que vous sçachant une grosse héritiere, il n'ose porter si haut ses prétentions; ainsi j'ai résolu de le tirer de cette inquiétude. Je préfére votre felicité aux plus brillantes fortunes, la votre est assez belle pour la pouvoir partager avec un Epoux: d'ailleurs Némond a de la valeur, il s'est fait estimer de ses Généraux; & nous pouvons espérer que son mérite le fera monter à de plus hauts grades; & puisqu'il craint de vous offenser en se déclarant, je veux être son interprête.

La charmante Rose n'eut garde de s'opposer à cette résolution, & dès le soir même après avoir soupé ensemble, le Comte ayant fait passer Némond & sa Fille dans son Cabi-

Cabinet: Mon cher Némond lui, dit-il, votre triſteſſe & tout ce que Roſe m'a rapporté de ce qui s'eſt paſſé entre vous deux, ne me laiſſe pas douter que l'amour n'ait ſéduit votre cœur; je pénétre de même le motif qui vous force au ſilence; mais l'obligation que je vous ai de m'avoir rendu une Fille qui m'eſt plus chére que la vie, ne me permet pas de ſuivre en cette occaſion les formalités ordinaires pour vous annoncer que j'approuve votre flame; & que je ſouhaite que vous ſoyez mon Gendre. Les grands biens de Mademoiſelle de Varé, ſuffiſent pour vous deux; & comme je me doute que c'eſt à l'unique obſtacle qui vous paroiſſoit s'oppoſer à votre amour, je me trouve trop heureux de le pouvoir lever; ainſi c'eſt en ſa préſence que je vous déclare qu'elle vous doit. Nous partirons pour Arville; le Comte parlera à votre Famille, qui je crois ne refuſera pas mon alliance, & votre ardeur mutuelle ſera couronnée chez ce parfait Ami.

Mon-

Monſieur de Varé ceſſa de parler, & Némond ſaiſi, confus, hors de lui-même, & pénétré du plus vif deſepoir d'être forcé de s'oppoſer lui ſeul à ſon propre bonheur, ſe jetta à ſes pieds; & les embraſſant avec toutes les marques d'une exceſſive douleur: Quelque honte, lui dit-il, Monſieur, dont je puiſſe me couvrir, en vous faiſant connoître combien je ſuis indigne de vos bontés; je les mériterois encore moins ſi j'étois aſſez lâche pour vous cacher la vérité. Mon cœur trop haut pour ma condition, n'a pû ſe deffendre des charmes de l'admirable Roſe; je l'adore, il eſt vrai; mais je ſuis trop honnête-homme pour porter plus loin ma témérité, je l'ai même réprimé, en m'impoſant un ſilence éternel depuis que j'ai ſçû par ſa bouche la terrible diſtance que le Ciel a mis entre nous. Car enfin, Monſieur, il eſt tems de vous inſtruire que je ſuis un malheureux ſans fortune, ſans naiſſance; & que bien loin de mériter la main de Mademoiſelle

ſelle de Varé à peine puis je prétendre à ſon eſtime. Le Comte d'Arville eſt mon Seigneur, mon Maître ; & ce Némond dont il a pris tant de ſoin, qui s'eſt acquis quelque gloire, & que vous voyez à vos genoux, n'eſt que le Fils de ſon Fermier: cet aveu eſt cruel à faire ; mais je le trouve encore moins affreux que d'abuſer de votre erreur : Je ne rougis point non plus d'être né ſi peu de choſe, puiſque c'eſt un arrêt du Ciel, dont aucun mortel ne doit murmurer ſans crime : je rougis ſeulement du choix que vous vouliez faire ; & ce n'eſt qu'en frémiſſant que je réfléchis ſur la deſtinée de la charmante Roſe, qui l'a deux fois conduite au bord du précipice, en lui préſentant pour Epoux deux hommes ſi peu dignes de l'être, quoi qu'auſſi differens de mœurs & d'inclinations, que de naiſſance.

Le Comte de Varé avoit été ſi ſurpris, qu'il ne l'auroit jamais interrompu s'il ne ſe fut arrêté lui-même ; mais comme il avoit l'a-

me grande, & que l'action de Némond lui parut être la plus haute preuve d'un cœur héroique, il le releva; & le tenant dans ſes bras: Non, lui répondit-il, vous n'êtes point ce que vous dites; & ſi j'en croyois la nobleſſe de vos ſentimens, ce ſeroit à moi d'appréhender que mon alliance ne fut au-deſſous de vous; mais qui que vous ſoyez, réprenez votre ſecret, gardez-le, & laiſſez-moi mon erreur, elle me plaît; & je lis dans les yeux de Roſe au traves de ſon étonnement, que ſon eſtime eſt encore augmentée, par ce que vous venez de faire: Je ne me retracte point, partons promptement pour Arville; c'eſt-là que vous apprendrez mes dernieres réſolutions. Némond voulut encore ſe jetter à ſes pieds, pour lui rendre graces; mais il l'en empêcha: il le conduiſit à Roſe, qui n'avoit pas la force de prononcer une parole Ma fille, lui dit-il, ſi vous avez quelque complaiſance pour moi, je vous demande d'oublier la ſincerité

cerité de Némond ; & ſi vous vous en ſouvenez, que ce ne ſoit que pour mieux admirer ſa vertu. Non, Madame, lui dit-il alors, en ſe mettant à ſes génoux, je ne mérite pas un ſouvenir ſi favorable ; mais du moins accordez-moi le pardon de ma témérité ; & ſongez que ſi je n'ai pû vaincre mon amour, j'ai triomphé de tous mes déſirs. Némond, lui répondit cette belle Perſonne, je ne ſuis pas moins généreuſe que mon Pere : j'obéirai à ſes ordres ; & puiſqu'il me permet de vous en aſſûrer, croyez que je vous plains, & ne vous mépriſerai jamais. Elle ne put retenir ſes larmes, en achevant ſes mots ; & le Comte qui ne voulut pas augmenter l'embarras dans lequel ils étoient l'un & l'autre, pria Némond de ſe retirer à ſon Appartement, & de ſe préparer à partir pour la Terre d'Arville dès le lendemain : il ne repondit qu'en obéiſſant, & fut s'abandonner à toute ſa douleur. Le Comte embraſſa ſa Fille, & la pria de ſe cal-

mer, en lui disant, qu'il ne pouvoit s'imaginer qu'il n'y eut pas là-dessous quelque mystere ; qu'il vouloit s'en éclaircir avec le Comte & la Comtesse d'Arville ; que jusqu'à ce moment, il ne devoit rien décider; mais que quoiqu'il en fût, il ne se détermineroit que pour la rendre heureuse. Rose le remercia tendrement, & fut tenter vainement de gouter un repos qui venoit d'être troublé si cruellement. Cette nuit n'eut de charmes pour aucun des trois ; & Monsieur de Varé quoique le moins préoccupé, ne laissa pas d'être extrêmement agité de cette avanture; mais ne se la figurant point véritable, il fut plus aisé à calmer que les deux Amans. Némond se croyant certain de son origine, & Rose se persuadant qu'elle étoit trop malheureuse pour se flater de nul espoir, le jour les surprit dans ces tristes pensées ; & le Comte de Varé, ne les sçut pas plûtôt éveillés ; qu'ayant donné ses ordres la veille, il les fit mon-

monter dans ſon Caroſſe, attelé de ſix Chevaux, & ſuivi de trois de ſes gens à cheval ; & partit en deffendant chez lui de dire à perſonne l'endroit où ils alloient. De Marſeille à la Terre d'Arville, il y avoit pour plus de huit jours de chemin, pour ceux qui ne vouloient pas ſe fatiguer, & faire de grandes journées ; & le Comte étant de ce nombre, il en mit dix, qui ne l'ennuyerent point par les douceurs qu'il trouvoit dans la converſation de Némond, qui fit paroître dans ce petit voyage autant d'eſprit & de ſçavoir, qu'il avoit montré de valeur ſur Mer.

Mais pendant qu'ils cherchoient tous trois à diſſiper le chagrin qui les dévoroit, le Ciel leur préparoit chez le Comte d'Arville un évenement & une réception auſquels ils ne s'attendoient pas. Ce malheureux Pere, & ſa triſte Epouſe, qu'une dévotion ſincére avoit entiérement ſoûmis aux décrets de la Providence, paſſoient leurs jours dans une perpétuelle retraite, ne

s'occupant qu'au soin de leur conscience. Tout le Château à leur exemple en étoit une de sagesse & de piété. Le Fermier & sa Femme s'y étoient retirés pour y finir leur vie : le Comte leur avoit donné en propre le reste de leurs jours un Pavillon qui terminoit son Parc, dans lequel il leur fournissoit toutes les aisances qu'ils pouvoient souhaiter, afin d'adoucir l'extrême douleur qu'ils ressentoient sans cesse du sort du Marquis d'Erinant; sur-tout la Nourrisse, qui depuis ce fatal instant n'avoit pas eû un quart d'heure de santé : une paleur mortelle s'étoit répanduë sur son visage; une profonde mélancolie l'accompagnoit; & l'on avoit remarqué qu'elle n'avoit pas même souri depuis le jour de son départ; elle ne mangeoit presque point & ne dormoit plus. Avec des incommodités de cette sorte, & toûjours continuée, il étoit impossible que cette Femme vécût long-tems. En effet elle succomba enfin aux peines de l'esprit

&

& du corps, une violente fiévre la saisit, & du second jour qu'elle fut alitée, les Médecins la condamnérent à la mort; & ce fût le Curé d'Arville qui lui annonça de s'y préparer.

Le Comte & la Comtesse furent vivement touchés de son état; & quoiqu'ils lui eussent trouvé un très-mauvais naturel à l'égard de Némond, elle en avoit marqué un si tendre pour le Marquis d'Eridant, qu'ils crurent être engagés par reconnoissance à ne rien épargner pour lui sauver la vie; mais comme je l'ai dit, il n'y avoit point de reméde. Cependant lorsqu'elle fut instruite qu'elle étoit sans espérance, plus persécutée de ses remords, que de la crainte de mourir, elle déclara à son Directeur que le crime, dont elle étoit coupable étoit la seule cause de sa mort; & que malgré la punition qu'elle en avoit déjà reçûë pendant sa vie, elle ne laissoit pas d'en redouter une encore plus grande après son trépas; & que pour l'é-

viter & satisfaire à la justice divine, elle s'accusoit d'avoir trompé Monsieur & Madame d'Arville, par l'échange de son Fils avec le leur: que le Marquis d'Erinant ne l'étoit pas, que c'étoit le sien, & que Némond étoit le véritable Marquis d'Erinant; qu'elle avoit fait ce fatal changement pendant un voyage qu'il avoient faits à Marseille; qu'elle y avoit été poussée par le désir effréné des richesses pour faire la fortune de son Fils, & qu'elle y avoit trouvé d'autant plus de facilité, que ces deux enfans depuis le berceau jusques à l'âge de deux ans, avoient eû une assez grande ressemblance; mais qu'il étoit aisé de vérifier la vérité, puisque Monsieur d'Arville devoit se souvenir que le véritable Marquis étoit né avec six doigts au pied gauche; & qu'enfin son Mari & elle étoient Pere & Mere de celui que ses mauvaises inclinations avoient conduit sur l'échafaut; que pour l'autre elle ignoroit absolument ce qu'il étoit devenu; qu'elle

le avoit long tems soupçonné son Fils de s'en être défait ; mais que n'ayant point avoué ce crime dans le nombre de ceux qu'il avoit commis, elle avoit perdu cette idée, ajoûtant que son Mari avoit été trompé comme les autres, & que son Fils n'avoit jamais sçu non plus, qu'il ne fut pas celui du Comte & de la Comtesse.

Le Pasteur épouvanté que cette Femme qui venoit à lui depuis tant d'années eût gardé ce funeste secret, lui répondit que cette confession ne suffisoit pas, & qu'elle étoit obligée de la faire autentiquement en Justice, & dans toutes les formes, pour rétablir l'honneur & la réputation de toute une Famille, & remettre le légitime héritier dans ses droits, & que sans cela il ne pouvoit l'absoudre. La Fermiere touchée d'un véritable répentir y consentit sans peine ; & dans l'instant le Prieur ayant mandé le Comte & la Comtesse avec les Juges du lieu, cette Femme leur demanda pardon, & redit mot à mot

ce qu'elle venoit d'avouer. La joie & l'étonnement de Monſieur & de Madame d'Arville furent extrême. La Comteſſe ne put les ſupporter avec la même fermeté qu'elle avoit euë à la funeſte mort de celui qu'elle avoit crû ſon Fils ; elle tomba évanouïe, & le Comte ne fut pas dans un meilleur état : mais comme ces foibleſſes avoient une cauſe bien différente de la prémiere, il fut auſſi plus aiſé de les en tirer. Ils revinrent à eux, & l'on dreſſa un Procès-Verbal de la déclaration de la Fermiere, à laquelle ils pardonnérent de bon cœur. Le pauvre Fermier qui étoit dans la bonne foi ſe jetta à leurs pieds, en avouant qu'il n'avoit jamais eu qu'un très-médiocre attachement pour Némond, & qu'il avoit ſenti déchirer ſes entrailles au malheur du Marquis. Le Comte le fit relever, & l'aſſûra d'avoir toûjours ſoin de lui. La Fermiere mourut peu de jours après, & laiſſa Monſieur & Madame d'Arville dans la joie de voir leur ſang lavé d'une tâche hor-

horrible: mais dans la douleur de ne ſçavoir aucunes nouvelles de celui qui devoit tarir la ſource de leurs larmes, ils ne pouvoient ſe pardonner d'avoir négligé une preuve auſſi ſenſible que celle dont la Nature avoit marqué leur Fils. Mais comme ces deux enfans, juſque dans un âge même aſſez avancé, n'avoient été habillez & déshabillez que par leur Nourriſſe, & qu'ils n'avoient fait attention aux ſix doigts qu'au moment de ſa naiſſance, qu'il regardoient même cela comme une défectuoſité; ils n'y avoient plus penſé, & ne s'en ſeroient peut-être jamais ſouvenu ſi la Fermiere ne l'avoit rappellé à leur mémoire.

Le Comte cependant ne voulant pas épargner ſes ſoins pour retrouver ſon Fils, & rendre l'honneur à ſa Famille, fit partir ſon Intendant pour Paris, muni du Procès-Verbal, & de pluſieurs Placets pour obtenir un Arrêt, par lequel il ſeroit déclaré que celui qu'on avoit juſticié ſous le nom de Mar-

quis d'Erinant, n'étoit que le Fils de ſon Fermier; & que Némond qui paſſoit pour être celui du Fermier étoit le véritable Marquis d'Erinant. L'Intendant, homme habile & fidéle, fit toutes les démarches néceſſaires en cette occaſion, d'autant plus importantes qu'il s'agiſſoit de ravoir la confiſcation d'une partie des biens du Comte. La Juſtice n'ayant rien voulu perdre de ſes droits, quoiqu'elle eût ſervi ce Gentilhomme en faiſant entendre dans la Sentence du coupable, que d'Erinant étoit un nom ſuppoſé.

Tandis qu'on étoit dans tous ces mouvemens dans le Château d'Arville, l'équipage de Monſieur de Varé avançoit toûjours ſon chemin, & le fit enfin arriver à cette Terre cinq jours après cet évenement. Monſieur & Madame d'Arville ſe promenoient le long des foſſez de leur Château, lorſqu'ils virent ce cortége qui paſſoit le Pont-Levis. Le Comte ayant reconnu la livrée de Monſieur de Varé,

Varé, charmé qu'il le vînt voir dans une pareille conjoncture, fut au-devant du Caroſſe auſſi loin que ſon grand âge le lui put permettre: mais Némond, & le Pere de Roſe l'ayant apperçû firent arrêter le Caroſſe, & mettant pied à terre coururent à lui pour le prévenir. La Comteſſe l'avoit joint; mais quelle fut leur ſurpriſe à la vûë de Némond, ils firent tous deux un grand crie, & n'ayant plus d'attention à Monſieur de Varé, ils tendirent les bras à ce jeune Guerrier, qui par reſpect s'étoit d'abord jetté à leurs genoux. Ha! mon Fils, dirent-ils à la foi, en l'embraſſant avec tranſport, le Ciel te rend donc à nos vœux; il Permet que nous joüiſſions de notre bonheur en te faiſant rentrer dans le ſein paternel. Oui, mon Fils, continuérent-ils en redoublant leurs careſſes, c'eſt ton Pere & ta Mere qui t'embraſſent.

Némond étoit ſi ſurpris de ce qu'il voyoit & de ce qu'il entendoit qu'il croyoit rêver, & n'oſoit

s'en rapporter aux tendres mouvemens dont il étoit agité, ni répondre un seul mot. Monsieur & Madame d'Arville le tenoient toûjours dans leurs bras en mouillant son visage de l'abondance de leurs larmes. Mais Monsieur de Varé qui vouloit avoir sa part de tant d'amitiés, & qui s'applaudissoit en secret des idées confuses qu'il avoit eûë sur la naissance de Némond, s'approchant d'eux : Mon cher Comte, dit-il à Monsieur d'Arville, si Némond est votre Fils, vous devez songer que vous m'avez obligation de son retour. Ces mots ayant fait revenir le Comte de son transport, il se jetta au col de Varé en lui demandant pardon de son égarement ; mais qu'il étoit pardonnable, puisque s'étant crû le plus malheureux de tous les Peres, il se voyoit en ce moment le plus fortuné.

Le Carosse qui s'étoit toûjours avancé, se trouva si près d'eux, que la Comtesse y reconnoissant la charmante Rose, fut aussi-tôt au de-

devant d'elle, & la reçut avec des épanchemens de joie & de tendreſſe, que je ne puis décrire. Le Comte qui voyoit que Némond ne revenoit point de ſon étonnement, & qui vouloit le faire ceſſer, pria la compagnie d'entrer dans le Château, où la conduiſant dans un magnifique Salon, il l'inſtruiſit de toute cette avanture. Jamais ſatisfaction ne fut égale à celle du généreux Comte de Varé & de ſa charmante Fille. Pour Némond tranſporté de ſon bonheur, il embraſſa mille eſt mille fois les genoux du Comte & de la Comteſſe, en leur proteſtant qu'il avoit ſenti depuis long-tems pour eux une tendreſſe ſi parfaite, que s'il avoit oſé démentir les préjugés de l'enfonce, & ſe livrer au noble orgueil dont il étoit animé, il n'auroit pas balancé à ſe croire de leur ſang.

Mais ajoûta-t-il en ſouriant; puiſqu'il faut prouver cette heureuſe vérité en avouant mes défauts, je ſuis obligé de convenir de la mar-

marque qui doit aider à la certifier. Elle n'eſt pas néceſſaire, lui répondit la Comteſſe, notre cœur nous ſuffit pour en être perſuadés ; & je ne puis trop m'étonner qu'ayant toûjours eu ſi peu de tendreſſe pour celui qui tenoit votre place, & tant de penchant à vous aimer, nous n'ayons pas reconnu nous mêmes la trahiſon qu'on nous avoit faite. Alors ayant tous réſolu d'oublier à jamais le nom d'Erinant, on fit prendre à Némond celui de Comte d'Arville, qui n'étant plus le maître de diſſimuler ſon ardant amour, ſe jetta aux pieds de Mademoiſelle de Varé, & la regardant avec des yeux où la joie ſembloit prévenir ſa réponſe : Puis-je me fiater, lui dit-il, Madame, que ſenſible au changement de mon ſort, vous daignerez vous ſouvenir que le Ciel vous a deſtinée au Fils du Comte d'Arville.

Vous devez bien juger, lui dit-elle, en lui tendant la main, que celle qui ſe préparoit à donner ſa foi

à

à Némond ſans nulle répugnance, ne la lui refuſera pas en le voyant dans un rang dont elle le croyoit digne. Ce fut en ce moment que le jeune d'Arville connut toute l'étenduë de ſon bonheur, qui reçut ſon entiere perfection par le retour de l'Intendant du Comte, chargé de l'Arrêt qu'il avoit déſiré, qui fut publié à ſon de trompe dans la ville de Paris, & dans toutes les Provinces du Royaume. Enſuite de quoi les deux Amans furent unis par un heureux hymen, que les habitans d'Arville célébrérent par pluſieurs fêtes galantes & champêtres. Les nouveaux Epoux ayant engagé Monſieur de Varé de reſter avec eux, cette Famille joüit encore longtems du plaiſirs de vivre enſemble, & d'être témoins de l'ardeur fidéle du jeune Comte & de la jeune Comteſſe, qui fit venir Muſtafine de Marſeille, l'y ayant laiſſée pour ſe faire inſtruire dans notre Religion, ſa converſion ſe fit dans la Paroiſſe d'Ar-

d'Arville, les deux Comtes voulant qu'elle leur ſervît d'offrande au Ciel, en action de graces des félicités dont il les avoit comblés.

A QUELQUE CHOSE LE MALHEUR EST BON.

LXXIII. NOUVELLE.

UN jeune Seigneur Espagnol, que je nommerai Don Félix d'Arédo, étant venu de Malaga à Cadix pour des affaires d'intérêts, revenant un soir d'une partie de plaisir qui l'avoit occupé depuis le matin, fut attaqué par quatre voleurs, qui le croyant muni des sommes qu'il devoit recevoir en cette Ville, n'en vouloient à sa vie que pour s'emparer de son argent : mais comme Don Félix étoit brave, & qu'il portoit même la valeur jusqu'à

qu'à l'intrépidité, ce péril ne l'étonna point, & mettant l'épée à la main, & le poignard de l'autre, il défit preſque à la fois de deux de ces aſſaſſins. Les autres animés par la mort de leurs Camarades ſe préparoient à les venger, quand une porte s'ouvrit aſſez près d'eux pour leurs faire voir à la clarté de pluſieurs flambeaux, deux hommes qui s'avançoient pour ſécourir Don Félix : cette vûë les troublant dans leur lâche deſſein, ils crurent n'avoir pas de meilleur parti à prendre que celui de la ſuite. En effet ceux qui étoient ſortis dans la ruë, vinrent au jeune Malagois armés de piſtolets pour le défendre ; & le voyant ſans ennemis le priérent avec inſtance d'entrer dans leur Maiſon afin de s'y repoſer, & qu'on viſitât s'il n'étoit point beleſſé. Don Félix rempli de reconnoiſſance les remercia avec toutes les marques d'un cœur ſenſible au bienfait, & les aſſûrant que ces malheureux ne l'avoient pas ſeulement approché, il les conjura de n'avoir aucune inquietude, de permettre qu'il

ſe

se retirât chez-lui à l'instant, & qu'il vînt le lendemain leur rendre grace du service qu'ils lui avoient rendu.

Nous n'avoient rien fait, lui répondit le plus âgé des deux, votre valeur seule vous a délivré de ces scélérat ; & nous ne sommes pas assez considérables par nous-mêmes, pour que vous soyez engagé à nous donner des preuves de votre politesse : mais si vous croyez devoir quelques choses à la simple intention, c'est à celle que nous servons que vous avez obligation : elle a vû votre combat de sa fenêtre, & nous a commandés de courir à votre défense. Comme cet homme achevoit de parler, une femme âgée & de bonne mine parut sur la porte, & s'adressant à Don Félix : Seigneur lui dit-elle, ma Maîtresse vous prie d'entrer, vous lui avez fait une trop grande frayeur pour ne lui pas donner la satisfaction de la rassûrer par votre présence. Le brave Espagnol à qui la galanterie étoit aussi naturelle que la valeur, entendant parler d'une

d'une Dame, ne se fit plus presser ; & se flatant qu'une avanture plus douce alloit terminer sa nuit, il se rendit aux sollicitations qu'on lui faisoit de si bonne grace. On le fit entrer, la porte fut aussi-tôt refermée, & la femme qui lui avoit fait le compliment le conduisit dans un Appartement très proprement meublé, mais simple : celle qui l'occupoit vint d'abord au-devant de lui, & lui fit voir une Personne de trente à quatre ans, qui par la régularité de ses traits & son port noble & majestueux, prouvoit quelle avoit été une des belles Personnes de son tems. Seigneur, lui dit-elle d'un air grave & plein de douceur, quoique la bienséance ne soit pas exactement gardée dans la visite que j'exige de vous, j'espére qu'elle ne vous donnera nulle idée désavantageuse quand vous sçaurez quel en est le motif.

Don Félix à qui la présence de cette Dame venoit d'ôter les flateuses espérances dont il s'étoit laissé séduire, y faisant succéder le

reſpect qu'elle inſpiroit par ſon air ſage eſt modeſte, & la ſaluant avec ſoûmiſſion : Quel que ſoit le ſujet, Madame, lui répondit-il, qui me procure l'honneur que vous me faites, il m'eſt trop glorieux pour oſer lui donner des interprétations qui puiſſent vous offenſer ; & le ſoin que vous avez daignez prendre de mes jours m'engage trop bien à vous les conſacrer, pour que vous n'en ſoyez pas la maîtreſſe abſoluë. A ces mots la Dame le prenant par la main le fit aſſéoir près d'elle ſur un Soffa. La même femme qui l'avoit introduit prit ſa place aſſez loin d'eux ſur une pille de carreaux, & les deux hommes ſe retirérent dans l'Antichambre. Comme il eſt de mon intérêt, reprit la Dame en ſoûriant un peu, de juſtifier la liberte dont j'uſe en cette occaſion, il eſt juſte que vous ſoyez inſtruit de ce qui la cauſe : Il y a long-tems, Seigneur, que je connois votre Famille, & depuis quinze jours que vous êtes à Cadix, il ne s'en eſt guéres paſſé ſans que je vous aie vû dans nos promena-

menades. Je ſuis née à Malaga ; de malheurs qui ſeroient trop long à vous détailler préſentement, m'ont forcée d'en ſortir furtivement, & de me cacher en cette Ville, où je ſuis depuis près de dix-huit ans ſous un nom ſuppoſé. Cette Femme que vous voyez, ſon Mari & ſon Fils qui vous ont parlé m'ont ſuivi dans ma fuite, & ſont attachés à moi depuis mon enfance. La premiere fois que je vous vis, lorſque vous êtes arrivé à Cadix, fut dans les Jardins du Palais du Viceroi : votre air & votre phiſionomie me revinrent de telle ſorte, que j'ordonnai à Valério de ſçavoir qui vous étiez ; & ce fut avec une joye dont je ne me croyois plus capable, que j'appris que vous étiez de Malaga, lieu de ma naiſſance, & que vous étiez de la Maiſon d'Arédo à laquelle j'ai l'honneur d'être alliée. Un retour de tendreſſe pour ma Patrie, joint à quelques raiſons d'intérêts dans leſquels j'ai beſoin d'amis, me firent prendre la réſolution de chercher à vous connoître particuliérement : mais

mais ne pouvant me déterminer de quelle façon je m'y prendrois, & n'ayant jamais osé vous aborder dans les endroits où je vous ai vû, je serois encore dans l'incertitude sans le péril que vous venez de courir. J'avois ouvert les fenêtres d'un Balcon de mon Cabinet, où je respirois la fraîcheur de la nuit avec ma Fille, jeune Personne que la bienséance ne veut pas que vous voyez si tard, & que j'ai fait retirer, lorsque le bruit de votre combat à frappé nos oreilles : mes gens étoient tous dans mon Cabinet; nous nous sommes avancés sur le Balcon; & quelques paroles que vous avez prononcés fort haut en vous défendant, vous ayant fait reconnoître à Valério : Ha : Madame, me dit-il, c'est Don Félix qu'on assassine. Ces mots nous ont glacé d'effroi; mais ne perdant pas le jugement, j'ai fait sortir Valério & son Fils bien armés pour vous sécourir, en leur commandant de vous faire entrer chez moi; & lorsque je vous ai vû hors de danger, prévoyant que par politesse vous crain-

deriez d'accepter la propoſition, j'ai fait deſcendre Mathilde pour vous prier de ne me pas refuſer : Voilà, Seigneur, le véritable ſujet de la démarche que je fais. J'ai fort envie de lier amitié avec vous, de vous apprendre mes infortunes, & de vous y rendre aſſez ſenſible pour vous engager à me ſervir dans la reſtitution d'un bien dont je me ſoucirois très-peu ſi j'étois ſeule ; mais une Fille que j'aime, & qui mérite un ſort plus heureux que celui dont elle eſt la victime, m'oblige à ne rien négliger de ce qui peut l'adoucir. Cependant, continua cette Dame, comme il eſt trop tard pour vous faire cette narration ; & que je veux que Dona Seraphine mêle ſes priéres aux miennes, ſouffrez que je vous retienne pour demain dîné. La vie obſcure que je mene ici, me diſpenſe de ſuivre la ſévérité de nos uſages, qui défend aux femme de manger avec les hommes, lorſqu'il ne ſont pas Freres ou Maris : ainſi nous aurons le tems de nous entretenir ; & puiſque vous n'êtes point bleſſé, & que

cette

cette certitude m'a rendu la tranquillité que la crainte m'avoit ôtée, je ne vous retiendrai pas plus longtems: Valério & son Fils vont vous accompagner chez-vous, & leur retour m'apprenant que vous êtes en sûreté, achevera de dissiper mes allarmes.

La Dame avoit fait remarquer dans son discours un air si rempli de franchise & de bonté, que Don Félix en fut charmé. Son cœur déjà prévenu par la reconnoissance, sentit un plaisir secret de pouvoir lui devenir utile; & le trouble involontaire qui l'avoit agité au nom de cette Fille chérie qu'on avoit dérobée à ses yeux, se mêlant à tout ce qu'il venoit d'entendre, il rendit mille graces à cette Dame de la confiance dont elle vouloit l'honorer; lui protesta qu'il chercheroit avec soin les occasions de s'en montrer digne; qu'à quelque épreuve qu'elle désirât mettre l'estime qu'elle venoit de lui inspirer, elle connoîtroit son zéle à l'empressement qu'il lui feroit voir à les remplir; & qu'il ne manqueroit pas

de venir le lendemain la conjurer de lui dire ce qu'il pouvoit faire pour elle, que ſon repos & le reſpect qui lui devoit, étoient les ſeules cauſes qui l'empêchoient de la preſſer de l'en inſtruire dès ce moment ; mais que la crainte de l'incommoder, ou de lui déplaire, le forçoient de ſouſcrire à ſes volontés. Alors s'étant levé, il prit congé d'elle ; il ne vouloit pas que Valério ni ſon Fils le ſuiviſſent ; mais elle l'en pria ſi ſérieuſement, qu'il fallut obéïr. Dans le chemin s'étant informé de ſon nom, cet homme, lui répondit que celui qu'elle avoit pris à Cadix étoit Stephanie ; mais que pour le véritable il le prioit de le diſpenſer de le lui apprendre, cette Dame s'étant reſervé de l'en inſtruire : cette diſcrétion lui plut, & ne voulant pas la corrompre, il n'en demanda pas davantage. Il arriva de la ſorte chez lui ſans aucune mauvaiſe rencontre ; & mit au doigt du jeune Valério un diamant de prix qu'il avoit au ſien, malgré les efforts que fit le Pere pour ne le pas recevoir ; & l'ayant

l'ayant laiſſé au milieu de ſes gens, ils retournérent chez eux auſſi ſurpris de ſa généroſité qu'ils l'avoient été de ſon courage.

Stephanie qui les attendoit avec impatience, apprit d'eux qu'il ne lui étoit rien arrivé, & le magnifique préſent qu'il les avoit forcés de prendre; ce qui fit augurer à cette Dame qu'elle ne pouvoit mettre ſes intérêts en meilleurs mains. Pour Don Félix, il paſſa une partie de la nuit à rêver à ſon avanture, en cherchant à deviner ce qu'étoit Stephanie, & quels malheurs l'avoient oubligé à ſe cacher ſi longtems; mais ne le pouvant pénétrer, ſon imagination lui rappellant le nom de Seraphine, une vive impatience de voir cette jeune Perſonne s'empara de ſon cœur, ſe perſuadant aiſément qu'il falloit qu'elle fut d'une grande beauté, puiſqu'elle devoit le jour à une Femme qui paroiſſoit l'avoir emporté ſur les plus parfaites. Cette idée excitant ſa curioſité, il n'eut pas un ſommeil tranquille : celle qui commençoit déjà à trou-

bler ſon repos, n'étoit pas de ſon côté moins agitée que lui, avec cette différence, qu'il n'étoit inquiet que parce qu'il ne la connoiſſoit pas, & que le trouble de cette belle Perſonne ne venoit que de l'avoir vû. Compagne de tous les pas de ſa Mere, elle avoit remarqué comme elle, les agrémens extérieurs, dont la Nature l'avoit ornée; ſon jeune cœur en avoit été frappé; élevée dans une entiére confiance pour Stephanie, qui joignoit pour elle aux tendreſſes du ſans celle d'une véritable Amie, elle ne lui avoit point déguiſé l'impreſſion que ce Cavalier avoit fait ſur ſon ame: & cette Dame qui ſçavoit par un triſte expérience qu'une oppoſition trop forte à de pareils mouvemens ne fait ſouvent que les augmenter, ne les avoit combattus qu'avec douceur, & par des raiſons dont la ſolidité étoit capable d'en arrêter le progrés: mais quoiqu'elle n'épargnât rien pour réuſſir dans un deſſein ſi ſage, elle n'avoit pas voulu négliger non plus de ſçavoir quel étoit Don Félix,

lix, afin d'agir plus fûrement, soit que sa Fille y pût prétendre, où qu'il fallut absolument le bannir de sa pensée : & lorsqu'elle eût appris sa Famille & son nom, & qu'elle eut reconnu que le plus grand bonheur qui pût arriver à Seraphine, seroit de l'avoir pour Epoux, & que par ce moyen elle auroit occasion de rentrer dans un bien qu'on lui retenoit injustement, elle se résolut de chercher à s'en faire connoître ; d'éprouver sur son cœur les charmes de Seraphine, & de la rendre heureuses, si l'Amour parloit à Don Félix en sa faveur ; & c'étoit de quoi elle s'entretenoit l'une & l'autre sur leur Balcon, lorsqu'elles le virent près à perdre la vie par la main des scélérats qui l'avoient attaqué.

La belle Seraphine, qui jusqu'à ce moment ne s'étoit cruë pour lui qu'une simple inclination, qu'un penchant raisonné qui lui faisoit souhaiter un Epoux qui lui ressemblât, sentit alors combien il lui étoit cher : une crainte mortelle la saisit ; & dans l'instant que Stepha-

nie avoit ordonné qu'on courut à lui, elle s'étoit évanouïe dans ſes bras. Cet accident n'avoit pas empêché Valério de ſuivre les ordres de ſa Maîtreſſe ; & tandis qu'il preſſoit Don Félix d'entrer, Mathilde & Stephanie faiſoient revenir la trop ſenſible Seraphine : Elle reprit ſes ſens, & regardant ſa Mere avec des yeux baignés de larmes : Ha ! Madame, lui dit-elle, de quelle foibleſſe êtes vous témoin, & par quel malheur faut-il que je vous faſſe rougir de vos bontés, Ma chere Seraphine, lui répondit Stephanie en l'embraſſant, calmez vos craintes & votre douleur ; je vous en pardonnerai facilement la cauſe, ſi Don Félix peut vous aimer, & devenir votre Epoux ; ſoyez bien aſſûrée que je n'oublierai rien pour y parvenir : je vais lui parler, l'attirer chez-moi, & vous le verrez à vos pieds dès demain ſi le Ciel exauce mes vœux ; mais ſongez que ſi malgré mes ſoins, Don Félix retenu par d'autres chaînes, ou ſi des obſtables que je ne puis prévoir l'empêchent de

de céder à vos charmes, qu'il faut l'oublier pour jamais. Les premiéres paſſions ne ſon pas les plus heureuſes, ma chere Seraphine; & bien d'autres que vous ont été contraintes de donner leurs mains à ceux qui n'avoient pas leurs cœurs. C'étoit de la ſorte que l'habile Stephani maintenoit ſa Fille dans une incertitude, qui ſans détruire ſon penchant, ne laiſſoit pas de lui donner des bornes : & comme elle ſongeoit ſérieuſement à ſe faire un appui de ce jeune Seigneur, & qu'elle vouloit ſaiſir cette occaſion pour lui parler, elle avoit envoyé Mathilde pour l'obliger à la voir; & faiſant retirer Seraphine, elle étoit venuë dans ſon Appartement attendre Don Félix.

Quoique leur converſation n'eut pas été longue, l'aimable Seraphine ne l'avoit pas ſupportée ſans impatience; & ce ne fut qu'avec un redoublement de crainte qu'elle vit entre Stephanie dans ſa Chambre, qui s'y rendit auſſi-tôt qu'elle eut congédié le jeune Eſpagnol. Elle avoit été trop con-

tente de lui, pour le déguiſer à ſa Fille, & l'ayant préparé à dîner le lendemain avec lui, elle la laiſſa ſe coucher, & fut en faire autant; mais elles n'eurent pas une meilleure nuit, l'une que l'autre. Et quoique Stephanie dût être accoûtumée depuis long-tems à ſes malheurs, elle n'en étoit pas moins ſenſible au ſouvenir qui s'en retraſſoit dans ſa mémoire, l'inclination de Seraphine pour Don Felix, les lui rappella même avec plus de violence, & le déſir ardent qui la preſſoit de lui donner un Epoux, l'agitoit de façon à ne pouvoir goûter aucun repos. Seraphine n'étoit pas dans une ſituation plus heureuſe; elle étoit née ſage, & les traverſes dont la vie de ſa Mere avoit été mêlée, & dont elle ne lui avoit rien caché, n'avoient pas peu contribué à cimenter la vertu dans ſon ame; mais cette vertu toute ſévére qu'elle étoit, n'avoit pu cependant la garantir d'être ſenſible au mérite d'un homme qu'elle ne connoiſſoit que de vûë; & l'envie de ſçavoir s'il étoit digne

des

des ſentimens qu'il lui avoit inſpirés, loin d'affoiblir ſa tendreſſe n'avoit fait que l'augmenter; elle étoit trop ſage & trop modeſte pour s'y livrer au point de rien faire contre ſa gloire: mais elle n'avoit pas aſſez de force pour la vaincre; & depuis quinze jours qu'elle combattoit ſans aucun fruit que de ſe flater que le tems détruiroit ſon penchant, elle ſe trouvoit par l'avanture de cette nuit mille fois plus foible que le premier jour. Cette réfléxion qu'elle faiſoit ſur elle-même, la jetta dans une confuſion qui l'empêcha de goûter les douceurs du ſommeil; mais quelque peine qu'elle ſentit à triompher de cette paſſion naiſſante, elle n'en fut pas moins ferme dans la réſolution de la cacher à ſon vainqueur, & de mourir plûtôt que de lui laiſſer ſeulement ſoupçonner qu'il eut pû lui plaire: ce fut dans ces ſentiment qu'elle vit arriver le moment, où Don Felix devoit s'acquitter de ſa promeſſe.

L'impatience qu'il avoit de voir la Fille, & de rendre ſervice à la

Mere, pour reconnoître en quelque ſorte, celui qu'il en avoit reçû, ne lui permettant pas d'attendre l'heure préciſe du dîner, il ſortit de chez lui beaucoup plûtôt; & ſelon ſa coûtume, ne ſe fit accompagner d'aucun de ſes gens, & ſe rendit enfin dans cette Maiſon, dont malgré ſon avanture & l'obſcurité de la nuit, il retrouva très-bien le chemin. Son cœur qui lui ſervoit de guide, ſans qu'il s'en apperçût, ſentit une telle agitation en y entrant; que s'il eût eu le tems d'y faire attention, il eut prévû dès cet inſtant qu'il devoit y perdre pour jamais la liberté dont il jouiſſoit. Valerio & ſon Fils le reçurent à la porte avec de grands honneurs, & furent l'annoncer à Stephanie, qui l'attendoit avec ſa Fille dans ſon Cabinet. Cette belle Perſonne n'avoit rien ajoûté à ſes graces naturelles, ne voulant devoir qu'à elle la victoire qu'elle eſpéroit remporter: elle avoit négligé tous les ſecours de l'Art. Cette modeſtie plut à ſa Mere; mais l'une & l'autre avoient trop d'eſ-

d'eſprit, pour ne pas juger qu'elle n'avoit beſoin d'aucun ajuſtement emprunté pour ſe rendre abſoluë ſur les cœurs. En effet, Seraphine étoit la beauté même, ſa taille, ſon port, ſon air, l'éclat de ſon teint, la régularité de ſes traits, le feu de ſes yeux, & les agrémens qui regnoit dans toute ſa perſonne la rendoient ſi ſurprenante, qu'il eût été difficile de la voir ſans joindre l'amour à l'admiration. Stephanie n'eut pas plûtôt apperçu Don Felix, qu'elle ſe leva, & fut au-devant de lui; & le regardant avec moins de gravité que la veille: Il faut avoir une grande confiance, Seigneur, lui dit-elle, dans le titre de compatriote, pour agir avec vous auſſi librement; mais j'oſe me flater que vous me pardonnerez aiſément, lorſque vous ſçaurez ma ſituation.

Le jeune Eſpagnol ne répondit à ces paroles que par un ſalut reſpectueux; ſes yeux & ſon eſprit étoient trop occupés, de ce qu'il voyoit pour pouvoir parler. Seraphine avoit comme ſuſpendu

l'usage de ses sens, jamais effet ne fut plus prompt que celui de ses charmes: il en fut saisi, & fut près d'un quart d'heure sans trouver de termes pour s'énoncer: son trouble fit rougir celle qui le causoit; mais Stephanie en eut une joye qu'elle ne put dissimuler; & pour la faire durer plus long-tems, prenant Seraphine par la main, & la lui présentant: Voilà, Seigneur, lui dit-elle, celle pour laquelle votre secours m'est nécessaire, & l'unique motif qui m'a fait désirer l'honneur d'être connuë de vous. Dont Felix qui s'étoit remis pendant ce discours, mais qui ne pouvoit déguiser ce qui se passoit dans son ame, s'avança vers Seraphine; & se baissant jusqu'à terre pour la saluer, prit le bas de sa robe & la baisa avec la même soûmission qu'il eût marquée pour une Princesse: & la regardant avec des yeux, où l'ardeur qui commençoit à l'enflammer étoit peinte: Ce n'est pas assez, lui dit-il, Madame, du foible espoir que je puis vous être utile pour me combler par votre pré-

préſence de la plus grande des félicités ; & quand j'aurois hazardé mon ſang & ma vie pour jouir un ſeul inſtant du bonheur de vous voir, je ne croirois pas encore en être digne. Ce ſeroit mettre à trop haut prix, lui répondit-elle modeſtement, une choſe de peu d'importance ; & je ſuis fort aiſe que ma vûë ne vous coûte que des marques de galanterie & de politeſſe. Il vouloit répliquer, mais Stephanie l'en empêcha, en lui diſant, qu'elle eſperoit qu'ils auroient tout le tems de ſe faire des complimens ; mais qu'avant de les pouſſer plus loin, il falloit lui faire connoître celles à qui ils s'adreſſoient. A ces mots l'ayant prié de prendre place auprès d'elle, & la belle Seraphine s'étant miſe vis-à-vis d'eux, elle continua de la ſorte.

Je vous dis hier, Seigneur, que je ſuis née à Malaga : mon nom eſt Victoria de Manzarés ; & comme ma Mere étoit de la maiſon d'Arédo, j'ai l'honneur d'être votre parente : elle épouſa Don Silveſtre

veſtre de Manzarés, & quoiqu'il fut veuf, & qu'il eût un Fils de vingt ans, ſes grands biens lui firent fermer les yeux ſur ſon âge, & le deſavantage d'être Belle-Mere. Après un an de mariage, elle donna le jour à deux Enfans jumeaux, un Fils & moi; mais en nous mettant au monde, elle perdit la vie, & nous laiſſa bien moins ſous la puiſſance de mon Pere que ſous celle de ſon Fils. En effet, Manzarés ſe voyant dans un âge avancé, & ne voulant plus ſe mêler de rien, donna dès ce moment toute l'autorité à Don Bernardo dans ſa Maiſon: c'étoit le nom de mon Frere du premier lit. Cependant nous fûmes élevez, le Cadet & moi, avec un ſoin extrême; & par un bonheur aſſez rare, nous vécûmes tous deux, quoique jumeaux & ſi parfaitement ſemblables de traits, de taille, & de manieres, que ſans la différence de l'habillement, on nous auroit ſouvent pris, l'un pour l'autre. Nous avions à peine atteint notre dixiéme année, que mon Pere mourut, ayant

ayant nommé ſon Fils Don Bernardo, notre Tuteur; mais comme il aimoit encore trop ſes plaiſirs pour avoir attention à notre éducation, il choiſit entre pluſieurs perſonnes qui lui furent propoſés pour prendre ce ſoin, ceux qu'il en crut les plus capables. Valério fut celui qu'il mit auprès de mon Frere en qualité de Gouverneur, & Mathilde ſon Epouſe fut ma Gouvernante. Je ne vous entretiendrai point de ce qui ſe paſſa dans un âge ſi tendre, je vous dirai ſeulement que malgré notre reſſemblance mon Frere & moi, nous n'avions pas la même ſympathie dans l'humeur, qui donnoit une peine infinie à Valerio par ſon caractere & ſes inclinations portées à la débauche; & que Mathilde trouva en moi toutes les diſpoſitions qu'elle pouvoit ſouhaiter dans une Fille de condition. Cependant ce qui devoit faire pencher Manzarés à me vouloir plus de bien qu'à mon Frere, fut juſtement ce qui le détacha de moi, & le

le fit entierement tourner de son côté.

L'amour de ce jeune homme pour les plaisirs, le lui rendit cher; & bien loin de l'engager à suivre les sages leçons de son Gouverneur, il étoit le premier à l'arracher de ses études ou de ses exercices, pour le mettre de toutes ses parties. Tandis que renfermée dans le fond d'un Appartement inaccessible aux plus innocens amusémens, je passois ma vie dans la compagnie de Mathilde & de Valerio, qui n'espérant pas retirer mon Frere de ses égaremens, puisque Don Bernardo, l'y plongeoit lui-même, s'attacha absolument à moi. Je parvins de la sorte à ma dix-septiéme année, ne voyant mes Freres que très-rarement, & ne sortant que pour les devoirs où nous engage la Religion. Cette rétraite austére commençoit à m'ennuyer; & Mathilde qui m'aimoit, & qui désiroit avec ardeur de me voir un Epoux, en parla assez fortement à Don Bernardo: mais

mais comme il n'étoit pas dans l'intention de me faire joüir de mon bien, & que ſes vûës étoient d'en augmenter le ſien, pour aider aux dépenſes exceſſives qu'il faiſoit chaque jour, il lui répondit avec emportement, qu'elle ne devoit pas m'avoir élevé pour le monde; & que bien loin de me marier, il n'alloit ſonger qu'à me mettre en Couvent, & la quitta d'un air à lui prouver qu'il ſeroit capable de l'ôter d'auprès de moi, ſi elle oſoit le contredire. Elle vint en pleurs m'apprendre ma deſtinée. Valério me dit auſſi qu'il ne doutoit point que ce ne fût le deſſein de mes Freres; le plus jeûne étant dans les mêmes ſentimens: je n'en fut point ſurpriſe, élevé par Don Bernardo, qui lui faiſoit entendre qu'il ſeroit le Maître d'un bien conſidérable, ſi je ne le partageois pas avec lui. Ce jeune homme qui ne connoiſſoit que le luxe, le faſte & les plaiſirs, ſouhaitoit avec ardeur que je priſſe le parti du Couvent. Cependant mon inclination y étant abſolument oppoſée, je m'af-

m'affligeai beaucoup de la violence qu'on vouloit me faire. Dans ce même tems, le Fils du Gouverneur de Malaga s'étant marié, & voulant célébrer son hymen par plusieurs Fêtes éclatantes, les courses de Bagues, & les combats de Taureaux, furent ordonnés.

Je n'avois jamais vû ces sortes de spectacles; & la solitude où je passois ma vie augmentant le désir que j'avois d'en être témoins, j'en marquai à Mathilde une si grande curiosité, qu'elle résolut de la satisfaire. Valério la fortifia dans son intentions, en lui disant, que rien n'étoit plus aisé de me faire sortir & rentrer sans qu'on s'en apperçût, puisque Don Bernard & Don Silvio, mes Freres, n'étoient jamais dans la Maison; qu'ils en sortoient le matin & n'y rentroient que bien avant dans la nuit. Ainsi il fut conclu que Valério iroit nous retenir des places, & que Mathilde me conduiroit. Charmée de notre projet, je me mis superbement, persuadée que la magnificence étoit le plus sûr dé-

déguiſement que je puſſe prendre, pour empêcher mes Freres de me reconnoître. Mathilde ſe mit auſſi très-differemment de ce qu'elle étoit chaque jour; & toutes deux bien envelopées de nos Mantes, & le voile baiſſé, nous paſſâmes par une porte du Jardin; & prenant les ruës les plus détournées, nous nous rendîmes ſur la Place qui ſervoit de théatre à la Fête. C'étoit un combat de Taureaux. Valério à qui nous avions donné une marque pour nous reconnoître, vint à nous auſſi-tôt, & nous fit entrer dans un Balcon rempli de pluſieurs perſonnes de conſidération; mais qui, comme nous, paroiſſoient déſirer voir la Fête, ſans être remarquées. Le hazard me plaça auprès d'un homme, dont l'air & la phiſionomie avoient quelque choſe de ſi noble & de ſi grand, que je ne pûs me deffendre de le regarder avec attention. Il ne m'examina pas avec moins de ſoin; ſes yeux parcoururent toutes ma perſonne, & j'y lûs à travers mon voile une extrême curioſité

riosité de voir mon visage. Comme il faisoit un peu de vent, & que cette gaze voltigeoit quelques fois contre mon intention, je remarquai qu'il faisissoit cet instant pour tâcher d'en profiter; mais quoi que je sentis une secrette joie de son inquiétude, & que mon cœur dès ce moment, se fût déclaré pour lui, je ne laissai pas de m'opposer à ce qu'il souhaitoit, en retenant mon voile de ma main.

Il s'apperçut de cette action, & me regardant avec quelque espéce de chagrin: Le coup est porté, Madame, me dit-il à voix basse, votre précaution est inutile, je n'en vois que trop pour mon repos; & si vous aviez dessein de ménager les cœurs, il falloit ne vous point montrer du tout. Ce discours ne me surprend point, lui répondis-je, c'est ici le centre de la galanterie: & comme ceux qui combattent les Taureaux, n'affronte le péril que pour se rendre recommandables auprès de celles qu'ils aiment, les Cavaliers qui ne

ne veulent être que ſpectateurs, croiroient ne pas faire honneur à la Fête, s'il ne parloient d'amour à quelque Dame. J'ignore un langage ſi général, réprit-il, je le parle aujourd'hui pour la premiere fois; vous êtes encore la ſeule qui me l'ayez inſpiré, & je ſens que je ne m'en ſervirai jamais avec d'autres. Vous garderiez un trop long ſilence, lui répondis-je, puiſque ſelon toutes les apparences, nous ne nous réverront de notre vie. Il faudra donc, interrompit-il, que je meure aujourd'hui. Comme il achevoit ces mots, le bruit qui s'éleva dans la Place, nous avertiſſant que le combat alloit commencer, je le priai de terminer cette galanterie, pour m'y laiſſer donner toute mon attention; je l'entendis ſoupirer, mais il m'obéit.

Je vis pluſieurs de nos Chevaliers vainqueurs des Taureaux qu'on leur lâcha; mais ceux qui ſacrifioient ces animaux à leur valeur, voyant que les combats finiſſoient preſque auſſi-tôt qu'ils étoient

toient commencés par le peu de réſiſtance qu'ils oppoſoient à leur ennemi, en lâcherent un terrible. Quatre des plus vaillants dans cet Exercice, furent emportés bleſſez, ſans l'avoir ſeulement pû toucher de leur poignard. Tous ceux qui vinrent enſuite furent renverſés, & leurs chevaux tués ſous eux. Alors ſans prévoir la conſéquence de ma ſincerité, me tournant du côté de l'Inconnu; Je vous avoüe, lui dis-je, que la difficulté de vaincre cet animal diminuë l'opinion que j'avois de la valeur de ceux qui ont remporté l'avantage ſur les autres; & que quiconque triompheroit de celui-ci, me paroîtroit ſeul digne de mon admiration.

A peine eus-je parlé, que je vis ce Cavalier ſortir du Balcon d'une viteſſe extréme: tout le monde s'étant levé pour lui faire un paſſage, je le perdis bientôt de vûë. Etonnée, & preſque immobile d'une pareille ſaillie, je ne ſçavois à quoi l'attribuer, lorſque des cris redoublés ayant attiré mes regards ſur la place, je vis entrer en lice

ce

ce même Inconnu, qui, monté sur un Cheval superbe & le poignard à la main, se présenta au furieux animal d'un air à prouver qu'il ne craignoit pas le destin des autres assaillans. Il vous est aisé, Seigneur, de juger de ma surprise; mais vous ne pouvez vous imaginer le regret que je sentis d'avoir donné occasion au péril qu'il alloit courir. Comme rien alors ne me cachoit les avantages qu'il avoit réçus de la nature, la beauté de sa taille, son air martial, & les graces répanduës dans toutes ses actions, en redoublant le plaisir que j'avois à le regarder, augmenta aussi l'interêt que je prenois déjà à ses jours. Je pâlit d'effroi; un tremblement universel me saisit, & me penchant sur Mathilde, ce ne fus qu'en ouvrant & fermant sans cesse les yeux que je vis ce terrible combat; pour mon bonheur il ne fut pas de longue durée. Le vaillant Inconnu prit si bien son tems & se conduisit avec tant d'adresse, que d'un bras accoûtumé à vaincre, il enfonça son poignard au

milieu du crane du Taureau, au moment que cet animal baiſoit ſa tête dans le deſſein d'enlever à la fois le Cheval & le Cavalier. Mille cris de joie accompagnés des trompettes & des timbales, célébrérent cette victoire. Pour moi mes larmes furent les ſeules marques, dont je ſignalai ſon triomphe; je ne pus les retenir. L'effort que je m'étois fait pour cacher le trouble & la crainte, dont j'avois été agitée, les avoit trop longtems arrêtés pour en être la maîtreſſe; mais quoique mon voile dérobât ma foibleſſe à ceux qui nous entouroient, je priai Mathilde de me faire ſortir, n'oſant même attendre que le monde fût écoulé dans l'apprehenſion de rencontrer mes Freres, ou qu'ils rentraſſent chez eux devant moi.

Valério à qui nous fîmes ſigne, ſortit le premier, pour qu'il ne parût pas de notre compagnie, & nous reprimes promptement, Mathilde & moi, le chemin de la Maiſon. J'avois une ſi grande frayeur de trouver mes Freres, que je marchois

chois extrêmement vîte, ſans avoir aucune attention à ceux qui paſſoient : mais comme nous étions prêtes d'entrer dans notre Jardin, dont Valério avoit tenu la Porte ouverte, nous entendîmes quelqu'un marcher ſi près de nous, que nous ne pûmes nous deffendre de tourner la tête : & le premier objet qui s'offrit à nos yeux, fut le vaillant Inconnu, qui paroiſſant ſurpris d'être apperçu, & me ſaluant reſpectueuſement : Je n'avois pas deſſein, Madame, me dit-il, de troubler votre retraite ; je ne voulois que ſçavoir quel étoit celle qui m'a donné de ſi fortes chaînes en deux heures de tems. Je viens d'apprendre que c'eſt la charmante Victoria de Manzares ; & j'oſe me flater qu'elle ne ſera pas plûtôt rentrée chez elle, que quelqu'un l'inſtruira des ſentimens de Don Antoine de Silva. Il s'éloigna de nous ſi promptement après ces paroles, qu'il me fut impoſſible d'y répondre ; & nous rentrâmes très-ſurpriſe de cette avanture, & fort inquiétes de ce qui

pouvoit m'avoir fait connoître à ce Cavalier. Quoi qu'élevée dans la ſolitude, je n'ignorois pas les noms des principaux de Malaga ; Mathilde & Valério, qui ne négligeoient rien pour mon éducation, me les avoient fait connoître, & m'avoient même appris l'hiſtoire des Familles les plus conſidérables. Celle de Don Antoine de Silva, étoit illuſtre, & je ſçavois qu'elle étoit miſe au rang des Arédo & des Manzarés. J'avoüe que je ne pûs me deffendre d'avoir de la joie, de tout ce qui m'étoit arrivé avec lui ; & l'inclination qu'il m'avoit d'abord inſpirée, ſoûtenuë de l'admiration que ſon courage m'avoit donnée, me fit ſouhaiter ardemment d'avoir ſçû lui plaire : je ne le cachai point à Mathilde, qui trouvant le parti ſortable, ne me détourna pas de mes idées. Nous rentrâmes de la ſorte dans mon Appartement, où nous trouvâmes Valério qui nous attendoit. Si toutes les fois que vous ſortirez, Madame, me dit-il en riant, vous faites d'auſſi belles conquêtes que celle

celle d'aujourd'hui, vous mettrez dans vos fers, ce que nous avons de plus relevé à Malaga. Don Antoine de Silva, jeune Seigneur, riche, vaillant aimable, & rempli des plus belles qualités vient de me déclarer qu'il vous adore : je l'ai trouvé qui remontoit à votre Balcon au moment que j'en sortois : comme j'ai l'honneur d'en être connu, il m'a arrêté ; & m'a tellement pressé de lui confier qui vous étiez, en me promettant de garder le secret, que je n'ai pû refuser de le satisfaire : je ne lui ai pas même déguisé les désagrémens que Don Bernardo vous donnoit ; & je l'ai vû si pénétré de votre situation, & si fort enchanté de votre personne & de votre esprit, que je me suis offert de le servir auprès de vous. Il n'est point d'hommes plus digne d'être votre Epoux ; & si vous ne desaprouvez point les démarches qui peut faire pour le devenir, je ne doute pas que vous ne soyez bientôt à l'abri des mauvaises intentions de Manzarés : Mais, lui ré-

pondis-je avec étonnement, tout cela me paroît bien prompt. Don Antoine à ce que j'en puis juger, s'enflamme aisément; il ne sçait pas encore si je suis belle ou desagréable & parle comme si il me connoissoit parfaitement. Il me semble que vous vous êtes engagée trop-tôt à parler pour lui; & qu'il faudroit s'être mieux pratiqués, pour sçavoir si nous nous convenons, & pour décider de quelle maniere nous devons agir. Votre voile, me répondit Valério, ne vous a pas si bien cachée que vous croyez; les yeux de Don Antoine, l'ont pénétré; il vous sçait aussi belle que vous êtes, & mon récit a fait le reste. A l'égard de ma facilité à me découvrir à lui, il ne m'étoit pas possible d'en user autrement. Mon oncle a été son Gouverneur, il est encore attaché à lui; & j'ai passé mes premieres années au nombre de plusieurs jeunes gens, que Don Antoine rendoit compagnon de ses exercices: je ne tiens que de ses générosités la petite fortune dont je joüis, &

la réconnoiſſance m'engage à ſaiſir toutes les occaſions où je puis lui être utile : celle-ci ſe trouve également avantageuſe, & pour vous & pour lui ; il ne peut prendre une alliance qui lui convienne mieux ; & vous ne pouvez avoir un Epoux plus accompli. Je ſçais bien, ajoûta-t-il que ce n'eſt pas ſur ma parole que vous devez m'en croire l'un & l'autre, & qu'il eſt néceſſaire que vous ſçachez par vous-mêmes, ce que vous valez tous deux, mais tout me ſera facile pour vous en donner les moyens; & ſi Mathilde veux me ſeconder, comme je n'en doute pas, je vous promet que vous ne paſſerez point de jours ſans voir Don Antoine.

J'avois trop de penchant à me laiſſer perſuader pour rejetter la propoſition : Cependant craignant que ma facilité ne donnât au jeune Silva une impreſſion de ma conduite capable de détruire l'eſtime que je voulois lui inſpirer, je répondis à Valério que je ne refuſois point les ſervices qu'il m'offroit ; que je comptois abſolu-

ment ſur ſon zéle & ſur l'affection de ſon Epouſe ; mais qu'il étoit de ma gloire que Don Antoine fût le premier à demander les moyens de m'entretenir : qu'il falloit voir quels ſeroient les mouvemens qu'il ſe donneroit pour y parvenir ; que peut-être n'y penſeroit il plus paſſé cette journée : que je ne voulois point aller au devant de ſes déſirs, & que je le priois très inſtamment de ſe conduire de façon que Don Antoine n'eût aucun ſoupçon de ma vertu : il me le promit & me tint Parolle. Don Antoine dès le lendemain l'ayant trouvé au Service divin, le preſſa fortement de lui procurer l'occaſion de me parler. Valerio lui fit moins de difficultés ſur les obſtacles de me faire ſortir, ou de l'introduire dans ma Maiſon, que ſur ma ſévérité. L'amoureux Silva ſe retranchant ſur la pureté de ſes intentions, le conjura de ſe charger d'une Lettre, l'aſſûrant que ſi ſes deſſeins avoient le malheur de me déplaire, non ſeulement il ne lui en parleroit jamais ; mais qu'il ſortiroit de Ma-

la-

laga pour n'y revenir de ſa vie ; Valerio ſe laiſſa gagner, & le même ſoir me rendit un Billet dans lequel je lûs ces paroles.

LETTRE.

JE vous l'ai dit, adorable Victoria, vous ſeule m'avez appris, ce que c'eſt que d'aimer. J'ignore ce que les autres reſſentent en pareille occaſion ; mais pour moi mon amour auſſi violent que prompt, ne me permet pas de différer à vous inſtruire que je ne crois de véritable felicité que dans la poſſeſſion de votre cœur, & que l'Hymen eſt le but de mes déſirs : ſi ma flamme, ma perſonnes, & ma foy, peuvent être agréables, ne me refuſez pas un quart d'heure d'entretien, ou ſoyez aſſuré de la mort de Don Antoine de Silva.

Je lûs cette Lettre à mes deux confidens, très-incertaine de ce que je devois répondre. Valério qui voyoit mon embarras, me dit

alors, qu'il falloit me déterminer; qu'il connoiſſoit Don Antoine; que ſes réſolutions étoient inébranlables; qu'il ne diſoit jamais ce qu'il ne penſoit pas; & que ne lui ſçachant point d'autre défaut, que d'être trop vif dans l'exécution de ſes projets: il étoit aſſûré que je le perdrois pour jamais; ſi je n'agiſſois pas avec une franchiſe égale à la ſienne. Que vous dirai-je, Seigneur; je l'aimois, & je craignois trop de ne le plus revoir, pour reſiſter plus long-tems à ce qu'on vouloit de moi. Je laiſſai Mathilde & ſon Epoux les maîtres de mon ſort; & prenant la plume, j'écrivis ces mots à Don Antoine.

BILLET.

L'Imprudence que j'eus avant hier, m'a trop bien inſtruite du prix de vos jours, pour les expoſer une ſeconde fois; c'eſt ce qui me fait conſentir que vous veniez juger ſi je mérite les offres que vous me faites, Valério ſera votre gui-

guide ; mais je souhaite que quelque chose de plus fort vous conduise vers moi.

Don Antoine reçut ce peu de paroles avec des transports de joie, dont Valério fut étonné : & l'un & l'autre prirent leurs mesures pour la même nuit, ne voulant pas qu'il vînt en plein jour, dans la crainte qu'il ne fût apperçû de quelques domestiques. Mathilde fut avertie par son Mari de se tenir au bas d'un escalier secret qui rendoit dans sa Chambre, où l'on avoit conclu que je ferois cette entrevûë.

Enfin tout fut conduit avec tant d'adresse, que je vis Don Antoine à mes pieds avant que j'eusse eû le tems de réfléchir au péril qu'il couroit. Je ne vous détaillerai point l'excès de son contentement, ni l'admiration dont il parut saisi en me voyant. Mon récit n'est déjà que trop long, & j'ai des choses trop funestes à vous dire, pour m'arrêter à des minucies. Il suffit de vous apprendre que je ne crois pas

qu'on puiſſe jamais aimer avec plus d'ardeur que Don Antoine m'en fit paroître; que je le trouvai mille fois plus digne de ma tendreſſe que le premier jour, & que lui fit connoître une partie des ſentimens qu'il m'avoit inſpirés: il en fut enchanté; & perſuadés l'un & l'autre que notre union pouvoit ſeule faire notre bonheur, nous ſongeâmes dès ce moment à la rendre éternelle. Il me conjura de ne m'inquiéter de rien, m'aſſûrant qu'il s'y prendroit de façon, que Don Bernardo ne pourroit le refuſer, & qu'il lui parleroit dès le lendemain.

Nous nous ſéparâmes dans ce doux eſpoir, & dans la réſolution de nous voir tous les jours de la même maniére: mais comme nous ne devions pas être heureux, la converſation de Don Antoine avec Manzarés fut retardée par l'abſence de ce dernier, qui partit le lendemain matin avec Don Silvio pour l'accompagner, à laquelle il devoit reſter quinze jours; laiſſant à Valério la direction de ſa Maiſon, en lui recommandant toûjours de

de ne me laiſſer voir à perſonne; ajoûtant qu'à ſon retour il le délivreroit de la peine de me garder, en me mettant en Couvent. Je ne ſentis, ni joie ni douleur de cette abſence, je ſouhaitois ardemment dépouſer Don Antoine; & cependant des mouvemens involontaires m'en faiſoient craindre le moment. Valério le fut inſtruire du départ de mes Fréres; & pour s'en conſoler, il réſolut de paſſer avec moi les quinze jours de leur abſence; il en fit convenir ſon confident, qui l'ayant déguiſé, le fit entrer dans la Maiſon comme un de ſes amis. Il le conduiſit à ſa Chambre; & de-là s'étant rendus dans celle de Mathilde, elle vint m'en avertir: j'y courus. La préſence de Don Antoine diſſipa toutes mes réflexions; & ne ſongeant plus qu'au plaiſir d'être avec lui, je m'y livrai toute entiére. Nous dînâmes enſemble, ſervis par Mathilde & ſon Epoux qui ne nous quittoient point. Don Antoine avoit tant d'eſprit, & ſon humeur avoit tant de charmes, que la journée me pa-

parut un moment : il me flata qu'il ne s'étoit pas plus ennuyé que moi. Il y voulut souper, & ne se retira que bien avant dans la nuit. Nous passâmes huit jours de la sorte, pendant lesquels notre amour augmenta de façon que nous ne pouvions plus nous quitter sans une douleur mortelle.

Le dixiéme jour, comme Valério nous répétoit sans cesse qu'il n'espéroit pas que Don Bernardo consentît à notre hymen, & que nous devions prendre de justes mesures pour l'y contraindre, Don Antoine emporté par sa passion se jetta à mes pieds, & me proposa de le rendre heureux secretement. Je ne prétends point, me dit-il, attaquer votre gloire par un mariage clandestin, il sera dans toutes les formes ; mais vos Freres n'en seront instruits que lorsqu'ils ne pourrons plus y mettre d'obstacles. Je suis mon maître, je n'ai de compte à rendre à personne. Je mettrai le Gouverneur de Malaga dans ma confident, il est mon parent & mon Ami : son Fils & lui, & le fidé-

le

le Valério, feront les seuls témoins de notre félicité. Ma chere Victoria, continua-t-il, c'est l'unique moyen de nous rendre maître de sa volonté de vos Fréres. Songez qu'en arrivant ici, ils peuvent vous enlever à mon amour, vous cacher à mes yeux, & qu'il nous faudroit peut-être employer bien du tems, & de soins inutiles sans pouvoir nous réünir.

Je ne desirois pas cet hymen moins que lui ; mais le mystére m'effrayoit. Je craignois pour ma gloire les suites d'une pareille démarche, & je m'y opposai vivement d'abord. Don Antoine, lui répondis-je, tout ce que j'ai fait jusqu'à présent, doit vous trouver que je vous aime, & que je ne me croirai heureuse, que lorsque rien ne pourra nous séparer : Mais que voulez-vous qu'on pense de moi ? Ne serai-je pas exposée à tout ce que la calomnie à de plus outrageant ? En serai-je moins en but aux fureurs de Don Bernardo ? Ne sera-t-il pas toûjours en pouvoir de me mettre dans un Couvent ; & cet hymen au-

auquel il n'aura point consenti, pourra-t-il lui ravir les droits qu'il a sur moi. N'en doutez point, Madame, interrompit Don Antoine avec vivacité, Don Bernardo n'est point votre Pere; sa proximité du sang avec vous, ne lui donne même aucun pouvoir sur vos volontés; son titre de Tuteur ne le rend que dépositaire de votre bien, & non le maître de votre Personne. Consentez à ma félicité pendant son absence; à son retour le Gouverneur lui déclarera notre hymen. & le contraindra de l'approuver. Alors ne pouvant empêcher une chose faite, & craignant un ennemi puissant, vous le verrez bientôt changer de conduite avec vous. De plus je ne prétends pas vous laisser ici: uni à vous par des liens sacrés, c'est chez moi que vous devez trouver un azile assûré contre la calomnie & l'injustice. Mathildé & Valério ébloüis des grands biens de Don Antoine, persuadés des mauvaises intentions de mes Fréres, & désirant avec patience de me voir établie, se rangérent de

de ſon ſentiment, & me preſſérent ſi fortement par des raiſons que mon peu d'expérience m'empêchoit de combattre, que je me laiſſai gagner; mais à condition que je ne ſortirai de ma Maiſon qu'après qu'on auroit inſtruit mes Fréres de mon hymen, & qu'on les auroit obligés de me conduire eux-mêmes dans celle de mon Epoux. Je ne ſçai pourquoi je m'obſtinai ſur cet article; mais quelque choſe que Don Antoine, Mathilde & Valério puſſe me dire, je ne voulus jamais m'en déſiſter. Je ſentois dans le fond de mon cœur que l'amour ſeul me guidoit dans ce que j'allois faire, & je croyois diminuer ma faute par cette conduite. Cependant Don Antoine voyant ma fermeté, & craignant que je ne changeaſſe de ſentiment ſur le principal, ſe hâta de conſentir à ce que je voulois; jugeant bien qu'étant mon Epoux, il parviendroit aiſément à me réduire: & le même jour s'étant mis en devoir de réüſſir dans ſon deſſein, il ſe donna tant de mouvemens, que la nuit

nuit du lendemain, Mathilde & Valério me firent sortir secretement de la Maison, & me conduisirent au Palais du Gouverneur, qui m'y reçût avec son Fils & Don Antoine, avec mille témoignages d'amitié. Nous fûmes mariés dans sa Chapelle; & nous passâmes chez-lui une grande partie de la nuit: je lui demandai sa protection, il m'en assûra, & me conjura de rester dans son Palais; mais je n'y voulois point consentir, & malgré les tendres sollicitations de Don Antoine, il fallut qu'il me reconduisît chez-moi.

En rentrant dans mon Appartement j'y trouvai une cassette remplie de diamans, & une autre qui renfermoit deux mille pistolles d'Espagne, que Don Antoine y avoit fait porter par Valério. Mathilde & lui se sentirent aussi de ses générosités. Je l'en remerciai tendrement; jamais il n'y eut de joie pareille à la sienne; il ne voulut point me quitter. La Chambre de Valério nous servit d'Appartement nuptial; & nous fûmes inséparables

bles jusques au jour de l'arrivée de de mes Frères. Je m'étois trop bien accoûtumée à voir Don Antoine pour le perdre de vûë sans douleur: il m'adoroit, & je l'aimois au-delà de ce qu'on a jamais aimé; mes larmes l'en assûrérent, il en profita pour me résoudre à le suivre chez-lui; tout sembloit approuver sa pensée. Cependant une malheureuse & fausse retenuë m'en empêcha: je le pria d'agir auprès de Don Bernardo, comme il l'avoit projetté, & lui promis que pourpeu qu'il nous parut contraire, je ne balancerois plus à le quitter. Don Antoine fut extrêmement touché de ma résistance; mais il s'y conforma; & nous étant jurés un amour éternel, nous nous séparâmes dans le doux espoir de nous rejoindre bientôt autentiquement.

Don Bernardo arriva le même soir: il étoit seul, ayant laissé mon jeune Frére à la Campagne. Dès le matin du lendemain le Gouverneur l'envoya chercher; & n'ayant pas jugé à propos de lui parler de notre mariage avant que d'avoir pé-

pénétre ſes ſentimens ; il lui propoſa Don Antoine de Silva pour mon Epoux, en lui faiſant entendre qu'il ſe tiendroit offenſé de ſon refus. Manzarés étoit trop bon politique pour ne pas ſentir la conſéquence de la démarche du Gouverneur ; & contre ſon attente, il le trouva diſpoſé à tout ce qu'il ſouhaitoit, l'aſſûrant que Don Antoine ne pouvoit entrer dans une Famille qui eût plus d'eſtime pour lui, & qu'il conſentoit à cette alliance avec une joie ſenſible. Le Gouverneur ſurpris de le voir ſi docile, s'en défia ; & ne lui découvrant rien de notre intrigue, lui dit ſeulement qu'il viendroit l'après-dîné lui préſenter Don Antoine, & qu'il le prioit de me préparer à le recevoir ; ce qu'il éxécuta auſſi tôt qu'il fut rentré. En effet il paſſa dans mon Appartement, & ſans me rien dire du deſſein qu'il avoit eû de me mettre en Couvent, il m'annonça avec un air aſſez ouvert qu'il me donnoit un Epoux digne de moi : que Don Antoine de Silva étoit celui qu'il avoit choiſi, que

je

je le verrois dans la journée, & que j'eusse à le recevoir de maniére à lui prouver qu'il seroit heureux avec moi. Mon étonnement fut extrême, & ma joie ne le fut pas moins. Je lui rendis grace du soin qu'il prenoit de mon établissement, & lui promis de suivre ses ordres. Comme son discours m'avoit fait connoître qu'il ignoroit que nous étions déjà liés l'un à l'autre, j'eus la prudence de n'en point parler.

Mais lorsque je fus seule avec Mathilde, m'abandonnant à l'excès de ma satisfaction, je ne pûs m'empêcher de lui dire, qu'elle & Valério avoient eu tort de me faire craindre Don Bernardo; que nous nous étions trop précipités, & qu'il méritoit plus de confiance. Ne le croyez pas, me répondit-elle, tant de facilité ne me paroît pas naturelle; voyons la suite de tout ceci, & gardez-vous de suivre d'autre route que celle que Don Antoine vous prescrira. Enfin, Seigneur, sans vous tenir plus

long-tems en ſuſpends, le Gouverneur de Malaga vint avec Silva, comme il l'avoit promis. Don Bernardo me les préſenta l'un & l'autre. Après avoir reçû mon cher Don Antoine avec des épanchemens d'amitié, qui lui perſuadérent auſſi bien qu'à moi, qu'il s'étoit trompé. Après les premiers complimens, mon Frére & le Gouverneur nous laiſſérent enſemble. Alors ceſſant de nous contraindre, nous nous livrâmes ſans reſerve aux tranſports de notre joie, & nous conclûmes que, comme il falloit toûjours réhabiliter notre mariage, on n'en feroit aucune mention, pour éviter de donner à connoître à Don Bernardo, que Mathilde & Valério étoient d'intelligence avec nous dans l'appréhenſion qu'il ne ſe vengeât ſur eux de toute cette intrigue, & qu'on preſſeroit vivement la cérémonie de notre hymen; mais il ne nous parut pas qu'il fut néceſſaire d'y porter Manzarés; puiſque le même jour il fit dreſſer les articles de notre Contrat,

trat, & nous le fit signer, ne demandant de tems pour nous unir, que le retour de Don Silvio, qu'il disoit ne pouvoir arriver que sur la fin de la semainie. Le terme étoit si court, & il agissoit avec tant de franchise, que nous acquiesçâmes à tout ce qu'il voulut. Depuis ce moment Don Antoine n'eut plus besoin de mystére pour me voir, il passoit les journées seul avec moi, sans qu'on y trouvât à redire. Cependant mon jeune Frére ne revenoit point; & de semaine en semaine Don Bernardo nous fit passer un mois entier en nous remettant toûjours. Ces retardemens commencérent à me chagriner, d'autant plus que je m'apperçus que j'étois enceinte; je le dis à Don Antoine, qui bien loin d'approuver mon inquiétude, en fut transporté de joie: son amour parut se renouveller: jamais il ne fut si tendre & si passionnée que le jour que je lui annonçai mon état. Hélas! je ne m'attendois pas au cruel changement qui suivit de près de

ſi doux inſtans ; je ne vis point Don Antoine le lendemain, j'en fus inquiéte; j'envoyai chez lui, on ne l'y trouva pas. Le jour d'enſuite ne me rendit pas plus tranquille, Valério le chercha par tout inutilement: & ce qui me déſeſpéroit, étoit que Don Bernardo diſoit tous les ſoirs en rentrant, qu'il l'avoit vû dans les compagnies dont il ſortoit. Le troiſiéme jour, perdant la patience, je me préparois à l'aller chercher moi même, lorſqu'on me demanda de ſa part: je fis entrer. Un Maure me rendit une lettre, en me diſant qu'il ne falloit point de réponſe, & ſortit à l'inſtant. J'ouvris promptement ce fatal écrit qui étoit ſans ſouſcription, & j'y lus ces paroles.

LETTRE.

POurquoi voulez-vous me contraindre à vous faire un aveu, qui coûte toûjours à un galant homme?

me? il le faut cependant, puiſque vous m'y forcez. Non, Madame, je ne vous aime point, & ne vous aimerai jamais : toutes vos tendreſſes ſont inutiles, vous êtes trop facile à vous enflammer : mon cœur n'eſt point fait pour des conquêtes qui donnent ſi peu de peines; pardonnez ma ſincérité, & croyez que le meilleur parti que vous ayez à prendre, eſt d'oublier pour jamais Don Antoine de Silva.

Un Innocent condamné au plus affreux ſupplice, ou qui voit tomber la foudre ſur ſa tête dans un jour ſerain, ſans pouvoir la prévenir ou la fuïr, n'auroit pas été plus éperdu que je le fus à cette horrible lecture. Je tombai ſans connoiſſance dans les bras de Mathilde, qui preſque auſſi troublée que moi, fit des cris ſi perçans, que toute la Maiſon vint à mon ſecours. Son Mari accourut comme les autres : elle m'avoit arrachée la lettre du perfide Don Antoine ; & tandis que mes femmes s'empreſſoient

autour de moi, elle la lui donna. Jugez, Seigneur de ſon étonnement. Ce fidéle confident de mon infortune, outré de déſeſpoir, & ne reconnoiſſant point à cette lâcheté l'honneur & la probité, dont Silva faiſoit profeſſion, ſorti au même inſtant pour aller lui reprocher ſon manque de foi, & ſçavoir quel en étoit la cauſe: mais ce fût autant de pas de perdus, il ne put le trouver, & revint pénétré de la plus vive douleur. Cependant on m'avoit fait revenir & miſe au lit, je ne pus y tenir. Je priai Mathilde de faire retirer mes gens, & que ſon Mari reſtât ſeul avec elle près de moi, elle m'obéït: je me levai; & donnant un libre cours à mes larmes, je dis & fis des choſes qui tenoient encore plus de la folie que du déſeſpoir. Valério & ſa Femme ne ſçachant que me dire gardoient le ſilence, & pleuroient comme moi. La nuit commençoit à paroître, & redoubloit encore mes funeſtes tranſports, lorſqu'un grand bruit s'étant élevé dans toute

te la Maiſon, m'obligea de ſortir de mon Appartement, croyant qu'il avoit quelque rapport à l'état de mon ame: Mais, ô Ciel! quel ſpectacle s'offrit à mes regards. Le jeune Silvio étendu ſur le plancher, mort & baigné dans ſon ſang, fut le premier objet qui les frappa. Don Bernardo les yeux étincelans, & la fureur peinte ſur le viſage, fut le ſecond; qui ne m'eut pas plûtôt apperçûë, que venant à moi d'un air terrible: Viens malheureuſe, me dit-il en me prenant par le bras, vois l'ouvrage de celui que tu voulois pour Epoux. Non content de t'avoir deshonorée, il lui falloit encore le ſang de tes Fréres: mais ne crois pas en être quitte pour des larmes, tu périras avec ton indigne Amant, & ceux qui t'ont aidé à trahir ton honneur & ta gloire.

Il ſembloit que ma premiere douleur m'eût renduë inſenſible à tout le reſte. Je vis mon Frére mort, & j'écoutai Don Bernardo d'un œil tranquille: ſes menaces

ne firent nulle impreſſion ſur mon cœur ; & me démêlant du bras dont il me retenoit, je rentrai dans mon Appartement, m'y enfermai avec Mathilde ; & me jettant dans un fauteüil, je demeurai plus d'une heure ſans ſçavoir ou j'étois, ſi je rêvois, où ſi j'étois véritablement éveillée : mais enfin mes eſprits s'étant ranimés, & tout ce qui me venoit d'arriver s'étant repréſenté à mon imagination : Ha ! Mathilde, m'écriai-je, quel horrible événement ; le parjure Don Antoine me trahit, m'abandonne & poignarde mon Frére. Cependant ce perfide, ce barbare aſſaſſin eſt mon Epoux : Mais repris-je, comment le malheureux Don Silvio eſt-il tombé ſous ſes coups ? Dans quels lieux a-t-il trouvé mon Frére, & depuis quand eſt-il donc de retour ?

La déſolée Mathilde, qui ne comprenoit pas plus que moi cette avanture, ne me répondit que par des larmes. Pour moi qui n'enviſageois plus rien qui me pût con-

ſo-

ſoler, je me préparois à ſubir tout ce que Don Bernardo pourroit inventer pour me perdre ; & comme la mort étoit le ſeul bien que je déſirois, je l'attendois ſans crainte. J'étois dans cette triſte réſolution quand Valério entra dans ma Chambre par l'eſcalier ſecret ; & s'approchant de moi avec un viſage effrayé : Nous ſommes perdus, Madame, me dit-il, il faut fuïr, Don Bernardo à tout découvert. Don Antoine à poignardé votre Frére, il eſt en fuite, ou ſi bien caché, que je n'ai pû le trouver ; mais tout le monde eſt inſtruit de cet aſſaſſinat ; on vous nomme, on parle auſſi de nous ; & ſi nous ne ſortons promptement d'ici, nous ſerons indubitablement arrêté.

Fuyez Valério, lui répondis-je froidement, quittez avec votre Femme une Infortunée qui veut périr. Allez, ne tardez pas, & ne m'expoſez pas à de nouvelles douleurs, en vous voyant les victimes de mes égaremens. Juſte Ciel ! s'é-

cria Mathilde, en se jettant à mes genoux, vous croyez que nous mettrons nos jours à couverts, & laisserons les vôtres dans le danger: non, non, Madame, si vous ne fuyez pas avec nous, nous mourrerons avec vous. Vous n'êtes pas en état de choisir votre sort, interrompit Valério avec fermeté, vous portez dans votre sein un gage qui vous défend de négliger votre conservation. Tout ceci n'est pas éclairci; malgré la lettre & la mort de Silvio, je ne crois point Don Antoine aussi coupable qu'il le paroît, il entre ici de la trahison; mais il faut se mettre en situation de n'avoir rien à craindre pour la découvrir. Venez, continua-t-il, profitons du trouble qui régne dans cette Maison: Don Bernardo est enfermé dans son Cabinet avec des gens qui me sont suspects, quoi qu'inconnus, fiez-vous à Morzelle, & me laissez vous conduire en sûreté.

A ces mots ayant fait entrer son Fils, qui n'avoit alors que quinze

à

à seize ans, mais dont la prudence avoit devancé l'âge, il le chargea des deux cassettes que Don Antoine m'avoit données, & commandant à sa Mere de le suivre, il me prit sous le bras, & m'obligea de sortir avec eux. Nous descendîmes dans le Jardin; & sortant par la porte de derriére, il nous mena dans un quartier détournée; nous fit entrer dans une maison de très-peu d'apparence, dont le Maître étoit dévoué à sa Famille de tous les tems, les portes en furent fermées à l'instant; & m'ayant conduite dans une Chambre assez propre: Vous n'avez plus rien à redouter, me dit-il, on ne viendra pas vous chercher ici, & nous y serons si peu, qu'il sera difficile qu'on sçache jamais que nous y sommes venus. J'étois si troublée, & dans un état si cruel, qu'il ne fut pas en mon pouvoir de lui repondre un seul mot. Mathilde me fit mettre au lit; son Mari & son Fils passérent la nuit avec elle auprès de moi, tantôt à me donner de l'espoir, tantôt

tôt en mêlant leurs larmes aux miennes, & toûjours en s'efforçant de me persuader que Don Antoine étoit plus malheureux que criminel, & que Don Bernardo avoit trâmé quelque trahison pour nous brouiller, & nous perdre.

Dès le point du jour Valério envoya son Ami par toute la Ville s'informer de ce qui se passoit, & de ce qu'on disoit de nous & de Don Antoine. Cet homme ne revint que très-tard, & nous apprit que Don Bernardo travailloit à faire le Procès de mon Epoux, qu'il accusoit d'avoir tué mon Frere, & de m'avoir enlevée; qu'il avoit demandé du monde pour courir sur nos traces, mais que le Gouverneur l'avoit refusé & fait arrêter ses poursuites, voulant prendre connoissance de cette affaire; & que la maison de Don Bernardo étoit entourée de Gardes pour l'empêcher d'en sortir, le Gouverneur ayant des soupçons contre lui. Qu'à l'égard de Don Antoine personne

ne

ne ſçavoit ce qu'il étoit devenu; mais qu'il y en avoit qui aſſûroient l'avoir vû s'embarquer dans un Vaiſſeau qui partoit pour Cadix. Valério ne balança point, il me dit de me préparer à ſuivre mon perfide; que la mere de Mathilde étoit à Cadix, qu'elle nous recevroit avec joie, & que nous ſerions en ſûreté chez elle. Je ne réſiſtai à rien; inſenſible à tout, il m'importoit peu de ſçavoir où l'on me menoit. Valério & ſon Ami ſortirent à l'inſtant, & ſe rendirent au Port, il trouvérent un Vaiſſeau Marchant prêt à mettre à la voile; il ne devoit point s'arrêter à Cadix, mais le Patron moyennant une ſomme d'argent, dont il convint avec eux, promit de relâcher au Port de cette Ville, & de nous y deſcendre, à condition que nous nous embarquerions cette même nuit, parce qu'il vouloit profiter du vent qui étoit favorable: comme c'étoit tout ce que Valério déſiroit, il s'y engagea, & revint nous chercher. Mathilde me fit lever, Valé-

rio & ſon Ami m'aidérent à marcher. Mathilde & ſon Fils chargés des Caſſettes qui nous ſuivoient par tout, prirent les devans; nous arrivâmes au Port ſans accident, nous nous embarquâmes auſſi-tôt. Valério récompenſa ſon Ami, lui dit adieu en lui recommandant le ſecret, & très-peu de tems après on mit à la voile.

Il eſt inconcevable les ſoins & les attentions que Mathilde, Valério & leur Fils eurent de moi: Je reçus d'eux en cette occaſion des preuves ſi ſenſibles de leur zéle & de leur attachement, que je ne les oublierai jamais. Nous arrivâmes à Cadix, comme le Patron l'avoit promis; nous lui comptâmes ſon argent, & mîmes pied à terre. J'avois pris le nom de Stephanie en quittant Malaga, & je le gardai en entrant dans Cadix. Nous fûmes chez la Mere de Mathilde, elle étoit extrêmement vieille; mais il ſembla que la vûë de ſes enfans la rajeuniſſoit; elle nous reçut à bras ouverts

ouverts dans cette Maiſon, qui lui appartenoit, & dont Mathilde a hérité : on ne lui dit rien de mes avantures, ſa Fille m'ayant fait paſſer près d'elle pour une jeune Veuve de ſes Amies qui étoit reſtée groſſe, & qui voulant quitter Malaga, avoit réſolu de venir à Cadix avec elle. La bonne Femme contente de ſçavoir que j'étois Amie de ſa Fille, me fit un accüeil des plus tendres, & me rendit maîtreſſe dans ſa Maiſon. Cependant Valério & ſon Fils furent plus d'un mois à faire des perquiſitions pour trouver Don Antoine, ſans pouvoir y parvenir. Alors n'ayant plus d'eſpérance, & me voyant ſans appui, ſans ſecours, & bannie de ma patrie, je ſortis de l'eſpéce de l'hétargie où j'avois été juſqu'alors, pour m'abandonner à la plus vive douleur. L'amour que j'avois eu pour Don Antoine ſe ralluma plus fortement que jamais ; j'en parlois à chaque inſtant ; je l'appellois ſans ceſſe, & paſſai les neuf mois de ma groſſeſſe dans les larmes & les ſoupirs.

pirs, sans que Valério & sa femme pussent en tarir la source. Le moment de ma délivrance arriva; & malgré tous mes chagrins, je mis heureusement au jour cette Seraphine que vous voyez, & qui fait aujourd'hui tous mes plaisirs & toute mes peines. Sa naissance calma mes inquiétudes, elle devint le seul objet de ma tendresse. Le Ciel me rendit la raison, & me conformant à ses volontés, je ne songeai plus qu'à me faire un mérite envers lui de mes souffrances, en m'efforçant d'effacer mes fautes par une conduite différente; & véritablement détachée du monde, je me résolus de n'avoir plus d'autre occupation que celle de l'éducation de ma Fille. Valério, à qui j'avois remis les deux mille pistolles de Don Antoine pour les faire profiter, se fit Négociant, & sçût si bien conduire sa barque, qu'en moins de quatre année, il devint un des plus accrédités de cette Ville.

Mathilde & lui me firent partager

tager leur fortune, & grossirent de telle sorte la somme que je leur avoient confiée, qu'ils m'ont mis à l'abri de l'indigence pour le reste de ma vie. Il a continué le Négoce quinze ans de suite, & se voyant suffisamment riche, il s'en est retiré pour joüir en paix du fruit de ses veilles. Il auroit bien voulu que j'eusse pris une Maison plus magnifique; mais ne souhaitant pas me faire connoître, ni donner aucune curiosité sur mes affaires, j'ai jugé devoir rester dans celle-ci, où la vie privée que j'y méne, convient mieux à l'état présent de mon ame. Comme Andrade, c'est ainsi que se nomme le fils de Valerio, n'est pas connu à Malaga, en étant sorti très-jeune, nous l'y envoyâmes, il y a deux ans, pour s'informer de la situation de ma Famille, & si on n'y avoit point reçû de nouvelles de Don Antoine de Silva. Il y a resté près de six mois, mais avec aussi peu de satisfaction sur cet article, que nous en étions parti;

& revint nous apprendre que Don Bernardo étoit mort deux mois après mon évasion; de chagrin, à ce qu'on disoit, de ce que ses poursuites contre Don Antoine & nous, n'avoient eu aucun succès, les Puissances s'étant mêlées de cette affaire pour l'assoupir entiérement; qu'on n'en parloit même que comme d'une chose fort éloignée & presque oubliée; qu'on me croyoit morte; que personne ne soupçonnoit Don Antoine de m'avoir enlevée, & que bien loin qu'on eut cette idée, il y en avoit qui assûroient que c'étoit moi qu'il avoit tué, & que Don Philippe d'Arédo, comme le plus proche parent de feuë ma Mere, s'étoit mis en possession de notre bien, la Maison des Manzarés étant entiérement éteinte, puisque je ne paroissois pas, que Don Philippe d'Arédo, avoit pour unique héritier, un Néveu nommé Don Félix, jeune Seigneur rempli de mérite, très-riche de son chef, & maître de sa personne, qui

qui faiſoit alors l'admiration de Malaga.

Ces nouvelles ne firent que me confirmer dans la réſolution de reſter dans ma retraite, puiſque pour rentrer dans mon héritage, il falloit mettre au jours des foibleſſes que je voulois cacher à toute la terre ; & que je courrois riſque de donner une tâche à Seraphine, dont le bien qui pouvoit lui revenir, ne la conſoleroit pas. Ainſi j'ai paſſé dix-huit ans de la ſorte, & n'aurois jamais changé de ſentiment ſans votre arrivée à Cadix. Votre nom & la réputation que vous vous êtes acquiſe, me firent naître l'envie de vous connoître ; & vous ayant vû pluſieurs fois à nos Promenades, votre air & votre phiſionomie le redoublerent de telle ſorte, que je ne ſongeois qu'aux moyens dont je pourrois me ſervir, pour avoir cette ſatisfaction, eſpérant que touché de mes infortune & du ſort de ma Fille, vous m'accorderiez la grace de parler à Don Philippe votre On-

Oncle, & l'engageriez à se désaisir d'un bien qui nous appartient si légitimément, lorsque l'avanture de cette nuit m'a tirée de l'embarras où j'étois. Voilà, Seigneur, continua Stephanie, ce que j'avois à vous apprendre; & j'ose me flater que n'ayant pas besoin du patrimoine de Seraphine, puisque votre fortune est des plus brillantes, vous serez assez généreux pour rétablir la sienne, & que vous ménagerez ma gloire dans une entreprise, à laquelle je n'aurois plus pensé sans l'assûrance qu'on m'a donnée, que vous mettiez l'honneur & la probité au-dessus de toutes les richesses.

Je ferai mes efforts, Madame, lui dit alors Don Félix, pour me rendre digne de l'idée qu'on vous a donnée de moi; mais je suis trop sincére pour vouloir me faire un mérite du service que vous me demandez : il ne sera besoin ni de prieres ni de protection, pour vous remettre votre bien. Don Phi-

Philippe d'Arédo mon Oncle eſt mort depuis un an, & m'en a laiſſe le maître, en m'inſtruiſant qu'il ne m'en donnoit que la régie, parce qu'il ne lui appartenoit pas; qu'il n'avoit fait valoir ſes droits à la mort des Manzarés, que pour empêcher l'effet du Teſtament de Don Bernardo, qui nommoit Légatrice univerſelle, une Femme avec laquelle il avoit une intrigue, accuſée d'avoir porté Don Antoine de Silva à tuer votre jeune Frere. Mais comme toute cette avanture n'a jamais été bien débrouillée, & que par le pouvoir du Gouverneur, elle eſt reſtée enſevelie dans le ſilence, & qu'il étoit indécis, ſi vous étiez morte ou vivante, Don Philippe s'empara de tout pour vous le rendre en cas que vous vinſſiez à paroître. Héritier de ſon bien & de ſes ſentimens, vivement touché de vos malheurs, & plus intéreſſé que vous ne penſez au ſort de la belle Seraphine, vous ne devez pas douter de la joie que je reſſens de

de vous faire cette reſtitution ; non ſeulement je vous mettrai en poſſeſſion de ce qui vous appartient, mais je vous rendrai encore maîtreſſe abſoluë de tout ce que je poſſede : Heureux ſi mes ſoin, mon zéle & ma fortune, peuvent adoucir la rigueur de votre deſtinée.

Le jeune Eſpagnol prononça ces paroles d'un air qui prouvoit trop qu'elles partoient du fond de ſon cœur, pour que Stephanie n'en fut pas perſuadée: elle lui en marqua ſa reconnoiſſance dans les termes les plus tendres. L'aimable Seraphine qui voyoit par-là, combien il étoit digne du penchant qu'elle avoit pour lui, le remercia avec autant de modeſtie que d'eſprit ; & par les charmes de ſa converſation, ſa douceur & la nobleſſe de ſes ſentimens, acheva de le rendre le plus amoureux de tous les hommes. Stephanie qui l'examinoit avec attention, s'apperçut avec plaiſir du progrès des touchans attraits de ſa Fille;

le ; mais ne voulant pas faire ſi-tôt connoître ſa pénétration, tout ce qui ſe dit de part & d'autre, ne paſſa que pour des marques d'eſtime & de civilité. Stephanie le pria de lui conter ce qu'il ſçavoit de cette Femme qu'il diſoit avoir été en intrigue avec Don Bernardo ; de lui apprendre ſon nom, & ce qu'elle étoit devenuë ; mais il ne put la ſatisfaire entiérement.

Comme je n'avois que dix à onze ans, lui répondit-il, lorſque votre malheur arriva, & que Don Philippe ne m'en a jamais parlé que confuſément, je ne ſuis pas aſſez inſtruit pour vous donner de grands éclairciſſemens ; je ſçais ſeulement qu'elle s'appelloit Dona Marcia ; que ſa conduite n'étoit pas ſans reproche ; & que du moment que Don Philippe ſe fut oppoſé à l'exécution du Teſtament de Don Bernardo, on ne la révit plus à Malaga. Stephanie ſentit une ſecrette douleur, de ce qu'on ignoroit le ſort de cette Femme ;

&

& se figurant qu'elle avoit peut-être été la cause de l'infidélité de Don Antoine, elle ne pût s'empêcher de laisser couler quelques larmes; elle en fit excuse à Don Félix; & se contraignant pour ne rien mêler de triste à la reception qu'elle lui faisoit, elle changea de discours. Ils se mirent à table, le répas fut plus délicat que magnifique; mais les graces dont il fut accompagné en relevoient le prix de telle sorte, que Don Félix le mit au-dessus des plus superbes festins. Seraphine y fit briller une humeur si charmante, qu'il en fut enchanté. Au sortir de table, Mathilde Valério, & Andrade leur Fils, avertis par Stephanie, vinrent saluer Don Félix. Il leur fit mille amitiés, & leur donna des loüanges sincéres sur leur attachement pour Stephanie. Andrade lui plût beaucoup, & dès ce moment, il songea à l'avoir près de lui. C'étoit un garçon de trente-trois ans, franc, sage, & plein d'esprit: il n'avoit voulu prendre aucun engagement

pour

pour ne point quitter Stephanie. l'admiration que la valeur de Don Félix lui avoit inſpirée, avoit fait naître dans ſon cœur une forte inclination à lui rendre ſervice. Ils s'apperçurent aiſément de ces ſentimens réciproques, & le jeune Eſpagnol fonda de grandes eſpérances ſur eux pour ſon amour. Il paſſa la journée avec les Dames, laiſſant entrevoir de tems en tems une partie de ſon ardeur naiſſante, mais ſans oſer la faire entiérement connoître, voulant ſçavoir auparavant ce que la Mere & la Fille penſoient de lui; il ne s'en ſépara que très-tard, en les ſuppliant de permettre qu'il vint le lendemain prendre des meſures avec elles ſur la reſtitution de leur bien. Stephanie qui ſentit que ce n'étoit qu'un pretexte pour les voir, lui répondit obligeamment, qu'elle n'en avoit uſé ſi librement que pour lui faire entendre que ſa Maiſon lui ſeroit toûjours ouverte; & que pour ce qui regardoit ſes intérêts, elle l'en laiſſoit le maître.

Ce diſcours le flatant d'un doux eſpoir, il ſe retira le plus content & le plus amoureux de tous les hommes.

SUITE
DU PROVERBE
A QUELQUE CHOSE,
LE MALHEUR EST BON.

LXXIV. NOUVELLE.

SEraphine & Don Félix avoient été trop charmés l'un de l'autre, pour ne pas attendre avec impatience, le moment de se revoir; & quoique la nuit fût un intervalle de peu de durée, elle eût encore paru trop longue à leur désirs, si leur imagination n'eut trouvé le moyen de l'adoucir, en se rappellant incessamment ce qu'ils avoient d'aimable. Stephanie mê-

me ne fut pas exempte de cette occupation. Une flateuſe eſpérance vint s'emparer de ſon cœur; & comme ſa Fille étoit alors l'unique objet de ſes penſées, elle ne put ſe refuſer à la joie que lui donnoit l'amour quelle avoit remarqué dans les regards de Don Félix. Quelle ſatisfaction pour moi, dit-elle à Mathilde & à ſon Epoux, ſi le Ciel avoit deſtiné le jeune Arédo à ma chere Seraphine; & que mes malheurs ſeroient effacés, ſi je les voyois terminer par cet hymenée. Valério & ſon Epouſe entrérent dans ſes ſentimens, & la fortifiérent dans la réſolution de ne pas échapper un ſemblable parti, pour peu qu'elle y connut une ombre d'apparence. Andrade que l'inclination qu'il avoit priſe pour Don Félix, avoit éclairé ſur toutes ſes actions, les aſſûra que ſelon ce qu'il en pouvoit juger, on n'auroit pas de peine à former ces nœuds, & qu'il avoit trop bien examiné Don Félix, pour douter que Seraphine ne l'eût pas enchaîné pour le reſte de ſa vie.

Ce

Ce fut de la sorte qu'elle s'entretint avec eux une partie de la soirée, & dans cette idée qu'elle fut se livrer au sommeil. Cependant comme les affaires qui avoient amené Don Félix à Cadix, étoient terminées, & que sa présence étoit nécessaire à Malaga, il résolut de hâter la déclaration de son amour, & d'engager Stephanie à revoir sa patrie. Pour cet effet s'étant rendu chez elle l'après-dîné du lendemain, & l'ayant trouvée seule dans son Cabinet. Je viens, lui dit-il, Madame, vous demander quelles sont vos intentions pour rentrer dans votre héritage; & comme je crois qu'il seroit à propos que vous revinssiez à Malaga, j'ose vous supplier de permettre que je vous y conduise. Ha! Seigneur, s'écria Stephanie, que me proposez-vous? ne pouvez; vous me donner des marques de votre générosité sans que je suis obligée à paroître en des lieux que je ne puis plus revoir sans douleur? tout m'y retracera la

cauſe de mon infortune; & quand je pourrois triompher d'un ſi triſte ſouvenir, ma vûë ne la rappellera-t elle pas à la mémoire des autres? Pourrai-je me déclarer ſans honte, mere de Seraphine? Me croira-t-on jamais femme de Don Antoine de Silva, & tout Malaga n'eſt-il pas inſtruit qu'il a tué mon Frere? Non, Seigneur, jamais je ne reverrai ce funeſte ſéjour, on m'y croit morte, laiſſons y cette erreur, qu'il n'y ait que vous ſeul dépoſitaire de mon ſecret; & s'il eſt vrai que vous ſoyez dans le deſſein, dont vous m'avez flatée, diſpoſez à votre gré des effets que vous croyez qui m'appartiennent: changez-les de nature, & que Seraphine en jouiſſe à Cadix, puiſque il eſt impoſſible qu'elle tienne à Malaga, un rang que le myſtere de ſa naiſſance & l'infidelité de ſon Pere, l'empêchent de prétendre.

Don Félix qui s'étoit attendu à cette réſiſtance, n'en parut point ſurpris; & la regardant avec ſoûmiſſion:

miſſion : Il y a un moyen, Madame, lui répondit-il, de donner à Seraphine le rang qu'elle mérite, & de vous faire rentrer avec gloire dans Malaga. Daignez m'accepter pour gendre, que votre adorable Fille parte d'ici femme de Don Félix d'Arédo, & j'oſe vous répondre du reſpect & de la joie que votre préſence fera renaître dans les cœurs. Ne croyez pas, continua-t-il, que je prétende par-là m'approprier votre héritage, je ne veux que Seraphine : les biens immenſes dont je ſuis poſſeſſeur, nous ſuffiſent à tous deux ; & loin de vous demander le vôtre, je l'augmenterai, & vous en ſerez la maîtreſſe abſoluë. Je ſçais que je précipite peut-être trop la déclaration de l'ardente flamme, dont je me ſens brûler pour la charmante Seraphine. Mais, Madame, je ne dois point reſter à Cadix, il faut que je parte inceſſamment ; & la crainte de m'en ſeparer, ou que vous n'en diſpoſiez en faveur d'un autre, me force à ne pas différer

de vous instruire de mes sentimens. Quoique Stephanie se fût flatée de ce qu'elle voyoit arriver : comme elle ne l'attendoit pas si-tôt, elle en fut étonnée ; cependant ne pouvant moderer sa joie : Seroit-il bien vrai, lui dit-elle, Seigneur, que ma Fille eût sçû vous plaire, & que vous vouliez être son Epoux. Ce doute m'offense, Madame, lui repliqua-t-il en se jettant à ses pieds, j'adore Seraphine, je fais tout mon bonheur de l'unir à mon sort ; & si quelque chose trouble l'idée que je m'en suis formée, ce n'est que la crainte de n'avoir pas touché son cœur. Ha ! Seigneur ; reprit Stephanie en l'embrassant, Don Félix est trop digne d'être aimé pour appréhender l'indifférence de Seraphine. Comme elle achevoit ces paroles, cette belle Personne se montra à l'entrée du Cabinet avec Mathilde ; & voyant Don Félix aux genoux de sa Mere, elle balançoit à les interrompre, lorsque Stephanie l'apperçevant : Venez ma Fille, lui dit elle, venez

venez recevoir un Epoux qui va terminer toutes nos infortunes. A ces mots, la prenant par la main, & la préſentant à Don Félix, qui s'étoit mis d'abord à ſes pieds : Je vous la donne, Seigneur, continua cette tendre Mere, puiſſiez-vous être l'un & l'autre, plus heureux que Don Antoine de Silva, & Victoria de Manzarés. Seraphine étoit ſi troublée de ce qu'elle entendoit, qui lui fut impoſſible de parler ; ſes yeux qui ſe tournoient tantôt ſur Stephanie, & tantôt ſur ſon Amant, témoignant l'agitation de ſon ame ſans en découvrir le ſecret, mirent Don Félix dans une incertitude dont il voulut ſortir ; & la regardant avec autant de crainte que d'amour : Ferez-vous grace à ma témérité, Madame, lui dit-il, & puis-je me flater que vous ne ſerez point contraire au choix de Stephanie. La belle Seraphine qui s'étoit remiſe pendant qu'il parloit, & qui liſoit ſur le viſage de ſa Mere la réponſe qu'elle devoit faire,

ne balança plus, & faisant précéder ses paroles d'un air sage & modeste : Ce seroit à moi, Seigneur, lui dit-elle, de vous prier d'excuser le silence que j'ai gardé en cette occasion; mais le trouble & la surprise que causent un bonheur inespéré, doivent être Pardonnable. Ce peu de mots accompagnés d'une douceur charmante, transportérent Don Félix, qui n'écoutant plus que son ardent amour, le fit éclater de façon à la convaincre qu'elle ne pouvoit être aimée plus parfaitement. La joie fut générale dans la Maison cette nouvelle. Valério, son Fils, & la sage Mathilde, ne pouvoient se lasser de féliciter les deux Amans, & de rendre graces au Ciel de cette avanture. Don Félix qui ne songeoit qu'à hâter son bonheur, ordonna dès le lendemain les préparatifs de son hymenée, voulant qu'il se fit avec toute la magnificence possible. Il convint avec Stephanie qu'il ne la feroit connoître à personne ; qu'elle prendroit

droit le nom d'Arédo; qu'elle paſſeroit pour ſa Parente, tant à Cadix, qu'à Malaga, ne voulant pas abſolument ſe montrer à qui que ce fût dans cette derniere Ville, puiſque Don Antoine de Silva n'y étoit plus; & que ſelon les apparences, il n'y reviendroit jamais.

Don Félix conſentit à tout, lui important très-peu quelle origine on donnât à Seraphine, pourvû qu'il fût ſon Epoux: & ſur cette reſolutions, ayant inſtruit de ſon mariage les principaux de Cadix, dont il étoit connu & conſideré, ils ſe rendirent chez Stephanie, lui firent des honneurs inoüis, en lui reprochant obligeamment de les avoir privés trop long-tems du plaiſir de la voir. La beauté de Seraphine les ſurprit, & les charma, & tous en général approuvérent le choix de Don Félix, & le félicitérent de ſon bonheur. Ce tendre Amant prouva à cette charmante Fille, que ſa généroſité égaloit ſon amour par les préſens ſuperbes qu'il lui donna, & par

les avantages qu'il lui fit dans ſon Contrat de Mariage, par lequel ils faiſoient l'un & l'autre à Stephanie, une donation bien plus conſidérable, que ce qui lui revenoit de ſon héritage, pour en jouir pendant ſa vie, & en diſpoſer à ſa mort en faveur de qui elle jugeroit à propos ; Don Félix ayant trouvé cet expédient pour ſe conformer au deſſein qu'elle avoit formé, de ne ſe jamais faire connoître pour Victoria de Manzarés. Huit jours ſe paſſérent dans tous ces arrangemens ; enſuite dequoi il épouſa ſolemnellement l'objet de ſa flamme, ſous le nom de Seraphine d'Arédo, de qui la joie ne pouvoit être comparée qu'à celle de Don Félix. Jamais Epoux ne s'aimérent ſi parfaitement, & ne goutérent mieux l'excès de leur félicité. Stephanie ſe crut alors au comble de la ſienne, & qu'il étoit impoſſible que de nouvelles cataſtrophes vinſſent la troubler ; mais elle connut bien-tôt qu'il n'eſt rien de ſolide ici-bas, & que par

les

les impénétrables décrets de la Providence, on ne parvient au vrai bonheur, qu'après les plus rudes épreuves.

Lorſque cette belle Famille eut donné quelques jours aux cérémonies qu'exigent de pareilles alliances, elle ſe prépara à partir de Cadix, pour ſe rendre à Malaga. Comme Mathilde & Valério ne vouloient point ſe ſéparer de Stephanie, ni de Seraphine, & qu'ils avoient pour plus de deux mois d'affaires à regler à Cadix, il fut conclu qu'ils y reſteroient encore ce tems, après lequel ils les viendroient joindre pour ne les plus quitter: qu'Andrade, que Don Félix avoit pris en qualité d'Ecuyer, partiroit avec lui: que deux jeunes Indiennes qui ſervoient Stephanie & Seraphine, les ſuivroient auſſi; & que pour n'avoir aucun embarras dans ce voyage, Don Félix ne pouvant avoir place que dans un Vaiſſeau qui partoit pour les Indes, il laiſſeroit à Valério tous les effets qu'il avoit à Cadix,

avec ceux de ſes gens qu'il y avoit amenés, & qu'il ſe précautionneroit pour les tranſporter avec lui à Malaga, lorſqu'il auroit terminé ſes affaire. Stephanie & Madame d'Arédo, lui laiſſérent auſſi la plus grande partie des ſommes & des pierreries qu'elles avoient reçûës de la liberalité de Don Félix, ne ſe reſervant que les choſes dont elles croyoient ne pouvoir ſe paſſer. Précaution que les uns & les autres crûrent devoir prendre, pour éviter & prévenir les accidens qui pouvoient arriver dans un Vaiſſeau, où perſonne ne leur étoit connu, ni dévoüé. Tout étant réglé de la ſorte, ils firent leurs adieux; & laiſſant ceux qui les avoient ſi peu pratiqués, vivement touchés de leur départ, ils s'embarquerent. Mathilde & Valério, ne s'en ſéparérent pas ſans répandre des larmes, quoiqu'ils euſſent l'eſpoir de s'y réünir bientôt, & recommandérent à Andrade de ne les jamais quitter dans quelque état qu'ils puſſent ſe trouver. Don

Félix

Félix & sa charmante Epouse, enchantés l'un de l'autre, & Stephanie aussi transportée de leur bonheur, qu'ils l'étoient eux-mêmes, passérent les deux premiers jours de leur navigation dans la joie & l'espérance, se formant tour à tour, les plus douces idées de la vie tranquille & délicieuse qu'ils alloient méner à Malaga, où Don Félix avoit un Palais superbe, des Jardins magnifiques, & toutes le aisances qui peuvent faire couler les jours dans l'abondance & les plaisirs; mais la troisiéme nuit de leur Voyage changea bien vîte ces agréables projets, ausquels les pleurs, les sanglots, & le désespoir, succedérent au moment qu'ils l'atendoient le moins.

Il étoit près de minuit, Don Felix, son Epouse & sa Mere, n'étoient pas encore couchés & s'entretenoient ensemble dans une tendre intelligence, lorsqu'ils entendirent dans le Vaisseau un bruit extraordinaire. Les Dames pâlirent; Arédo qui vit leur trouble,

se

ſe préparoit à ſortir avec Andrade pour ſçavoir ce que c'étoit, quand ils virent entrer dans leur Chambre une troupe de gens armés, qui ſans leur donner le tems de ſe défendre, ſe jettérent ſur eux, s'en ſaiſirent malgré leur réſiſtance, & les chargérent de fers. Stephanie, Seraphine, & leurs femmes, ne furent pas traitées plus humainement; & n'ayant pour armes que leurs pleurs & leurs cris, elles furent contraintes de ſubir leur triſte deſtinée, & de ſe voir enchaîner, comme les dernieres des Eſclaves. Le premier moment de cette tragique ſcéne avoit tellement ſurpris Don Félix, qu'à peine avoit-il pû diſcerner ceux qui leur faiſoit une pareille violence; mais revenu de cette ſurpriſe, il n'en ſortit que pour rentrer dans un autre, qui ne fut pas moins grande, en reconnoiſſant pour des Barbares d'Afrique, ceux qui s'étoient montrés à ſon embarquement comme Eſpagnols & comme Chrétiens. Je n'entreprendrai point

point de décrire l'excès de son déſeſpoir, on juge aiſément qu'un ſort ſi differend de celui qu'il préparoit à ſa chere Seraphine, ne pouvoit rien offrir que d'accablant & de douloureux à ſon eſprit. Cependant comme on s'étoit contenté de leur donner des chaînes, & qu'on ne les avoit point ſéparés, ils cherchérent leur conſolation dans la triſte communication de leurs peines. Don Felix & ſon Epouſe paroiſſoient les ſupporter avec plus de courage que Stephanie. Cette Dame qui ſe déſeſperoit avec excès, les affligeoit encore plus que leur propre infortune. Ceſſez, Madame, lui dit la déſolée Seraphine, d'augmenter nos tourmens par l'état où nous vous voyons: pour moi l'eſclavage, & même la mort, ne peuvent me rien offrir de plus touchant que la douleur où vous livrez votre ame. C'eſt à moi ſeul, interrompit Don Félix, à mourir de déſeſpoir: moi qui par mon imprudence ai fait tomber dans leſclavage,

ge, ce que j'ai de plus cher. Juſte Ciel, continua-t-il avec fureur, de quel revers accablez-vous des cœurs ſi tendrement unis. C'eſt le malheur qui me ſuit mes enfans, dit alors Stephanie, qui cauſe aujourd'hui le vôtre ? Puiſſai-je en être ſeule la victime. Andrade n'étoit pas moins déſolé; mais comme les mêmes paſſions n'agitoient pas ſon ame, il regardoit cet accident avec plus de ſens froid; & quoi qu'il fût bien aſſûré que l'eſclavage étoit le ſort qu'on leur deſtinoit, il ne laiſſoit pas de conſerver l'eſpoir de la liberté, ſoit par adreſſe, ou par rançon; il auguroit même quelque choſe de favorable, ſur ce qu'on ne les avoit point ſéparés. Cette remarque qu'il fit faire à Don Félix l'obligea de calmer ſes tranſports pour y réfléchir. Cependant comme il ignoroit par quelle avanture les Afriquains s'étoient rendus maîtres de ce Vaiſſeau, ne ſçachant ſi le Capitaine s'étoit livré ſans combattre, ou ſi il les avoit vendus, il ne pouvoit for-

former aucun jugement certain. Mais enfin s'armant contre son infortune, il conjura Seraphine & Stephanie de faire quelque tréve à leur afflictions, leur protestant que quand il faudroit donner tout son bien pour les déliver, & rester lui-même Esclave le reste de sa vie, il ne balanceroit pas à tout sacrifier; qu'il croyoit cependant qu'il étoit nécessaire d'employer d'abord la douceur & la politique auprès de ceux, dont ils portoient les chaînes; que pour cet effet, il étoit d'avis de leur cacher leurs noms & leurs naissances; & que sçachant que ces Barbares faisoient moins de cas des Femmes que des Filles, parce que les dernieres trouvoient ordinairement place dans leur Serrail, ils ne leur cacheroient point que Seraphine & lui étoient mariés; que Stephanie étoit Mere de cette jeune Personne, & feroient passer Andrade pour leur Parent.

Les deux Dames approuvérent tout, & lui promirent de ne se conduire

duire que par ſes conſeils, & que pourvû qu'on ne les ſéparât point de lui, elles ſupporteroient leur malheur avec fermeté. Ce fut en s'entretenant de la ſorte, qu'ils paſſérent une partie de la nuit ſans qu'on vint les inquiéter, ni les interrompre, mais le jour n'eut pas plûtôt paru, que pluſieurs Afriquains vinrent prendre Don Félix pour le conduire à leur Patron, ce qu'ils lui firent entendre en mauvais Eſpagnol, en l'aſſûrant qu'excepté la liberté, il en ſeroit traité avec conſidération. Le malheureux Epoux de la belle Seraphine ne répondit rien, & ſe laiſſa mener dans la Chambre de Poupe, où le Corſaire l'attendoit; il étoit ſeul, & fit encore retirer ceux qui le conduiſoient; & lorſqu'il fut ſans témoins, le regardant avec admiration: Jeune Chrétien, lui dit-il en langue Franque, ne t'afflige point de ta captivité, elle ne ſera pas ſi rude que tu te l'imagine. Le Roi de Tremiſen, à qui je t'ai deſtiné, auſſi bien que les Femmes qui ſont avec

toi,

toi, eſt un Prince équitable qui connoît le mérite, & ſçai y donner le prix qui lui eſt dû : fait comme tu eſt il ne ſera pas difficile de t'en faire aimer, & ſi tu gagne une fois ſon cœur, il ne te refuſera rien. Il eſt mal-aiſé, lui répondit Don Félix, de chercher à plaire à ceux qui nous outragent : cependant puiſque le ſort nous a mis en ton pouvoir, & qu'il n'eſt pas au nôtre d'empêcher notre malheur, dit moi par quelle fatalité tout cet équipage eſt devenu ta proye, & m'apprend ſi je puis eſpérer que tu m'accorde une grace. Quoique tu puiſſe demander, lui répondit le Corſaire, & que tes déſirs ne ſoient point contre les intérêts du Roi mon Maître, tu peut-être ſûr de me trouver favorable. A l'égard de ce Vaiſſeau il m'appartient, les apparences ſeules t'ont trompé, j'étois ſorti du port de Mélilla pour croiſer les côtes d'Eſpagne dans le deſſein de faire quelque bonne priſe. Un vent contraire m'ayant pouſſé contre mon intention à la

vûë

vûë de Cadix, & voyant que je ſerois forcé d'y relâcher, j'ai fait mettre tous mes gens à l'Eſpagnol, j'ai fait arborer Pavillon d'Eſpagne, & ſuis entré dans le Port comme Vaiſſeau Marchand qui partoit pour les Indes. Sous ce prétexte j'ai paſſé deux jours à l'abri de l'orage. Pendant cet intervale pluſieurs particuliers m'ont demandé de les prendre, les uns pour les Indes, & les autres pour Majorque & Malaga; tu t'eſt trouvé du nombre, & j'ai tout accepté, ne jugeant pas à propos de perdre une occaſion ſi propice d'enrichir le Roi mon Maître des dépouilles des Chrétiens. J'avois réſolu de ne vous inſtruire tous de votre ſort qu'en arrivant à Mélilla; mais étant averti que quelques paſſagers ſe doutoient de mon ſtratagême, la crainte que vous ne vous liguaſſiez enſembles pour nous combattre, m'a fait hâter ton eſclavage, & celui des autres; & comme tu m'avoit plû, & que je ne vouloit pas que tu hazardât ta vie par ta réſiſtance, j'ai pris

pris l'inſtant, où ſans armes & ſans défenſe, tu ne pouvois répandre ton ſang ni le nôtre.

Don Félix jugeant bien par ce diſcours qu'il falloit ſubir ſe deſtinée, & profiter de l'amitié du Corſaire, ſe retrancha à le conjurer de faire ôter les chaînes de ſa Femme & de ſa Belle-Mere, & de ne les point ſéparer de lui. Cette humanité, lui dit-il, ne diminuera rien du pouvoir que le ſort t'a donné ſur nous; elles n'en ſeront pas moins tes Eclaves, & tu rendra ſeulement leur captité plus ſupportable. Le Corſaire parut ſurpris d'apprendre que la jeune Eſclave étoit ſa Femme, le regardant avec un air de compaſſion : Je te plains, lui dit-il, d'être ſoûmis aux loix de l'hymenée; & c'eſt de ta créance ce qui me déplaît le plus, que la dure néceſſité d'être à jamais lié avec une Femme, que l'on ne peut quitter malgré ſes perfidies. Alka, Roi de Tremiſes mon Maître eſt ſi perſuadé qu'il n'en eſt point de fidéle, qu'il ne les peut ſouffrir : il n'a

n'a point de Serrail, & nous a défendu ſous peine de la vie de lui préſenter des Eſclaves de ce ſexe inconſtant. C'eſt pourquoi j'avois projetté de t'offrir ſeul aux pieds de ſon Trône; mais comme il ſçait que c'eſt notre plus fort trafic, lorſqu'il eſt inſtruit que nous en avons de belles, il nous les payent, & les fait enfermer ſans les voir dans un Palais ou nul homme n'a le pouvoir d'entrer: elles y ſont ſervies par des femmes Eſclaves comme elles, mais d'une condition vulgaire, & qui ſeroient livrées aux plus affreux ſupplices, ſi l'on ſçavoit qu'elles leur favoriſât des intrigues. Alka même s'en eſt interdit l'entrée; & par cette éternelle continence, ſe fait un doux plaiſir de les punir des perfidies qu'elles peuvent avoir commiſes, & de prévenir celle dont elles ſont capables.

Il faut, lui répondit Don Félix, que votre Roi ait été cruellement trahi de celles qu'il a connuës, pour traiter avec tant de rigueur un ſexe

ſi

ſi charmant ; mais toutes les Femmes ne ſe reſſemblent pas, il en eſt de ſages, de conſtantes, & de fidéles ; & ſi l'on approfondiſſoit les cœurs, on nous trouveroit ſouvent plus coupable qu'elles. L'Amour t'a ſéduit, reprit le Corſaire ; mais enfin, continua-t-il, je ne puis me diſpenſer de te donner au Roi, & de mettre ton Epouſe & ta Mere dans le Palais des Femmes recluſes, ſi tu veux que je ne les vendent pas à d'autres ; ainſi tu n'a qu'à choſir de les voir paſſer en des mains étrangéres, ou dans cette retraite, où tu peut être aſſûré qu'elles ſeront contraintes d'être ſages ; en ce cas je ne te ſéparerai d'elles, qu'au moment de mon arrivée à Mélilla ; je leur ôterai leurs fers, & tu ſera libre dans le Vaiſſeau avec ton Compagnon, auquel comme à toi, je ne laiſſerai pour marque de ſervitude, qu'une légére chaîne d'argent au col, qui diſtingue les Eſclaves du Roi, d'avec ceux que nous voulons vendre, où qu'il nous permet de garder pour nous. Hé

quoi! reprit Don Félix, ne peut tu nous mettre à rançon, & ne nous pas conduire à ton Roi. Non, répondit le Corsaire, il y va de ma tête: Alka seule a droit de délivrer ses Esclaves, il n'en a point qui soient si bienfaits que toi, peut-être te sera-t-il plus favorable qu'aux autres, & qu'il consentira à te réunir avec ta Femme; n'oublie rien pour t'en faire aimer, c'est tout ce que je puis te dire.

Le malheureux Arédo ne pouvant penser sans frémir à voir vendre Seraphine & sa Mere; & jugeant qu'il seroit plus à portée de travailler à leur liberté en les laissant entrer dans le Palais du Roi de Tremisen, il ne balança point à prendre ce parti, espérant même que la haine de ce Prince pour les femmes, le rendroit moins contraire à leur délivrance, & qu'il pourroit parvenir à le toucher en sa faveur. Dans cette idée il accepta la derniére proposition du Corsaire, en le conjurant de n'en rien dire à son Epouse & à sa Mere, qui mourre-

reroient de douleur en apprénant qu'il ne leur ſeroit plus permis de le voir. Le Barbare parut charmé de ſa réſolution, il l'embraſſa, l'aſſûra du ſecret, & lui promit toutes ſortes de bons traitemens. En effet des ce moment. Seraphine, Stephanie, & leurs femmes furent déliées. Andrade & Don Félix ſe virent ôter leurs fers, & n'eurent que la petite chaîne d'argent au col. On leur laiſſa la liberté d'aller & de venir dans le Vaiſſeau; & juſques à Mélilla ils n'eurent aucun ſujet de ſe plaindre du Corſaire & de ſes Afriquains, qui conſervérent toûjours un profond reſpect pour les Dames, ne leur étant pas permis d'en approcher qu'avec la derniére ſoûmiſſion, lorſqu'elle étoient deſtinées pour le Palais du Roi de Tremiſen: ce qui adoucit beaucoup la rigueur de leur ſort dans le cours du trajet. Andrade qui c'étoit rendu familier avec les Afriquains, apprit d'eux que le Roi Alka étoit un rénégat Chrétiens, qui de ſon propre mouvement s'é-

toit rétiré parmi eux : que lorſqu'il arriva dans le Royaume de Tremiſen, la guerre étoit vivement allumée entre les Afriquains & les Turcs. Ces derniers voulant les rendre tributaires, comme il avoit fait Alger & Thunis, qu'ils étoient même très-près d'y réuſſir par les conquêtes qu'ils avoient déjà faites ſur eux, lorſque l'étranger Chrétien fit changer la faſſe des choſes par ſa rare valeur ; qu'il avoit remporté divers avantages ſur les Turcs, & les avoit entiérement chaſſés de Tremiſen, que la Nation charmée de ſes belles qualités, l'avoit fait d'abord Général du Royaume, & que le Roi étant mort quelques années après, les Afriquains l'avoient proclamé ſon ſucceſſeur d'une commune voix ; qu'on n'avoit jamais ſçû de quel Païs il étoit, parce qu'il parloit très bien pluſieurs langues ; que le nom qu'il portoit en arrivant à Tremiſe, étoit Léon, & qu'en montant au Trône, il avoit pris celui d'Alka, qui étoit annexé à tous les Roi de Tremiſen. Ces

Ces mêmes gens firent son éloge à Andrade, lui attribuant toutes sortes de vertus; ajoûtant que depuis quinze ans qu'il régnoit, il avoit entiérement changé leurs mœurs & leurs coûtumes barbares; qu'il traitoit les étrangers, & ceux qui tomboient dans l'esclavage avec un extrême bonté; & qu'excepté les femmes, pour lesquelles il paroissoit avoir un grand fond d'aversion, ils ne lui connoissoient aucun défaut. Ces discours qu'Andrade rapportoit exactement à Don Félix, le confirmérent dans l'espoir de fléchir ce Prince, & d'en obtenir la liberté. Il sentit même un ardent désir de voir un homme si extraordinaire, & d'apprendre par quel motif il avoit pris la fatale résolution de changer de Religion, & de vivre dans un Païs barbare, & ce qui le portoit à marquer tant de haine pour les femmes. Il en avoit parlé à Seraphine & à sa Mere sans leur découvrir ce qu'il vouloit cacher, & leur temoignoit souvent l'étonnement

que lui causoit les récits qu'on lui faisoit de ce Roi: & comme elles ne craignoient que d'être exposées à des indignités, dont la seule idée les faisoit trembler, elles eurent une véritable joie des sentimens qu'on lui imputoit pour leur sexe, & ne demandoient au Ciel nuit & jour, que d'accroître cette aversion, afin d'être à l'abri du malheur de lui plaire. Tandis qu'elles formoient de semblables vœux, & que Don Félix se traçoit en secret le plan qu'il vouloit suivre, ils arrivérent au port de Mélilla, où le Corsaire les fit débarquer, & les conduisit dans son Palais. Cet homme étoit Gouverneur de Mélilla, & se nommoit Abben-Cadou. Comme il devoit sa fortune au Roi de Tremisen, il lui étoit extrêmement attaché, & s'étoit en partie conformé à toutes ses inclinations. Cependant son zéle lui faisant voir avec chagrin, que l'idée qu'Alka s'étoit faite des femmes, privoit sa Nation de l'espoir d'avoir un successeur de son sang. Il souhaitoit

sou-

ſouvent qu'il pût trouver une beauté qui le forçât à changer d'opinion, celle de Seraphine lui paroiſſoit ſeule capable d'opérer ce changement; mais comme elle étoit mariée, & qu'il ne doutoit point qu'en devenant infidéle à ſon Epoux en faveur d'Alka, elle ne le confirmât dans la penſée, qu'il n'en étoit point de conſtante, & que cela ſuffiroit pour l'en détourner, il ne croyoit pas qu'elle fît plus d'effet ſur ſon cœur, que celle qu'il avoit condamnée à une perpétuelle captivité. Il ne laiſſa pas de lui en écrire, & de lui mander qu'il lui envoyoit ſix Eſclaves Chrétiens, quatre femmes & deux hommes, entre leſquels il y en avoit deux qui pouvoient paſſer pour les créatures les plus accomplies de la terre; & que malgré ſa haine pour le ſexe, il ne s'imaginoit point qu'il pût tenir contre les charmes de la jeune Eſclave. Il ne lui marquoit point qu'elle fût engagée ſous les loix de l'hymenée, voulant exciter ſa curioſité, & que

le premier coup d'œil prévînt ce qu'il en apprendroit par les Eſclaves mêmes, & ſe contenta de lui faire l'éloge de Don Félix, ſous le nom de Cardoſo qu'il avoit pris. Quelques jours après ces dépêches il fit partir cette malheureuſe troupe pour la ville de Tremiſen, qui donnoit ſon nom à tout le Royaume. Il y furent conduits & préſentés au Roi par ſon Lieutenant. Ce Prince parut charmé de Cardoſo ; mais très-indifférent pour les femmes, dont il ne daigna ſeulement pas faire lever les voiles, ordonnant au même inſtant qu'on les menât dans le Palais deſtiné à leur ſervir de priſon. Ce fut alors que Don Félix & Seraphine ſentirent toute l'horreur de leur ſort. Ce tendre Epoux n'avoit pû voir Alka ſans étonnement, la beauté de ſes traits, celle de ſa taille avantageuſe, & la douce majeſté qui régnoit ſur toute ſa perſonne, le forçant de joindre le reſpect à l'admiration, il ſe jetta à ſes pieds, & les embraſſant avec ardeur: Il eſt impoſſible, Seigneur,

gneur, lui dit-il, que ton cœur démente le caractére de magnanimité qu'on voit éclater sur ton visage, & si j'en crois la phisionomie, tu n'est pas inaccessible à la pitié, laisse-là donc agir en faveur de ceux, qui par ma voix implore ta clémence. Cette jeune Personne est ma Femme, un amour ardent & fidéle a formé les nœuds de notre hymen: Voilà sa Mere, & cet autre Esclave est mon Frére. C'est donc une Famille entiére qui se prosterne à tes genoux, pour obtenir une liberté qu'on ne lui eût jamais ravie, si l'on nous eût attaqué par les armes; mais c'est dans notre propre Païs qu'Aben-Cadou nous a surpris: C'est en violant les droits de la confiance & de la probité qu'il nous a chargé de fers: Enfin c'est par la plus noire de toutes les trahisons qu'il nous a fait tomber dans l'esclavage. Notre fortune n'est pas considerable; mais quelque soit le prix, dont il faille acheter notre liberté, nous trouverons les moyens de te satisfaire;

fixe notre rançon, renvoye dans leur Patrie ces illuſtres Captives, & me garde dans tes chaînes juſqu'au moment qu'elles auront acquitté ma parole, en t'envoiant la ſomme dont tu ſera convenu ; & ne nous ſépare les uns des autres, que pour précipiter l'inſtant de notre délivrance.

Tandis qu'il parloit de la ſortes, Alka n'ôtoit pas les yeux de deſſus lui ; & ſembloit chercher dans ſa mémoire ſi ce jeune homme ne lui étoit point connu. La langue qu'il parloit lui étoit trop familiére pour ne le pas inſtruire du Païs, qui l'avoit vû naître ; & cette connoiſſance augmentant l'inclination qu'il ſe ſentoit pour lui, il lui tendit la main, le fit relever, & le regardant avec bonté : Jeune Chrétien, lui dit-il, tu ne te trompe point, en me croyant capable de pitié, puiſque j'en ſens une véritable de te voir lier à ton âge par des chaînes bien plus rudes que celles qu'Aben-Cadou ta donné. Rien n'étant ſi certain, que je puis d'un

d'un ſeul mot te rendre la liberté, & que la mort eſt l'unique moyen de rompre tes engagemens avec cette Femme. Malheur mille fois plus cruel à mon gré que ton eſclavage, ne regrête donc point d'être tombé dans mes fers, puiſque ſans mourir ils vont te délivrer d'un joug ſi rude. Cependant ne crains pas celui que tu vas porter, il n'aura qu'un tems, je ſçaurai l'adoucir, & ta liberté dépendra de ton Epouſe; mais il faut auparavant qu'elle ſubiſſe la loi que j'impoſe à toutes celles que le hazard met ſous ma puiſſance. A ces mots ayant ordonné pour la ſeconde fois, qu'on la conduiſit avec ſa Mere dans le Palais des femmes; il ſe retira dans un Cabinet pour ne point entendre leurs gémiſſemens, & ne pas voir leurs larmes. Don Félix employa vainement les priéres & les menaces, pour empêcher cette cruelle ſéparation. Comme il n'étoit pas le plus fort, on n'eut égard, ni aux unes, ni aux autres, & Seraphine, Stephanie,

&

& leurs deux Indiennes furent emmenées malgré leurs pleurs, ſans qu'il lui fût permis de les ſuivre. Deux hommes aſſez bienfaits, & qui n'avoient rien de barbare que la maniére dont ils étoient mis, s'emparérent du feint Cardoſo & d'Andrade, & les ayant menés dans un autre Appartement, mirent tout en uſage pour le conſoler. Ne vous affligez point à cet excès, leur dirent-ils; lorſque vous ſçaurez ce dont il s'agit, vous ne vous croirez plus malheureux. Alka vient de nous commander de vous en inſtruire, afin qu'il vous revoyent plus content. Une Femme infidéle & perfide l'a réduit dans le plus funeſte de tous les états, il s'en eſt vengé; mais bien loin que ſa vengeance ait éteint ſa fureur, elle n'a fait que l'irriter contre ce fragile ſexe; & pour la rendre immortelle, il a juré de tenir dans une éternelle captivité celles qui tomberoient entre ſes mains, à moins qu'il ne s'en trouvâ une parmi elles aſſez fidéle pour effacer par la

la vertu les foibleſſes de toutes les autres. Juſqu'à préſent nulle ne s'eſt montrée digne de cette grace. Deux femmes propoſées pour apprendre leurs avantures, n'ont rapporté au triſte Alka que des preuves de leur inconſtance; & quoique par ces différents récits, il voit qu'il n'a pas été le ſeul malheureux, il ne ſe conſole point du ſort de ſes ſemblables, & n'a point perdu le déſir de les venger: Mais ſi pendant un an de captivité & de preuves, ta Femme ne ſens point ralentir ſon amour pour toi, & qu'elle ne montre d'empreſſement que pour te rejoindre, ſoit aſſûré de ta liberté & de la ſienne. Conſole toi donc puiſqu'étant perſuadé de ſa conſtance, tu n'en dois rien redouter; que cet intervale ne ſervira qu'à te convaincre de ſa tendreſſe, on te guérira de la tienne, ſi tu te vois trompé dans l'eſpoir que tu fonde ſa fidélité.

Quoiqu'il parût à Don Félix une extrême ſingularité dans la conduite d'Alka, & qu'il y trouvât un ridi-

ridicule qui tenoit de la folie, il ne laiſſa pas d'en tirer des conſequences favorables; & regardant celui qui lui parloit d'un air à lui faire connoître combien il déſapprouvoit cette loi: Si les femmes, lui répondit-il, à l'exemple de votre Maître, bâtiſſoient un Palais pour les hommes inconſtans & volages, toute l'étenduë du Royaume de Termiſen ne ſeroit pas aſſez grand pour les contenir. Mais enfin, continua-t-il, puiſqu'il ne faut à ce Prince qu'une Femme fidéle pour le tirer de ſon erreur, & procurer notre liberté, je ſuis certain de voir bien-tôt briſer nos fers. Vous ne ſçauriez croire, lui répondit cet homme, la joie que nous donneroit une telle découverte: car à vous parler avec ſincérité, c'eſt contre notre propre ſentiment que nous entrons dans ceux d'Alka; mais ſa fureur eſt ſi terrible lorſqu'on ſe hazarde à vouloir lui perſuader le contraire de ce qu'il penſe, qu'aucune de nous n'oſe plus l'entreprendre. Comme il finiſſoit

ces

ces paroles, on les vint avertir que le Roi demandoit l'Eſclave Chrétien : Ils le conduiſirent dans ſon Cabinet, où ce Prince ayant ordonné qu'on les laiſſât ſeuls, ne fut pas plûtôt ſans témoins, que faiſant approcher Don Félix du Soffa ſur lequel il étoit aſſis : Quel eſt ta Patrie, lui dit-il, ta naiſſance, & ton nom ; ne me déguiſe rien, je ſçai que le premier ſoin des Chrétiens qui tombent dans l'eſclavage, eſt de cacher ce qu'ils ſont : mais des raiſons importantes m'obligent à te demander la vérité ; peut-être qu'en me la découvrant, tu trouvera en moi des ſecours que tu n'eſpére pas ? L'Epoux de Seraphine, qui malgré ſa douleur ſe ſentoit porté d'inclination pour Alka, & qui trouvoit ſon langage trop ſemblable au ſien pour croire que ſon Païs ne fut pas à-peu-près le même, ſe reſolut à l'inſtant de le ſatisfaire, ſe flatant que cette marque de confiance attireroit la ſienne ; qu'il pourroit ſçavoir par quelle avanture il avoit aban-

abandonné sa Patrie & sa Religion, & le faire sortir de l'état déplorable dans lequel il vivoit. Pressé de cette idée : Si le Corsaire Aben-Cadou, lui répondit il, Seigneur, ne m'avoit appris qu'avant ton arrivé en ces lieux, ta créance étoit pareille à la mienne, je balancerois à mouvrir à toi.

Mais l'espoir, qu'ayant été Chrétien comme moi, & peut être né sous le même climat, tu prendra des résolutions qui nous seront favorables, me force à te parler sans feinte. Je suis Espagnol d'origine, Malage est le lieu de ma naissance, & mon nom Don Félix d'Arédo. Quelques affaires m'ayant appellé à Cadix, je m'y suis marié, je n'en étoit partit que pour mener à Malaga mon Epouse & sa Mere, & joüir avec elles de la félicité que me promettoit un hymen formé sous les plus doux auspices, lorsque je me suis vû trompé dans mon attente par la trahison de ton Amiral. Si les richesses sont l'objet de tes vœux, je suis prêts à te rendre

posi-

poſſeſſeur de toutes celles dont je ſuis le Maître, pour te payer notre rançon, ou ſi plus généreux, comme on veut me le faire entendre, tu ne cherche qu'une Femme fidéle & vertueuſe, pour être la Libératrice d'un ſexe que ta haine opprime par la plus haute de toutes les injuſtices. Je t'en offre un exemple dans Stephanie ma Belle-Mere, qui te convaincra que nous ſommes cent fois plus coupables des déſordres de leur conduite, qu'elles ne le ſont de nos malheurs.

Pendant ce diſcours, le Roi de Tremiſen fit voir tant de trouble ſur ſon viſage, que Don Félix en ſentit croître ſon eſpérance: quelques larmes que ce Prince ne put retenir l'y confirmérent, & pour en profiter: Tu t'attendris, Seigneur, continua-t-il en embraſſant ſes genoux, le cœur du Chrétien combat ſans doute avec celui du Mahométant. Quelque grande infortune t'a revolté contre ton Dieu; & peut-être a-t-il permis notre eſ-

clavage pour terminer le tien. Je ne vois point en toi l'air farouche & barbare des cruels Afriquains; je n'y trouve qu'un homme inquiet, agité, & qui s'étant plongé dans un abîme, croit n'en pouvoir sortir qu'en s'en creusant de nouveaux. Soulage donc ton cœur en m'en confiant les foiblesses. Pour t'empêcher de rougir en les mettant au jour, permet que Stephanie t'apprenne ses malheurs; quoique tu puisse avoir commis, ils te feront connoître un mortel encore plus criminel que toi; alors tu pourra sans honte nous instruire par quel caprice tu veux te rendre le persécuteur de celles, dont les touchans attraits sçavent triompher des ames les plus féroces.

Arrête, Don Félix, s'écria le Roi de Tremisen avec un visage tout changé, ménage un malheureux, qui depuis dix-huit ans en proye à ses douleurs, n'a trouvé que toi seul d'assez hardi pour lui parler de la sorte. J'ignore encore ce que ta sincérité produira sur mon cœur;

ta remontrance l'attendris, & l'irrite ; je t'aime, & je te haïs ; je cherche à te croire, & je crains de me laiſſer ſéduire ; & dans ce trouble affreux, ne ſçachant ce que je veux, ni même qui je ſuis, n'attend aucun éclairciſſement ſur ton ſort ni le mien. Accorde quelques jours à ma raiſon, j'en ai de plus forte que tu ne penſe pour me confier à toi : la réſolution ſeule me manque, donne moi le tems de l'apprendre ; & pour te prouver que je ne veux pas confondre ce qui t'appartient avec celles ſur qui je renouvelle une juſte vengeance, ton Epouſe & ſa Mere te vont être renduës, un Pavillon ſéparé de mon Palais, leur ſervira comme à toi d'azile & de priſon ; je te laiſſe la liberté de joüir avec elles des promenades de nos Jardins délicieux, & tu ſçaura dans peu ce que j'aurai réſolu. Alka étoit véritablement dans un état ſi terrible, que Don Félix en fut épouvanté, la fureur & la tendreſſe paroiſſoient alternativement dans ſes yeux ;

tantôt il rougiſſoit, & tantôt une pâleur mortelle faiſoit croire qu'il alloit expirer. Le jeune Eſpagnol jugeant qu'il ne devoit pas pouſſer plus loin un entretien qui cauſoit de ſi cruels effets; & trop content de la grace qu'il venoit de lui faire, lui prit les mains, & les baiſant avec une ſoûmiſſion remplie d'amitié: Pardonne, lui dit-il, Seigneur, au zéle qui vient de m'emporter; les ténébres qui t'environnent n'ont pû me dérober la beauté de ton caractére, il perce malgré toi leur funeſte obſcurité; il m'a frappé du premier moment que je t'ai vû; tu parle trop bien Eſpagnol pour ne l'être pas, & l'ardent déſir de rendre à ma Religion un homme qui me paroît ſi digne d'être Chrétien, m'a forcé de négliger la prudence & la politique, pour ne ſuivre que la vérité: je n'oublierai jamais la faveur que tu viens de me faire, & quand il te faudroit mon ſang pour te marquer ma reconnoiſſance, je le répandrois avec joie.

Alka

Alka ne lui répondit qu'en l'embraſſant tendrement, trop ſaiſi pour pouvoir s'expliquer, il lui fit ſigne de ſe retirer, & qu'il auroit lieu d'être content de lui. Don Félix obéit, vivement touché de l'état de ce Prince, & reprit le chemin de la Chambre, dont il étoit ſorti pour ſe rendre près de lui, & ni trouvant qu'Andrade, il s'y abandonna avec lui au doux eſpoir d'être réüni à ſa chére Seraphine; mais quoique cette penſeé fît ſa principale occupation, il ne laiſſa pas d'y mêler de ſérieuſes réflexions ſur le Roi de Trémiſen. Il étoit enchanté de ce Prince, il lui ſembloit n'avoir jamais vû d'homme d'un ſi grand air; & ne pouvant ſe figurer qu'un régne de quelques années lui eût acquis la majeſté qui brilloit dans toute ſa Perſonne, il jugeoit qu'il devoit être d'une naiſſance illuſtre; & ſon cœur eut de violens ſoupçons ſur Don Antoine de Silva. Comme il ne ſe ſouvenoit point de l'avoir vû, étant trop jeune encore lorſque ce

Seigneur avoit commencé de briller dans le monde, il fit part de ſes idées à Andrade, en lui demandant s'il n'avoit pas aſſez connu Don Antoine pour le rapeller à ſa mémoire; mais le fils de Valério lui avoüa, que n'ayant été initié dans les ſecrets de Victoria de Manzarés, qu'au moment de ſa fuite de Malaga, il n'avoit jamais été à portée de le voir, ni de lui parler. Cependant, Seigneur, lui dit-il, quand il ſeroit vrai qu'Alka ſeroit Eſpagnol, je ne vois pas qu'il ait aucun rapport avec Don Antoine. Le Roi de Tremiſen, ſelon ſes diſcours & ceux de ſes Confidens, ſe plaint de la perfidie d'une Femmes, ſource de tous ſes malheurs, & de la haine qu'il a priſe pour le ſexe; au lieu que l'Epoux de Dona Victoria n'a trouvé dans ſon cœur, que tendreſſe, qu'eſtime, & que fidélité; que lui ſeul l'a trahie, outragée, abandonnée; & que joignant l'homicide au parjure, il a comblé ſon crime par l'aſſaſſinat de ſon Frére.

La

La réfléxion d'Andrade parut si juſte à Don Félix, qu'il en perdit entiérement l'idée qu'il avoit euë; & ne pouvant pénétrer quel étoit Alka, ni le myſtere que renfermoit tout ce qu'il lui avoit dit, il ſe réſolut d'attendre qu'il voulût l'en éclaircir, & de chercher à s'en faire aimer; de façon qu'il prit en lui une aſſez grande confiance pour ne lui rien cacher de ſes avantures. Il y avoit déjà quelques heures qu'ils s'entretenoient de leurs craintes & de leurs eſpérances, lorſque les deux hommes qui les avoient conduits la premiere fois dans cette Chambre, les y vinrent rejoindre; & le plus âgé s'adreſſant à Don Félix d'un air reſpectueux: Le Roi, lui dit-il, m'a commandé de vous mener dans ſon Pavillon ſecret, de vous y donner tout ce qui peut vous le rendre agréable: pour cet effet, ce qu'il vous a promis, s'exécutera dans le milieu de la nuit, ne voulant pas que perſonne ſoit inſtruit de la grace qu'il vous fait.

Don Félix le remercia, & l'assûra que son Compagnon & lui, étoient prêt à le suivre. A ces mots, les deux Mahométans, les prenant par la main, les firent passer par plusieurs longues Galéries, d'une desquelles étant descendus dans les Jardins, ils les traversérent non sans que le jeune Arédo en admirât les beautés, à l'extrémité desquels ils entrérent dans un Pavillon quarré, dont les Appartemens étoient ornés de tout ce que la magnificence a de plus éclatant.

C'est ici, dit un de ces hommes à Don Félix, que le Roi de Trémisen, vient quelquefois se délasser des travaux du Gouvernement, & chercher une espéce de soulagement au chagrin qui le dévore. L'Entrée en est défenduë à tous les Courtisans, excepté ceux avec qui le Roi veut bien s'y renfermer; & c'est la plus sensible preuve de l'amitié qu'il a prise pour vous, que de vous, permettre d'en faire votre séjour: comme vous y allez jouir d'un privilege qu'il

qu'il n'a jamais accordé à perſonne, en vous rendant votre Epouſe & votre Belle-Mere, & qu'il ne veut point en être vû, ni les voir, lorſqu'il viendra s'entretenir avec vous. Il exige de votre attention pour prix de ſes bontés, de les retenir dans leur Appartement quand il vous honorera de ſa préſence. Le Roi de Trémiſen, lui répondit Don Félix, doit être perſuadé de mon exactitude ſur cet article; quand même je ne ſerois pas porté d'inclination à ne rien faire qui puiſſe lui déplaire, je le trouve trop digne de rendre un Epoux malheurex pour m'expoſer à le faire devenir mon Rival.

Cet homme ne put s'empêcher de ſourire à ce diſcours. Je ſerois fâché, lui dit-il, par l'eſtime que vous m'inſpirez, que ce malheur vous arrivât; mais il ſeroit à ſouhaiter qu'Alka devint ſenſible. Ce fut en parlant de la ſorte qu'il lui fit voir tout le Pavillon; après quoi l'ayant conduit dans les Appartemens qui étoient deſtinés pour

les Dames & pour lui, il l'y laiſſa en liberté, en le priant de ne ſe pas impatienter, s'il ne voyoit arriver que très-tard l'objet de ſes déſirs. Quelque-tems après pluſieur Eſclaves ſe préſenterent à lui, comme étant propoſés pour le ſervir. Celui qui paroiſſoit en être le Chef, & qui ne parloit & n'entendoit que la langue du Païs, lui fit ſigne qu'il pouvoit ôter la chaîne qui marquoit ſon eſclavage, & que le Roï l'avoit affranchi. Enſuite dequoi il lui ouvrit un Cabinet rempli de pluſieurs habits ſuperbes à la mode du Païs, & remit entre ſes mains deux petites Caſſettes remplies de bijoux, qu'il reconnut pour celles que Seraphine & Stephanie avoient emportées avec elles.

Juſques-là Don Félix n'avoit été que foiblement ſurpris de tout ce qui lui étoit arrivé. Son amour & la crainte de perdre Seraphine l'avoient occupé, de maniere qu'il n'avoit ſongé au reſte que par le rapport qu'il pouvoit avoir avec ces

ces deux objets ; mais les soins, les attentions, & le désintéressement du Roi de Trémisen, le firent entiérement sortir de l'étourdissement, pour ainsi dire, que lui avoit causé son avanture, & le plongérent dans le plus grand des étonnemens. A peine avoit-il déclaré son nom & sa naissance à ce Prince, qu'il se voyoit presque libre, comblé de présens, traité avec considération, favorisé de graces singuliéres, & que bien loin de lui demander de rançon, on lui restituoit ce que le Corsaire Aben-Cadou lui avoit prit. Ce procédé étoit trop généreux pour ne le pas toucher, & ne lui pas donner matiére à de sérieuses réfléxions. Mon cher Andrade, dit-il au Fils de Valério, si le Roi de Trémisen acheve d'être magnanime en me rendant Seraphine & Stephanie, nous n'aurons plus à douter qu'il ne soit encore Chrétien au fond de l'ame, & qu'il ne veuille profiter de la seule occasion qui ce soit peut-être présen-

tée à lui depuis qu'il eſt ici, pour quitter ſes funeſtes erreurs. Mes idées ſe portent encore plus loin, continua-t-il : comme il n'eſt pas naturel que ce Prince ait pris ſi promptement pour nous des ſentimens de tendreſſe & de pitié, & que j'ai remarqué ſur ſon viſage des mouvemens extraordinaires, en apprenant mon rang & ma patrie, je juge que je ne lui ſuis pas inconnu, & que ſa mémoire plus fidéle que la mienne, me rappellant à ſon eſprit, l'oblige d'en agir de la ſorte.

Je ne ſuis pas moins ſurprit que vous, Seigneur, lui répondit Andrade, de tout ce que je vois ; mais j'avoüe que je n'y donne pas une interprétation ſi favorable, & que je crains que tant de bontés ne cachent des deſſeins peu conformes à vos vœux ; & tant que je ne verrai point arriver Seraphine & Stephanie, je ne puis vous déguiſer que je ſerai toûjours dans l'inquiétude. Tandis que Don Félix & ſon Confident attendoient avec

impatience l'effet des promeſſes d'Alka, Seraphine & Stephanie étoient dans les premiers tranſports d'un évenement auſſi ſurprenant qu'imprévû. On les avoit conduites au Palais fatale des femmes captives; elles y avoient été reçûës par celles que le Roi de Tremiſen avoit commis à la garde de ces Infortunées; & quoique leurs viſages fuſſent baignés de pleurs, l'éclat de leur beauté ne laiſſa pas d'attirer l'admiration de ces Gardiennes; elles n'en avoient jamais vû de pareilles. Ce Palais n'ayant depuis long-tems renfermé que des femmes Afriquaines ou Arabes, & ne pouvant réſiſter à la pitié, dont elles furent ſaiſies en leur faveur, elles voulurent la leur témoigner en s'empreſſant de les conſoler par l'aſſûrance qu'elles vouloient leur donner, du déſir qu'elles ſe ſentoient à leur rendre ſervice: mais elles virent avec douleur qu'elles n'en étoient pas entenduës, & que la différence de leurs langages mettoit obſtacle à

leur deſſein. Cependant elles firent tant par leurs ſignes obligeans & reſpectueux, qu'elles leur firent comprendre qu'elles n'épargneroient rien pour adoucir leur captivité, & pour parler en leur faveur au Roi de Trémiſen. Ces deux Femmes étoient Afriquaines, & quoi qu'extrêmement brunes, elles avoient tant d'agrémens répandus dans toutes leurs perſonnes, que Stephanie & Seraphine, ne pûrent s'empêcher de les trouver aimables. Et comme elles jugeoient que le meilleur parti qu'elles pouvoient prendre, étoit de chercher à captiver les cœurs dont elles voyoient que leur ſort alloit dépendre, elles répondirent à leurs marques d'amitiés par des ſignes de confiance & de remercimens.

Les deux Gardiennes y parurent très-ſenſibles; & vivement touchées d'être forcées à ne s'exprimer que par ſignes, Stephanie remarqua qu'elles tenoient une eſpece de conſeil enſemble, en les regar-

gardant de tems-en-tems comme pour ſe réſoudre à quelque choſe. Enſuite dequoy l'une des deux ſortit de l'Appartement où elles étoient, & le moment d'après revint avec une autre Femme, grande, bien faite, d'un air libre & dégagé; & qui malgré quarante ou quarante-cinq ans qu'elle pouvoit avoir, montroit encore des attraits capables d'exciter des paſſions. Seraphine & Stephanie répandoient une telle abondance de larmes, que pour en cacher une partie elle venoient de baiſſer leurs voiles, ce qui déroba d'abord leurs charmes aux yeux de l'Inconnuë, qui jugeant à la maniere dont elles étoient habillées, que l'Eſpagne étoit leur patrie; s'avança vers Stephanie & la ſaluant avec conſidération: Pardonnez, Madame, lui dit-elle en Eſpagnol, ſi je viens mêles mes larmes aux vôtres; ne croyez pas qu'un eſprit de curioſité me conduiſe près de vous, ni que ce ſoit l'eſpoir de trouver en vous des Compagnes auſſi dignes de

de leurs infortunes que je le ſuis des miennes. Perſuadée qu'il n'eſt point de Femmes ſur la terre plus coupables que moi, & qui mérite moins de trouver des conſolations dans le malheur des autres. Je ne me ſerois jamais hazardée à paroître à vos yeux ſans les ſollicitations de Fatime. Cette Eſclave que vous voyez, dit-elle en montrant celle qui l'avoit amenée, qui pénétrée de votre douleur, ainſi que Racima ſa Compagne, & ſçachant que pluſieurs angues me ſont familieres, m'eſt venu prier de vous aſſûrer de leur zéle & de donner quelque ſoulagement à votre douleur, en trouvant en moi une perſonne avec laquelle vous pourrez vous expliquer.

Cet Inconnuë avoit une grace ſi particuliere en parlant, & ſon air étoit ſi fort attrayant, que Stephanie charmée d'elle & de pouvoir s'en faire entendre, reçut ſes amitiés avec plaiſir; & faiſant quelque trêve à ſes ſanglots: Si le malheur dans lequel nous ſommes

mes tombées, lui répondit-elle, Madame, pouvoit être adouci, vous ne devez point douter que la Compagnie d'une perſonne auſſi charmante que vous l'êtes, ne nous fût d'une grande conſolation ; mais hélas! il eſt des infortunes dont il eſt impoſſible de perdre la mémoire. Cependant ſi la conformité de nos ſituations peut vous procurer quelque avantage nous ne refuſerons point de répandre nos peines dans votre ſein & de partager les vôtres. Stephanie n'avoit point encore découvert ſon viſage ; mais le ſon de ſa voix ayant frappé l'Inconnuë, elle parut extrêmement émuë; & ſe faiſant effort pour cacher ſon trouble : J'ignore, lui dit-elle, de quelle nature ſont vos malheurs ; mais pour les miens comme je n'en puis accuſer que moi, & que j'ai ſeule creuſé l'abîme où je me vois, la mort eſt l'unique reméde qu'on y puiſſe apporter, je l'attend auſſi ſans trembler. Je ſçais que je ne ſortirai de ce Palais que pour recevoir la juſte punition

des

des crimes dont ma vie eſt tiſſuë ; & le ſeul regret que j'emporterai en mourant, eſt de n'avoir ici perſonne de ma Religion à qui confier mes remords & mon repentir. Cependant, continua-t-elle, votre habillement & votre langage me donnant lieu de croire que vous êtes Eſpagnolle & Chrétienne, j'oſe eſpérer de vous ce que ces lieux barbares ne peuvent me donner. Daignez donc vous confier à moi & ſouffrez que je vous faſſe connoître l'état de mon ame. Inſtruite des coûtumes de ce funeſte Païs, je puis vous donner des conſeils ſalutaires ; & ſans doute mieux affermie que moi dans la véritable Religion, vous pourrez achever une converſion qui n'a beſoin que d'un foible ſecours pour être auſſi ſolide que ſincere.

Ce diſcours excitant la curioſité de Stephanie, elle l'aſſûra qu'elle béniroit le moment de ſon eſclavage, ſi le Ciel l'avoit deſtinée à lui rendre un pareil ſervice. Mais Madame, continua-t-elle, ce n'eſt

pas

pas à votre fragile ſéxe qu'il remet des ſoins de cette importance ; & quoique j'aye ſuivi les loix de la Vertu autant qu'il m'a été poſſible, je n'ai que trop fait de fautes encore pour eſpérer de ſemblables graces. Mais quoiqu'il en ſoit, vous ne vous trompez pas, en nous croyant Eſpagnoles & Chrétiennes, l'infidélité & l'abandon d'un Epoux qui m'étoit plus cher que ma vie, en a cauſé tous les malheurs. Et lorſque je me flatois en avoir donné un à ma Fille, qui, par ſa tendreſſe pour elle & ſon zéle pour moi, me les feroit oublier, le ſort nous a réduit tous trois dans l'eſclavage ; & le cruel Roi de Trémiſen non content de nous donner des fers, vient encore de nous arracher des bras de cet Epoux & de ce Gendre en qui nous mettions toute notre eſpérance, & nous a fait conduire ici ſans que nous ſçachions le deſtin qu'on nous y prepare.

Je me doutois bien, reprit l'Inconnuë, que votre ſort ſeroit différent

férent du mien. Ne craignez rien, Madame, ces lieux ne ſont point funeſtes à celles qui peuvent ſe vanter de ſageſſe & de fidélité; on n'y punit que l'inconſtance & la trahiſon. Mais de grace, ajoûta-t-elle, ne me cachez plus votre viſage, le ſon de votre voix ne m'eſt point inconnu, il jette un trouble dans mon ame dont je ne ſuis point la maîtreſſe, peut-être que vos traits le diſſiperont, & m'efforceront d'effacer de ma mémoire l'objet fatal que vous venez d'y rappeller. Pardonnez, Madame, lui répondit Stephanie, à l'état où nous nous trouvons, ſi nous avons manqué à vous rendre ce qu'on vous doit en ôtant nos voiles, des yeux baignés de larmes ont crut qu'il leur étoit permis de ſe cacher. A ces mots ayant elle-même levé celui de Seraphine, l'Inconnuë parut ſaiſi d'admiration à l'aſpect de tant de charmes; mais lorſque Stephanie eut découvert ſon viſage, cette Femme la regardant avec des yeux épouvantés:

O Ciel! s'écria-t-elle en reculant quelques pas, que vois-je! l'ombre de Silvio de Manzarés vient-elle me persécuter jusques dans ce funeste lieu. Elle ne put achever, & se laissant tomber sur un siége comme une personne éperduë, elle fixa ses regards sur Stephanie sans pouvoir prononcer un seul mot.

Cependant l'Epouse de Don Antoine étonnée de ce qu'elle venoit d'entendre, & croyant calmer l'agitation de l'Inconnuë en se découvrant entierement: J'ignore, lui dit-elle, par quelle avanture le malheureux Silvio peut vous être connu; mais ce n'est point lui qui s'offre à vos regards, c'est Victoria de Manzarés sa déplorable Sœur, qui ne s'attendoit pas après plus de dix-huit ans d'exil, de peines & de douleurs, qu'on pût reconnoître des traits que tant de souffrances devroient avoir effacés.

Quoy! reprit l'Inconnuë, vous êtes Victoria de Manzarés, l'Epouse de Don Antoine de Silva. O! Grand Dieu, continua-t-elle en

en levant les yeux au Ciel, que vos Arrêts ſont équitables, & que j'ai de grace à vous rendre, puiſque vous permettez que la criminelle Dona Marcia, ne meure point ſans avoir imploré le pardon de celle qu'elle a ſi cruellement outragée. Un torrent de larmes lui coupant alors la parole, elle fut long-tems ſans la reprendre. Stephanie & Seraphine à qui le nom de Dona Marcia rendoit cet événement des plus intéreſſans, s'approchérent d'elle, & l'embraſſant avec bonté: Nous ne vous connoiſſons qu'imparfaitement, lui dit Stephanie, & je ne comprends pas comment vous auriez pû m'offencer: mais quand cela ſeroit véritable, & que vous ſeriez même la cauſe de mes infortunes, ne doutez point que je ne vous en accorde le pardon, que cette aſſûrance vous tranquilliſe, & nous apprenez par quel étrange avanture vous êtes en Afrique.

Tandis qu'elle parloit de la ſorte, les

les deux Eſclaves étonnées de ce qu'elles voyoient, voulurent faire retirer Dona Marcia; mais cette Femme déſolée leur parlant dans leur langue, les conjura de ne la point ſéparer des deux belles Captives, ajoûtant qu'elle les connoiſſoit; & que ne doutant point que leur vertu ne les mît à l'abri de la deſtinée de celles qu'on mettoit dans ce Palais, & qu'elles n'en fortiſſent bien-tôt, elle les prioit de la laiſſer joüir de la conſolation de les entretenir. Cette Femme n'étoit pas en état d'être refuſée, une loi fatale la condamnoit à la mort, elle attendoit à chaque inſtant celui de ſon ſupplice, & les deux Eſclaves ne jugérent pas à propos de la priver d'une ſi foible ſatisfaction, d'autant plus qu'elles eſpéroient apprendre par elle la vie de Stephanie & de Seraphine. Elles lui accordérent ſa demande; & les ayant laiſſées enſembles elles ſe retirérent, ne prenant pas de plaiſir à un entretien qu'elles n'entendoient pas. A peine furent-elles

les ſorties que Dona Marcia ſe jettant aux pieds de Stephanie, malgré les efforts qu'elle fit pour l'en empêcher: Que je ſuis coupable Madame, lui dit-elle, & que je crains que les bontés que vous me témoignez ne diſparoiſſent à la vuë des horreurs dont je vais vous inſtruire. Mais n'importe, continua-t-elle, vous ne pouvez me haïr plus que je me haïs moi-même, & je ne dois point différer un récit, qui, tout affreux qu'il eſt, devient néceſſaire à la conſervation de votre vie. Oui, Madame, ſi quelque choſe me conſole aujourd'hui de ma funeſte deſtinée, c'eſt de ſçavoir que mes crimes vont mettre au jour votre innocence, qu'ils vous arracheront de ce fatal Palais, & vous procureront la liberté. Heureuſe ſi ma mort, en briſant vos fers pouvoit auſſi vous réünir à l'infortuné Don Antoine, & qu'il apprit mon repentir d'une bouche ſi chere. Tout ce que vous me dites, Madame, reprit Stephanie, me paroît ſi ſurprenant & me trou-

ble

ble de telle sorte, que vous ne devez pas trouver mauvais si je n'ose y répondre. Faites-moi sortir de cette cruelle obscurité, expliquez-vous sans crainte, & ne doutez point de la sincérité des promesses que je viens de vous faire, d'oublier à jamais les maux que vous pouvez m'avoir causée. Hé comment pourrois-je vous haïr, votre repentir, vos pleurs & l'état humiliant où vous me contraignez de vous voir, rempliſſent mon cœur d'une pitié trop tendre pour qu'il puiſſe paſſer ſi promptement d'un ſentiment dans un autre. Raſſûrez-vous donc, & n'augmentez plus par l'excès de votre douleur celle dont je ſuis accablée. A ces mot l'ayant obligée de ſe lever & de s'aſſéoir près d'elle, elle la conjura de ne pas tarder à la ſatisfaire.

La triſte Dona Marcia lui rendit graces; & ne pouvant encore arrêter ſes larmes: Si mes avantures, lui dit-elle, en me couvrant d'ignominies, ne faiſoient rougir que moi en les déclarant, je n'héſi-

terois pas si long-tems à vous les compter. Mais Madame, c'est le propre du vice de trembler aux yeux de la vertu ; & comme il n'est guére naturel qu'une Courtisane prenne la Sagesse pour confidente, il n'est pas étonnant que je balance à mettre votre pudeur à de si rudes épreuves : cependant puisque c'est l'unique moyen de vous montrer mon repentir, & de vous délivrer d'un funeste esclavage, je m'y résous sans peine. Armez-vous donc de constance pour m'écouter, & de cette pitié généreuse dont vous venez de me flater, regardez moins l'énormité de mes crimes, que le motif qui me porte à vous en instruire, & soyez persuadée que sans la certitude où je suis, que ce récit vous garantira du destin qui m'attend, je vous épargnerois l'horreur de l'entendre.

Stephanie véritablement allarmée des précautions de Dona Marcia, l'embrassa, & lui protestant de nouveau que la compassion & la cha-

charité seroient les seuls mouvemens qu'elle exciteroit dans son cœur, elle la contraignit enfin de se calmer, & de prendre la parole en ces termes.

HISTOIRE

DE

DONA MARCIA.

LXXV. NOUVELLE.

JE ſuis née dans la ville de Grenade, de Parens ſans bien & ſans naiſſance, mais bons Catholiques. Je fus nommée Marcia en venant au monde, & toute l'éducation que je pus recevoir de mon Pere & de ma Mere, fut de m'inſtruire de ma Religion : connoiſſance qui m'auroit ſuffit pour ſuivre les loix de la Sageſſe, ſi j'euſſe voulu m'y tenir ; mais la mort m'ayant

yant enlevé ces auteurs de ma vie que je n'avois que seize ans, leur perte fut bien-tôt suivie de celle des principes de vertu qu'ils m'avoient donnés. Ces bonnes gens qui n'avoient subsisté que par les services qu'il rendoient aux autres, m'ayant laissé orpheline sans nul secours, & livrée à moi-même, la misere me causa tant de crainte que je résolus de tout employer pour en sortir. Le premier pas que je fis pour y parvenir, fut de chercher à me placer dans quelque Maison opulente auprès d'une Dame, qui pût être assez généreuse ou charitable, pour me donner l'éducation & les talens que l'indigence de mes Parens n'avoit pû me procurer.

Quoique je fusse extrémement jeune, l'ambition ne laissoit pas de me dominer déjà, & plus portée à chérir les agrémens que j'avois reçûs de la nature qu'a les augmenter par la vertu. Je n'étois occupée que du désir de plaire, & de faire ma fortune à quelque prix

que ce fût ; mais comme je n'avois nulle experience, & que mon obscurité ne me permettoit pas de me produire à ceux dont le rang & la condition pouvoient fortifier mon orgueil, je fus obligée d'avoir recours à une Femme, amie de feu ma Mere, qui paroissoit n'avoir point d'autre profession que celle de garder des malades, mais qui dans le fond n'étoit qu'une intriguante, & qui se mêloit bien plus des affaires de cœur, que de celles des corps infirmes. La liberté qu'un air prude & modeste lui donnoit d'entrer dans toutes les Maisons, me persuadant que je ne pouvois mieux m'adresser, je lui confie l'extrême envie que j'avois de sortir de la bassesse de mon état, & de la misere qui y étoit attachée. Cette Femme qui jusqu'alors n'avoit fait que très peu d'attention à ce qui intéressoit mon Pere & ma Mere, & qui ne me connoissoit presque pas, m'examina dans ce moment avec beaucoup de curiosité ;

fité ; & me trouvant très-propre à ce qu'elle vouloit faire de moi, me promit de me préſenter dès le lendemain à une Dame, chez laquelle il ne tiendroit qu'à moi de faire la fortune que j'avois tant à cœur. Charmée de ſa bonne volonté, je l'en remerciai avec des témoignages de joie & de tendreſſe, qui lui firent augurer que je ne démentirois pas l'opinion que lui donnoit ma phiſionomie : cependant, elle me tint parole, & me vint prendre le lendemain. J'étois fort mal miſe, & mon ajuſtement ne convenoit en nulle façon au déſir que j'avois de paroître aimable ; mais ma conductrice m'ayant aſſûrée que ce ne ſeroit pas un obſtacle à ma réception, & que j'exciterois mieux en cet état la pitié de la Dame, je fis enſorte d'accommoder ma vanité à la conjoncture préſente, & la laiſſant maîtreſſe de mon ſort, nous nous rendîmes dans cette Maiſon favorable, qui par ſa Magnificence me parut un Palais. Quantité de

Domestiques en hommes & en femmes, qui tous étoient occupés à différens emplois pour le service de leur Maîtresse, me persuadant qu'elle étoit d'un rang éminent, je me sentis une honte extrême de m'offrir a ses yeux telle que j'étois, il fallut pourtant s'y résoudre. On fut annoncer ma Duegne, & presque aussi-tôt on nous fit entrer dans un grand Cabinet, où tout brilloit d'or & d'azur. Clémence, c'est ainsi que ce nommoit celle à qui j'allois m'offrir, étoit assise sur plusieurs carreaux de drap d'or, & dans un deshabillé superbe : ce n'étoit plus une jeune personne, il ne paroissoit pas même qu'elle eût été d'une grande beauté ; mais je ne crois pas qu'il n'y ait jamais eu de Femme plus remplie de graces, plus attrayante & plus spirituelle. Elle nous fit approcher, & lorsqu'elle eut fait amitié à ma conductrice, attachant ses régards sur moi, & s'apperçevant que je rougissois de me voir si pauvre au milieu de tant de

de magnificence : Mon enfant, me dit-elle avec bonté, raſſûrez-vous, vous êtes belle, jeune, & bien faite. Ce ſont là les principaux ajuſtemens de notre ſexe ; & lorſqu'on y fait joindre un peu d'eſprit & de prudence, les autres les ſuivent de près. Je veux prendre ſoin de vous, & dès aujourd'hui je vous mets avec moi, non pour me ſervir j'ai des Femmes plus qu'il ne m'en faut, mais comme ma Fille, mon Amie, & ma Compagne ; & ſi vous répondez comme je l'eſpére à ce que je prétends faire pour vous, ſoyez aſſûrée que vous ſerez dans peu la perſonne du monde la plus fortunée. Ces paroles prononcées avec des agrémens qu'il m'eſt impoſſible d'exprimer, m'enchantérent. Je lui rendis mille graces, & lui promis d'être dévouée à ſes volontés, tout le tems de ma vie.

La maniere dont je m'énonçois, lui plut, elle m'embraſſa, & faiſant appeller une de ſes Femmes, elle lui commanda de me mettre

en état de me montrer aux yeux de la Compagnie, qui devoit se rendre chez elle. Elle fut obéïe. Cette Fille me conduisit à sa toilette, où par son adresse, je me vis en moins de deux heures coiffée, & vêtuë d'une maniere aussi galante que magnifique. Je fûs la premiere à m'admirer dans ce changement, & le contentement intérieur que j'en avois se manifestant au dehors, ne contribua pas peu à me faire paroître aimable. Clémence, fut charmée de moi, & me fit mille amitiés. Ma conductrice à qui j'avois marqué une vive reconnoissance, étoit en allée; & lorsque je fus achevé d'habiller, Clémence m'ayant ramenée dans son Cabinet, commença la conversation par plusieurs questions sur mes inclinations, mes sentimens, mon humeur, & ma façon de penser. Comme la nature m'avoit douée d'une grande facilité à m'exprimer, que mon esprit même étoit fort au dessus de mon âge, que la timidité n'étoit pas mon

mon partage, & que les occasions seules m'avoient manqué pour faire valoir mes dispositions à la coqueterie, je saisis avec empressement celle qui se présentoit de développer mon cœur & mon caractere, & me servant de toute mon éloquence pour faire mon Portrait, je satisfis si parfaitement aux différentes demandes de Clémence, que redoublant ces caresses: Ma chere Marcia, me dit-elle, vous m'enchantez; & puisque vous êtes si raisonnable, je veux commencer à vous instruire du motif qui m'a fait vous prendre avec moi, & de la conduite que vous devez tenir pour parvenir à la même fortune.

A votre âge, continua-t-elle, je n'en étois pas plus favorisée, mais quelques agrémens, un peu d'esprit & beaucoup d'intrigue m'ayant introduit dans le monde, je me suis tirée du néant & de l'indigence, en mettant à profit les présens que j'ai reçus de la nature. Comme je connois le monde, &

qu'enfin on se lasse de tout, & qu'il est de mon intérêt de chercher toûjours à renouveller les sentimens qu'on a pour moi, ne le pouvant plus par moi-même, je me suis résolue de me donner une Compagne, qui par ses attraits, sa jeunesse & son esprit, fasse revivre dans ma Maison les plaisirs & l'abondance; l'embarras étoit de la trouver telle que je la voulois. Pour cet effet je découvris mon intention à la vieille Azolie, cette Femme qui vous a conduite ici, qui m'a rendu plusieurs services dans l'occasion, & la priai de me chercher un sujet que je pusse former & rendre propre à mon dessein. La commission étoit délicate, cependant elle s'en chargea; mais malgré tous ses soins un mois s'est écoulé sans qu'elle ait pû me satisfaire, & sans la rencontre qu'elle fit de vous hier, elle ne comptoit plus y réussir. Elle vint aussitôt m'instruire de ce que vous lui aviez dit, me parla très-avantageusement de votre personne, m'af-

m'assûra que vous étiez mon fait, & me promit de vous amener aujourd'hui. Votre phisionomie m'a d'abord prévenuë en votre faveur, & vous avez vû que je n'ai pas hésité à vous prendre ; il ne s'agit donc plus que de vous préparer à suivre mes maximes, & de vous en faire une loi, afin que vous puissiez mériter & conserver votre fortune. Vous allez bien-tôt voir à vos pieds un nombre d'adorateurs, mais soïez en garde sur votre cœur. Une coquette habile doit plaire, se faire aimer, & n'être jamais sensible ; le parfait amour est l'écueil des personnes de notre sorte, & nous fait perdre en un instant ce qui nous a coûté tant de soins, de veilles & de peines.

J'écoutai tout ce discours, continua Dona Marcia, avec une grande attention, & j'avouerai qu'il me fit horreur ; mais quoique je visse clairement que j'étois avec la plus fameuse de toutes les Courtisanes, & que j'allois me perdre à jamais, mon funeste penchant

plus fort que les réflexion qu'un reste de pudeur me faisoit faire, emporta la balance ; & baniſſant de mon eſprit tout ce qui ſembloit condamner ma conduite pour ne m'attacher qu'au faux brillant de la fortune, je répondis à Clémence que je ferois mon bonheur & ma gloire de ſuivre ſes traces. En effet, j'y marchois d'un pas dont elle eut lieu d'être contente ; je le fus de même des ſoins qu'elle prit de moi, en me donnant des Maîtres en tous genre ; j'appris pluſieurs Langues, entre leſquelles l'Arabe & la Turque, furent des premieres : Clémence ayant pour principe que dans le métier que nous faiſions, il falloit ſe précautionner de cette connoiſſance, ne ſçachant pas à qui nous pouvions avoir affaire.

Cependant je devins bien-tôt célébre à Grenade, par le nombre de mes conquêtes ; les biens me furent prodigués, & je me vis en moins de trois années preſque auſſi riche que Clémence, avec laquelle

le je vivois dans une intelligence parfaite. J'avois acquis toute sa confiance, & charmée de ce que j'attirois dans sa Maison les principaux de Grenade, qui, pour se la rendre favorable auprès de moi, augmentoient chaque jour son opulence par la magnificence de leurs présens : elle me regardoit comme la plus ferme colonne de sa fortune. Dans les épanchemens de son amitié, elle m'avoit appris que le Duc de Médina Grand d'Espagne avoit eû pour elle autrefois une forte passion ; qu'il avoit été le premier qui lui eût fait du bien, & qu'elle en avoit eû un Fils ; mais que ce Seigneur n'étant venu à Grenade que pour les affaires de la Cour, il n'y avoit séjourné qu'un an, & qu'il avoit emmené son Fils avec lui à Madrid : que ce jeune Seigneur avoit été élevé sous le nom de son Pere, mais qu'il ignoroit avec tout le monde quelle fut sa Mere, qu'on en disoit des choses très-avantageuses, & souvent elle me témoignoit un ardent

désir de le voir: à force de m'en parler elle me fit naître la même curiosité, & pour la satisfaire, je lui posai le voyage de Madrid; mais la crainte que son absence ne dérangeât ses habitudes la faisant balancer, elle ne sçavoit à quoi se résoudre, lorsqu'elle reçût une lettre du Duc de Médina, qui lui mandoit que Don Carlos son Fils & le sien étoit parti pour voyager dans tous les lieux soûmis à la domination du Roi d'Espagne; qu'il devoit s'arrêter quelques tems à Grenade, & qu'il lui avoit commandé de la voir; qu'il ne lui avoit parlé d'elle, que comme d'une Amie dont il étoit sûr; qu'il la prioit de garder avec lui un profond secret sur sa naissance, & d'avoir l'œil qu'il ne fit point de connoissance dangereuse. Cette marque de confiance parut si glorieuse à Clémence, quelle forma le dessein de s'en rendre digne, en n'inspirant à Don Carlos que des sentimens relevés, & de le détourner de toutes les voyes que suivent ordinairement les

les jeunes gens dans les premiers pas qu'ils font dans le monde, ce qui les jettent souvent dans des précipices dont ils ne peuvent jamais se relever. Dans cette idée elle me pria fort sérieusement de ne point lancer mes traits sur ce jeune Seigneur, dont elle vouloit ménager le cœur, les biens & la réputation; quoi qu'une conquête de moins soit d'une grande importance pour une Femme qui veut triompher de tout, je lui promis de ne rien tenter pour me l'assugettir; mais la suite lui fit connoître d'une cruelle maniére, qu'il eut mieux vallu pour elle & pour lui que je l'eusse enchaîné.

Don Carlos arriva peu de tems après la lettre de son Pere, & ne manqua pas de se rendre aussi-tôt chez Clémence, qui le reçut avec mille marques de joie & de respect, en lui disant qu'elle avoit de si grandes obligations au Duc, que le regardant comme son bienfaicteur & son protecteur, elle ne pouvoit témoigner trop de zéle & d'affec-

fection à ceux qui lui appartenoient. Don Carlos parut charmé de ſes manieres & de ſa converſation; elle le pria d'agir chez elle en maître, & de ne point prendre ſes repas ailleurs, il y conſentit, & s'y trouva ſi bien, que depuis ce jour il en fit ſa Maiſon d'habitude. Comme Clémence voyoit ce qu'il y avoit de meilleur à Grenade, que l'on y venoit ſouvent pour des concerts ou des aſſemblées d'eſprits, dont elle avoit ſoin de couvrir ſes intrigues, & que chacun aimoit à s'y rencontrer, perſonne dans la Ville ne blâma le jeune Médina du plaiſir qu'il y trouvoit. Il étoit très aimable de ſa Perſonne, & Clémence contribua beaucoup à le perfectionner par ſes conſeils & ſes leçons. Elle lui réglois ſes compagnies, ſes promenades & ſes plaiſirs; l'inſtruiſoit de ce qu'il devoit dire ou faire ſelon les occaſions; lui découvroit le caractére des uns & des autres, ceux qu'il devoit éviter ou rechercher; elle lui nommoit les femmes qu'il pou-

pouvoit voir avec honneur, celles qui méritoient qu'on s'y attachât, & le guidoit généralement dans toutes ſes actions ; mais comme tant d'attentions demandoient de fréquents entretiens, & que Don Carlos n'en trouvoit point qui eût autant de charmes que le ſien, il y borna tous ſes plaiſir, de façon qu'il ne la quittoit plus. Cette aſſiduité plut à Clémence dans ſes commencemens, mais dans la ſuite elle vint à la gêner. Comme elle lui donnoit des leçons très-différentes de celles que nous ſuivions, elle & moi, ſa préſence nous contraignoit extrêmement, d'autant plus que depuis quelque tems nous lui trouvions un air ſombre & mélancolique qui ne lui étoit pas naturelle, qui le faiſant paſſer des jours entiers à nous regarder ſans rien dire, nous donnoit un ennui mortel. Clémence s'allarma de cette triſteſſe, & voulant en pénétrer le motif, elle ſe réſolut de s'en éclaircir avec lui.

Un jour que nous nous promenions

nions tous trois dans les Jardins du fameux Palais de l'Alembre, Don Carlos nous ayant conduites dans l'allée la plus ſolitaire, Clémence qui s'appuyoit ſur lui, le regardant en ſouriant: Vous ne faites pas votre cour à Dona Marcia, Seigneur, lui dit-elle, la ſolitude n'a point de charmes pour elle, & je ſuis aſſûrée qu'elle ſe plairoit bien mieux dans les allées où le grand monde ſe raſſemble, que dans celle-ci. Je ſuis fâché, lui répondit-il, que Dona Marcia ne ſoit pas de mon goût, mais je vous avouë que je m'en conſolerai facilement s'il eſt conforme au vôtre. Cette réponſe impolie ſurprit Clémence: Ce n'eſt pas à moi ſeule, reprit-elle d'un air ſérieux, que vous devez plaire, un homme de votre âge doit être galant avec toutes les Dames, & ce n'eſt pas ſuivre les leçons que j'ai pris la liberté de vous donner, que d'en agir autrement; mais puiſque malgré nous vous nous avez amenées dans un endroit où perſonne ne peut

peut nous entendre, je veux venger Dona Marcia, en vous reprochant en sa présence la conduite que vous tenez depuis quelque tems. Vous n'êtes plus le même Don Carlos, continua-t-elle, depuis le matin jusqu'au soir attaché à nos pas, vous ne voyez que nous; tous vos amusement se bornent à vous renfermer dans mon Appartement, où triste & rêveur, vous m'écoutez ou prenez un livre selon que vous le jugez à propos; vous n'etes d'aucuns plaisirs; vous ne donnez aux Dames de Grenade, ni fêtes, ni spectacles; content d'avoir fait paroître dans les premiers jours de votre arrivé votre adresse aux Tournois, & votre magnificence dans quelques assemblées, vous avez cessé tout à coup vos galanteriez: cependant vous sçavez que le Duc de Médina ne vous a laissé voyager dans toutes les Villes d'Espagne, que pour vous donner occasion de paroître avec éclat, & que je ne vous ai pas conseillé autre choses que de

ſoutenir votre rang en grand Seigneur. Grenade eſt le centre de la galanteri & de la politeſſe, ſes habitans pour être Chrétiens & ſoûmis aux Eſpagnols, n'ont rien oublié des anciennes coûtumes des Maures, dont ils ſont deſcendus, & vous en ſerez regardé comme un Sauvage, ſi vous ne changez cette façon de vivre.

Un homme de votre âge & de votre condition doit toûjours remplir le premier rôle ſur le grand Théatre du monde; il doit ſçavoir accorder la ſageſſe avec les plaiſirs, la prudence avec la joie, les reflexions & la morale avec les événemens; mais ce n'eſt point en cherchant la ſolitude, en paroiſſant mélancolique, & en ſe renfermant avec Clémence, que vous acquerrerez la réputation de ſage, de galant, & de magnifique: ſi je vous voyois aſſidu près de quelqu'autres, je croirois que l'amour cauſe le changement que je remarque en vous, & peut-être vous le pardonnerai-je en faveur de

de l'objet, mais ne voyant que moi....

Hé! grand Dieu, s'écria-t-il en l'interrompant avec transports, n'êtes vous pas suffisante pour faire tout le bonheur d'un homme qui vous adore. Car enfin Clémence, continua-t-il, il n'est plus en mon pouvoir de vous cacher le feu qui me dévore; & puisque vous êtes prête à me pardonner, si c'est l'amour qui me met dans l'état où je suis, faites donc grace à celui dont je brûle pour vous. L'étonnement de Clémence à ces paroles ne se peut exprimer, elle en pâlit d'effroi, je ne fus pas moins surprise, & nous gardions toutes deux un morne silence, quand Don Carlos se jettant à ses pieds, & la regardant avec des yeux remplis de feu: Ma chere Clémence, lui dit il, suis-je donc une conquête si méprisable, que vous ne daigniez seulement pas me répondre? Voulez-vous me voir expirer à vos genoux? N'en doutez point, je vous aime, & si vous ne répondez pas à ma flam-

flamme, il faut que je meure. Don Carlos, lui dit enfin Clemence en affectant une tranquillité qu'elle n'avoit pas, je vois votre ruse, vous cherchez à vous venger de la liberté que je me donne de vouloir vous corriger, ou me regardant comme votre Maîtresse en galanterie, vous avez résolu d'essayer avec moi la déclaration d'amour que vous devez faire à quelque autre, je ne m'en offense pas, je vois à present que mes conseils sont hors de saison; & satisfaite de sçavoir que vous n'êtes pas aussi indifférent que je le pensois, je ne me hazarderai plus à vous donner des leçons: levez-vous, & cessons cette raillerie. Moi feindre, reprit-il vivement, moi railler: Non, Clémence, vous ne me connoissez pas, jamais rien de plus vrai n'est sortit de ma bouche, & je ne quitterai point de ce lieu, que vous n'ayez décidé de mon sort. Jamais embarras ne fut plus grand que celui de Clémence, elle ne voyoit que trop clairement que Don Carlos

los étoit ſincére, & que ſans le vouloir elle avoit triomphé du cœur de ſon propre Fils ; mais cherchant toûjours à lui rendre la raiſon, ſans être obligée de lui découvrir l'obſtacle invincible qui s'oppoſoit à ſon amour, elle lui répréſenta avec douceur le ridicule de ſa paſſion ; lui remit devant les yeux la diſproportion de leurs âges qui ſembloit interdire entr'eux tout commerce de galanterie, & le tort qu'un pareil attachement feroit à ſa gloire. Vous devez ſonger, lui dit-elle, à des nœux plus ſolides & plus honorables ; le Duc de Médina prétend vous allier dignement, & ce ſeroit vous perdre que de vous livrer à des ſentimens ſi contraires à ſes projets. Depuis que vous êtes ici vous ne devez pas ignorer qui je ſuis ; pour moi je ne me flate point, & je ſçai parfaitement ce qu'on en dit & ce qu'on en penſe ; & ſi je me ſuis ſoûtenuë dans une conduite auſſi épineuſe que la mienne, ce n'a été qu'en évitant de détourner la jeu-

neſſe de ſes devoirs, en refuſant les hommages de ceux dont les Familles pouvoient ſe révolter contre moi, & par le ſoin que j'ai pris de n'avoir à faire qu'à des gens qu'on ne pouvoit m'accuſer d'avoir ſéduits. Jugez donc ce que l'on croiroit, ſi l'on vous voyoit attaché à mon char, & quels reproches le Duc votre Pere ſeroit en droit de me faire en apprenant un tel déréglement; puiſqu'il auroit tout ſujet d'imaginer que je vous y auroit porté, étant d'un âge trop avancé pour avoir fait naître une pareille paſſion à un homme du vôtre, ſans que la ruſe & l'artifice s'en fuſſent mêlées; revenez donc à vous même, réfléchiſſez ſur la honte de votre choix, & ne me contraignez pas à refuſer même le nom de votre Amie.

Don Carlos écouta tout ce diſcours avec des mouvemens d'impatience & de colére, qu'il eut une peine extrême à modérer; & lorſqu'elle eut ceſſé de parler la regardant d'un air terrible: C'eſt-à-dire,

dire, reprit-il que vous ne voulez être sage que pour moi; & qu'il faut que de tous ceux qui vous ont aimés, je sois le seul malheureux. Cruelle, continua-t il, ne suis-je pas assez misérable de mettre laissé surprendre à tes charmes séducteurs, sans que tu veuille encore augmenter mon tourment, par une vertu si fort à contre tems; mais n'espére pas m'abuser, ce fer va me percer à tes yeux, si tu ne change de langage.

S'en est trop, interrompit Clémence outrée de ses paroles, & puisqu'en perdant la raison, vous oubliez aussi ce que tout homme doit à mon sexe, apprenez que malgré votre rang, & le peu que je suis, vous me devez du respect, que les loix humaines & divines condamnent votre flamme; que vous prenez sans doute pour amour les mouvemens secrets de la nature qui vous parle pour moi; que je vous ai donnai le jour; enfin que vous êtes mon Fils. Votre Fils, s'écria Don Carlos en se levant a-

vec précipitation. Oui, lui répondit-elle à l'instant, & pour vous en convaincre, lisez cette lettre. A ces mots remettant en ses mains celle du Duc de Médina, il en fit hautement la lecture ; mais avec tant de trouble & d'agitation, qu'il sembloit qu'il alloit expirer. Cependant la lui rendant avec assez de sang froi, pour nous faire espérer le retour de sa raison. Je vous demande pardon, lui-dit-il d'un air tout changé, de mes emportemens, & des transports d'un amour dont je ne suis pas le maître ; vous n'y serez plus exposée, j'y vais mettre ordre ; mais c'est toûjours une grande satisfaction dans mon funeste sort de sçavoir, que ne pouvant m'aimer comme Amant, vous serez du moins forcée de me plaindre, & de me regrêter comme votre Fils. A ces derniéres paroles tirant son poignard, il se l'enfonça dans le sein avec une telle promptitude, que nous le vîmes tomber mort à nos pieds, avant que nous eussions seulement apperçû son action.

Cet

Cet affreux événement nous fit faire des cris si terribles qu'ils attirérent près de nous tous ceux qui se promenoient dans les autres allées. Ce spectacle les mit dans une étrange confusion : nous étions plus mortes que vives Clemence & moi ; mais comme on nous connoissoit trop bien pour ne pas tirer de cette avanture des jugemens fâcheux sur notre conduite, nous songeâmes à nous démêler de la foule pour aller prendre nos précautions sur les suites qu'elle pouvoit avoir. En effet profitant du bruit & du tumulte, nous nous échapâmens des yeux de tant de témoins, & nous étant renduës dans notre Maison, nous y prîmes promptement ce que nous avions de plus précieux; & ne trouvant pas à propos d'y rester, nous fûmes nous cacher chacune chez nos Amis. Clemence se retira dans le Palais d'un Seigneur Grenadin qui l'avoit toûjours protegée, & moi chez un riche Negociant, qui depuis long-tems étoit le seul qui

prît soin de ma fortune. L'un & l'autre nous donnérent un azile assuré tant que cette affaire fut en mouvement, qui se seroit très-mal tournée pour Clemence sans le pouvoir de son Protecteur, & les sommes considérables qu'elle répandit pour se rendre la Justice favorable, ce qui lui réüssit de façon, que cet accident ne servit qu'à prouver qu'elle étoit la plus estimable des femmes de la sorte. Le Duc de Médina ayant même sollicité pour elle, & fait connoître qu'elle ne pouvoit être responsable de l'extravagance d'un jeune homme à qui l'amour avoit tourné l'esprit. Ainsi lorsque tout fut appaisée elle revint dans sa Maison; mais étant persuadée qu'elle n'auroit plus les mêmes agrémens dans le monde, & que cette avanture alloit être un échec au crédit qu'elle s'étoit acquis, elle se fit justice; & formant la résolution de joüir de ce qu'elle avoit sans se mettre dans de nouveaux embarras, elle me fit dire qu'elle se retiroit dans une

une Terre qu'elle avoit en Andalousie, pour y mourir tranquillement; que je pouvois aller où je jugerois à propos, & me renvoya chez mon Négociant, tout ce qui étoit à moi dans sa Maison. Comme il devoit partir pour se rendre à Malaga, il me proposa de l'y suivre, en me promettant de m'y donner une Maison, & de partager toûjours sa fortune avec moi. J'acceptai ce parti: charmée de quitter une Ville, où je commençois à n'être plus en vogue, je vins à Malaga, où quelques jours après notre arrivée, la mort m'enleva mon Négociant. Mais comme il me laissoit dans une situation gracieuse, & que je n'y étois attachée que par intérêt, je m'en consolai très-aisément, & ne songeai qu'à faire de nouvelles conquêtes: pour cet effet, je me manifestai dans tous les lieux où je crus que mes charmes pouvoient m'en procurer.

Ce fût dans une promenade publique, que Don Bernardo de

Manzarés, jetta les yeux sur moi, qu'il en devint amoureux, & m'offrit d'abord ses soins; sa personne n'avoit rien d'agréable, mais comme il étoit riche, & que je ne cherchois pas à me lier par le cœur, je crus devoir ne pas manquer une si belle proye: notre commerce fût bien-tôt noüé. Cependant le vieux Seigneur de Manzarés votre Pere & le sien, n'etant pas encore mort, nous nous conduisîmes avec tant de discrétion, qu'il n'en sçut rien: mais son trépas ayant rendu Don Bernard maître de son bien & du votre, il me le sacrifia entiérement. Ma Maison devint d'une opulence prodigieuse; Don Bernard en faisoit le rendez-vous de tous ses Amis; & quoiqu'il m'aimât à la fureur, & qu'il me donnât tout ce qu'il possedoit, je ne laissois pas de lui faire secretement nombre d'infidélités pour augmenter ma fortune.

Le jeune Don Silvio de Manzarés votre Frere jumeau, ne fut pas plûtôt en âge de paroître dans le

le monde, que Don Bernard qui ne cherchoit qu'à disposer de vos biens, l'aména chez moi, en me priant de lui donner le goût des plaisirs; afin qu'en s'y livrant, & faisant les dépenses dans lesquels ils entraînent, il n'accusât que lui-même de la dissipation de son revenu; & ne pût lui en demander compte; je le servis comme il le souhaitoit. Don Silvio ne fut pas long-tems à se livrer à son penchant; mille fois plus débauché que son Frere, je n'eus aucune peine à le réduire, s'étoit tous les jours nouveaux divertissemens & des répas superbes. Quelques Femmes de mon caractere que j'avois initiée dans nos mysteres, en augmentoient les agrémens. Manzarés me parloit souvent de vous, il m'apprit l'étonnante ressemblance que la nature avoit mise entre vous & Don Silvio; & ne me cachoit rien de l'inquiétude que vous lui causiez; étant déjà en âge d'être mariée, & craignant extrêmement l'instant où vous seriez en droit de

lui demander votre bien, comme il avoit deſſein de ſe l'approprier, & que le mien étoit de le faire paſſer de ſes mains dans les miennes, je lui conſeillai de vous faire Religieuſe; c'étoit ſon ſentiment; mais la difficulté étoit de vous y contraindre, & ce fut à quoi nous voulûmes nous donner le tems de réfléchir. Comme Manzarés ne vouloit pas qu'on crut qu'il ſe ruinoit avec moi, & qu'il jettoit ſon Frere dans le même abîme, il ne venoit jamais me voir ouvertement; & pour qu'on fût témoins à Malaga de toutes ſes démarches, il étoit quelques-fois huit ou dix jours ſans paroître chez moi; & lors qu'il s'étoit montré pendant ce tems chez le Gouverneur & les principaux de la Ville, il diſoit hautement qu'il alloit à la Campagne pour quinze jours ou trois ſemaines; & faiſant ſemblant de partir avec Don Silvio, ils ſe rendoient à ma Maiſon, où nos Amis de l'un & de l'autre ſexe, avoient ſoin de ſe trouver; & s'y renfermant avec nous,

nous, nous aidoient à ne nous pas ennuyer.

Ce fut dans une de ſes parties que nous réſolûmes de prendre conſeil ſur les moyens de vous obliger à renoncer au monde. Don Bernard m'ayant quittée comme à ſon ordinaire pour ſe manifeſter dans la Ville, accoûtumée à profiter de ſes abſences pour aller de côté & d'autre; le hazard me fit voir Don Antoine de Silva. Vous ſçavez, Madame, qu'il eſt peu d'hommes auſſi bien faits que lui; & que s'il eſt vrai qu'il faille toûjours quelques raiſons ſenſibles pour excuſer nos foibleſſes, jamais rien ne fût plus pardonnable que de s'en laiſſer charmer; pour moi qui, juſqu'à ce fatal moment, n'avois connu l'amour que pour en donner ſans en prendre, qui me croyois invincible, & qui n'étois pas en garde contre un péril que je ne pouvois prévoir, je fus frappée à ſon aſpect d'un trait ſi prompt, que le voir, l'aimer, & vouloir en être aimée, furent pour moi la même choſe.

J'en devins éperduë, & me ſouvins, mais trop tard, des leçons de Clémence; je perdis le repos, le ſommeil, tout vint à me déplaire, & ne pouvant être un jour ſans voir Don Antoine, je paſſai tous ceux de l'abſence de Manzarés à le ſuivre aux promenades & dans les Egliſes, tâchant de m'en faire remarquer: j'y parvins, mais je n'en tirai qu'un funeſte préſage pour le ſuccès de mon amour, puiſqu'il ne m'eut pas plûtôt regardée, que détournant les yeux avec mépris, j'entendis qu'il dit aſſez haut à un de ſes Amis: Verra-t-on toûjours de ſes ſortes de Femmes, je ne les puis ſouffrir. Ces paroles qui devoient me faire rentrer en moi-même, ne firent qu'augmenter le déſir de lui donner des chaînes, & bien loin de me rebuter, je ne me laſſai point d'attaquer ſon cœur: je lui fis parler par des perſonnes inconnuës; je l'invitai à des rendez-vous; je lui écrivis; je le ménaçai de me tuër, s'il ne m'accordoit pas un moment d'entre-

tien:

tien : tout fut inutile, & ne le contraignit qu'à m'écrire un Billet outrageant, cruel & mépriſant, ſans date, ſans ſouſcription, & ſans nulle marque de politeſſe : la fureur s'empara de mon ame, & faiſant ſuccéder la haine à l'amour, je jurai de me vanger de ſes mépris quand je devrois perdre la vie.

J'étois dans cette terrible réſolution, quand Don Bernardo revint me trouver avec Silvio ; je me contraignis du mieux qu'il me fut poſſible, pour qu'il ne s'apperçûs point du trouble qui m'agitoit. Il y avoit quinze jours que nous étions enſembles, quand un More qui me ſervoit, & qui ſeul avoit ma confiance, me dit un matin, que Don Antoine de Silva s'étoit marié ſecretement la nuit de devant dans la Chapelle du Palais du Gouverneur, avec Dona Victoria de Manzarés. Je l'avoüerai, Madame, cette nouvelle fut un coup de foudre pour moi, & me rendis votre mortelle ennemie ; cependant j'héſitai à la croire, & demandai

dai au More de quelle part il la tenoit; mais je n'en pûs douter quand il m'eut assûré qu'un des Domestiques du Gouverneur, qui avoit été son Camarade, la lui avoit apprise, comme ayant été témoins de la cérémonie, en le priant de n'en point parler; qu'il lui avoit même nommé ceux qui y étoient présens, jusques à lui dire que Valério Gouverneur de Don Silvio, & Mathilde son Epouse vous avoient conduite au Palais, & qu'on ne doutoit point que vos Freres ne fussent de concert dans cette affaire, puisque ces deux personnes en étoient.

Cet article augmenta mon étonnement & ma douleur, croyant que les Manzarés m'en faisoient un mystere, & que cette reserve me menaçoit de quelque trahison. Dans cette perplexité, je fus plusieurs jours sans sçavoir à quoi me résoudre; mais comme mon amour n'étoit pas encore éteint, & que je craignois de le faire éclatter en m'éclairciſſant avec Don Bernardo,

do, je fus saisie d'une telle mélancolie, malgré les efforts que je faisois pour me contraindre, qu'il s'en apperçut, & m'en demanda la cause avec tant d'empressement, que ne pouvant plus me taire, je la prétextai du sujet que je croyois avoir de me plaindre de lui, par le secret qu'il me faisoit du mariage de sa Sœur avec Don Antoine de Silva. Ce discours le troubla presque autant que moi; & la surprise bien mieux que ses paroles m'ayant prouvée qu'il n'en sçavoit rien, je repris courage; & me servant de tout le pouvoir que j'avois sur lui, j'animai sa fureur de telle sorte, que je fis consentir à tout ce qui pouvoit assûrer ma vengeance.

Cependant feignant de ne vouloir rien précipiter, je lui conseillai de sçavoir la vérité, & de se contraindre en cas que la chose fût certaine, jusqu'à ce qu'il m'eut revû; & qu'alors; je lui donnerois des moyens assûré de rompre pour jamais, ce fatal hymen. Il me crut,

crut, & dès le même jour s'étant rendu chez lui, il y fût à peine de retour, que le Gouverneur le manda; qui voulant ſçavoir ſes ſentimens avant de lui rien déclarer, lui propoſa Don Antoine pour être votre Epoux. Manzarés connut ſon artifice, & ſe ſervit de tout le ſien pour lui répondre : vous ſçavez de quelle maniere il reçut la propoſition, la joie qu'il en témoigna, & les amitiés qu'il fit à Don Antoine, la liberté qu'il lui donna de vous voir, & qu'il remit votre hymen au retour de Silvio, qu'il dit avoir laiſſé pour affaire à la compagne. Lorſqu'il en eut aſſez fait pour vous perſuader qu'il ignoroit vos demarches, & qu'il ſouhaitoit votre union, il vint nous réjoindre pour conſulter de quelle façon il arrêteroit ce coup, & ſe vangeroit de vous & de votre Epoux. Comme j'avois eu le tems de réfléchir aux moyens de vous punir, de vous être emparée d'un cœur que je n'avois pû toucher, j'avois conclu avec Silvio de vous

vous perdre dans l'esprit de Don Antoine, en lui prouvant que vous n'étiez pas plus digne que moi de son amour ; & par une double trahison, vous le faire croire infidéle : la chose étoit difficile ; mais dequoi ne vient pas à bout une Femme à qui le crime ne coûtoit rien. Je dis mon projet à Manzarés, il l'approuva, quoiqu'il vit beaucoup d'obstacles à sa réussite. Il sçavoit que vous étiez née vertueuse, & qu'il falloit qu'un grand fond d'estime & de tendresse vous eût portée au pas que vous aviez fait en faveur de Don Antoine ; il voyoit même une continuité de sagesse dans cette démarche qui l'allarmoit, puisque vous aviez voulu l'appuyer de l'autorité du Gouverneur. Il connoissoit Don Antoine de Silva pour un homme, qui malgré sa jeunesse n'envisageoit rien au dessus de la vertu, & qui la portoit lui-même jusques à la cruauté, contre ceux qui n'en suivoient pas les maximes ; & persuadé qu'il ne vous eût jamais épou-

pouſée, s'il n'avoit pas été très-certain de la vôtre, il craignoit de voir manquer le deſſein que je formois de détruire des prétentions ſi bien fondée de part & d'autre: cependant je l'en aſſûrai; & comme je lui avois entendu répéter pluſieurs fois qu'il n'y avoit aucune différence apparente entre vous & Silvio, ce fut ſur cette reſſemblance que je mis toutes mes eſpérances.

Mais pour en être plus certaine, tandis que Don Bernard s'occupoit de ſes réfléxions dans mon Appartement, j'en ſortis avec Don Silvio; & paſſant dans un Cabinet, je l'habillé en femme, il y étoit d'une beauté ſurprenante. Enſuite m'étant renduë ſeule auprès de Manzarés, je me fis annoncer Silvio, comme une Dame qui demandoit à me parler, j'ordonnai qu'elle entrât, ce qu'elle fit; mais elle n'eut pas plûtôt levé ſon voile, que Don Bernard pâlit & fit un cris terrible. Je ne pus m'empêcher de faire éclater la joie que me

me cauſoit ſon erreur ; mais quoique Silvio s'efforçat de l'en tirer par mille extravagances que lui ſuggeroit ſon déguiſement, il le prit toûjours pour vous, & ſe ſeroit porté à quelque extrêmité fâcheuſe, ſi votre jeune Frere n'eût pris le parti de ſe deshabiller devant lui. Il fut véritablement confus de s'être abuſé de la ſorte ; pour moi charmée de cette épreuve qui m'aſſûroit que je pourrois bien tromper Don Antoine, puiſque Manzarés l'avoit été ſi parfaitement ; je le priai de ne s'embarraſſer de rien, & de ne plus paroître chez moi, que je ne le mandaſſe, ne lui donnant pour tout ſoin que d'empêcher que Don Antoine ne vous vit l'eſpace de trois ou quatre jours. Il ſuivit de point en point ce que je lui avois preſcrit : il fit accroire à votre Epoux qu'il avoit été outragé dans une Maiſon par un homme qu'il ne connoiſſoit pas ; qu'on l'avoit empêché d'en tirer vengeance en le faiſant évader ; mais que ne pouvant vivre avec cet

cet affront, il falloit qu'il eut la vie de cet homme, ou qu'il eut la sienne ; & que pour cet effet, il le conjuroit de lui aider à le trouver ; il le lui dépeignit selon le Portrait qu'il avoit forgé, & lui nommant les Maisons les plus considérables de Malaga, dans lesquels on disoit que son ennemi se manifestoit ordinairement, il le conjura de ne pas être un jour sans y aller, pour tâcher de le joindre, tandis que de son côté il parcoureroit les autres endroits de la Ville.

Don Antoine étoit trop sensible à l'honneur, pour ne se pas livrer tout entier à la réparation de celui de son Beau Frere, il saisit la chose avec feu ; & pressé de répandre lui-même le sang de l'offenseur, sans qu'il en coûtât une goûte à l'offensé, il assûra Manzarés qu'il faudroit que cet homme se fût caché sous terre s'il ne le trouvoit pas ; & dès le même jour s'étant mis en mouvement, il ne put vous voir. Don Bernard qui feignoit de s'en donner de semblables, le joi-

joignoit tous les soirs dans les jardins du Gouverneur, où ils étoient convenus de se rendre compte du succès de leurs démarches. Et comme Don Antoine espéroit que chaque jour seroit plus favorable à sa recherche, & qu'il craignoit que son absence ne vous allarmât, il pria Don Bernard de vous rendre les Lettres qu'il vous écriroit toutes les nuits, pendant qu'il seroit forcé de se priver de votre vûë. Il s'en chargea effectivement; mais loin de vous les rendre, il me les envoyoit en m'instruisant des effets de son stratagême. Alors ne voulant pas retarder le mien, je fis écrire à Don Antoine par une main inconnuë, qu'il prît garde à ce qu'il alloit faire en épousant Victoria de Manzarés; qu'il étoit la duppe du Frere & de la Sœur: que le premier ne cherchoit qu'à se défaire d'une Sœur, dont la conduite étoit des moins sévéres, & que l'autre ne s'étoit si promptement renduë à son amour, que pour cacher le désordre de ses in-

trigues ſecretes ; qu'on ne lui avançoit rien qu'on ne fût en état de prouver ; & que s'il ſe vouloit laiſſer conduire par le Porteur du Billet, on lui feroit voir très-réellement la trahiſon & l'infidélité de ſa Maîtreſſe. Je ſçavois que Don Antoine ne démentoit en rien le génie de notre Nation ; que la jalouſie & le point d'honneur étoient les ſeules choſes où la violence de ſon tempérament ne pouvoit ſe moderer ; & j'étois ſûr du coup que je portois, pourvû qu'il ne vous parlât pas. Mon artifice réuſſit, comme je l'avois eſpéré. Don Antoine frappé de ce fatal écrit, fut quelques-tems ſans répondre à celui qui le lui donna : cependant ayant de la peine à croire ce qu'il renfermoit, il s'imagina que l'homme que Don Bernard & lui cherchoient avec tant de ſoin, pouvoit en être l'auteur, & qu'il ne devoit pas négliger une avanture qui le pourroit livrer à ſa vengeance. Dans cette idée, il dit à mon envoyé qu'il étoit

étoit prêt à le ſuivre, pour faire répentir les calomniateurs de leur inſolente témérité. A ces mots, s'étant muni de deux piſtolets de poche, indépendamment de ſon épée, & d'un poignard que nos Seigneurs portent toûjours à leurs ceintures, il dit à mon homme de le méner où il voudroit.

Tandis que cela ſe paſſoit, j'avois tout préparé dans ma Maiſon pour le convaincre de votre infidélité. Je déguiſai Don Silvio, & le coiffai à peu près comme il me dit que vous l'étiez ordinairement; & l'ayant fait mettre au lit dans un Appartement contigu au miens, où l'on montoit de ma Cour par un eſcalier ſecret, je fis places à ſes côtés un jeune débauché des amis de ſon Frere & des ſiens, qui étoit de notre confidence. Nous ouvrîmes tous les rideaux du lit & de la Chambre, afin que Don Antoine vît au grand jour la preuve de ſon malheur, & j'attendis avec impatience l'inſtant fatal de ma vengeance. Je ne languis pas long-

tems, Don Antoine arriva avec ſon conducteur, j'en fus auſſi-tôt avertie, & je fus au-devant lui, mais toute ma haine m'abandonna en l'abordant. Cette taille ſi noble, cette phiſionomie ſi remplie d'attraits, & cet air majeſtueux, que l'état préſent de ſon ame augmentoit encore, reprirent ſur moi leur premier empire. Je me ſentis attendrie, & commençois à me repentir de la trahiſon que j'allois lui faire, lorſque m'ayant reconnuë, & me regardant avec une fureur mêlée d'indignation: Quoi c'eſt vous, me dit-il, qui vous hazardez à vouloir noircir la vertu même, & qui par un ſi lâche artifice croyez trouver le chemin de mon cœur. Rendez grace, continua-t-il, au mépris que vous m'inſpirez, ſi je ne perce pas le votre de ce poignard; mais ſi vous continuez à me perſécuter, craignez les juſtes effets de mon courroux & de ma vengeance. A ces mots, cherchant à s'en aller, je me jettai au-devant de

ſes

ſes pas, & l'arrêtant par le bras: Non cruel, lui répondis-je, je ne prétends plus toucher ton barbare cœur, mon malheureux amour en a perdu l'eſpoir, mais il n'a pas perdu le ſoin de ta gloire, malgré ta haine, elle m'eſt chere, & je veux te prouver que cette Dona Marcia, que tu ne crois digne que de tes mépris, méritoit ta tendreſſe auſſi bien que ta Victoria. Viens ingrat, continuai-je, viens la voir dans les bras d'un Rival, à qui ma Maiſon ſert d'azile dans ſes tranſports amoureux, contre les témoins de ſon bonheur. Cette intrigue eſt liée depuis plus de deux mois, mais ce n'eſt que d'hier, que j'en ai connu les objets. Victoria de Manzarés s'eſt introduite chez moi avec ſon Amant ſous un nom ſuppoſé; ils ont feint des malheurs qui m'ont prévenuë en leur faveur; & depuis ce jour facilitant leurs entrevüës, ils ont ſouvent profité de ma crédulité. Ils n'entrent & ne ſortent d'ici, que la nuit: ils y ſont aujourd'hui,

d'hui, & paſſent enſembles des momens qui ne ſont dûs qu'à toi, juſqu'à ce que les ténébres leur permettent de ſe retirer. Je n'ai ſçû qu'hier le nom de ta perfide Amante, & j'ai cru que ne pouvant te perſuader que je n'ai jamais aimé que toi, je devois du moins tout hazarder pour te faire connoître que tu ne l'a jamais été de celle que tu me préfére, & pour t'empêcher de tomber dans un malheur, qu'il ne ſeroit plus en ton pouvoir de parer. Tandis que je parlois de la ſorte, Don Antoine incertain de ce qu'il devoit faire, me regardoit avec une attention, dont toute autre que moi eût été déconcertée ; mais ranimant ma hardieſſe naturelle, je le preſſai ſi vivement, que la raiſon commençant à l'abandonner : Hé bien, me dit-il d'un air troublé, voyons donc les preuves de ta calomnie, ou celles de ma honte.

Il ne m'en fallut pas davantage pour m'aſſûrer de la réuſſite de mon deſſein. Je le fis entrer dans une

Sale

Sale basse, sous prétexte de chercher la clef de l'Appartement, où ces Amans étoient enfermés ; mais en effet, pour vous frapper du même coup, j'appellai mon fidéle More, & lui donnant la lettre que Don Antoine m'avoit écrit en réponse de toutes les miennes dans le commencement de ma passion pour lui, je lui commandai de vous la porter de sa part, & de s'échapper sans attendre de réponse. Cet ordre donné je fus rejoindre le malheureux Don Antoine, qui se promenoit à grand pas dans cette Sale, sans sçavoir ce qu'il faisoit. Je le pris par la main, le fis monter l'escalier secret ; & l'ayant doucement poussé dans la Chambre où Don Silvio étoit couché avec son ami, feignant tous deux d'être accablés de sommeil, j'entrai avec lui. Comme ce côté étoit justement celui de Don Silvio, le premier visage qui s'offrit à ses regards fut le sien. A cet aspect, saisis de rage & de fureur, il s'avance vers le lit, tire son poignard, &

l'enfonce dans le cœur de Silvio avant que ni lui ni moi euſſions le tems de prévenir le coup. Son compagnon rempli d'effroi ſaute du lit, gagne l'eſcalier, & par ſa prompte fuite évite le même ſort. Pour moi tremblante & preſque mourante, je tombai ſans force & ſans mouvement ſur le plancher. Don Antoine auſſi troublé du meurtre qu'il venoit de faire, que de ſa funeſte jalouſie, ſortit de la Chambre ſans prendre ſeulement garde à moi; & ne pouvant trouver ſon Rival prétendu, quitta la Maiſon, & s'étant ſans doute ſauvés dès la même nuit, n'a jamais reparu. Cependant étant revenuë à moi, je deteſtai mille fois la funeſte idée que j'avois euë; & malgré mon déſeſpoir ayant écrit à Don Bernard ce qui venoit d'arriver, il accourut chez moi; mais bien loin d'être touché de ce cruel évenement, il me pria de m'enconſoler, puiſqu'il alloit nous ſervir d'un moyen aſſûré de perdre Don Antoine; de nous faire avoir

la confiſcation de ſes biens, & de nous défaire de vous. Il fit emporter chez lui le corps de Silvio, & l'ayant offert à vos yeux, vous reprocha avec emportement ſa mort & votre amour. Pour Don Antoine en vous apprenant qu'il avoit aſſaſſiné votre Frere ſans vous en dire la cauſe; ſon deſſein étoit de vous faire arrêter avec Mathilde & Valério, comme complice de ce meurtre: & comme il falloit un ordre du Gouverneur, il fut forcé d'attendre qu'il pût lui parler, ce Seigneur n'ayant pas été viſible du reſte de ce jour; mais vous rendîtes ſes eſpérances vaines en vous ſauvant la même nuit.

Votre fuite qu'il ne pût apprendre que le lendemain, le mit dans une telle fureur, qu'il courut tout éperdu chez le Gouverneur, auquel il vous accuſa d'avoir excité Don Antoine à tuer votre Frere, & de vous être ſauvée avec lui. On dit que le Gouverneur parut extrêmement étonné à cette nou-

velle; & que regardant Manzarés avec attention, il lui demanda s'il étoit vrai que vous fussiez vivante, ajoûtant qu'on l'avoit assûré que c'étoit vous que Don Antoine avoit poignardée. Don Bernardo surpris à son tour de cette question, lui répondit sans trop sçavoir ce qu'il disoit, que Victoria étoit tranquillement chez elle, lorsque Don Antoine s'étoit rendu dans une Maison, où le jeune Manzarés se divertissoit avec ses amis, & qu'il l'y avoit assassiné.

Ce discours fit rêver le Gouverneur, qui reprenant ensuite la parole, lui dit d'aller chez lui, & qu'il y recevroit ses ordres. Manzarés obéit; mais il ne fût pas plûtôt de retour dans sa Maison, qu'il la vit entourée des Gardes du Gouverneur, qui l'y constituerent prisonnier jusqu'à ce qu'il eût déclaré ce que vous étiez devenuë. Mes émissaires m'ayant rapporté tout ce qui se passoit, & que le Gouverneur devoit me faire arrêter, je ne jugai pas à propos de lui don-

donner cette satisfaction; & m'étant chargée de toutes mes pierreries & de mon argent comptant, je fus me cacher chez un Juif de ma connoissance, où je restai près de deux mois sans pouvoir quitter Malaga, le Gouverneur ayant donné de si bons ordres, que personne n'en sortoit sans être examiné. Pendant ce tems Don Bernardo étant tombé mortellement malade, il déclara qu'il ignoroit absolument votre sort; qu'il étoit persuadé que vous aviez fui avec Don Antoine; & son amour l'aveug'ant jusqu'à la mort, il me laissa par son Testament sa Légatrice universelle; mais à peine eut-il les yeux fermés, que Don Philippe d'Arédo se présenta pour héritier, & fit casser le Testament, en prouvant que je n'avois nul droit à cette succession; & que bien loin de la mériter, je devois subir les plus cruels supplices si on me trouvoit, pour avoir été l'instrument du malheur de Don Antoine de Silvio, de Manzarés, & de Victoria sa Sœur.

Toutes ſes choſes m'ayant été rapportée par mon Juif, & ne voyant plus d'eſpoir à me juſtifier, je le conjurai de me donner les moyens de fuir, il y conſentit; & comme il devoit s'embarquer pour l'Afrique, pour y acheter des Eſclaves, dont il faiſoit trafic, il me déguiſa en Juif comme lui, me fit mettre une couleur olivâtre ſur le viſage, à la faveur de laquelle on nous laiſſa embarquer ſur un Vaiſſeau qui faiſoit voile à Tanger, d'où nous paſſâmes à Mélilla. J'y repris ma couleur & mes vêtemens ordinaires; & me flatant de triompher du cœur des Barbares, comme de ceux des Chrétiens, je me manifeſtai dans l'Iſle. Mon attente ne fut point trompée, l'Arabe Aben-Cadou, Gouverneur de Mélilla, m'ayant vûë dans une Moſquée, devint amoureux de moi, il me fit ſuivre; & ſçachant que j'étois chez un Marchand d'Eſclaves, il l'envoya chercher dans le deſſein de m'acheter; mais mon Juif plus généreux que beaucoup de

de ſes pareils lui répondit que j'étois une Femme libre, qui pour des malheurs arrivés dans ma Patrie, m'étois réfugiée de mon propre mouvement dans le Royaume de Trémiſen ; mais que s'il vouloit me prendre pour ſa Favorite, il m'en feroit la propoſition. Aben-Cadou l'en conjura, en lui promettant de le récompenſer de ſes ſoins. En effet, il m'en parla, & je n'eus point de peine à l'accepter, voyant que je ſerois bien-tôt ſans nulle reſſource. Je le chargai d'aſſûrer le Gouverneur que je me trouvois heureuſe d'avoir ſçû lui plaire, & que j'étois prête d'entrer dans ſon Serrail. La joie d'Aben-Cadou fut extrême, il me vint prendre lui même chez le Juif en grand cortége, & me conduiſit à ſon Palais, comme en triomphe. Il fit faire des réjouiſſances dans l'Iſle pendant pluſieurs jours pour célébrer ſon bonheur, & combla le Juif de préſens. Il me donna des Eſclaves ſans nombre, me fit ſervir en Reine, & je ne ſortois ja-

mais qu'avec un appareil superbe; & mon orgueil flaté de la pompe qui m'environnoit, ne me fit trouver qu'une différence avantageuse entre l'amour d'un Mahométan & celui d'un Chrétien. Aben-Cadou charmé que je parlasse sa langue, n'avoit point de plus grand plaisir que de s'entretenir avec moi.

En arrivant dans l'Isle de Mélilla j'entendis extrêmement vanter la valeur & les belles qualités d'un rénegat Chrétien nommé Léon. Aben-Cadou me quittoit même assez souvent pour se rendre à la ville de Trémisen, afin de cultiver l'amitié de cet Etranger qui s'étoit acquis la faveur du Roi & l'amour de Afriquains. Ce fut par lui que j'appris qu'il avoit chassé les Turcs de ce Royaume, & qu'on l'en avoit fait Lieutenant Géneral: Mais les absences du Gouverneur de Mélilla me le faisant revoir toûjours plus amoureux, je ne pouvois me laisser d'admirer mon bonheur. Je passai près de trois ans de la sorte, n'ayant qu'à souhaiter

pour

pour être exaucée sur le champ. A peu près en ce même tems, Aben-Cadou ayant reçû ordre de se rendre à la Cour, pour se trouver à l'élection d'un Roi, celui qui regnoit étant à l'extrêmité, il partit; & pour adoucir le tems de son absence, pendant lequel il ne m'étoit pas permis de sortir l'enceinte de son Palais, il m'envoyoit régulièrement des Courriers toutes les semaines, pour me donner de ses nouvelles, & m'apprendre ce qui se passoit à la Cour. Au troisiéme Courrier il me manda que le Roi étoit mort, & que l'Etranger Léon avoit été couronné sous le nom d'Alka; que ce Prince étoit l'homme de l'Univers le plus digne d'occuper cette place; qu'il étoit fort en faveur près de lui, & qu'il venoit de le faire son Amiral: Charge qu'il ambitionnoit depuis long-tems, étant la plus lucrative de ce Royaume, par les prises qui se font sur mer. Je n'en eut pas moins de joie que lui, mon avidité pour les richesses prenant

de

de nouvelles forces à mesure qu'elles augmentoient. Aben-Cadou revint peu de jours après, & son amour lui faisant craindre de me perdre, & que je ne me détachasse de lui quand il seroit obligé d'aller en courses, il songea sérieusement à me lier, de façon qu'il me fut impossible de m'en dédire, pour cet effet, il me proposa de changer de Religion & de l'épouser.

L'habitude que je m'étois faite depuis trois années de vivre avec lui, & le peu de scrupule que j'avois sur toutes choses, me firent voir ce titre accompagné de tant d'éclat, que je consentis avec joie à ce qu'il désiroit. Je me fis Mahométane, & le Grand Prêtre de la Loi à Mélilla nous maria à l'usage des Turcs dans la principale Mosquée. Je devins alors souveraine Maîtresse dans le Palais de mon Epoux ; & ne redoutant plus que je le quittasse, puisqu'il y alloit de ma vie, il se mit en mer en pleine assûrance. Dans une de ses cour-

courſes contre les Chrétiens ayant fait pluſieurs Eſclaves, il m'en donna une, pour laquelle je pris une ſi tendre amitié, qu'elle devint ma plus chére confidente. Je ne lui cachai rien de toutes mes avantures, & quoique cette Fille, qui étoit Françoiſe, me fit ſouvent d'aſſez fortes leçons ſur les déſordres de ma vie; le déſir que j'avois de la faire changer de Religion comme moi, me faiſoit ſouffrir ſes reprimandes & ſa morale avec douceur. Il y avoit déjà onze ans que j'étois Femme d'Aben-Cadou, & quatorze de mon arrivée en Afrique, lorſque le Roi de Trémiſen inſtruit qu'il y avoit encore dans ſon Royaume une Ville idolâtre, qui n'avoit jamais voulu embraſſer le Mahométiſme, dont le peuple étoit le plus belliqueux de l'Afrique, & dont la coûtume étoit de ſacrifier tous les ans un Chrétien à leur principale Idole, fit une loi par laquelle il ordonnoit que ces victimes ne fuſſent plus priſes entre les Chrétiens préférablement aux autres; qu'il vou-

vouloit que toutes les femmes convaincuë de trahiſon & d'infidélité en vers leurs Epoux où leurs Amans, de quelque rang & de quelque Religion qu'elles puſſent être, fuſſent choiſies pour victimes. Que pour cet effet il commandoit à ſes ſujets, ſous les plus rigoureuſes peines, d'améner ou de faire conduire dans un de ſes Palais qu'il deſtinoit à cet uſage, toutes celles dont ils auroient ſujet de ſe plaindre, ou qu'ils ſçauroient être criminelles d'infidélité, pour y être renfermées, & que tous les ans on tireroit au ſort celle qui devoit être ſacrifiée, ajoûtant qu'il vouloit que cette loi fût ponctuellement exécutée, juſqu'à ce qu'il ſe trouvât une Femme aſſez vertueuſe pour réparer les déſordres des autres; & pour n'avoir rien à ſe reprocher ſur cet article, que ſa volonté étoit qu'on mit dans le même Palais les femmes qu'on feroit Eſclaves ſur les autres Nations, ſoit par achat ou par droit de conquête, afin que par les interrogations qui leur ſeroient

roient faites sur leurs conduites, on pût voir s'il s'en trouveroit quelqu'une d'irréprochable sur ce fait.

Cette étrange loi qui fut suivie d'une défense rigoureuse de lui présenter aucunes femmes pour lui-même, se déclarant ennemi mortel de ce sexe, fit un bruit terrible dans tout le Royaume; mais elle parut trop belle aux jaloux Afriquains, pour n'être pas exécutée dans toute sa rigueur. Charmés de pouvoir se venger de celles qui les avoient trompés, & se flatant que la crainte du châtiment retiendroit les autres dans leur devoir, ils l'approuvérent unanimement. Aben Cadou ne fut pas le moins empressé à la publier dans son Palais, en se félicitant de n'avoir point occasion d'augmenter le nombre des victimes. Cette nouvelle, qui pour lors ne me regardoit pas, fit cependant un terrible effet sur mon cœur; les réflexions vinrent en foule m'assaillir; & ne démêlant point encore si c'étoit les remords de

de ma vie passée & présente, ou l'appréhension de mériter bientôt de subir la loi qui me tourmentoit, je déclarai mes inquiétude à Mélisée, cette Esclave Françoise que j'aimois si tendrement.

Cette sage Fille qui n'avoit point passé de jours depuis ma confiance pour elle, sans me témoigner le regret sensible qu'elle avoit de me voir plongée dans le torrent de mes iniquités, saisissant cette occasion pour m'en mieux montrer l'horreur: Vous le voyez, Madame, me dit-elle en soupirant, il n'est point d'endroits sur la terre qui puisse servir d'azile au crime, le Ciel en inspire la punition à toutes les Nations. Qui vous eût dit que dans un Païs barbare, dont une partie est Idolâtre, & l'autre Mahométane, où les hommes ne connoissent de loi que celles de leurs passions, où regnent le vol & le brigandage, vous entendriez prononcer un si terrible Arrêt contre les désordres de votre vie? Car enfin ne vous flatez pas, quoi qu'on les

les ignore en ces lieux, & que perſonne ne vous y connoiſſe, vous ne devez prendre la loi que pour vous; puiſque vous ne ſçavez que trop dans le fond de votre ame, combien vous méritez d'en ſubir la rigueur, & que les plus coupables de celles qu'on en fera la victime, ne peuvent l'être autant que vous. Ha! pourquoi ſeriez-vous troublée de ce déréglement, ſi vous n'aviez rien à vous reprocher? Ce n'eſt point l'avenir qui vous agite, c'eſt le paſſé & l'état préſent où vous êtes. Enfin ce ſont vos remords qui ne vous forcent à craindre la cruauté des hommes, que pour vous préparer à trembler de la juſtice divine.

Ecoutez-les, Madame, continua-t-elle en embraſſant mes genoux, ces remords favorables, ſongez juſqu'à quel dégré vous avez porté le vice, vos années & vos jours & vos momens en ont été tiſſus. Non contente du tort affreux que vous vous êtes fait à vous-même, vous avez encore répandu ſur les

les autres le poiſon de votre vie: Vous avez noirci l'innocence; ſéparé pour jamais ce que des nœuds ſacrés avoient unis: vous avez occaſionné l'injuſtice, le meurtre & le fratricide; & pour mettre le comble à tant d'horreurs, vous avez abandonné votre Dieu, vous êtes Mahométane & Femme d'Aben-Cadou. Ha! Madame, ſortez de ce gouffre affreux, brisez de criminelles chaînes; implorés la clémence céleſte, tournez y toutes vos penſées; & par un répentir ſincére, obtenez de la bonté du Roi des Rois, qu'il daigne éfacer vos crimes du livre des deſtinées. Vous êtes peut-être irritée de la hardieſſe avec laquelle j'oſe vous parler; mais l'innocence ne redoute rien, mon ſort eſt entre vos mains, livrez mes jours à la fureur d'Aben-Cadou; faites moi ſouffrir les plus cruels ſupplices, je ne changerai jamais de langage, je ſuis Chrétienne, & je mourrai telle. Méliſée ſe tut, & n'eut pas plûtôt fini ſa vive exhortation, qu'un torrent

de

de larmes que je m'étois efforcée de retenir me couvrit le visage. La honte, la douleur, & le repentir s'emparérent de mon ame; & pénétrée d'estime & d'admiration pour la sage Mélisée, je l'embrassa, lui rendis grace de m'avoir ouvert les yeux, & la conjurai de m'aider à sortir de l'abîme où j'étois. Cette vertueuse Fille, charmée de la réussite de ses pieuses intentions me consola, & n'oublia rien de ce qui pouvoit m'affermir dans ma resolution. Ensuite de quoi m'ayant fait voir la nécessité de quitter ce séjour barbare, & d'aller chercher dans nos climats aux pieds de nos Autels l'amnistie de mes crimes, nous prîmes ensembles les mesures les plus propres pour y parvenir. Pour cet effet Mélisée s'étant jettée plusieurs fois aux genoux d'Aben-Cadou pour obtenir sa liberté par rançon, qu'elle assûroit lui faire venir si-tôt qu'il lui seroit permis d'écrire en France, il m'en parla, ne voulant pas me l'ôter sans mon consentement.

Je

Je le priai de lui accorder ſa demande, & de la taxer à peu de choſe, ſçachant par ſon aveu que ſes Parens n'étoient pas riches. Le Corſaire me laiſſa la maîtreſſe de la retenir ou de la renvoyer, de l'affranchir ou de lui faire payer ſa rançon. Je profitai de cette grace dès le même jour en permettant à Méliſée de ſortir du Palais, & de repaſſer dans ſon Païs. Nous nous dîmes adieu en ſecret, & nous réſolûmes que lorſqu'elle ſe ſeroit aſſûrée d'un Vaiſſeau de quelques Marchands d'Europe qui venoient de tems en tems trafiquer à Mélilla, elle m'en feroit avertir, en m'inſtruiſant de quelle ſorte, & dans quel endroit je pourrois la joindre. Nous étions dans la ſaiſon où ces Négocians arrivoient: comme il falloit ſe munir d'argent, je lui remis une ſomme conſidérable, & mes plus beaux diamans, & nous nous ſéparâmes dans l'eſpoir de nous revoir bien-tôt.

Cependant, véritablement touchée de ma vie paſſée, & brûlant du

du désir de la réparer par la conduite la plus austére, je passai huit jours & huit nuits à conjurer le Ciel de m'être favorable en applaniſſant les difficultés qui pourroient s'oppoſer à ma fuite, tout parut y contribuer. Aben-Cadou ayant voulu faire abattre une aîle de ſon Palais qui tomboit en ruine, mon Appartement en fut en danger, & pour éviter quelque accident, il me fit habiter un Pavillon qu'il a ſur les bords de la mer, & dont les vûës donnent preſque toutes ſur le Port. Méliſée attentive à mes moindres démarches dans le Palais, fut bien-tôt informée de ce changement, & le trouvant trop propre à ſon deſſein pour n'en pas profiter, elle eut l'adreſſe de m'y faire tenir un billet, par lequel elle me marquoit de faire enſorte de me rendre la quatriéme nuit dans une ſale baſſe du Pavillon, dont une des jalouſies rendoit ſur un eſpéce de cul-de-ſac peu fréquenté, qu'elle en feroit ſcier les grilles, qu'elles ſeroient prêtes à ſe lever lorſque je l'ouvrirois de mon côté;

que deux Matelots du Vaiſſeau ſur lequel nous devions nous embarquer me tireroient de la ſale par cette fenêtre, que je pouvois m'y fier, qu'ils me conduiroient au Vaiſſeau qui devoit mettre à la voile auſſi tôt, & qu'elle m'y recevroit.

Comme Aben-Cadou ne m'avoit point ſuivi en ce lieu, & qu'il étoit occupé à ſon Bâtiment, il ne me fut pas difficile d'exécuter ce qui m'étoit preſcrit. Maîtreſſe abſoluë dans ce Pavillon, je feignis de vouloir joüir de la fraîcheur d'un Appartement de plein-pied à cette ſale; j'y fis mettre un lit, & j'en fis le lieu de mon repos: aucun de mes gens ne couchoit de ce côté, & perſonne ne pouvoit me voir ni m'entendre; ainſi j'avois la ſatisfaction de paſſer dans la ſale à toutes les heures du jour & de la nuit, ſans crainte d'être ſurpriſe. Celle que Méliſée avoit deſtinée à mon évaſion ne fut pas plûtôt arrivée, & mes Eſclaves enſevelis dans les bras du ſommeil, que je me rendis ſans bruit où l'on m'attendoit. J'ouvris la fenêtre, la grille tomba,

&

& me penchant auſſi tôt en dehors pour donner plus de facilité à qui devoient me recevoir; je me ſentie ſaiſir par des mains fortes & robuſtes, qui m'ayant tirée de cette Chambre me mirent à terre ſans nul accident. Charmée de ce premier ſuccès, je béniſſois déja le moment de ma délivrance, lorſqu'entendant quelqu'un marcher d'une vîteſſe extrême: Hâtons nous dis-je à celui qui me tenoit, tout eſt à craindre en ce funeſte lieu.

Ha! perfide, s'écria cet homme, eſt-ce ainſi que tu me trahis. Jugez, Madame, ce que je devins, en reconnoiſſant la voix d'Aben-Cadou. Tous mes ſens ce glacérent; je m'évanouis dans ſes bras, & ne revint à moi que pour me voir dans mon Appartement au milieu de pluſieurs Eſclaves noirs à qui le Corſaire avoit confié ma garde. Je ne doutai pas de mon malheur; mais grace au Ciel, il n'ébranla point mon ame, mille fois plus touchée d'être privée des ſecours ſpirituels qui m'étoient ſi néceſſaire, que du ſort qu'on me

préparoit: je ne fis paroître, ni crainte, ni déſeſpoir, je dédaignai même de parler à mes Gardes, & de m'informer comment Aben-Cadou s'étoit pû trouver en ce lieu; & me renfermant toute en moi-même je ne m'occupai que du regret de mes fautes. Satisfaite de l'innocence de ma derniére démarche, j'abandonnai le reſte à la Providence, & n'attribuai ce qui venoit de m'arriver qu'à ſa juſtice qui me faiſoit ſentir par cet obſtacle combien elle étoit irritée contre moi: Je lui rendis graces encore de n'avoir pas permis que j'euſſe nommé Méliſée dans ce contre tems, & perſuadée qu'elle étoit partie, je me conſolai de mon infortune, puiſqu'elle étoit échapée du péril. Sur le matin mes Gardes me firent monter dans une litiére bien fermée, & me conduiſirent à Trémiſen dans ce funeſte Palais, ſans qu'Aben-Cadou ſe fut offert à mes regards: il commençoit déjà à ſe remplir de celles, qui par leur mauvaiſe conduite avoient mérité d'y prendre place, mais elles étoient

toient toutes Arabes, Afriquaines, ou Turques. Fatime & Racima commencérent par m'interroger ; mais je ne voulus jamais leur faire l'hiſtoire de ma vie, ni déclarer mon véritable nom. Aben-Cadou ne m'ayant jamais connu que ſous celui d'Iréne que j'avois pris en quittant Malaga : comme ces deux Eſclaves ne ſont propoſées que pour tirer le ſecret du cœur de celles qu'on leur confie, & qu'elles ſont aſſez douces naturellement, j'en reçûs mille amitiés, mais elles n'en furent pas plus avancée, ne leur diſant rien autre choſe, ſinon que j'étois Chrétienne, & qu'Aben Cadou m'accuſoit injuſtement.

Cependant mon ſilence ni mes paroles ne m'ont pas empêchés d'y reſter : il y a plus de trois ans que j'y ſuis, & j'ai tiré trois fois pour être ſacrifiée, ſans que le ſort ſoit tombé ſur moi ; & trois autres ont ſubis la loi ; mais comme la quatriéme année eſt déjà bien avancée, que les ſorts vont recommencer, & que je ne me flate pas de l'éviter

toûjours, j'attends la mort de moment en moment: Il eſt pourtant un moyen certain de m'en garantir, le Ciel ne vous a pas conduite ici ſans deſſein, notre rencontre eſt trop extraordinaire, pour ne me pas donner lieu de croire que vous êtes cette Femme patiente, fidéle, & vertueuſe que le Roi de Trémiſen croit ne jamais trouver, & qu'il a deſtinée à procurer la liberté des autres. N'héſitez point à vous faire connoître, rapportez votre hiſtoire & la mienne avec toutes leurs circonſtances, & par ce récit ſincére, prouvez à ce barbare Prince que les hommes ne ſont ſouvent malheureux que par leur faute; puiſque ſi Don Antoine ne ſe fut pas laiſſé aveugler par ſa jalouſie, il auroit aiſément découvert mon artifice. Faites éclatter votre conſtance & votre fidélité dans le cours des malheurs où ſon abandon vous a plongé; & par cet aveu contraignez Alka à détruire la loi fatale qui nous retient ici, en ne me nommant point, & ne découvrant pas que j'y ſuis enfermée

ſous

ſous celui d'Iréne, je profiterai de la liberté que vous ferez donner aux malheureuſes compagnes de mon ſort, & fuyant avec vous, j'irai finir mes jours dans le fond de la plus auſtére retraite.

Dona Marcia ayant fini ſon récit, Stephanie qui n'avoit pas ceſſé de répandre des larmes, prit la parole, & la régardant avec plus de pitié que de colére: Vous aviez raiſon, lui dit elle, de vous accuſer de tous les maux que j'ai ſouffert, mais je n'augmenterai point les vôtres par des reproches, qui tous juſtes qu'ils pourroient être, n'en ſeroient pas moins hors de ſaiſon. Je vous pardonne, & je vous plains; mais je n'ai pas beaucoup d'eſpoir au moyen que vous m'indiquez pour nous tirer de ce funeſte labirinthe, & je prévois que le ſeul parti qui nous reſte eſt de nous préparer à la mort: la mienne ne me trouble point, mais j'avouë que celle de ma Fille m'enleve ma conſtance, abbat mon courage, & me perce le cœur des plus ſenſibles coup; jeune, belle, & vertueuſe:

O ! ma chere Seraphine, continua-t-elle en l'embraſſant, qu'elle affreux deſtin eſt le vôtre, ne vous ai-je donc donné le jour, que pour en voir la fin dans ces barbares lieux.

La charmante épouſe d'Arédo, que la plus vive douleur avoit empêchée juſques-là de ſe mêler à ce triſte entretien, & qui n'avoit rien perdû du récit de la coupable Marcia, rendant à ſa Mere ſes touchantes careſſes ; Eſperez mieux, Madame, lui dit-elle, de la bonté du Ciel ; ce qui vous arrive aujourd'hui doit vous en convaincre ; auriez-vous jamais eſperé qu'on vous eût juſtifié Don Antoine, vous le croyez infidéle & parjure, cependant il ne l'eſt pas, un événement qui n'eut jamais de ſemblable, vous fait tomber dans l'eſclavage, pour reconnoître ſon innocence par la bouche même de celle qui l'a ſi cruellement trompé en noirciſſant la vôtre. Vous ſeriez-vous attenduë à trouver ici Dona Marcia, à ſçavoir ſes crimes ſans la déteſter, à la voir elle-même

me ſans la haïr. Ha ! Madame, après des choſes ſi ſurprenantes, pouvons-nous deſeſperer d'en voir qui terminent nos malheurs d'une maniere peut-être auſſi ſinguliére : pour moi ſéparée d'un Epoux pour lequel vous ſçavez mon amour, témoins de vos infortunes, craintives pour vos jours, eſclave comme vous, & deſtinée au même ſort ; je ſens renaître dans mon ame une tranquillité dont j'ignore la cauſe. Il ſemble que le récit de Dona Marcia m'a ſoulagée d'un poids qui m'accabloit, & qu'il nous ſuffit de ſçavoir que mon Pere n'eſt point coupable pour être délivrée de toutes nos peines. Croyez-en mes preſſentimens, ne négligez point le conſeil d'Iréne, mais ne vous déclarez qu'au Roi de Trémiſen ; & s'il réfuſe de vous voir & de vous entendre, écrivez-lui toutes vos avantures, notre langue ne lui eſt pas inconnuë, puiſqu'il s'en eſt ſervi tantôt pour s'expliquer à Don Félix ; ne balancez donc point, & laiſſons au Ciel le ſoin du reſte.

Comme la belle Seraphine achevoit de parler, & que Dona Marcia preſſoit Stephanie de ſe réſoudre, elles virent rentrer les Eſclaves avec deux hommes : l'effroi les ſaiſit, elles pâlirent, & Racima s'apperçevant de leur trouble, ſe hâtant de le faire ceſſer, dit en Arabe, à la feinte Iréne, que le Roi vouloit voir les Eſclaves Eſpagnoles, & qu'il les envoyoit chercher, en la priant de les en inſtruire, & de ſe laiſſer conduire, ajoûtant qu'elles n'avoient rien à redouter, & qu'on ne leur feroit aucune violence. Dona Marcia obéit à l'inſtant, & s'adreſſant à Stephanie : Le Ciel prévient nos vœux, Madame, lui dit-elle à voix baſſe, ſans doute Don Félix a changé le cœur d'Alka, il demande à vous entretenir, on ne vient que pour vous y conduire, ne craignez rien, allez, & n'oubliez pas la malheureuſe Marcia. Stephanie ſoupira, & toûjours tremblante ne répondit que par des pleurs, elle l'embraſſa, Seraphine en fit autant, mais en montrant plus de courage, & s'avan-

vançant l'une & l'autre, le visage couvert de leurs voiles vers les Envoyés du Roi de Trémisen, leur firent signe qu'elles étoient prêtes à les suivre. Ces deux hommes s'en approchérent avec soûmission, leur donnerent la main, & les ayant fait sortir de ce Palais, les conduisirent par plusieurs détours à la clarté des flambeaux que tenoient quatre Esclaves noirs, dont ils étoient accompagnés, jusques dans les Jardins qui séparoient le grand Palais du Roi, de celui où Don Félix les attendoit avec impatience. Toute cette marche s'étoit faite dans un grand silence; à l'entrée des Jardins, on éteignit les flambeaux, & ce ne fut plus qu'à la foible lumiére des étoiles qu'ils gagnérent la porte du Pavillon secret: elle s'ouvrit au signal que firent les conducteurs des deux Captives, qui n'y furent pas plûtôt entrée, qu'un nombre infini de flambeaux leur firent voir à leurs pieds Don Félix & son fidéle Andrade.

La Porte fut à l'instant refermée,

& l'amoureux Arédo laiſſant éclater ſa joie : Ma chere Seraphine, s'écria-t-il, vous m'êtes donc renduë, & je puis encore vous dire, que je vous adore. Ha ! Madame, continua-t-il, en s'adreſſant à Stephanie, lui baiſant les mains avec tranſport, concevez-vous bien l'excès de ma ſatisfaction. Ces deux Dames étoient ſi ſurpriſes de ce qu'elles voyoient, qu'elles ne pouvoient parler, & ne témoignoient ce qui ſe paſſoit dans leurs cœurs que par les tendres careſſes qu'elles faiſoient à Don Félix, qu'elles tenoient ſi fortement embraſſé, qu'il ſembloit qu'elles vouloient s'y lier de façon qu'il ne fût plus poſſible de les en ſéparer. Arédo qui connut leur crainte, les raſſura, & les ayant calmées, les conduiſit dans leur Appartement. La magnificence de ce beau lieu, le nombre des Eſclaves, & le reſpect avec lequel ils obéiſſoient aux ordres de Don Félix, augmentant à chaque inſtant leur inquiétude & leur étonnement, elles le conjurérent de les inſtruire du motif d'un pareil chan-

changement. Il les satisfit sur le champ, & sans découvrir sa pensée sur Alka, il leur en fit un Portrait si avantageux, qu'elles ne purent s'empêcher de marquer quelque chagrin de ce qu'il ne vouloit point en être vû. Comme en arrivant à Trémisen elles étoient encore dans le trouble & l'effroi; qu'on les avoient tenuës très-éloignées de ce Prince, tandis qu'il avoit parlé à Don Félix, & que l'endroit dans lequel il les avoit reçus étoit rempli de monde, tout ce qu'elles avoient pû faire, avoit été d'entendre qu'il s'expliquoit en Espagnol, & n'ayant ni la force ni la hardiesse de lever les yeux sur lui, elles n'avoient pû y rien remarquer qui excitât leur curiosité; mais ce que leur dit Don Félix l'ayant fait naître, elles le prièrent d'obtenir de lui qu'elles se jettassent à ses pieds; & pour lui faire voir la conséquence de cette démarche, Stephanie lui conta mot à mot ce qu'elle venoit d'apprendre de Dona Marcia, & l'étrange avanture qui la retenoit dans

le Palais des Femmes proſcrites.

Ce récit redoublant les ſoupçons du jeune Arédo, il lui promit de mettre tout en uſage pour qu'il lui accordât une audience ſecrete; & qu'en attendant qu'il pût y réuſſir, il feroit enſorte de les cacher toutes deux de façon quand il viendroît, qu'elles pûſſent le voir & l'entendre ſans en être apperçûës. Une partie de la nuit s'étant écoulée dans cet entrétien, Don Félix les pria de prendre le repos dont elles avoient beſoin; & laiſſant Stephanie dans ſon Appartement, il emmena Seraphine dans le ſien, ne voulant pas ſe priver d'une Compagne ſi chere, puiſqu'on la lui avoit renduë. Tant d'événemens arrivés, preſque coup ſur coup, & les mouvemens de cette journée les ayant forcés de ſe livrer au ſommeil, ils paſſérent le reſte de la nuit dans une tranquillité d'autant plus grande, qu'ils ne l'avoient pas eſperés. Le jour qui lui ſucceda, fut employé à viſiter les beautés de ce Palais, à ſe promener dans les Jardins, où nul hom-

homme n'oſoit paroître ſans l'ordre du Roi. Seraphine & Stephanie en furent enchantées; & cette ſolitude les ayant jettées dans les réfléxions, elles en firent de douces & d'affligeantes, ſelon que l'eſpoir ou la crainte venoient l'offrir à leur eſprit. L'amour n'y fut pas oublié, & les deux tendres Epoux rendirent ſouvent les endroits les plus délicieux de ces Jardins, témoins de leur ardeur mutuelle.

Trois jours ſe paſſérent de la ſorte ſans que Don Félix entendît parler du Roi de Trémiſen. Ils étoient ſervis ſuperbement, & rien ne leur étoit réfuſé; mais ils ne voyoient nulle apparence à leur liberté, ce qui ne laiſſoit pas de les inquiéter. Enfin le quatriéme jour, Alka fit avertir Arédo qu'il viendroit le voir; & que pour n'être pas expoſé à la vûë de ſes Femmes, & ne les point contraindre, ſa viſite ſe feroit dans les Jardins. L'heure ayant été indiquée, Don Félix qui vouloit s'éclaircir de ſes doutes à quelque prix que ce fût, réſolut de cacher ſa Belle-Mere dans

un

un grand Cabinet de coquillage en forme de Grotte voûtée, dont le fond étoit orné de plusieurs figures, derriere lesquelles une personne pouvoit facilement se dérober aux yeux de ceux qui se tenoient à l'entrée, où quantité de siége de verdure sembloient inviter de n'aller pas plus avant, espérant y pouvoir conduire Alka, & donner par-là occasion à Stephanie de satisfaire sa curiosité; mais il ne jugea pas à propos de mettre Seraphine de la partie; & cette belle Femme, qui n'avoit de volonté que la sienne, se renferma dans son Appartement pour y attendre le résultat de l'entretien de son Epoux avec le Roi de Trémisen.

Ce Prince que mille pensées différentes avoient agité depuis l'arrivée de Don Félix, & qui n'avoit eu nul repos pendant ces quatre jours, ayant enfin pris son parti, se rendit sans aucune suite dans les Jardins du Palais secret, pour instruire Don Félix de ses résolutions. Le jeune Espagnol attentif au moment de son arrivée, fut aussi tôt

le recevoir, & toûjours plus charmé de ce Prince, qui ce jour sembloit s'être dépoüillé de l'air rude & barbare, qu'il affectoit au milieu de sa Cour, il se jetta à ses pieds, lui rendit graces de ses bontés, en le conjurant de mettre sa reconnoissance à l'épreuve. Alka le fit relever, & l'embrassant avec tendresse : Don Félix, lui dit-il, je suis bien aise que vous soyez contente de moi, je ne veux point vous cacher que je connois votre Famille, & que je vous ai vû que vous n'étiez encore qu'un enfant : mes malheurs, & la cruauté de ma destinée, n'ont pas arraché de mon cœur, ce qui lui reste de compassion pour mes compatriottes ; quoique je me fusse proposé de n'en avoir pour personne : d'autres raisons encore me portent à vous aimer, & c'est pour vous en donner des preuves que je vous ai rendu votre Epouse & sa Mere ; & que je vais vous renvoyer dans votre Patrie avec elles & votre suite.

Mes ordres sont donnés ; un Vaisseau vous attend au Port, vous

y ſerez conduit dans la nuit de demain, & vous ne ſerez pas plûtôt embarqués, qu'il mettra à la voile pour Malaga. Puiſſiez vous y joüir tout le tems de vos jours de la félicité qui m'eſt ravie, & dont le ſouvenir empoiſonne tous mes momens. Le Roi de Trémiſen n'ayant pû finir ſon diſcours ſans répandre quelques larmes, Don Félix n'eut pas la force de retenir les ſiennes ; & le regardant attentivement : Je ſuis pénétré, Seigneur, lui dit-il, des graces dont tu m'accable ; mais quel que ſoit le déſir qui me preſſe de recouvrer la liberté & de me rendre à ma Patrie, il céde aujourd'hui à celui de te tirer toi-même des ténébres où tu languis. Puiſque tu me connois, & que tu me flate de ton amitié, pourquoi ne veut-tu pas que je te connoiſſe à mon tour, & me confier tes malheurs, peut-être en adoucirai-je la rigueur & que je t'ouvrirai des voyes pour les terminer. Ta loi barbare contre les Femmes me donne lieu de croire qu'un Amour outragé te l'a ſuggerée,

gérée, mais une Femme infidelle doit-elle les faire condamner toutes. Peut-tu même être certain d'avoir été trahi? Eſt-tu ſûr que celles que ton Arrêt a déjà ſacrifiées ayent été criminelles? Peut-tu t'en rapporter à des Epoux ou des Amans ſouvent injuſtes, toûjours jaloux, & peut-être charmés de ſe délivrer de leurs engagemens? Sommes nous donc exempts de perfidie & de trahiſon? Combien de fois ne nous trompons-nous pas nous-mêmes? Ha! Seigneur, daigne écoûter Stephanie ma Belle-Mere, ſa malheureuſe Hiſtoire en te faiſant voir en elle l'amour le plus parfait, & la plus conſtante fidélité pour un Epoux coupable, te fera connoître combien il eſt dangereux de s'en rapporter à ſoi-même dans une occaſion ſi délicate; & promet qu'avant de quitter ces lieux, j'aye la ſatisfaction de te voir abolir cette fatale loi, & que Stephanie joüiſſe de la gloire de rendre l'honneur & la vie à ſon ſexe.

En parlant de la ſorte Don Félix l'ayant

l'ayant insensiblement conduit à la Grotte, il s'y arrêta; & se laissant aller sur un des siéges de verdure: Ha! cruel Arédo, lui repondit-il, qu'ose-tu me proposer; crois-tu que le récit des infortunes de Stephanie me console des miennes? Ne sçais-je pas de combien d'artifices une Femme est capable pour nous faire sentir une pitié qu'elle ne mérite point? Puis-je ignorer que pour un homme heureux dans les nœuds de l'Amour ou de l'Hymen, il en est mille de misérables. Hé! de quel injustice, continua-t-il avec fureur, la loi que j'ai faite est-elle donc remplie? Je fuyois l'amour, je craignois l'Hyménée, un fatal objet m'enchaîne, dissipe mes craintes, s'empare de mon cœur, je l'adore, je crois en être aimé, je l'épouse enfin. Dès-jà je vois éclore dans son sein le fruit chéri de mon amour, & quand je crois être au comble du bonheur, je surprend la perfide dans les bras d'un Rival. A cet affreux aspect, animé de rage & de déséspoir, de deux

deux coups de poignard je perce ſon traître cœur ; & fuyant un ſéjour odieux, j'arrive dans ces lieux, mais toûjours amoureux, jaloux, & furieux ; & voulant ſans ceſſe renouveller ma vengeance contre ce perfide ſexe. Juſte Ciel ! interrompit Arédo en s'élançant dans ſes bras, je vois donc enfin Don Antoine de Silva. Le Roy de Trémiſen étonnée du tranſport de Don Félix, balançoit encore ſur ce qu'il devoit répondre quand la malheureuſe Stephanie qui l'avoit reconnu d'abord, en couragée par l'action de ſon Gendre, ſortit auſſi-tôt du fond de la Grotte, & ſe jettant à ſes pieds le viſage découvert & baigné de larmes : Cruel, lui dit-elle as-tu donc pû croire ta Victoria capable d'une telle infamie ? Devoit-tu t'en rapporter à tes ſens abuſés ? Ne devoit-tu pas connoître celle qui me noirciſſoit dans ton eſprit ? Sa maiſon même ne devoit-elle pas t'être ſuſpecte. Ingrat, continua-t-elle en découvrant ſon ſein, vois ſi je porte les marques de ta fureur jalouſe, recon-

reconnoît mon innocence & ton crime, apprend qu'une funeſte reſſemblance a cauſé ton erreur, & que l'infortunée Silvio de Manzarés mon Frére eſt le ſeul que ton bras a percé.

Don Antoine, car c'étoit lui-même, épouvanté de ce qu'il voyoit & de ce qu'il entendoit, fut ſi long-tems à promener ſes regards éperdus ſur Stephanie, que Don Félix impatient de ſon irréſolution: Hé! quoy, Seigneur, reprit-il avec vivacité, vous n'avez point balancé à vous laiſſer tromper, & vous héſitez à connoître la vérité. Voilà Victoria de Manzarés votre Epouſe, qui, malgré votre abandon, ſage, conſtante & fidelle, s'eſt ſouſtraite aux yeux de toute la terre pour élever en liberté le fruit de votre amour. L'admirable Seraphine, cette Epouſe qui m'eſt ſi chere, eſt ſa fille & la vôtre. Ha! Grand Dieu, dit alors Don Antoine en relevant Victoria, & la preſſant dans ſes bras, comment pourrai-je réparer mes crimes: Ma chere Victoria

que

que je ſuis coupable & que j'ai de honte d'offrir à vos regards un homme ſi peu digne de vous. Tout eſt effacé, Seigneur, lui répondit la tendre Manzarés, ſi vous me rendez votre eſtime: mais pour détruire entiérement vos injuſtes ſoubçons, faites venir Dona Marcia qui ſous le nom d'Iréne eſt enfermée dans le Palais des Victimes, & qui, pour la premiere action loüable qu'elle ait faite en ſa vie, eſt à la veille de ſouffrir par votre ordre, une mort dont le Ciel l'a garantie au milieu de ſes plus grands crimes. Quoy! s'écria Don Antoine, Dona Marcia eſt Iréne, Femme d'Aben-Cadou; Stephanie l'en ayant aſſûré: C'eſt aſſez ma chere Victoria, reprit-il, je vois ce que la Providence attend de moi; je ne tarderai pas à la ſatisfaire. Mais, mon cher Arédo continua-t-il en l'embraſſant, vous ne devez pas douter de ce qui ſe paſſe dans mon cœur pour cette Seraphine ſi précieuſe à votre amour; allons lui faire part de notre joie & lui montrer un Pere dont le

le repentir ne peut être comparé qu'au nombre de ſes fautes. A ces mots s'étant tous trois avancés vers le Pavillon, ils y entrérent A l'aſpect du Roi de Trémiſen, tous les Eſclaves ſe proſternérent, le ſeul Andrade ſe tint debout & le ſalua reſpectueuſement, extrêmement ſurpris de lui voir donner la main à Stephanie, qui baiſſant la voix le fit connoître à Don Antoine pour le Fils de Valério & de Mathilde. Ces noms étoient trop préſens à ſon eſprit pour qu'il lui fallût une plus grand explication; il lui fit mille amitiés en lui commandant de les ſuivre dans l'Appartement de Seraphine, où Don Félix s'étoit rendu le premier pour la préparer à cet événement dans la crainte qu'une avanture ſi fort ineſpérée ne lui fût préjudiciable.

Mais malgré ſes précautions cette belle Femme n'eut pas plûtôt vû Don Antoine, que ſaiſie de crainte, de reſpect & d'admiration elle ſe jetta à ſes pieds ſans pouvoir prononcer une parole. Don

An-

Antoine ne fut pas moins ému, la Nature produisit ses effets ordinaires, les entrailles parlérent, & l'amour paternel n'eut point de peines à se développer. Il la tint longtems dans ses bras en répandant des larmes de joie & de tendresse, sans que l'une ni l'autre pûssent dire autre chose : Quoy ! Seigneur, c'est donc à vous que je dois la vie. O ! Pere trop heureux : O ! Fille trop fortunée. Don Félix, Victoria, & le fidéle Andrade ne pûrent retenir leurs larmes à ce touchant spectacle, & jamais reconnoissance ne fut accompagnée de plus de transports. Mais enfin s'étant calmés, & Don Antoine ne voulant point perdre de tems, pria Victoria de ne lui rien cacher de tout ce qui lui étoit arrivé, & comment elle avoit sçû qu'Iréne étoit Dona Marcia. Elle satisfit pleinement sa curiosité, non sans qu'il fût agité pendant son récit, de remords & de douleur qui se manifestoient par les différens changemens de son visage ; & lorsqu'elle eût fini : Je ne suis point

surpris, lui dit-il, si le Gouverneur de Malaga parut troublé au discours de Don Bernard.

Après que j'eut assouvi ma rage en croyant vous avoir donné la mort, je courus à son Palais comme un éperdu, & lui contant ma funeste avanture, je le mis dans un état presque semblable au mien; mais son amitié pour moi ne se démentant point: Fuyez, me dit-il, & me laissez le soin du reste. Je balançois, mais ordonnant à son Fils de me conduire au Port & de me faire embarquer sur l'heure, il m'obligea de le suivre sans sçavoir ni ce que je voulois ni ce que je faisois. Nous trouvâmes un Vaisseau qui partoit pour Tanger, je m'y embarquai, ma fureur & ma jalousie m'accompagnérent sur mer, & j'arrivai à Tanger dans une situation difficile à décrire. L'inquiétude qui me tourmentoit jour & nuit ne me permettant pas de rester dans aucun lieu, je résolus de passer dans le Royaume de Tremisen, m'imaginant que le caractére farouche & barbare des Afri-

Afriquains conviendroit mieux à l'état de mon ame. Je m'y rendis & toûjours furieux, ils prirent pour valeur ce qui n'étoit qu'un effet de mon déſeſpoir. J'en chaſſai les Turcs: Un crime entraîne dans un autre: J'avois changé de Religion, eſpérant par-là changer de cœur, & diminuer le trouble dont j'étois agité. Les Afriquains m'ayant mis la couronne ſur la tête, j'imaginai cette loi ſanguinaire qui vient cependant de cauſer mon bonheur, mais je ne démêlai point ſi ma haine pour les Femmes venoit du déſir de les détruire, où de l'envie de les ſacrifier aux manes de la mienne, dont l'image me ſuivoit par-tout. Mais, continua-t-il, tâchons d'oublier tant d'horreurs; & m'aidant tous trois à les effacer de ma mémoire, allons revoir notre Patrie, où par un aveu public de mes fautes & l'abjuration de mes erreurs, j'eſpére rappeller la clémence du Ciel; vos vertus l'auront ſans doute touché, & ce n'eſt que par elles que j'attens des graces dont je me reconnois indigne.

Don Antoine accompagna ces paroles de tant de larmes, qu'il fut aisé de voir la sincérité de son repentir. Don Félix, Seraphine & Victoria le consolérent, & lui firent si bien sentir la grandeur & l'immensité de la misericorde divine, qu'il s'y abandonna sans nulle réserve, en formant la résolution de ne rien épargner pour les mériter: mais comme il falloit que cet événement fut extrêmement secret, il les quitta en les assûrant qu'ils partiroient tous la nuit du lendemain. Victoria le pria de ne pas oublier Dona Marcia; & quoique la vûë de cette Femme fût un supplice pour lui, il ne fut pas plûtôt rentré dans son Palais, qu'il ordonna à ses deux confides d'aller prendre Iréne & de la conduire secretement au Pavillon.

Ces deux hommes étoient Arabes, & s'étoient si fort dévoués à son service, que sans rien examiner ils étoient toûjours prêts à lui obéïr. Leur respect & leurs amour pour lui alloient jusqu'à l'adoration; & comme il en étoit

sûr,

sûr, & qu'il les estimoit, ils furent les seuls dépositaires de son dessein qu'il leur découvrit en leur promettant une fortune éclatante & solide s'il vouloient le suivre. Ils ne balancérent point, & lui jurérent une inviolable fidélité. Après ces assûrances ils furent prendre Iréne sous prétexte que le Roi vouloit l'interroger lui-même, & l'ayant menée à Don Félix, ils furent tout préparer pour cette importante fuite. Comme Alka étoit maître absolu dans Trémisen, il ne lui avoit pas été difficile de faire équiper un Vaisseau de tout ce qu'il avoit crû néceſſaire à la sûreté de ceux qu'il y vouloit faire embarquer, il n'attendoit que ses ordres pour mettre à la voile ; & comme les Barbares n'ont presque que des Esclaves Chrétiens pour Forçats & pour Matelots, Don Antoine avoit eu soin qu'il n'y en eut pas d'autres dans son Vaisseau. Il y fit passer pendant cette nuit une partie de ses richesses, & lorsque tout fut en état, il se rendit au Pavillon la nuit du second jour,

où Dona Marcia avoit été instruite, non sans étonnement, que cet Alka, de qui le nom seul la faisoit trembler, étoit Don Antoine de Silva: elle n'eut pas de peine à le connoître, & se jetta d'abord à ses pieds avec une grande abondance de larmes pour lui demander pardon; mais Don Antoine qui commençoit à n'être plus touché des choses de la terre la releva, & la regardant avec majesté: Nous ne devons point passer le tems, Madame, lui dit-il, à nous excuser les uns aux autres, tâchons d'obtenir du Ciel le pardon de nos fautes, c'est le principal, & le nôtre le suivra de près; & sans vouloir entrer dans un plus long détail il donna la main à Victoria, Don Félix à Seraphine, Andrade prit celle de Marcia, & les deux confidens de Don Antoine s'étant chargés de la conduite des deux Indiennes, ils prirent ensemble le chemin du Port, ils y arrivérent sans accident & s'embarquérent de même: On mit aussi-tôt à la Voile, toute la troupe fugitive fut

mise

miſe dans la Chambre de Poupe, où Don Antoine ſe tint juſqu'au grand jour; mais lorſqu'il eut paru il en ſortit avec Don Félix, Andrade, & ſes deux Arabes, tous cinq bien armés & reſolus de poignader quiconque s'oppoſeroit à leur deſſein; & s'étant montré au Capitaine Afriquain, il le ſurprit de tel ſorte en le reconnoiſſant pour ſon Roi, qu'il tomba d'effroi le viſage contre terre. Don Antoine lui dit qu'il n'avoit rien à craindre s'il lui vouloit obéïr & le conduire à Malaga ſans reſiſtance; mais que s'il ſe revoltoit, il alloit lui donner la mort, ainſi qu'à tout ſes compagnons. L'Afriquain ne jugeant pas à propos de s'expoſer à la fureur d'un homme dont il connoiſſoit le courage & la valeur, ſe ſoûmit à ſes ordres, & lui promit de le mener par-tout où il voudroit. Don Antoine charmé que cela ſe paſſât ſans répandre de ſang, l'aſſûra de ſa reconnoiſſance; & pour n'avoir rien à redouter il fit mettre aux fers tous ceux dont il craignoit la trahiſon,

& fit délivrer tous les Chrétiens qu'il mit en état de combattre en cas d'accident ; mais le Ciel qui vouloit le sauver de toutes les façons, permit que nuls obstacles ne retardât ses desseins & les fit arriver à Malaga sans danger, ils y débarquérent ; & Don Antoine pressé de reparer ses fautes & de rendre à Dieu une partie de ce qu'il lui avoit dérobé, fit une si belle exhortation à ses Afriquains, pour leur faire connoître l'état funeste de leur ame, qu'il convertit tout l'Equipage qui mit avec lui pied à terre dans la ferme résolution de se consacrer à Dieu. Don Félix les conduisit tous dans son Palais, & s'étant rendu chez le Gouverneur où le bruit de son retour s'étoit déjà répandu, il en fut reçû avec des transports de joie inexprimables, qui redoublérent encore en apprenant les avantures de Don Antoine. Ce parfait Ami vivement touché de tant d'événemens singuliers, fut lui-même chez Don Félix pour joüir plus promptement de la vûë d'un

d'un homme que dix-huit ans d'abſence n'avoient pû lui faire oublier.

Cette entrevûë ne ſe paſſa pas ſans répandre des larmes : mais enfin faiſant tréve aux regrets, on ne s'occupa que des meſures qu'il falloit prendre pour Don Antoine, & la coupable Marcia, contre laquelle la Juſtice avoit procedé par l'aveu que ſon More avoit fait de toute ſa conduite. Comme le Gouverneur étoit puiſſant, & le maître en quelque façon dans cette affaire, il n'eut pas de peine à faire avoir la grace à Don Antoine & le pardon à Dona Marcia, ce qui ne fut pas plûtôt expédié qu'ils firent abjuration & rentrérent dans le ſein de l'Egliſe. Enſuite de cette cérémonie, on fit celle du Baptême des Afriquains que Don Antoine avoit amenés avec une grande magnificence. Par la généroſité de ce Seigneur toute la ville prit part à cette avanture & fit éclater ſa joie de cent maniéres différentes. Valério & Mathilde arrivérent dans ce même tems très-inquiets de n'avoir point re-

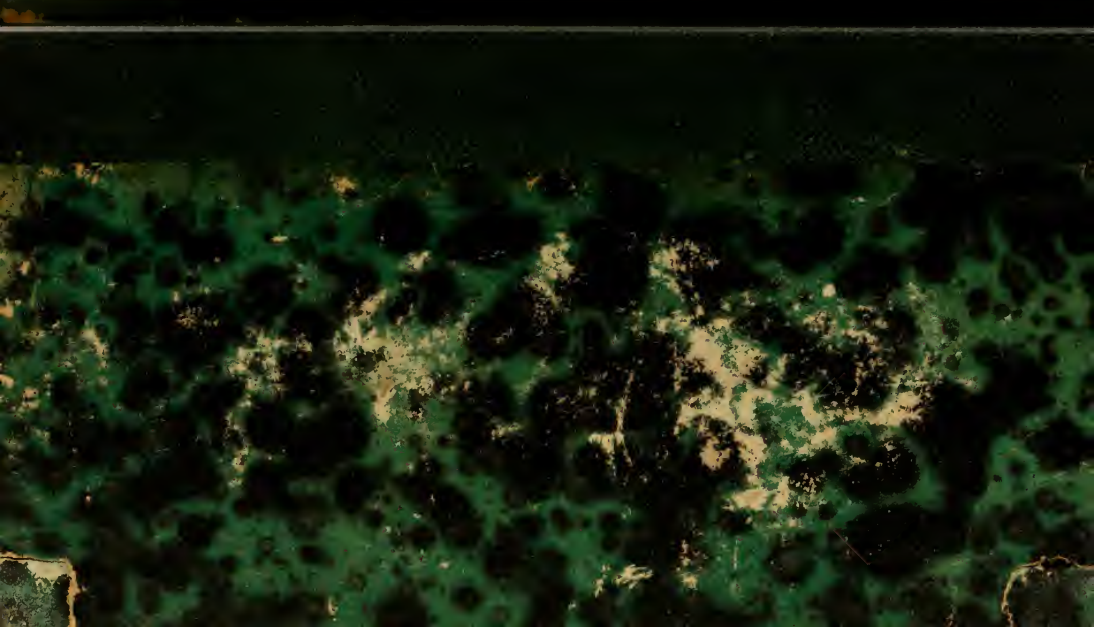
reçû de nouvelles de Stephanie depuis son départ. Il est aisé de juger de leur surprise en apprenant ce qui s'étoit passé, & quelle fut leur satisfaction de revoir Don Antoine. Dona Marcia se mit dans un Convent & se fit Religieuse, Victoria de Manzarés qui ne l'avoit point quitté, l'aida dans cette action, & se sentit si fort touchée de la piété & du repentir de cette Femme, qu'elle ne pût s'empêcher de le témoigner à son Epoux.

Don Antoine qui dès son départ de Trémisen avoit formé le dessein de quitter le monde si Victoria y vouloit consentir, saisissant cette occasion pour lui découvrir ses sentimens, ne lui cacha point le scrupule qu'il se faisoit de joüir des félicités humaines après avoir passé tant d'années dans le crime; & que sa plus grande joie seroit de suivre l'exemple de Dona Marcia. La vertueuse Victoria charmée de cette ouverture, l'assûra qu'elle ne s'opposeroit point à cette sainte résolution, & qu'elle étoit prête

à

à l'imiter. Cette conformité de penſées les uniſſant par des chaînes bien plus ſolides que les premieres, ils ſe promirent de ſe fortifier mutuellement dans l'accompliſſement de ce deſſein qu'ils tinrent ſecret juſqu'au moment de ſon éxecution, que Don Antoine ne differa que le tems qu'il falloit pour achever un Bâtiment ſuperbe qu'il faiſoit conſtruire & qu'il fonda pour ſervir d'Hôpital & de retraite aux pauvres Idolatres & Turcs qui ſe feroient Chrétiens.

Lorſqu'il fut achevé il le dédia à Saint Antoine ſon Patron, & le ſurnomma Lacrimas en s'y renfermant & s'y conſacrant à Dieu avec tous les Afriquains qu'il avoit amené, pour marquer qu'il en faiſoit le ſéjour des larmes qu'ils alloient y répandre en expiation de leurs erreurs, & le même jour Victoria prit le voile dans le Convent de Dona Marcia malgré les pleurs & les regrets de Don Félix & de Seraphine, qui firent tous leurs efforts pour les retenir près d'eux l'un & l'autre; mais la Grace triom-

triompha de la Nature. La dédicace de l'Hôpital de Saint Antoine de Lacrimas se fit avec toute la pompe imaginable, & son Fondateur y montra une piété édifiante qu'il soûtint tout le tems de sa vie par une continuelle austérité. Victoria ne se fit pas moins admirer & tous deux étant mort en odeur de Sainteté, laissérent Don Félix & Seraphine avec la gloire d'imiter & de suivre au milieu du monde les vertus qu'ils avoient pratiquées dans la retraite; & l'Hôpital de Lacrimas est encore à Malaga un monument perpétuel du repentir & de la conversion de Don Antoine de Silva, par celle qui s'y fait chaque jour des Turcs & des Idolatres Indiens,

FIN.